This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07438933 3

# SATIRES

DE

# D. J. JUVÉNAL.

NVPK
(Fabre)

*Se trouve aussi :*

Chez { BOISTE fils aîné, rue de Sorbonne, n°. 12.
FROMENT, quai des Augustins, n°. 37.
LECOINTE et DURAY, quai des Augustins.

PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN,
rue des Mathurins Saint-Jacques, n. 14.

# SATIRES

DE

# D. J. JUVÉNAL,

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS,

AVEC LE TEXTE EN REGARD,

ET ACCOMPAGNÉES DE NOTES EXPLICATIVES,

PAR V. FABRE DE NARBONNE,

PROFESSEUR A L'INSTITUTION SAINTE-BARBE.

15752

TOME SECOND.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PARIS,

THÉOPHILE BERQUET, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N°. 29.

M. DCCC. XXV.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
444067 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1922 L

A

MONSIEUR LE COMTE

# FABRE DE L'AUDE,

PAIR DE FRANCE.

---

« Fut-il jamais d'antropophage
« Plus dur, plus cruel, plus sauvage
« Que votre odieux Juvénal!
« Comment d'un tel original
« Avez-vous pu, vous, homme sage,
« Adopter l'obscène langage?
« Jadis le grave Despréaux
« Du Romain saisit la férule,
« Et la déesse de Paphos
« Le réduisit à la sportule.
« Plus hardi, plus impétueux,
« Gilbert, guidé par la furie,
« Vint troubler nos ris et nos jeux;
« La beauté chargea la folie
« De punir cet audacieux....
« Mais qui vois-je donc sur ses traces?
« Un pédant bouffi de latin

« Arrive, le fouet à la main,
« Dans le sanctuaire des Grâces.
« Vous savez comme il fut traité;
« Le fils de Latone irrité,
« L'expulse à l'instant du Parnasse.
« Après la chute du pédant,
« Despaze vient et nous menace;
« Vous connaissez son accident.
« Laissez-moi ce vieux satirique,
« Dans un coin du pays latin,
« Sur toute la gent scholastique
« A grands flots verser son venin.
« Procrits en bonne compagnie,
« Que les tableaux du furieux
« Ornent la docte galerie
« D'un cynique au front sourcilleux,
« Que Vénus chassa d'Idalie;
« Qu'il aille, armé d'un vieux bâton,
« Adorer avec son Caton
« Ces femmes au bon goût rebelles,
« Ces casanières péronnelles
« Du régime patriarchal,
« Qu'on ne voyait jamais au bal,
« Dont l'accent dur et guttural
« Choquait et déchirait l'oreille;
« Ces femmes qui dormaient la nuit,
« Et qui tricotaient à merveille,
« Quand Apollon sortait du lit. »

Tel fut à peu près le langage
Que me tint jadis, maintes fois,

Un malin, mais gentil minois,
A qui, par son joli ramage,
Le faible et tendre Legouvé
Avait ou bien ou mal prouvé
Qu'une femme était sur la terre
Une petite déité.
Malgré l'avis de la beauté,
J'ai pris le parti de la guerre.
Je la fais avec loyauté.
Si le beau sexe est révolté
De mon penchant vers la satire,
Qui l'oblige donc à me lire ?
Ce n'est pas pour lui que j'écris.
Qu'il reste en paix à sa toilette.
Mais ce qui vraiment m'inquiète,
Ce sont les docteurs de Paris,
Gens illustres, gens érudits,
Qui tous d'une voix aigrelette
Vont déchirer ces vieux tableaux,
Dont la vigueur mâle et hardie
N'est plus qu'une pâle copie,
Dans nos idiomes nouveaux.
Hélas! dans leur sainte colère,
Ils me traiteront de corsaire,
Pour avoir, dans l'occasion,
Feuilleté l'exact Tarteron,
Pris un vers à Lamorignière,
Un hémistiche au grand Thomas;
Et pour avoir, de haut en bas,
Traité le teinturier des grâces,
Comme jamais on ne traita

L'Adonis de dame *Honesta*.
Quelles clameurs! quelles menaces!
Devant moi sont deux ennemis
Dont vous connaissez la puissance;
Tout aujourd'hui leur est soumis.
Que faire dans cette occurrence?
De quels moyens userons-nous
Pour calmer ces deux adversaires?
Les femmes sont rancunières,
Les Aristarques loups-garoux.
Suivons le précepte du sage.
Souvent le fat qui nous outrage,
Nous donne de meilleurs avis
Que nos flatteurs, que nos amis.
En profiter, voilà, je pense,
Une belle et noble vengeance.

O mon aimable protecteur!
Vous approuverez ma sagesse:
Je prétends être, comme auteur,
Un philosophe de la Grèce,
Modeste autant que Fénélon,
Plus patient que Siméon,
Perché dix ans sur sa colonne;
Mais que dis-je? Dieu me pardonne!
Avec tant de perfections,
Je finirais par vous déplaire.
Je parle trop.... c'est l'ordinaire
De ces pauvres auteurs gascons
Qui sur tel point sont assez femmes.
De cet originel péché

Votre serviteur entaché
Serait-il au milieu des flammes
Impitoyablement jeté,
Pour avoir, sans méchanceté,
Mis en vers quelques épigrammes;
Pour avoir, en parlant des dames,
Bien saisi son original?
Mon guide, un peu trop déloyal,
Concis dans toute autre satire,
Ne disant que ce qu'il faut dire,
En matrone dans celle-ci
Ne babille pas à demi,
Qu'y faire? le nom d'une belle
Est, je crois, un vrai talisman.
La peint-on dévote, cruelle,
Pleine d'esprit et d'agrément,
Son influence vous entraîne;
On parle jusqu'à perdre haleine,
Et vous n'avez jamais tout dit.
Un défaut même vous séduit,
L'image succède à l'image,
Et jusqu'à la centième page,
Sans y songer, on est conduit.

Ayez pour moi quelque indulgence;
Si je suis prolixe et diffus,
Du moins n'ai-je pas l'impudence,
Comme l'un de nos Mævius,
De vouloir prouver que Voltaire
N'était qu'un esprit ordinaire;
Que le sophiste Genevois

Avait blessé toutes les lois
Du bon goût et de l'éloquence.
Loin de moi cette extravagance ;
Je laisse à nos pieux auteurs
Le soin d'opérer ces merveilles,
Et si j'ai de longues oreilles,
Certes, ce ne sont pas les leurs.
J'esquisse, je peins, je copie,
Je lance mes traits au hasard,
Voilà mon unique folie ;
Si quelquefois je suis bavard,
A Juvénal en est la faute :
Et lorsque mon maître radote,
Bon gré, mal gré, je dois aussi
Radoter, même plus que lui.
Nous sommes de singuliers êtres,
N'ai-je pas lu dans un écrit ?
C'est la Sévigné qui le dit,
Je crois, dans une de ses lettres.
« Les traducteurs sont des valets
« Fort peu fidèles à leurs maîtres,
« Et mille fois plus indiscrets... »
Or, profitons de la licence...
A ces mots j'entends la raison
Qui murmure, et me dit : Silence !
L'ennui n'est jamais de saison.
Il faut finir ; aux yeux d'un sage
Hâte-toi d'offrir ton ouvrage ;
S'il daigne sourire à l'auteur,
Nous aurons bien plus de courage
Pour braver les cris du censeur.

J'obéis; à sa seigneurie
Je présente mon manuscrit.
Heureux si sa main applaudit
Au travail de toute ma vie.
Quel travail!! si j'ai réussi,
Vous devant ma persévérance,
Je dois publiquement aussi
Vous marquer ma reconnaissance,
Non en termes éblouissans,
Vils échos de la flatterie:
Je n'ai jamais su de ma vie
Faire fumer un grain d'encens,
Et j'ai toujours pris pour devise,
Gloire, honneur, respect aux talens,
Vérité, courage, franchise.
Mais guerre à tous ces écrivains
De qui la plume mercenaire
Vient chaque jour mettre à l'enchère
Madrigaux, sonnets et quatrains.
Dans mes écrits, franc et sincère,
J'en conviendrai, je cherche à plaire;
Mais là se bornent tous mes vœux.
Loin de moi les ambitieux!
Je suis le précepte d'Horace.
Si la fortune me sourit,
Je la caresse, je l'embrasse;
Mais si la bizarre me fuit,
Je la laisse à sa fantaisie,
Courant et par monts et par vaux,
Chercher des favoris nouveaux.
Irai-je faire la folie

De gagner une pleurésie,
Et mourir dans l'anxiété
En poursuivant la déité?
Non, et ma muse me seconde
De la meilleure foi du monde,
En plaisantant sur les erreurs,
Sur les écarts, sur les rigueurs
De l'immortelle vagabonde.
Or donc, mon grave protecteur,
Chez moi point d'arrière-pensée;
Et pour ma prose cadencée
Je n'espère d'autre faveur
Qu'un sourire de bienveillance;
Accordez-le-moi de bon cœur,
Grande sera ma récompense.

Et suis avec le plus profond respect et la plus haute considération,

DE MONSIEUR LE COMTE,

Le très-humble et obéissant serviteur,

FABRE DE NARBONNE.

# SATIRES

DE

# DECIUS JUNIUS JUVÉNAL.

# D. JUNII JUVENALIS

# SATIRÆ.

## SATIRA VI.

**Dehortaturus Juvenalis amicum suum Ursidium Posthumum à ducendâ uxore, ingenti arte utitur. Omnia enim vitia quibus obnoxium est fæmineum genus commemorat. Nihil omittens quod ad partes dissuasionis attineat. Nihil apud veteres et apud recentiores hoc opere vividius, fortius et elegantius.**

---

CREDO pudicitiam, Saturno rege, moratam
In terris, visamque diù, quùm frigida parvas
Præberet spelunca domos, ignemque, laremque,
Et pecus, et dominos communi clauderet umbrâ :
Sylvestrem montana torum quùm sterneret uxor

[a] *Imitation:*

> Sous le bon roi Saturne, ami de la douceur,
> L'Honneur, cher Valincourt, et l'Équité sa sœur,
> De leurs sages conseils éclairant tout le monde,
> Régnaient, chéris du ciel, dans une paix profonde.
>
> BOILEAU, Sat. XI.

[b] On a beaucoup disputé sur l'origine des habitans qui remplissent notre médiocre planète; on ne peut lire sans éprouver un mouvement de

# SATIRES
# DE D. J. JUVÉNAL.

## SATIRE VI.

Juvénal, pour dissuader Ursidius Posthumus de subir le joug du mariage, s'élève avec la plus grande force et la plus grande énergie contre les vices et les défauts des femmes; la multiplicité des tableaux qu'il présente à son ami doivent nécessairement le détourner de la résolution qu'il a prise. Nous n'avons rien, ni chez les anciens ni chez les modernes, de plus fort, de plus vif, et en même temps de mieux écrit que cette satire.

---

Il paraît que cette satire a été écrite sous le règne de Trajan.

### LES FEMMES.

La pudeur, je le crois, sous le règne d'Astrée[a],
Quelque temps ici bas put se voir honorée;
Mais un rocher alors, dans ses flancs ténébreux,
Renfermait les troupeaux et leur maître et ses dieux[b];
L'épouse de ses bras, que les monts virent naître,
Dépouillait, pour dresser un lit simple et champêtre,

surprise et d'indignation les extravagances des anciens philosophes et des anciens poëtes: ce qu'il y a de vrai, c'est que les hommes non civilisés devaient vivre dans les régions froides et humides, à peu près comme vivent encore les habitans de la Nouvelle-Hollande, et quelques indigènes du nord ou du midi de l'Amérique; mais quels furent les premiers peuples qui se réunirent en corps de société? L'histoire profane ne nous offre que des fables, des invraisemblances, et l'on a beau vouloir pénétrer dans ce dédale, on n'a point pour se diriger dans le labyrinthe le fil d'Ariadne.

Frondibus et culmo, vicinarumque ferarum
Pellibus : haud similis tibi [1], Cynthia, nec tibi, cujus
Turbavit nitidos extinctus passer ocellos;
Sed potanda ferens infantibus ubera magnis,
Et sæpè horridior glandem ructante marito.
Quippè aliter tunc orbe novo, cœloque recenti,
Vivebant homines, qui rupto [2] robore nati,
Compositive luto, nullos habuêre parentes.
Multa pudicitiæ veteris vestigia forsan,
Aut aliqua exstiterint, et sub Jove, sed Jove nondùm
Barbato, nondùm Græcis jurare paratis

[a] *Cynthie*, courtisane qui vivait du temps d'Auguste, et dont parle Properce : son véritable nom, dit Apulée, était *Hostia*. (Voyez la première élégie du poëte latin.) Lesbie, courtisane chérie par le poëte Catulle : son véritable nom était Claudia. Son amant l'a immortalisée par cette jolie élégie *passer deliciæ meæ puellæ, passer mortuus est*. Le commentateur Gaspard Barthe assure que Juvénal plaisante ici les Romains qui tiraient leurs pelleteries des régions hyperborées de l'Europe, et dépensaient des sommes immenses pour orner leurs lits. Cette opinion paraîtrait vraisemblable d'après l'adjectif *vicinarum*. Cependant presque tous les poëtes et les historiens de l'antique Rome assurent que les tapis dont on couvrait alors les lits de l'opulence, étaient ordinairement de pourpre, et la peau de bouc ou de chèvre ornait le grabat du pauvre.

[b] *De sa rustique mère*. Ce qui me surprend, ce qui me surprendra toujours, c'est la différence qui existe entre les hommes et les hommes placés nus sur un globe qui roule dans l'espace : les uns sont parvenus au dernier degré de civilisation, et les autres sont encore tels que la nature les a faits. Le climat, dira-t-on, a la plus grande influence sur le moral et le physique de l'homme ; mais l'Europe était, il y a environ trois mille trois cents ans, d'après le calcul des marbres d'Arundel, ce qu'est aujourd'hui la Nouvelle-Hollande. Comment s'est-elle civilisée? Les communications étaient plus fréquentes, répondra-t-on; et l'Amérique ne jouissait-elle pas des mêmes facilités que l'ancien continent, et dans quel état l'avons-nous trouvée ? Je m'arrête devant l'Asie. Cette opinion des anciens sur les premiers hommes, sur les hommes non civilisés n'était donc pas dépourvue de bon sens? Il est évident aujourd'hui que les anciens habitans de l'Europe avaient des poils hideux sur

Les arbres d'alentour ou les hôtes des bois.
Ces femmes n'avaient point votre charmante voix,
Vos séduisans attraits, adorable Cynthie[a]:
Non, non, ce n'était pas la sensible Lesbie
Dont la mort d'un oiseau fatigua les beaux yeux.
Au cinquième printemps un enfant vigoureux
Pressait encor le sein de sa rustique mère[b];
Et, saturé de glands, l'époux, dans le repaire,
Quelquefois ne fut point le plus hideux objet.
Sur ce globe récent c'est ainsi que vivait,
Plus heureuse que nous, la pauvre espèce humaine,
Qu'enfantèrent l'argile ou les flancs d'un vieux chêne[c].
Sous Jupiter encor, au milieu des mortels,
Apparut quelquefois sur ses nombreux autels
L'antique déité : mais l'amant[d] de Latone
N'avait pas de son père usurpé la couronne;
Le Grec, l'infâme Grec, plus pieux qu'aujourd'hui[e],

tout le corps, que leur visage était caché sous les cheveux, leur menton portait une forêt de tiges dont les branches descendaient jusque sur la poitrine; la femelle devait être encore plus dégoûtante et plus hideuse, surtout dans sa vieillesse : les troncs d'arbres creusés leur servirent d'asile; ces troncs leur offrirent l'idée de construire des cabanes et de se rapprocher pour se défendre. L'homme est essentiellement imitateur : mais pourquoi quelques habitans de ce globe se sont-ils arrêtés à un certain degré qu'ils n'ont jamais franchi, tandis que les autres sont arrivés au point où la marche rétrograde est inévitable.

[c] Qu'il est affligeant pour l'homme de voir que les anciens poëtes n'étaient pas dépourvus de raison en donnant à l'espèce humaine une semblable origine! Les brigandages, les scélératesses dont nous avons été les témoins de nos jours, ne rappellent-ils pas sans cesse à notre esprit ce vers de Virgile :

*Gensque virûm truncis et duro robore nati.*

[d] Jupiter....

Il est, pour Léda, cigne, et taureau pour Europe;
Pour Danaë, tout or; faune pour Antiope.

[e] « Les sermens, dit Polybe bien avant Juvénal, et il était Grec lui-« même, les sermens ne pouvaient donner aucune confiance pour un Grec.

Per caput[3] alterius; quùm furem nemo timeret
Caulibus, et pomis, et aperto viveret horto.
Paulatìm deindè ad superos Astræa recessit
Hâc comite, atque duæ pariter fugere sorores.

Antiquum et vetus est alienum, Posthume, lectum
Concutere, atque sacri genium contemnere fulcri.
Omne aliud crimen mox ferreà protulit ætas:
Viderunt primos argentea sæcula mœchos.
Conventum[4] tamen, et pactum, et sponsalia, nostrâ
Tempestate paras; jamque à tonsore magistro
Pecteris, et digito pignus fortasse dedisti.
Certè sanus eras. Uxorem, Posthume, ducis!
Dic, quâ Tisiphone, quibus exagitare colubris?
Ferre potes dominam, salvis tot[5] restibus, ullam?
Quùm pateant altæ caligantesque[6] fenestræ?
Quùm tibi vicinum se præbeat Æmilius[7] pons?

« Si vous prêtiez un talent, ajoute-t-il, avec dix promesses, dix cau-
« tions et autant de témoins, il leur serait impossible de ne pas nier la
« dette. »

[a] *Imitation :*

Enfin, las d'essuyer outrage sur outrage,
Il livre les humains à leur triste esclavage;
S'en va trouver sa sœur, et dès ce même jour
Avec elle s'envole au céleste séjour.

BOILEAU, Sat. XI.

Autre :

Comme lui nous chanter : « Que dès le temps de Rhée,
La Chasteté déjà, la rougeur sur le front,
Avait chez les humains reçu plus d'un affront;
Qu'on vit avec le fer naître les injustices,
L'impiété, l'orgueil, et tous les autres vices;
Mais que la bonne foi dans l'amour conjugal,
N'alla point jusqu'au temps du troisième métal. »

BOILEAU, Sat. X.

Ne jurait pas encor sur la tête d'autrui ;
L'homme ne connaissant ni le vol, ni la crainte,
Vivait dans son jardin sans en clore l'enceinte.
Mais, insensiblement par le crime soumis,
L'univers ne vit plus la fille de Thémis ;
Et bientôt la pudeur[a], sa compagne fidèle,
Prit le chemin des cieux et s'enfuit avec elle.
Dans ces temps reculés, quelques hardis mortels
Souillèrent de l'hymen les pudiques autels :
Le siècle d'argent vit le premier adultère ;
Et dans l'âge de fer, levant sa tête altière,
Le vice effrontément parcourut l'univers.
Quoi ! Posthume oserait, dans ce siècle pervers,
Sans frayeur se soumettre au joug de l'hyménée ?
Le contrat est dressé ! ta parole est donnée ;
Et ta tête est déjà dans les mains de Cosmus !
L'anneau peut-être brille au doigt de ta Vénus[b].
Je le vois, c'en est fait, Posthume se marie....
Dis-moi donc quels serpens, dis-moi quelle furie
Ont dérangé ta tête et troublé ta raison ?
Toi souffrir un tyran ! n'est-il plus de cordon,
N'est-il plus de fenêtre à ton quatrième étage ?
Le Pont Emilien[c] est dans ton voisinage...

[b] *Imitation :*

Et déjà le notaire a, d'un style énergique,
Griffonné de ton joug l'instrument authentique.

Respect au grand maître, et j'ai toujours eu pour lui la plus grande vénération ; mais il me permettra de dire qu'*on ne griffonne pas un instrument.* On appelait cet anneau *annulus sponsalitius*, *genialis*, *pronubus*. Il était encore de fer, du temps de Pline ; mais bientôt l'or remplaça ce métal trop commun. L'épouse le portait au quatrième doigt de la main gauche, parce que l'on croyait qu'à ce doigt se trouvait une veine qui allait jusqu'au cœur.

[c] *Le pont Emilien*, autrement nommé le pont Milvius, fut construit sur la voie flaminienne par le consul Emilius. Il était à une petite distance de Rome ; il y a encore un pont à la même place, nommé *Ponte-Mole*.

Aut si de multis nullus placet exitus, illud
Nonne putas melius, quòd tecum pusio dormit?
Pusio qui noctu non litigat, exigit à te
Nulla jacens illìc munuscula, nec queritur quòd
Et lateri parcas, nec, quantum jussit, anheles.
Sed placet Ursidio lex Julia [8] : tollere dulcem
Cogitat heredem, cariturus turture [9] magno,
Mullorumque [10] jubis, et captatore macello.
Quid fieri non posse putes, si jungitur ulla
Ursidio? Si mœchorum notissimus olim
Stulta maritali jam porrigit ora [11] capistro,
Quem toties texit perituri cista Latini [12]?
Quid? quod et antiquis uxor de moribus illi
Quæritur. O medici! mediam pertundite venam.
Delicias hominis [13]! Tarpeium limen [14] adora
Pronus, et auratam Junoni cæde juvencam,
Si tibi contigerit capitis matrona pudici.

[a] *La loi Julie.* Quelques commentateurs, quelques traducteurs même ont pensé que Juvénal introduisait ici un nouveau personnage, sans faire attention qu'Ursidius n'est que le surnom de Posthumus. M. Dussault, dans sa traduction, s'est laissé entraîner par l'autorité de Farnabe. Je ne dirai pas, comme un commentateur moderne : *sed perperam*, car que ce soit le poète qui parle ou bien un interlocuteur, le sens est le même. Le dialogue n'obscurcirait en aucune manière le passage, et peut-être lui donnerait plus de vivacité, quelque chose de plus dramatique.

[b] *Le panier du mime.* Ce mime est le comédien Latinus si cher à Domitien; il en est parlé dans la 1re. satire. Martial en fait le plus grand éloge : *dulce decus scenæ ludorum fama Latinus.* Horace est aussi fort plaisant dans ce petit tableau où il peint l'adultère obligé de se cacher dans un coffre :

*..... an turpi clausus in arcâ*

Mais si ton cœur repousse une pareille fin,
Fais entrer dans ton lit un jeune libertin:
La nuit point de procès; nulle demande à craindre.
Si tu veux reposer, osera-t-il se plaindre?
Avec ce favori tu peux impunément,
Sans qu'il l'ait ordonné, respirer un moment.
Enfin la loi Julie [a] à Posthume a su plaire:
L'espoir d'un héritier, le plaisir d'être père,
Lui font tout oublier, les succulens oiseaux
De l'adroit captateur, et ses larges turbots.
Ursidius époux!... Après un tel vertige,
Que dire? sur la terre il n'est plus de prodige,
Si le grand adultère, aux époux si fatal,
Vient présenter sa tête au lien conjugal?
Lui qui, sans la ressource et le panier du mime [b],
Cent fois des outragés eût été la victime!
L'excellent personnage! Il veut trouver encor
Dans sa chaste moitié [c] les mœurs de l'âge d'or.
C'est pour lui qu'on la cherche [d].... Accourez, Archigènes;
A cet extravagant ouvrez les quatre veines.
Adore, prosterné, le roi des Immortels,
Fais couler pour Junon le sang sur les autels,
Si le sort dans ton lit amène une Lucrèce:
Quelle femme aujourd'hui, s'érigeant en prêtresse,

*Quis te dimisit peccati consia herilis,*
*Contractum genibus caput*, etc.

[c] *Imitation* :

Croit que Dieu, tout exprès, d'une côte nouvelle
A tiré pour lui seul une femme fidèle.

Boil. Sat. x.

[d] *Autre imitation* :

Sans doute, et dans Paris, si je sais bien compter,
Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.

Boil. Sat. x.

Paucæ adeò Cereris vittas contingere dignæ,
Quarum non timeat pater [15] oscula. Necte coronam
Postibus, et densos per limina tende corymbos.
Unus Iberinæ [16] vir sufficit! ociùs illud
Extorquebis, ut hæc oculo contenta sit uno.
Magna tamen fama est cujusdam rure paterno
Viventis. Vivat Gabiis, ut vixit in agro;
Vivat Fidenis, et agello cedo [17] paterno.
Quis tamen affirmat nil actum in montibus, aut in
Speluncis? adeò senuerunt Jupiter et Mars?
Porticibusne [18] tibi monstratur femina voto
Digna tuo? cuneis an [19] habent spectacula totis
Quod securus ames, quodque indè excerpere possis?
Cheironomon Ledam [20] molli saltante Bathyllo,
Tuccia vesicæ non imperat; Appula gannit [21]
Sicut in amplexu. Subitum, et miserabile [22] longum

[a] Il n'y avait que des filles vierges et des matrones fidèles à leurs époux qui pussent, pendant les Thesmophories, toucher les bandelettes qui ornaient la statue de la déesse Cérès; il y avait aussi des mystères auxquels les femmes n'étaient jamais initiées, si le moindre soupçon planait sur leur tête. On blâme Juvénal, on le taxe d'hyperbolique; mais que l'on examine ce que dit le grave Hérodote sur Phéron, fils du grand Sésostris, etc. Le philosophe Sénèque, auquel notre poëte a emprunté sa dernière pensée, ne dit-il pas : Jupiter est-il sexagénaire, a-t-il été soumis à l'infibulation?

[b] Trait virulent lancé contre les principaux dieux de l'orphéïsme; et le poète n'est pas le seul. Les philosophes s'en amusaient quelquefois. « Quoi! le libertin Jupiter, dit Sénèque, a-t-il enfin cessé de procréer des enfans? Est-il devenu sexagénaire, ou bien la loi Papia l'a-t-elle soumis à l'infibulation? » Il était donc permis aux sages de fronder les superstitions du peuple.

[c] Dans la septième satire, nous parlerons de cet histrion qui faisait les délices des dames Romaines.

Je ne puis ne pas citer, dans cette circonstance, les vers de Dorat

Quand un père frémit à ses embrassemens,
Toucherait de Cérès[a] les chastes ornemens?
Couronne ton palais de fleurs et de verdure :
Un seul homme, dis-tu, suffit à ma future...
Un seul homme! Ah! plutôt, se contenter d'un œil.
Pourtant la renommée annonce avec orgueil
Qu'un tel prodige existe au fond de l'Apulie ;
Mais vivra-t-elle à Rome, à Fidène, à Gabie
Comme aux champs paternels? D'ailleurs, quel insensé
Voudrait me garantir qu'il ne s'est rien passé
Dans les antres voisins[b]? Mars et le dieu qui tonne
Sont-ils déjà si vieux pour la jeune personne?
Viens donc sous le portique, au théâtre, et choisis;
Parmi tant de beautés que rassemble Pâris[c],
Où trouver le Phénix, dans cette vaste enceinte,
Que tu puisses aimer sans danger ou sans crainte?
Bathyle est sur la scène, il danse la Leda,
Et le feu du désir embrâse Tuscia[d].
Fulvie, en soupirant, de ses yeux le dévore,
Et se croit dans les bras du mime qu'elle adore.

sur Bathyle et Pylade, et sur l'art choréographique des anciens.

Inventeurs de cet art, et Pylade et Bathyle
Nous ont assez appris combien il est fertile :
Dans l'action du corps puisant leur coloris,
L'un arrachait des pleurs, l'autre excitait des ris;
Et loin du cercle étroit de cent mimes profanes,
Leurs gestes et leurs pas leur tenaient lieu d'organes.

[d] *Imitation :*

Ellevion paraît, sa paupière est baissée,
Il exhale en soupirs les plaintes d'un amant :
C'est un acteur parfait; c'est un homme charmant.
La lorgnette aujourd'hui, plus galante qu'obscène,
Rapproche en sa faveur le balcon et la scène;
[illegible] notre héros, plus fêté, plus heureux,
[illegible] voir chez lui les cartels amoureux.

Despaze, Sat. des mœurs.

*Imitation :*

Par toi-même bientôt conduite à l'opéra,
De quel œil penses-tu que la sainte verra

Attendît Thymele ; Thymele tunc rustica discit.
Ast aliæ, quotiès aulæa recondita [23] cessant,
Et vacuo clausoque sonant fora sola theatro,
Atque à plebeiis longè Megalesia [24], tristes
Personam thyrsumque tenent et subligar Accî.
Urbicus exodio risum movet Atellanæ [25]
Gestibus Autonoês [26] ; hunc diligit Ælia pauper.
Solvitur his magno comœdi fibula [27]. Sunt quæ
Chrysogonum cantare vetent. Hispulla tragœdo
Gaudet : an exspectas ut Quintilianus [28] ametur ?
Accipis uxorem, de quâ citharœdus Echion [29]
Aut Glaphyrus fiat pater, Ambrosiusque choraules.
Longa per angustos figamus [30] pulpita vicos,
Ornentur postes et grandi janua lauro,
Ut testudineo tibi, Lentule [31], conopeo
Nobilis Euryalum Mirmillonem exprimat infans.

D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse,
Ces danses, ces héros à voix luxurieuse, etc.

Et plus bas :

Mais de quels mouvemens dans son cœur excités
Sentira-t-elle alors tous ses sens agités ?

[a] Je n'ai point voulu adopter le commentaire de Ruppert, sur lequel Grangée, Dussault et Achaintre se sont appuyés pour donner à ce passage un sens différent de celui qui se présente d'abord ; mais ignoraient-ils que les femmes, pas même les courtisanes, ne montaient jamais sur le théâtre à Rome ? (Voyez ma note sur le texte latin.) Cette assertion est prouvée jusqu'à l'évidence, dans une note sur la troisième satire. Cette réflexion renverse entièrement l'explication de Ruppert. Il faut donc rentrer dans celle qu'Achaintre ne rejette pas, il est vrai, [illegible] qu'il regarde comme inférieure à celle de Grangée.

[b] *Fêtes du peuple.* Ces fêtes remontaient à l'origine de la République, on les célébrait le 13e jour des Calendes de novembre ; et les Mégalésiennes, ou fêtes en l'honneur de la grande déesse, commençaient la veille des nones d'avril. Dans cet intervalle se trouvaient d'autres fêtes,

Simple encor, Thymélé suit avec passion[a]
Les lascifs mouvemens de l'obscène histrion....
L'orateur seul mugit sur nos places publiques;
Les jeux sont terminés : plus de scènes comiques
Jusqu'aux fêtes du peuple[b]; ô femmes, quel ennui!
L'une prend d'Accius le masque favori;
Urbicus vient à l'autre arracher un sourire;
D'Elie, en le voyant, le cœur brûle et soupire,
Elle est pauvre, et l'on sait à quel prix le bouffon
Délivre le captif de son humble prison.
Celle-ci rend muet le dieu de la musique;
Hispulle a pour amant un monarque tragique.
N'attendez pas qu'elle aime un modeste rhéteur.
Te voilà donc époux! et pour toi quel bonheur[c]
Si le chantre Echion, Ambrosius, Glaphire,
Du cœur de ta moitié se disputent l'empire,
Et qu'ils se chargent seuls de ta postérité!
Pour donner plus d'éclat à la solennité,
Que d'immenses rameaux embellissent ta porte;
Qu'au son des instrumens une brillante escorte
Entoure de l'hymen l'autel et le flambeau,
Afin qu'un héritier, dans son riche berceau,
D'un hideux Mirmillon te retrace l'image.

les Saturnales, les Compitalices, les Quinquatries, les fêtes de Vénus, etc.; mais dans ces fêtes, point de jeux scéniques.

[c] Ce tableau est horrible; plût au ciel qu'il ne fût qu'horrible! L'ironie est amère; car Juvénal ne plaisante jamais quand il s'agit d'un vice qui porte le désordre et le désespoir dans le sein des familles. Je ne suis point de l'avis de quelques traducteurs, qui ont cru pouvoir un moment s'égayer en copiant ce vigoureux dessin dont les traits sont tracés avec tant d'énergie. Sont-ils hyperboliques? Je n'irai point fouiller dans les annales de l'antiquité, ni dans les archives du moyen âge, ni dans les mémoires du siècle, pour repousser une semblable accusation; quelque séjour dans un pays méridional et voisin de la France, porterait la conviction dans l'âme des plus incrédules, et bientôt ils seraient forcés d'avouer que Juvénal n'a pas ici employé cette figure dont on veut absolument entacher tous ses portraits.

Nupta senatori comitata est Hippia ludium
Ad Pharon, et Nilum, famosaque mœnia Lagi,
Prodigia et mores Urbis damnante Canopo [32].
Immemor illa domus, et conjugis, atque sororis,
Nil patriæ indulsit, plorantesque improba natos,
Utque magis stupeas, ludos Paridemque reliquit.
Sed quanquàm in magnis opibus, plumâque paternâ,
Et segmentatis [33] dormîsset parvula cunis,
Contempsit pelagus : famam contempserat olim,
Cujus apud molles minima est jactura cathedras.
Tyrrhenos igitur fluctus, latèque sonantem
Pertulit Ionium constanti pectore, quamvis
Mutandum toties esset mare. Justa pericli
Si ratio est et honesta, timent, pavidoque gelantur
Pectore, nec tremulis possunt insistere plantis :
Fortem animum præstant rebus quas turpiter audent.

[a] Ptolémée Lagus, un des capitaines d'Alexandre qui, après la mort de ce prince, s'empara de l'Egypte, fut, pour ainsi dire, le second fondateur d'Alexandrie; il en fit la capitale du royaume, et dès lors Memphis devint ce que fut Rome quand Constantin établit le siége de l'Empire à Byzance. Je ne connais point de ville qui ait résisté à ce coup. Sous la dynastie des Carlovingiens, qu'était Paris abandonné par ses princes?

[b] *Hippia*. On prétend qu'elle était femme du fameux Fabricius Veienton, dont il est parlé dans la quatrième satire, et cette Romaine n'est pas la seule qui ait montré un goût si dépravé. Trois impératrices, femmes des empereurs les plus sages et les plus intègres, se sont livrées à des gladiateurs ; il paraît que cette folie était une mode ou plutôt une rage sur les bords du Tibre. Antonin-le-pieux, Marc-Aurèle, Lucius-Verus eurent pour rivaux des esclaves, vil rebut de l'espèce humaine; ces désordres sont historiques, et pourquoi n'accuse-t-on pas les historiens Eutrope, Spartien, Aurélius-Victor, d'avoir poussé jusqu'à l'excès leur mordante hyperbole?

[c] Pâris, second pantomime de ce nom. Domitien, après l'avoir com-

Femme d'un magistrat, sur un brûlant rivage,
Dans les murs de Lagus [a], au phare, vers le Nil,
L'adultère Hippia [b] suit l'amant le plus vil.
Ce monstre, dans Canope étonne l'infamie;
Rien ne peut l'arrêter, son époux, sa patrie,
Ses enfans éplorés... En êtes-vous surpris?
Elle abandonne même et les jeux et Pâris [c].
Ne l'avait-on pas vue, aux jours de son enfance,
Dormir dans un berceau garni par l'opulence?
N'importe! elle regarde et Neptune et Thétys
Avec le même front qu'elle montra jadis
En bravant la pudeur. Trop modeste déesse,
Ta perte n'est plus rien aux yeux de la mollesse!
Des vagues en courroux le mugissant fracas,
Les flots des quatre mers [d] ne l'épouvantent pas.
Mais si pour un motif, juste, décent, honnête,
Il fallait affronter et danger et tempête,
Quelle timidité! la crainte, la frayeur
Siégeraient dans ses yeux et glaceraient son cœur.
Ses genoux fléchissant la soutiendraient à peine;
Mais qu'à son char l'audace ou le crime l'enchaîne,
Voyez sur le tillac son intrépidité.

blé de biens et d'honneurs, le fit mettre à mort, parce que cet histrion, chargé de lui apprendre à danser, n'avait pu y réussir. (Voyez Dion Cassius, Suétone, vie de Domitien, et Martial, liv. II, épig. 14.) Il paraît que ce prince voulait en tout imiter Néron. Le beau modèle qu'il avait pris là! Quelle belle grâce il devait avoir avec ses jambes courtes, son ventre saillant, ses épaules relevées, sa tête chauve et son visage bourgeonné! Je ne m'étonne pas que Pâris n'ait pu tirer parti d'un semblable élève.

[d] *Quatre mers.* Pour aller d'Italie en Egypte les Romains traversaient, en partant d'Ostie, quatre parties de la mer Méditerranée, auxquelles ils avaient donné les noms suivans : la mer de Toscane, de Sicile, d'Afrique et d'Egypte; s'ils partaient de Brindes, ils parcourraient les mers Ausonienne, Ionienne, de Crète et d'Egypte; ne connaissant point la boussole, et n'ayant point de garde-temps, ils étaient obligés de côtoyer et de faire de longs détours.

Si jubeat conjux, durum est conscendere navim;
Tunc sentina gravis, tunc summus vertitur aër.
Quæ mœchum sequitur [34], stomacho valet. Illa maritum
Convomit : hæc inter nautas et prandet, et errat
Per puppim, et duros gaudet tractare rudentes.
Quâ tamen exarsit formâ, quâ capta juventâ est
Hippia? quid vidit, propter quod ludia [35] dici
Sustinuit? Nam Sergiolus [36] jam reddere guttur [37]
Cœperat, et secto requiem sperare lacerto.
Prætereà multa in facie deformia; sicut
Attritus galeâ [38], mediisque in naribus ingens
Gibbus, et acre malum semper stillantis ocelli.
Sed gladiator erat; facit hoc illos Hyacinthos [39].

[a] L'abbé Desmarais a paraphrasé ce passage de Juvénal : *Gaudet tractare rudentes*. Ce morceau me paraît digne d'être mis sous les yeux du lecteur.

L'amour est un maître excellent,
Dans toutes les leçons qu'il donne;
Et nul jamais ne fut moins lent,
Nul n'eut jamais la main si bonne.
Faut-il qu'une jeune personne
Qu'on éleva dans du coton,
Belle, délicate, mignonne,
Devienne éprise du Triton?
Elle monte aussitôt sans peine
Sur le vaisseau de son amant,
Et d'un pas ferme s'y promène;
L'amour la tient, l'amour la mène:
Elle se plaît, à tout moment,
A discourir de la boussole,
De l'élévation du pôle
Et de la vertu de l'aimant;
Elle prend goût aux mots barbares
Que la mer enseigne aux humains;
Elle aime à toucher les amarres.
Ce n'est plus celle d'autrefois,
A qui le goudron et la poix
Paraissaient une odeur mortelle;
Elle aime; et son amant nouveau

L'époux ordonne-t-il? « Dieux! quelle cruauté!
« Moi! monter un vaisseau! la sentine est fétide!!!
« On meurt à tout instant sur la plaine liquide.... »
L'époux est inondé.... Mais, avec son Pâris,
Hélène du vaisseau ne craint plus le roulis;
Elle erre sur le pont, elle manie un câble[a];
Avec les matelots elle s'assied à table.
Mais enfin quels attraits ont séduit Hipia?
Qu'a-t-il de si flatteur le nom de Ludia?
Quel charme a balancé le poids de l'infamie?
Sergiolus n'est pas au printemps de sa vie;
Il ne tond plus sa barbe[b], et, privé de son bras,
Il attend le bâton qui l'arrache aux combats.
Sa figure! ses traits! non, rien de plus difforme!
Par le casque aplatie, une grosseur énorme
Ombrageait largement le nez de Mirmillon;
De ses yeux éraillés, sans interruption,
Coulait en abondance une humeur corrosive.
Mais ce qui la séduit, l'entraîne, la captive,
L'ignorez-vous? le monstre était gladiateur.

Avec elle est sur le vaisseau;
Tout le vaisseau sent bon pour elle;
Elle en respire les odeurs,
Comme un remède à ses vapeurs.
Que si ses vapeurs allaient croître,
J'ai peur qu'en une autre leçon,
L'amour ne lui montrât peut-être
Que les matelots sentent bon.

Poésies de l'abbé Rémnier Desmarais.

[b] *Il ne tond plus sa barbe.* Cette expression paraîtra peut-être singulière; mais il faut que notre esprit se plie un peu aux mœurs et aux usages des Romains. Depuis l'âge de vingt-un ans jusqu'à quarante, les Romains ne se rasaient point; ils se contentaient de tondre leur barbe, et ils avaient une expression qui marquait et désignait cette opération, *tondere*: à l'âge de quarante, c'est-à-dire, à l'âge viril, alors ils commençaient à se raser, *radere*. Il ne faut donc pas regarder les deux verbes comme synonymes, puisqu'ils représentent deux actions bien différentes. A quarante-neuf ou cinquante ans, commencement de la vieillesse, ils ne se rasaient plus, et laissaient croître leur barbe.

Hoc pueris, patriæque, hoc prætulit illa sorori
Atque viro. Ferrum est quod amant. Hic Sergius idem,
Acceptâ rude[40], cœpisset Vejento videri.
Quid privata domus, quid fecerit Hippia, curas?
Respice rivales divorum[41] : Claudius, audi,
Quæ tulerit. Dormire virum quùm senserat uxor,
Ausa palatino tegetem præferre cubili,
Sumere nocturnos meretrix Augusta cucullos[42],
Linquebat, comite ancillâ non amplius unâ :
Et, nigrum flavo crinem abscondente galero[43],
Intravit calidum veteri centone lupanar,
Et cellam vacuam, atque suam : tunc nuda papillis

[40] Quelques auteurs anciens nous ont transmis différens tableaux des excès de Messaline; mais celui dans lequel Tacite peint le mariage de cette princesse avec Silius, tableau dont nous citerons quelques fragmens dans la dixième satire, nous fait vivement regretter la perte des premiers chapitres du onzième livre des Annales de cet historien. Mais le chapitre 28 peut nous en donner une idée. Tout le monde connaît les vers de Boileau, et ils prouvent quel cas ce fameux critique faisait de cet horrible, mais sublime tableau de Juvénal, qu'ont imité une infinité de poëtes français, italiens, allemands. Nous n'en citerons que trois :

Lasse enfin de servir au peuple de quintaine,
N'estant passe-volant, soldat, ni capitaine,
Depuis les plus chétifs jusques aux plus fendants,
Qu'elle n'ait déconfits et mis dessus les dents;
Lasse, dis-je, et non soûle, elle s'est retirée.
Regnier, Sat. x.

Et toujours plus insatiable,
Quand le nombre même l'accable,
Elle ne peut assouvir ses désirs.
La Gran. Chanc.

Quand de Claude assoupi la nuit ferme les yeux,
D'un obscur vêtement sa femme enveloppée,
Seule avec une esclave, et dans l'ombre échappée,
Préfère à ce palais, tout plein de ses aïeux,
Des plus viles Phrynés le repaire odieux.
Pour y mieux avilir le rang qu'elle profane

Sa patrie, un époux, des enfans, une sœur,
Devaient-ils l'arrêter ? Le fer est ce qu'elle aime.
S'il avait son congé, Sergiolus lui-même
Pour elle ne serait qu'un époux odieux.
Hipia te surprend ! et le rival des dieux [a],
Vois ce qu'il a souffert ! Il dort, et Messaline,
S'évadant en secret de la couche divine,
Prenant de l'infamie et l'habit et les mœurs,
Court vendre aux portefaix ses augustes faveurs.
Une esclave la suit ; et la blonde coiffure
Entoure d'un réseau sa noire chevelure.
Dans sa loge vacante [b] elle court en fureur.
Le nom de Lysisca n'est qu'un titre imposteur :
Cette loge est la sienne, et le tapis antique

Elle emprunte à dessein un nom de courtisane :
Son nom est Lysisca : ces exécrables murs,
La lampe suspendue à leurs dômes obscurs,
Des plus affreux plaisirs la trace encor récente.
Rien ne peut réprimer l'ardeur qui la tourmente ;
Un lit dur et grossier charme plus ses regards
Que l'oreiller de pourpre où dorment les Césars.
Tous ceux que dans cet antre appelle la nuit sombre,
Son regard les invite, et n'en craint pas le nombre ;
Son sein nu, haletant, qu'attache un réseau d'or,
Les défie et triomphe, et les défie encor.
C'est là que dévouée à d'infâmes caresses,
Des muletiers de Rome épuisant les tendresses,
Noble Britannicus, sur un lit effronté,
Elle étale à leurs yeux les flancs qui t'ont porté !
L'aurore enfin paraît, et sa main adultère
Des faveurs de la nuit réclame le salaire.
Elle quitte à regret ces immondes parvis ;
Ses sens sont fatigués, mais non pas assouvis.
Elle rentre au palais, hideuse, échevelée ;
Elle rentre, et l'odeur autour d'elle exhalée
Va sous le dais sacré du lit des empereurs
Révéler de la nuit les lubriques fureurs.

THOMAS, éd. Belin, t. 2, pag. 502.

[b] D'après Sénèque, *de Controv.*, liv. 1, il est évident que la *Lupa* avait, dans le lieu de prostitution, une loge à l'entrée de laquelle était inscrit son nom et le prix qu'elle mettait à ses charmes. D'après Martial, épître 4, liv. 17, il paraît que cette Lysisca était une fameuse courtisane de l'époque.

Prostitit auratis[44]; titulum mentita Lyciscæ[45],
Ostenditque tuum, generose Britannice, ventrem.
Excepit blanda intrantes, atque æra poposcit[46],
Et resupina jacens multorum absorbuit ictus[47].
Mox, lenone suas jam dimittente puellas[48],
Tristis abît; sed, quod potuit, tamen ultima cellam
Clausit, adhuc ardens rigidæ tentigine vulvæ[49],
Et lassata viris, nec dùm satiata recessit.
Obscurisque genis turpis, fumoque lucernæ
Fœda, lupanaris tulit ad pulvinar odorem.

Hippomanes[50], carmenque loquar, coctumque venenum,
Privignoque datum? Faciunt graviora coactæ

[a] Britannicus, fils de Claude et de Messaline, malgré le peu de soin que l'on avait eu de son éducation, malgré la scélératesse de tous les vils esclaves qui l'entouraient, ministres vendus à Néron, ne manquait pas de caractère; car il faut avoir quelque énergie et du courage pour chanter, en présence de celui qui l'avait privé de l'héritage de ses pères, des vers faisant allusion à son infortune; ces vers frappèrent même Agrippine, cause de ses malheurs. (Voyez dans Tacite le tableau de cette dernière nuit, témoin de la mort et des funérailles de Britannicus.) Accusera-t-on encore Tacite de pousser trop loin l'hyperbole? Son portrait de Néron n'est-il pas tracé avec autant d'énergie, autant de force que celui de Juvénal? Quelle horreur m'inspire le monstre couronné, quand, étendu sur son lit, il annonce froidement que son frère est sujet aux attaques d'épilepsie: et cette précaution d'avoir préparé tout ce qu'il fallait pour les obsèques avant le coup fatal! L'historien et le poëte pouvaient-ils, devaient-ils plaisanter, saisir l'arme du ridicule pour peindre ces horribles scènes?

[b] *L'homme succède à l'homme.* Voici ce que dit Pline le naturaliste, sur le libertinage effréné de Messaline: « Les autres femmes se fati-« guent enfin; Messaline, jamais. Cette épouse du stupide Claude croyant « remporter une victoire digne d'une princesse, choisit pour courir avec

Offre de ses excès une preuve authentique.
Messaline y dévoue à la brutalité
Le sein qui t'a nourri, les flancs qui t'ont porté,
Noble Britannicus [a]! ton impudique mère
Flatte les survenans et demande un salaire.
L'homme succède à l'homme [b]: inutiles efforts!
Quel Alcide éteindrait ses feux et ses transports!!
Le signal est donné.... Quels regrets!! La dernière
Elle ferme sa loge et quitte le repaire,
Toute brûlante encore, et le cœur agité
Par les hideux plaisirs de la lubricité;
Elle part, l'œil éteint, et livide, et flétrie,
Lasse de tant d'assauts, mais non pas assouvie;
Elle va rapporter au lit de l'empereur
De ces lieux empestés la fétide vapeur.
Rappellerai-je ici le poison que prépare
Pour le fils de l'époux une épouse barbare [c]?
L'impudique du moins s'arrête à ces excès :

« elle, dans une si noble carrière, la plus vigoureuse et la plus vile des « prostituées, qui gagnait sa vie à cet infâme métier. Messaline triom- « pha dans l'espace d'un jour et d'une nuit; elle sacrifia vingt-cinq fois à « Vénus. » Faut-il encore citer un autre exemple de la lubricité des femmes romaines et étrangères? Voyez l'auteur de la lettre d'Antoine à *Soranus* sur *Cléopâtre;* elle est antérieure à Juvénal : lisez, vous trouverez absolument toutes les expressions du poëte, jusqu'à ces mots *tentigine vulvæ*, qui d'ailleurs, en latin, n'étaient pas plus indécens que l'expression d'Horace : *turgentis verbera caudæ*. Que le lecteur ne soit pas étonné de me voir ainsi accumuler les preuves, quand il s'agit de lutter contre un adversaire redoutable; on ne doit point me savoir mauvais gré de puiser mes moyens de défense dans les livres des philosophes et des historiens qui jouissent d'une réputation mieux méritée que celle de Velleius Paterculus.

[c] *Une épouse barbare.* A chaque portrait, il faut opposer à nos adversaires un auteur qu'ils protègent, et dont ils prônent partout la délicatesse et l'urbanité : je trouve, au sujet de l'Hippomanes, une réflexion de Virgile : *L'hippomane filtré par la marâtre impie.*

Imperio sexûs [51], minimumque libidine peccant.
Optima sed quare Cesennia, teste marito?
Bis quingenta dedit; tanti vocat ille pudicam;
Nec pharetris Veneris macer est, aut lampade fervet:
Indè faces ardent; veniunt à dote sagittæ.
Libertas emitur [52]: coràm licet innuat, atque
Rescribat; vidua est, locuples quæ nupsit avaro.
Cur desiderio Bibulæ Sertorius ardet?
Si verum excutias, facies, non uxor amatur.
Tres rugæ subeant, et se cutis arida laxet,
Fiant obscuri dentes, oculique minores:
Collige sarcinulas, dicet libertus, et exi [53];
Jam gravis es nobis, ut sæpè emungeris! exi
Ociùs, et propera; sicco venit altera naso.

[a] Ce passage me rappelle quelques vers du Mariage à la mode, qui doivent ici trouver leur place : les mœurs modernes, comparées à celles des anciens, offrent ou des contrastes ou des rapprochemens que ne dédaigne pas l'œil du philosophe :

Mariez-vous. — J'aime à vivre garçon.
— J'aurais pourtant un parti. — Dieu m'en garde.
— Tout doux, peut-être il vous plaira. — Chanson.
— Quinze ans. — Tant pis. — Fille d'esprit. — Bavarde.
— Sage. — Grimace. — Et belle. — Autre danger.
— Grand nom. — Orgueil. — Le cœur tendre. — Jalouse.
— Des talens. — Trop pour me faire enrager.
— Et par delà cent mille écus... — J'épouse.

[b] *D'une riche héritière.* « Une épouse riche, dit un auteur moderne, « vous fera payer cher à vous-même ce qu'elle a donné; elle commandera chez vous en maîtresse; vous serez obligé de supporter toutes ses « bizarreries et ses caprices; elle ne recevra vos avis qu'avec dédain, « elle vous fera des reproches humilians; on est toujours prêt à trahir « l'époux que l'on méprise. » Qui se serait attendu de trouver dans le livre de l'abbé Blanchard les maximes de Juvénal?

[c] Térence avait dit, avant Juvénal : « Ce n'est que notre beauté qu'adorent nos courtisans; le temps la flétrit-elle? ils portent ailleurs leur

Mais la haine met-elle un terme à ses forfaits?
Une femme en courroux fait frémir la nature...
Césennie est fort sage, et son mari l'assure.
En dot elle a porté trente fois mille écus [a]!
Penses-tu qu'ils soient pris au carquois de Vénus
Les traits qui l'ont blessé? C'est la dot qui les lance
La liberté s'achète, et, grâce à l'opulence,
On peut impunément répondre aux billets doux...
D'une riche héritière [b] un avare est l'époux;
Elle acquiert avec lui tous les droits du veuvage.
Sertorius, dit-on, fier de son mariage,
Adore Bibula... Quelle sagacité!
Lui chérir son épouse! il aime la beauté.
Mais, jadis si brillant, qu'un œil se rapetisse [c],
Qu'une ride survienne ou qu'une dent jaunisse:
« Reprenez votre bien, éloignez-vous d'ici,
« Et partez [d] au plus tôt, lui dira l'affranchi:
« Votre nez nous fatigue; allez, sortez, de grâce;
« Un œil plus radieux vient prendre votre place. »

encens et leurs cassolettes. (Térence, *Heautontimorumenos*, acte 2, scène 3.) « La grande beauté, dit Rousseau, me paraît plutôt à fuir qu'à « rechercher dans le mariage; la beauté s'use promptement par la pos- « session. Au bout de six semaines, elle n'est plus rien pour le pos- « sesseur; à moins qu'une belle femme soit un ange, son mari est le « plus malheureux des hommes... » Ces deux passages de Juvénal et de Rousseau devraient être sans cesse sous les yeux des femmes que la nature ou le hasard ont favorisées.

[d] *Partez.* Telles étaient les formules du divorce à Rome: *Prenez ce qui vous appartient, sortez; réunissez ce que vous avez mis en commun, et faites maintenant vos affaires vous-même.* Les époux qui renvoyaient leurs femmes leur faisaient signifier le divorce par sept témoins, à la tête desquels était un affranchi chargé de prononcer à haute voix la formule dont nous venons de parler. Le divorce, d'abord défendu par Romulus, ne fut ensuite accordé par la loi des Douze-Tables que pour des motifs très-graves, et l'on n'en vit point d'exemple avant l'année 513 de la fondation de Rome; mais, sous les empereurs, les divorces étaient si communs, que Sénèque, dans son Traité *de*

Intereà calet, et regnat, poscitque maritum
Pastores, et ovem Canusinam, ulmosque Falernas :
Quantulùm in hoc? Pueros omnes, ergastula tota [54];
Quodque domi non est, et habet vicinus, ematur.
Mense quidem brumæ, cùm jam mercator Iason [55]
Clausus, et armatis obstat casa candida nautis,
Grandia tolluntur crystallina, maxima rursus
Murrina [56], deindè adamas notissimus, et Berenices [57]
In digito factus pretiosior : hunc dedit olim
Barbarus incestæ, dedit hunc Agrippa sorori,
Observant ubi festa mero pede sabbata Reges [58],
Et vetus indulget senibus clementia porcis.
Nullane de tantis gregibus tibi digna videtur?

*Benef.* se plaint amèrement de ce désordre, et en termes bien plus énergiques et plus forts que Juvénal lui-même. De nos jours, le divorce a été proscrit, ce qui ne me surprend pas, vu l'horrible abus que l'on avait fait en France de cette faculté; mais ce qui m'étonne, et je ne vois la chose que sous le rapport civil et politique, non sous le rapport religieux, c'est que le meurtre soit, pour ainsi dire, permis en cas d'adultère, et que le divorce ne le soit point d'après les lois de l'État.

[a] Juvénal semble ici désigner la trop fameuse Poppée à laquelle Néron ne refusa rien, pas même le meurtre de sa mère Agrippine. Quelle que soit l'allusion, le portrait, comme généralité, n'est-il pas frappant? Il faut néanmoins rendre justice à la génération présente : ce défaut ne se montre plus avec la même difformité. En général, les femmes de nos jours s'occupent beaucoup de la famille et des soins domestiques; et s'il reste encore quelque fermentation dans certaines têtes, ces têtes, aujourd'hui, font exception, tandis qu'elles étaient naguère en nombre suffisant pour donner le ton. Je pense que c'est à la nouvelle éducation donnée aux demoiselles que l'on doit ces améliorations. Cette pensée recevra quelques développemens dans la quatorzième.

[b] *Troupeau de Canuse.* Canuse, ville de Calabre, célèbre par la laine fine de ses troupeaux. Comme les mœurs changent ainsi que les goûts! On

Jeune, vive, elle règne, elle a droit d'exiger [a]
Un troupeau de Canuse [b], et son jeune berger,
Une vigne à Falerne, une cohorte entière
D'esclaves, de valets, et la riche litière.
Le meuble du voisin n'est pas dans la maison:
Aussitôt qu'on l'achète; et vous partez, Jason...
Vainement de leurs toits la sommité blanchie
Défend aux matelots de s'éloigner d'Ostie,
A la fantasque il faut des vases transparens,
De somptueux cristaux, un de ces diamans
Qu'ont rendus précieux les doigts de Bérénice [c].
Jadis, pour satisfaire un infâme caprice,
Le barbare Agrippa, sur les bords du Jourdain,
En orna de sa sœur l'incestueuse main [d].

Dans ces nombreux essaims que m'offre le portique,

regarderait aujourd'hui d'un œil de bienveillance une épouse qui engagerait son riche mari à lui donner un troupeau de mérinos, ou quelques chèvres thibetaines.

[c] Je ne pense pas, quoi qu'en disent les Valois et quelques vieux scholiastes, que ce soit cette Bérénice dont il est question dans Suétone, Vie de Titus. Voici ce que nous dit Josephe dans son livre des Antiquités: « Agrippa l'ancien, fils d'Aristobule et d'une Bérénice, « roi de Judée, et petit-fils d'Hérode-le-Grand, eut trois filles, *Bérénice*, *Mariamne* et *Drusille*, et un fils, Agrippa-le-Jeune, dernier roi des Juifs, qui jouit du plus grand crédit à la cour de l'empereur Claude. On soupçonna ce jeune Agrippa d'avoir eu un commerce « incestueux avec sa sœur Bérénice, il en fut même accusé publiquement; et c'est vraisemblablement de cette Bérénice dont il s'agit ici; « puisque Titus naquit l'année du meurtre de Caïus Caligula, il « avait trente-six à quarante ans quand il ceignit le laurier de César. » Cette Bérénice aurait eu à cette époque cinquante-six à soixante ans. D'après ces notions historiques, peut-on adopter l'opinion des Valois?

[d] Je n'ai point traduit littéralement les deux vers *observant*, etc., etc. Je me suis contenté de désigner les lieux sans périphrase; il paraît évident que ni Juvénal ni Tacite ne connaissaient point les livres de Moïse. (Voyez M. Dureau de Lamalle, notes sur le quatrième livre des histoires de Tacite, *Origine des Juifs*.)

Sit formosa, decens, dives, fecunda; vetustos
Porticibus disponat avos; sit castior omni
Crinibus effusis bellum dirimente Sabinâ [59];
(Rara avis in terris, nigroque simillima cygno),
Quis ferat uxorem cui constant omnia? Malo,
Malo Venusinam, quàm te, Cornelia mater [60]
Gracchorum, si cum magnis virtutibus affers
Grande supercilium, et numeras in dote triumphos.
Tolle tuum, precor, Annibalem, victumque Syphacem
In castris, et cum totâ Carthagine migra.

Parce, precor, Pæan, et tu depone sagittas [61];
Nil pueri faciunt, ipsam configite matrem!
Amphion clamat: sed Pæan contrahit arcum.
Extulit ergò greges natorum, ipsamque parentem,
Dùm sibi nobilior Latonæ gente videtur,
Atque eadem scrofâ Niobe fecundior albâ [62].

[a] Achaintre aussi s'égaie et lance son mot contre les femmes riches. Ovide avait dit dans ses Fastes :

Et le faste et l'orgueil
Accompagnent toujours une femme opulente.

Et le commentateur ajoute :

Sur la terre est-il rien de plus insupportable?

[b] *Imitation :*

Si quelque objet pareil chez moi, deçà les monts,
Pour m'épouser entrait avec tous ces grands noms,
Le sourcil rehaussé d'orgueilleuses chimères,
Je lui dirais bientôt : Je connais tous vos pères;
Je vois qu'ils ont brillé dans ce fameux combat
Où sous l'un des Valois Enghien sauva l'Etat.
D'Hozier n'en convient pas : mais, quoi qu'il en puisse être,
Je ne suis point si sot que d'épouser mon maître.
Ainsi donc, au plus tôt délogeant de ces lieux,
Allez, princesse, allez avec tous vos aïeux :
Sur les pompeux débris des lances espagnoles,

Ne pas en trouver une et décente et pudique [a] !
Pourquoi non ? Riche encore et belle si tu veux ;
Une dont le palais soit plein de ses aïeux ;
Un phénix sur la terre, un cygne au noir plumage,
Et d'Hersilie, enfin, une vivante image.
Avec ces qualités, qui de nous oserait
Devenir le mari d'un être si parfait ?
Fille des Scipions ! une simple bergère [b],
Une femme rustique, à toi je les préfère,
Si dans la dot comptant les lauriers africains,
Tu viens porter chez moi tes superbes dédains.
Reprends ton Annibal, Syphax, ta Numidie ;
Et sors de chez moi, sors au plus tôt, je t'en prie.
« Mes fils sont innocens, s'écriait Amphion [c] ;
« Ne frappe que leur mère, ô vainqueur de Python ! »
Mais le Dieu courroucé tend son arc et moissonne
Les enfans et la mère, et venge ainsi Latone.
Ton orgueil, Niobé, causa tous tes malheurs !...
A quel prix [d] tu nous vends tes grâces et tes mœurs,

Couchez, si vous voulez, aux champs de Cerisoles ;
Ma maison ni mon lit ne sont point faits pour vous. BOILEAU, Sat. x.

[c] Amphion, fils de Jupiter et d'Antiope, roi des Thébains, fut le premier qui les civilisa et les réunit en corps de société ; il donna des lois aux sauvages habitans de la Béotie ; il les engagea à entourer la ville de Thèbes de remparts. (*Voyez* Barth., introduction, Voyage du jeune Anacharsis en Grèce.) Il épousa Niobé, fille de Tentale qui s'assit à la table des Dieux. (Ovide, Métamorphoses, liv. 6.) Homère nous dit qu'elle eut douze enfans, Euripide quatorze, Ovide sept fils et autant de filles, Sapho dix-huit, et Pindare vingt. Fière de son origine céleste, petite-fille de Jupiter, épouse d'un fils de ce souverain de l'Olympe, elle osa mépriser Latone qui s'en plaignit à ses enfans ; et Niobé, ainsi que toute sa belle famille, périrent sous les traits d'Apollon et de Diane. On n'a pas encore expliqué le sens mystérieux de cette fable : le poëte, le devin, le sage Amphion ne périt pas. Tous les mythologues sont d'accord sur ce point ; et, cependant, ne voilà-t-il pas que quelques commentateurs, de leur autorité privée, changent *Ipsam* en *Ipsum*, et font périr le roi de Thèbes.

[d] *A quel prix*. Il faut bien payer cher la chasteté de nos femmes,

Quæ tanti gravitas? quæ forma, ut se tibi semper
Imputet? Hujus enim cari summique voluptas
Nulla boni, quoties animo corrupta superbo
Plus aloes, quàm mellis habet. Quis deditus autem[63]
Usque adeò est, ut non illam, quam laudibus effert,
Horreat, inque diem septenis oderit horis[64]?
Quædam parva quidem, sed non toleranda maritis.
Nam quid rancidius, quàm quòd se non putat ulla
Formosam, nisi quæ de Tuscâ græcula facta est[65],
De Salmonensi mera Cecropis? Omnia græcè,
Cùm sit turpe magis nostris nescire latinè.
Hoc sermone pavent, hoc iram, gaudia, curas,
Hoc cuncta effundunt animi secreta. Quid ultrà?

disait le bon roi Louis XII, que faisait souffrir et tourmentait souvent Anne de Bretagne, princesse impérieuse et hautaine; mais, à cela près, fort rangée dans ses mœurs.

[a] *Et quels plaisirs nous donne une vertu farouche?* « La véritable vertu, dit Jean-Jacques Rousseau, consiste à remplir les devoirs que Dieu nous impose sur la terre. » Ce philosophe a raison de ne point faire consister la vertu dans cette âpreté de mœurs qui nous rend insensibles aux maux de l'humanité, et malheureusement cette âpreté semble être le partage des femmes, qui, se faisant une fausse idée de la vertu, la rendraient insupportable, si elle existait telle qu'elles se l'imaginent. Boileau a paraphrasé cette pensée de Juvénal, quand il dit :

Je les aime encor mieux que la bigote altière
Qui, dans son fol orgueil, aveugle et sans lumière,
A peine sur le seuil de la dévotion,
Pense atteindre au sommet de la perfection;
Qui du soin qu'elle prend de me gêner sans cesse,
Va quatre fois par mois se vanter à confesse;
Et les yeux vers le ciel, pour se le faire ouvrir,
Offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait souffrir.

[b] *Pour ne point les maudire.* Ce vers a été vivement reproché à Juvénal par M. de La Harpe : « Est-il toujours austère, est-il toujours « grave le poëte qui parle ainsi, s'écrie le rhéteur français? » Nous avons répondu, dans l'introduction, à ce sarcasme maladroitement

Si ces grands mots, Pallas, sont toujours dans ta bouche?
Et quels plaisirs nous donne une vertu farouche [a]?
Par l'orgueil corrompue, une âme, au lieu de miel,
Verse à grands flots sur nous l'amertume du fiel.
Et parmi les époux dévoués à leurs femmes,
Jadis chantant partout les vertus de ces dames,
En trouverez-vous un assez ivre d'amour
Pour ne point les maudire [b], au moins sept fois par jour?
Que de nombreux défauts, légers en apparence,
Viennent d'un pauvre époux lasser la patience!
Une femme aujourd'hui se croirait sans appas,
Si, née aux bords du Tibre, elle n'empruntait pas
Le langage [c], la voix, l'air d'une Athénienne.
Quoi de plus fatiguant d'entendre une Romaine,
Ignorant, sans rougir, la langue des Latins,
Peindre en grec ses plaisirs, ses craintes, ses chagrins?
Du grec à tout propos: en grec elle désire;

lancé par M. de La Harpe. Maintenant, nous ferons observer au lecteur que les dames romaines, sous les empereurs, étaient très-mal élevées. Depuis la renaissance des lettres à Rome jusqu'au règne de Trajan, on ne voit qu'une seule femme qui se soit distinguée par ses écrits; et tous les littérateurs connaissent la célèbre Sulpitia, dont le poëme sur l'exil des philosophes par Domitien, est parvenu jusqu'à nous. On a cru, jusques vers la fin du dernier siècle encore, que les femmes ne devaient point recevoir une éducation capable de multiplier leurs idées: ce préjugé a été la cause, à Paris comme à Rome, d'une infinité de vices qui sont toujours inhérens à l'état d'ignorance dans lequel on laisse un individu quelconque de notre espèce. Repoussez l'ignorance, et vous verrez que les mariages exposeront à moins de dangers; car, quoi qu'on en dise, quand on connaît la dignité de son être, on est moins disposé à l'avilir; mais toute femme ignorante justifiera ce que dit Juvénal.

[c] *Le langage.* Les Romains et leurs femmes, en parlant grec, semblaient, pour ainsi dire, rendre hommage à cette nation célèbre qui les avait arrachés à la barbarie; car les pâtres agrestes du Latium allèrent chercher dans Athènes et leurs dieux et leurs lois. Mais qu'auraient dit ces anciens Romains, si, reparaissant sur la scène du monde, ils avaient vu un peuple spirituel, actif, éclairé, vaillant, laborieux, mais

Concumbunt græcè. Dones tamen ista puellis :
Tune etiam, quam sextus et octogesimus annus
Pulsat, adhuc græcè ? non est hic sermo pudicus
In vetulâ, quotiès lascivum intervenit illud
Ζωὴ καὶ ψυχὴ : modò sub lodice relictis[66]
Uteris in turbâ. Quod enim non excitat inguen
Vox blanda et nequam ? digitos habet. Ut tamen omnes
Subsidant pennæ[67], dicas hæc molliûs Aemo,
Quamquàm et Carpophoro, facies tua computat annos.
Si tibi legitimis pactam, junctamque tabellis
Non es amaturus, ducendi nulla videtur
Causa ; nec est quare cœnam, et mustacea perdas[68],
Labente officio, crudis donanda, nec illud
Quod primâ pro nocte datur, cùm lance beatâ

sans esprit national, exaltant et prônant tout ce qui venait d'une nation étrangère, qui a été, qui est, qui sera toujours son ennemie acharnée ? N'était-il pas de la politique de ce gouvernement de nous haïr, et de nous forcer à les estimer; de nous avilir, et de nous obliger à les croire nos supérieurs en tout ? Ah ! s'ils avaient pu transporter notre territoire et nous céder le leur, ils n'auraient pas poussé si loin le machiavélisme ; enfin, je puis me tromper, mais voici ce que je pense sur cette fière nation à notre égard. Amis, nous serons toujours ses esclaves ; ennemis, nous serons toujours ses victimes, à moins que, par nos institutions, nous ne nous placions à la hauteur à laquelle elle s'est placée ; et, avec des jésuites, nous n'en sommes pas là.

[a] *Dans les bras.* M. Dussault, dans sa traduction, qui, après tant d'informes copies, ou plutôt tant de ridicules caricatures, nous a présenté les tableaux de Juvénal copiés avec assez d'élégance et de correction, manque souvent d'exactitude, ne se trouve jamais embarrassé quand il rencontre un de ces portraits, dont la nudité blesserait nos regards ; il a recours à des circonlocutions faibles, quoique nombreuses, et qui altèrent les traits de l'original. Il m'a paru absolument nécessaire qu'un traducteur en vers se rapprochât un peu plus du *faire* de son maître, sans néanmoins violer ouvertement le précepte de Boileau.

Dans les bras[a] d'un amant, en grec, elle soupire.
Quinze ans peuvent nous faire oublier ces travers.
Mais toi, qui vis au moins quatre fois vingt hivers,
Toi, bégayer du grec! cache-nous ta folie;
Ces mots voluptueux : *Oh! mon cœur*[b]*! ah! ma vie!*
Laisse-les dans ton lit; et qu'on n'entende plus
Tes attiques soupirs. De la jeune Vénus
La voix tendre, lascive, et m'émeut et m'enflamme;
C'est le tact de l'amour[c]; mais, pour toucher mon âme,
D'Emus tu prends en vain l'accent doux et flatteur;
Ta bouche glacerait tous les feux de mon cœur,
Et je sens de mon sexe expirer la nature,
Quand j'aperçois tes ans inscrits sur ta figure.
Si l'hymen de l'amour doit être le tombeau,
Pourquoi donc allumer son odieux flambeau?
Ces gâteaux délicats, ces repas magnifiques,
Ces fastueux bassins où brillent les daciques,

[b] *Oh! mon cœur!* Pour présenter le tableau dans toute sa force, il fallait conserver les expressions grecques; elles sont absolument nécessaires pour ne pas affaiblir la *morbidezza* du trait; mais on m'aurait accusé peut-être de hérisser de grec et de latin ma prose cadencée; il a fallu faire le sacrifice; j'avoue qu'avec les expressions françaises équivalentes, la copie se trouve à une distance immense de l'original; enfin, ce n'est pas le même tableau. Achaintre se déride dans sa note sur le Ζωὴ καὶ ψυχή. Je me permettrai seulement de lui répondre que, dans une certaine circonstance, *toutes les femmes ne sont pas les mêmes*. Qu'il réfléchisse sur sa plaisanterie.

[c] *C'est le tact de l'amour.* Grande discussion entre le traducteur et le commentateur. Ce dernier prétend que Dussault a mal ponctué ce passage, en plaçant une virgule après *habet*, et un point après *pennæ*. D'après cette ponctuation, Dussault a dit : « Qui serait à l'épreuve « d'une voix tendre et lubrique? Non moins puissante que le tact, « elle embrâserait les sens les plus glacés. Vas, quand tu prononcerais « cet amoureux refrain plus tendrement qu'Æmus ou Carpophorus, tes « années n'en seraient pas moins écrites sur ton front. » D'après Grangée et Ruppert, Achaintre ponctue différemment, place un point après *habet*, une virgule après *pennæ*, et traduit ainsi : « Quel cœur ne « serait pas embrasé au son d'une voix tendre et lubrique? C'est là le

Dacicus, et scripto radiat Germanicus auro[69].
Si tibi simplicitas uxoria[70], deditus uni
Est animus; summitte caput cervice paratâ
Ferre jugum : nullam invenies quæ parcat amanti.
Ardeat ipsa licet, tormentis gaudet amantis,
Et spoliis. Igitur longè minus utilis illi[71]
Uxor, quisquis erit bonus optandusque maritus.
Nil unquàm invitâ donabis conjuge : vendes
Hac obstante nihil; nihil, hæc si nolit, emetur.
Hæc dabit affectus : ille excludetur amicus
Jam senior, cujus barbam tua janua vidit[72].
Testandi cùm sit lenonibus atque lanistis

« tact de l'amour. Mais veux-tu voir cette ardeur s'évanouir? pro-
« nonce les mêmes mots, prononce-les plus voluptueusement qu'Æmus
« et Carpophorus; tes années écrites sur ta figure en détruiront l'effet.»
La traduction d'Achaintre est mieux entendue, point de doute; mais ce n'est point la dernière phrase de M. Dussault qui est languissante et sans goût. Le lecteur peut, sans être accusé d'ignorance, ne voir la faute que dans le *subsidant pennæ* que Britannicus et Pratée, guides de M. Dussault, n'ont pas bien entendu. (Voyez la note sur le texte latin.)

[a] *Daciques et germaniques.* Monnaies romaines, telles qu'en France, un napoléon, un louis d'or, un carolus. Les *daciques et les germaniques* portaient l'empreinte de Domitien, qui avait en effet pris le surnom de *Dacique*, quoiqu'il eût perdu trois armées sur les bords du Danube, en envoyant ses généraux contre les *Daces germaniques*. On connaît quelles furent ses expéditions en Allemagne; cependant, Aurélius-Victor dit qu'après avoir vaincu les Daces et une poignée de Cattes ou Sicambres, Domitien voulut donner au mois de septembre le nom de *germanique*, et le *sien* au mois d'octobre. Il n'existe point de médailles de Domitien qui portent l'inscription de Dacique ou Germanique, tandis qu'on en trouve une infinité de l'empereur Trajan, avec cette légende.

[b] *Imitation :*

Crois-tu que d'une fille humble, honnête, charmante,
L'hymen n'ait jamais fait de femme extravagante?

Et les Germanicus[a], inutiles présens!
Mais brûles-tu d'un feu digne des anciens temps,
Ne vis-tu que pour elle? Ah! baisse donc la tête,
Sois docile à subir le joug qu'elle t'apprête;
Amoureuse et brûlant des mêmes feux que toi,
Elle n'en veut pas moins te soumettre à sa loi.
D'un mari bénévole, impérieuse amante,
Elle sait ruiner l'ami qu'elle tourmente[b].
Plus il est obligeant, facile, honnête et doux,
Plus l'ingrate fatigue et désole un époux.
Ne dispose de rien sans qu'elle ne l'ordonne:
Tes sentimens, tes goûts, c'est elle qui les donne,
Et l'ami dont trente ans ont éprouvé la foi,
Victime d'un caprice, est chassé de chez toi.
Les plus vils des mortels[c], expirant sur l'arène,
Ont le droit de tester; arbitre souveraine,

Combien n'a-t-on pas vu de belles aux doux yeux,
Avant le mariage anges si gracieux,
Tout à coup se changeant en bourgeoises sauvages,
Vrais démons, apporter l'enfer dans leurs ménages,
Et, découvrant l'orgueil de leurs rudes esprits,
Sous leur fontange altière asservir leurs maris!

Il n'est guère possible de voir le portrait de l'impérieuse tracé avec plus de force et de vérité; que l'on examine, que l'on mette à côté du tableau de Juvénal celui de Boileau, peut-il soutenir la comparaison? Achaintre est de mon avis, *femina sic depicta, archetypa dici potest*, dit-il.

[c] *Les plus vils des mortels.* Par les lois de la République, les *lenones*, les *lanistes*, les *arenarii* n'avaient point la faculté de tester; mais Auguste, qui rebâtit les temples d'Isis, et permit la célébration des mystères, donna à ceux qui exerçaient les infâmes professions de marchands de sang humain, à ceux qui spéculaient sur les charmes de leurs esclaves, le droit de transmettre à leurs descendans les richesses qu'ils avaient acquises; et les intentions d'Auguste n'étaient point de corrompre les mœurs des Romains! Encore une preuve ajoutée à mille autres, et nous les présenterons aux admirateurs de M. de La Harpe, afin qu'ils soient bien persuadés que ce n'est point la haine, mais le pur amour de la vérité qui m'a dirigé dans ma réfutation.

Libertas, et juris idem contingat arenæ;
Non unùs tibì rivalis dictabitur heres.
Pone crucem servo. Meruit quo crimine servus[73]
Supplicium? quis testis adest? quis detulit? audi.
Nulla unquàm de morte hominis cunctatio longa est.
O demens! ità servus homo est? nil fecerit, esto:
Hoc volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.
Imperat ergò viro; sed mox hæc regna relinquit,
Permutatque domos, et flamea conterit: indè
Advolat, et spreti repetit vestigia lecti.
Ornatas paulò antè fores, pendentia linquit[74]
Vela domûs, et adhùc virides in limine ramos.
Sic crescit numerus; sic fiunt octo mariti,
Quinque per autumnos: titulo res digna sepulchri[75].

[a] *Réfléchis.* Encore une de ces sentences philosophiques dans laquelle on voit l'âme de Juvénal, toute sa philantropie. *Une peine différée peut enfin s'infliger. Mais comment réparer la mort donnée à l'innocence?* dit Sénèque; et Juvénal: *Quand il s'agit de la mort d'un homme, les délais ne sont jamais trop longs*: et voilà l'homme que M. de La Harpe a voulu nous peindre comme un misanthrope. Non, je n'ai point tout dit dans mon introduction, j'ai encore entre les mains un immense recueil de preuves; je saurai m'en servir si les circonstances l'exigent. En attendant, je dirai que la sentence de Juvénal est digne de l'Aréopage. (Voyez dans Valère-Maxime, liv. 8, chap. 1, le jugement rendu par ce respectable tribunal, sur une femme de Smyrne, accusée d'avoir tué son époux et son fils.)

[b] *Je le veux.* Les plus grands hommes ont avoué tout le pouvoir que les femmes avaient sur eux. *Nous commandons aux hommes*, disait le vieux Caton, *et les femmes nous commandent. Voyez-vous*, disait Thémistocle à un de ses amis, *voyez-vous ce jeune enfant? il régit toute la Grèce: les Grecs sont soumis aux ordres des Athéniens, les Athéniens me regardent comme leur commandant, ma femme me commande, et cet enfant commande à sa mère.*

[c] *Lui permet.* Je n'aurais point cité l'épigramme de Martial, si je n'avais trouvé dans Sénèque la vérité de son assertion. Le poëte s'exprime ainsi:

C'est ta femme qui lègue ou choisit l'héritier,
Et souvent ton rival est inscrit le premier.
« Je veux que sur la croix cet esclave périsse.
« — Mais, par quel crime a-t-il mérité le supplice ?
« Quel témoin? quelle preuve? Ah! calme ce transport;
« Réfléchis[a]; temporise; il s'agit de la mort!
« Un tardif repentir!... cet esclave est un homme.
« —Insensé! quoi! l'esclave! est-ce ainsi qu'on le nomme?
« Il n'a rien fait... d'accord... ma volonté suffit;
« Je le veux[b], je l'ordonne. » Et l'époux obéit.
Mais bientôt la volage abdique son empire,
Prend son voile en fuyant, l'arrache, le déchire,
Forme un lien nouveau, qui, promptement brisé,
Lui permet de rentrer dans le lit méprisé[c];
Mais du laurier encor la feuille verdoyante
Embellit ta maison, et tu perds l'inconstante[d].
Beau sujet d'épitaphe! errant de lit en lit[e],
Au bout de cinq hivers, elle en comptera huit.

Non, le trentième jour n'est pas encor fini,
Et Télésine en est au dixième mari.

« Les femmes, dit Senèque, *de Benef.* 3, 16, quittent leurs maris « sans sujet, sans raison. Il y en a qui ne comptent plus les années « par les consuls, mais par le nombre de leurs maris; aussi au moindre « caprice, au moindre sujet de plainte, au moindre dégoût, une « femme désertait la maison et contractait de nouveaux liens. » Or, je le demande, quel est le plus hyperbolique de Juvénal, de Martial ou de Sénèque? Encore une preuve.

[d] *Poppée.* L'impératrice Poppée, à l'âge de 21 ans, avait eu déjà deux maris quand elle épousa Néron. Le premier fut *Rufius Crispus*, que Néron exila sous prétexte qu'il avait trempé dans la conjuration de Pison; mais réellement parce que ce sénateur lui était odieux pour avoir eu les premières faveurs de Poppée. Henri VIII, roi d'Angleterre, fit pis encore, il ne punit pas le mari, mais la femme; et l'acte du parlement à ce sujet... je n'ose dire toute ma pensée, *timeo Danaos.* Le second époux de Poppée fut le fameux Othon à qui l'empereur donna le gouvernement de la Lusitanie, où, dit-on, il se fit aimer.

[e] *Imitation de Despaze :*

Habile séducteur, plus fortuné mortel,
Passe de lit en lit et d'autel en autel. Desp. Sat. des Mœurs.

Desperanda tibi salvâ concordia socru :
Illa docet spoliis nudi gaudere mariti ;
Illa docet missis à corruptore tabellis
Nil rude, nec simplex rescribere ; decipit illa [76]
Custodes, aut ære domat : tunc corpore sano
Advocat Archigenen [77], onerosaque pallia jactat.
Abditus intereà latet et secretus adulter,
Impatiensque moræ pavet, et [78] præputia ducit.
Scilicet exspectas, ut tradat mater honestos,
Atque alios mores quàm quos habet ? utile porrò
Filiolam turpi vetulæ [79] producere turpem.

Nulla ferè causa est, in quâ non femina litem
Moverit. Accusat Manilia, si rea non est.

[a] *Archigène.* Médecin célèbre à cette époque, natif d'Apamée, ville de Syrie, qui exerça la médecine à Rome sous Domitien, Néron et Trajan : il jouissait de la plus grande réputation.

[b] Boileau a fait aussi le tableau de la malade imaginaire :

Quel objet, dira l'un, peut donc si fréquemment
Mettre ainsi cette belle au pied du monument ?
La parque, ravissant ou son fils ou sa fille,
A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille?
Non, il est question de réduire un mari
A chasser un valet de la maison chéri,
Et qui, parce qu'il plaît, a trop su lui déplaire;
Ou de rompre un voyage utile et nécessaire,
Mais qui la priverait huit jours de ses plaisirs,
Et qui loin d'un galant, objet de ses désirs...
Oh! que pour la punir de cette comédie,
Ne lui vois-je une vraie et triste maladie.

Voilà comme s'exprime la satire qui veut ridiculiser les vices les plus hideux; mais la satire des mœurs le prend sur un autre ton. Boileau plaisante, et son dernier coup de pinceau nous fait rire, tandis que celui de Juvénal nous fait frémir.

[c] Il faut être juste, le portrait de la plaideuse dans Boileau est bien supérieur à celui de Juvénal, qui, si nous en jugeons d'après nos mœurs et nos habitudes, n'a fait que l'esquisser fort légèrement. Mais

Sa mère existe-t-elle? Adieu paix, harmonie...
Chez toi point de repos avec cette furie :
Qu'apprend-elle à sa fille? à trahir ses sermens;
A dépouiller l'époux; à répondre aux amans,
Avec cette finesse, avec cette élégance
Que lui donne une grande et longue expérience.
Les argus! on les trompe, ou ton or les séduit...
Brillante de santé, sa fille est mise au lit :
Archigène [a] est mandé; l'officieuse mère
Prodigue tous ses soins [b], tandis qu'un adultère
Sèche d'impatience, et dans l'obscurité,
Seul, amortit les feux de sa lubricité.
Penses-tu, qu'abjurant ses maximes obscènes,
Cette mère inspirât d'autres mœurs que les siennes?
Quel affront pour son cœur infâme et corrompu,
Si sa fille plus sage eût aimé la vertu!
La plupart des procès, la femme les suscite [c];
Ne la citez-vous point, Manilia [d] vous cite;

avouons que l'on ne connaissait pas à Rome tous les raffinemens de la chicane, on ignorait l'art d'éterniser les procès; les Romains avaient bien aussi des jurisconsultes, des orateurs, des avocats, et ces derniers, que l'on peut regarder comme nos avoués, mouraient souvent de faim, comme nous le verrons dans la septième satire. Mais le dernier coup de pinceau du satirique français ne lui appartient pas; on voit qu'il est copié; son Rolet n'est que le Celsus de Juvénal :

Et sur l'art de former un nouvel embarras,
Devant elle Rolet mettrait pavillon bas.

[d] *Manilia*. Juvénal fait sans doute allusion à cette Manilia dont parle Aulu-Gelle. « Ancus Hortilius Mancinus, édile curule, cita de-« vant le tribunal du peuple la courtisane Manilia, qui du haut de son « appartement lui avait lancé un coup de pierre; il montrait même sa « blessure. Manilia fait appel devant les tribuns, et dit que Manci-« nus était venu chez elle pour passer la soirée, que dans ce moment « il lui était impossible de le recevoir, qu'il avait voulu entrer de vive « force, et qu'elle l'avait chassé à coups de pierres. Les tribuns déci-« dèrent que l'édile avait été traité comme il le méritait, et lui firent « entrevoir qu'il ne pouvait, sans se déshonorer, porter l'affaire devant « le peuple. »

Componunt ipsæ per se, formantque[80] libellos,
Principium atque[81] locos Celso dictare paratæ.
Endromidas[82] Tyrias, et femineum ceroma
Quis nescit? vel quis non vidit vulnera[83] pali
Quem cavat assiduis sudibus, scutoque lacessit,
Atque omnes implet[84] numeros? dignissima prorsùs
Florali matrona tubâ, nisi si quid in illo
Pectore plus agitat, veræque paratur arenæ.
Quem præstare potest[85] mulier galeata pudorem,
Quæ fugit à sexu? vires amat. Hæc tamen ipsa
Vir nollet fieri: Nam quantula nostra voluptas!
Quale decus rerum, si conjugis auctio fiat,

[a] *Celsus.* Il y eut plusieurs jurisconsultes fameux qui portèrent ce nom : Cornelius Celsus qui écrivit sous Tibère; une partie de ses livres sur la médecine nous sont parvenus : un autre Celsus sous Trajan et Adrien, et consul sous ce dernier empereur, fut un des premiers jurisconsultes et avocats de son siècle. Dans les *Pandectes*, il est fait quelquefois mention de ce Celse et de son père qui portait le même nom.

[b] *Jeux floraux.* « Flora, dit Brantôme, était de bonne maison et de « grande lignée; et elle eut cela de bon et de meilleur que Laïs qui s'a- « bandonnait à tout le monde comme une b...., et Flora aux grands; « si bien que sur le seuil de sa porte, elle avait cet écriteau : Rois, « princes, dictateurs, consuls, censeurs, pontifes, questeurs, ambas- « sadeurs et autres grands seigneurs, entrez, et non d'autres. Laïs se « faisait toujours payer avant la main, et Flora point, disant qu'elle « faisait ainsi avec les grands, etc. » Où allait donc se nicher l'aristocratie? Etait-elle Allemande cette courtisane? » Enfin elle mourut, « continue Brantôme, si riche et si opulente, que la valeur de son ar- « gent, meubles et joyaux, fut suffisante pour refaire les murs de Rome « et désengager la République. Elle fit le peuple Romain son héritier « principal, et pour ce lui fut dressé un temple très-somptueux, qui « de *Flora* fut appelé Florian » (Brantôme, *femmes galantes*, tome I, page 318.) Quoique Brantôme n'en dise rien, on sait que le sénat institua des jeux qui, en l'honneur de Flora, furent nommés jeux floraux. Les courtisanes de Rome les célébraient en courant nues dans tous les quartiers de la ville : prêtresses dignes d'une telle divinité.

« Il se fit à cette époque même, dans Paris, à cette occasion quelques

C'est elle qui compose un acte, un plaidoyer,
Et pourrait à Celsus [a] apprendre son métier.
L'autre aimant les combats a saisi l'endromide;
Qui donc ne l'a point vue, en athlète intrépide,
Apprendre l'art de vaincre, et, sous son bouclier,
Harceler de ses coups le tronc d'un peuplier?
Parais aux jeux floraux [b], parais, digne matrone,
A moins que plus hardi ton cœur n'ambitionne
Les lauriers séduisans du vrai gladiateur [c].
Mais d'une femme en casque où donc est la pudeur?
Elle maudit son sexe à ses désirs rebelle,
La force est ce qu'elle aime; et pourtant voudrait-elle
Voir en mâles attraits transformer ses appas?
Non, car la volupté [d] ne nous protégea pas.
Quel honneur cependant si de ton héroïne
Tu vois vendre à l'encan l'aigrette, la bottine,
Les gantelets, le casque et le long bouclier!

« processions particulières où l'on poussa le zèle plus loin : les figurans, « à l'exception des femmes mariées, étaient entièrement nus. » (Dulaure, *Histoire de Paris.*) Voyez donc, lecteur, où la superstition a conduit les hommes dans Rome et dans Paris?

[c] Ce passage a paru trop hyperbolique à certains littérateurs. Pour repousser les traits lancés contre le premier satirique latin, nous allons mettre sous les yeux du lecteur un passage de Pline le naturaliste. « Dans ce temps, dit-il, la fureur de l'art gladiatoire devint tellement à « la mode, qu'on vit des dames Romaine svolontairement s'exercer à cet « indigne métier, et combattre dans l'amphithéâtre les unes contre les « autres, se glorifiant d'y faire paraître et leur adresse et leur intrépi- « dité : *nec virorum modò pugnas, sed etiam fœminarum.* » Je trouve dans les sylves de Stace encore trois vers qui viennent à l'appui de mon assertion :

*Hos inter fremitus, novosque lusus*
*Stat sexus rudis insciusque ferri,*
*Et pugnas capit improbus viriles.*

[d] *Non, car la volupté.* Telle était l'opinion d'Ovide et de Lucien; Avicenne et Galien sont du même avis. Polybe cite un passage d'après lequel il paraîtrait que tel n'était pas le sentiment d'Hippocrate.

Balteus, et manicæ, et cristæ, crurisque sinistri
Dimidium tegmen [86]; vel si diversa movebit
Prælia, tu felix, ocreas vendente puellâ [87]!
Hæ sunt, quæ tenui sudant in cyclade [88], quarum
Delicias et panniculus bombycinus urit.
Adspice, quo fremitu monstratos perferat ictus,
Et quanto galeæ curvetur pondere, quanta
Poplitibus sedeat, quàm denso fascia [89] libro;
Et ride, positis scaphium cùm sumitur armis [90]!
Dicite, vos neptes Lepidi, cæcive Metelli,
Gurgitis aut Fabii, quæ ludia sumpserit unquàm
Hos habitus? quandò ad palum gemat uxor Asyli?

Semper habet lites [91], alternaque jurgia lectus
In quo nupta jacet; minimum dormitur in illo.

[a] *La toile d'Arachné* (*bombycinum indusium*). Ce tissu, dit-on, était fait avec des toiles d'araignées. Cela paraîtra surprenant; mais voyez Pline le naturaliste (liv. 22 et 23) et Aristote (histoire des animaux). A l'époque de Juvénal, la soie était si rare qu'on la vendait au poids de l'or; on ne connaissait point le ver à soie; les Arabes et les Arméniens qui faisaient alors tout le commerce de l'Inde, transportaient bien en Europe quelques étoffes de soie, mais en si petite quantité, que les empereurs Romains, avant Héliogabale, n'osèrent jamais faire de toges ou de robes de ce précieux tissu. Ainsi, c'est mal à propos que certains commentateurs ont prétendu que le bombyx était une étoffe de soie.

[b] Grande querelle entre tous les commentateurs sur le mot *scaphium*. Cette expression signifie *un vase de nuit en forme de nacelle*, disent les uns, et Achaintre s'est mis de leur côté. Turnèbe prétend que ce mot signifie une espèce de coiffure en forme de bateau, usitée parmi les courtisanes; d'autres, à la tête desquels se trouve Grangée, assurent qu'il s'agit ici d'une espèce de bonnet ou de mitre, qui souvent ornait la tête des femmes : il faut maintenant motiver ma traduction. Il y a dans le vers une antithèse, le mot *scaphium* est opposé à *armis*;

Heureux époux ! ajoute encor le baudrier,
Et pour mille combats une armure complète.
Tel est donc l'attirail de celle qu'inquiète
Le plus léger tissu ; la toile d'Arachné [a]
Ne brûle-t-elle pas ce corps efféminé ?
Mais vois-la dans l'arène ; elle est vive, elle est forte ;
Quelle dextérité ! quels coups elle vous porte !
Sous le poids de son casque elle ne fléchit pas.
Telle qu'un mirmillon, le bouclier au bras,
Elle couvre un genou ; son énorme cuirasse
Protège de son corps le buste qu'elle embrasse.
Mais ce héros, comment ne pas rire à le voir
Déposer son armure et prendre son miroir [b] ?
Nièces des Fabius, des Cotta, des Lépide,
Avez-vous jamais vu sous l'épaisse endromide
La femme du laniste et du gladiateur,
Prendre leçon d'escrime et montrer sa vigueur ?
A peine [c] dans son lit une épouse infidèle
Forge, invente à loisir cent sujets de querelle :
A côté de ce tigre, eh ! qui pourrait dormir !

ce ne peut donc pas être un vase de nuit, car malgré la différence établie par Achaintre, ce vase n'offrirait point de contraste ; au lieu qu'en opposant aux armes que dépose la dame Romaine qui vient de s'exercer comme un gladiateur, quelque partie d'un vêtement spécialement affecté aux femmes, le contraste est frappant. Est-il en effet rien de plus ridicule que de voir une femme quitter le glaive du mirmillon, pour saisir un meuble de toilette, ou se revêtir d'un ornement à l'usage spécial de son sexe ? En français l'on dirait : *déposer son armure et prendre l'éventail.* On pourrait, absolument parlant, entendre le passage comme Achaintre ; mais je suppose que les dames Romaines, quelque dépravées qu'elles fussent, n'allaient pas publiquement, etc.

[c] *A peine.* Le tableau de la jalouse par Boileau est un des morceaux les plus énergiques de sa 10e satire, et mérite de faire le pendant :

Et puis, quelque douceur dont brille ton épouse,
Penses-tu, si jamais elle devient jalouse,
Que son âme livrée à ses tristes soupçons
De la raison encore écoute les leçons ?
Alors, Alcippe, alors tu verras de ses œuvres.
Résous-toi, pauvre époux, à vivre de couleuvres ;

Tunc gravis illa viro, tunc orbâ tigride pejor,
Cùm simulat gemitus occulti conscia facti,
Aut odit pueros, aut fictâ pellice plorat,
Uberibus semper lacrymis, semperque paratis
In statione suâ [92], ipsis exspectantibus illam,
Quo jubeat manare modo : tu credis amorem,
Tu tibi tunc curruca [93] places, fletumque labellis
Exsorbes. Quæ scripta, et quòt lecture tabellas,
Si tibi zelotypæ retegantur scrinia mœchæ!
Sed jacet in servi complexibus, aut equitis : Dic,
Dic aliquem, sodes, hìc [94], Quintiliane, colorem ?
Hæremus... Dic ipsa? Olim convenerat, inquit,
Ut faceres tu quod velles; nec non ego possem
Indulgere mihi : clames licet, et mare cœlo

A la voir tous les jours, dans ses fougueux accès,
A ton geste, à ton rire, intenter un procès.

Mais il a fait deux tableaux de ce que Juvénal a su fondre avec art dans un seul. Dans ce dernier, tous les mouvemens, toutes les ressources de la perfidie, de la fausse jalousie et de l'hypocrisie la plus raffinée, sont peints avec une admirable vérité; et quand enfin le personnage placé sur le premier plan voit toutes ses scélératesses et ses turpitudes dévoilées, elle éclate et fournit au poëte une sentence que la vérité n'a malheureusement que trop confirmée. Opposons encore à ce fameux tableau celui de Gilbert, *Satire du* 18e *siècle*. L'œil du philosophe apercevra à travers les couleurs un peu sombres et dures de la poésie, que, dans tous les pays, chez toutes les nations, sous tous les gouvernemens et dans tous les temps, lorsque la plus belle partie du genre humain a violé les lois de la pudeur, elle ne tarde pas à briser tous les autres liens qui l'attachent à la société.

Vois-tu parmi ces grands ces compagnes hardies,
Imiter leurs succès par eux-mêmes applaudies,
Dans un cœur délicat porter un cœur d'airain,
Opposer au mépris toujours un front d'airain,
Et du vice endurci témoignant l'impudence,
Sous leur casque de plume étouffer la décence.

[92] *Ses larmes.* On trouve dans Ovide (*Art d'aimer*) quelques traits

Trop malheureux époux ! tu l'entendras gémir,
Quand, venant de manquer à la foi conjugale,
L'hypocrite, en pleurant, se donne une rivale.
Tout esclave est pour elle un objet odieux ;
De pleurs en abondance elle inonde ses yeux ;
Ils sont prêts dans sa tête, ils paraissent attendre
Et son ordre et comment ils doivent se répandre.
Ses larmes [a] sont, dis-tu, les larmes de l'amour.
Pauvre époux [b] ! tu les bois.... Visite donc un jour
Les écrits renfermés dans ses vastes tablettes.
Que liras-tu, grands dieux ! que d'intrigues secrètes !
Au noble, au chevalier succède un mysien...
« Ose élever la voix, docte Quintilien. »
J'hésite ! quel tableau ! ! ! Que répond l'adultère ?
« N'est-ce pas convenu [c] ? Librement, sans mystère
« Tu pouvais de ton cœur suivre la volonté,
« Et moi je n'aurais point la même liberté !
« Prends les dieux à témoin, tonne, éclate, menace.

épars que Juvénal a su si bien réunir. Dans une de ses élégies Ovide a dit : *A son époux trahi la femme, la première, reproche une infidélité ; elle croit compenser, dans sa feinte colère, sa faute par la tienne etc.* ; et dans son *Art d'aimer* : *L'art pénètre partout ; on apprend la science de pleurer quand on veut, sans peine, avec décence, etc.* ; et dans le même livre : *Dans sa feinte douleur la fausse créature, quelquefois pourra bien déchirer sa figure.*

[b] J'ai supprimé dans la traduction le mot *curruca*, sur lequel Achaintre s'amuse, et qui a occasioné une contestation assez vive entre différens commentateurs. L'expression *pauvre époux* m'a paru suffisante en français, pour caractériser la faiblesse de l'individu et l'espèce d'homme dont il s'agit ici.

[c] *N'est-ce pas convenu ?* C'est ainsi que s'exprime la satire morale ; voici de quelle manière la satire des *ridicules* attaque l'adultère : « La « bonne compagnie, dit Voltaire, ne se sert jamais de tous ces vilains « termes, et ne prononce même jamais le mot d'*adultère* ; on ne dit « point : Madame la duchesse est en adultère avec M. le chevalier ; ma- « dame la marquise a un mauvais commerce avec M. l'abbé. On dit : « Monsieur un tel est cette semaine l'amant de madame la marquise, etc. » Toute cette longue plaisanterie, en rendant l'adultère ridicule, le rend-il odieux ? Non, certes.

Confundas ; homo sum[95]. Nihil est audacius illis
Deprensis : Iram atque animos à crimine sumunt.

Undè hæc monstra tamen, vel quo de fonte requiris?
Præstabat castas humilis fortuna Latinas
Quondàm, nec vitiis contingi parva sinebant
Tecta labor, somnique breves, et vellere Tusco
Vexatæ duræque manus, ac proximus urbi
Annibal, et stantes Collinâ turre mariti.
Nunc patimur longæ pacis mala : sævior armis
Luxuria incubuit[96], victumque ulciscitur orbem.
Nullum crimen abest, facinusque libidinis, ex quo
Paupertas Romana periit : hìnc fluxit ad istos[97]
Et Sybaris colles : hìnc et Rhodos, et Miletos,
Atque coronatum, et petulans, madidumque Tarentum.
Prima peregrinos obscœna pecunia mores
Intulit, et turpi fregerunt sæcula luxu

[a] *Jadis un court sommeil.* Ici j'ai supprimé quelques-uns de ces travaux dont s'occupaient les femmes romaines à l'époque la plus fameuse et la plus brillante de la République, malgré ses désastres et ses défaites multipliées. J'ai cherché à passer rapidement sur des détails que tout le monde connaît, pour arriver à une conclusion frappante, et dont la pensée grande, noble et sublime, aurait été affaiblie par l'exposition de quelques accessoires longs et minutieux.

[b] *La crainte d'Annibal.* Ce guerrier, d'après Tite-Live, avec deux mille cavaliers, s'avança de la porte Colline jusqu'au temple d'Hercule ; et l'on ne leva point le siége de Capoue, et l'on ne traita pas avec Annibal. Mais d'où provenait une pareille fermeté? des bonnes mœurs. *Metus hostilis*, dit Salluste, *in bonis artibus civitatem retinebat.*

[c] *Le luxe.* Juvénal a raison : à qui s'en prend-il de tous les excès qui se commettent sous ses yeux? au luxe. Et j'ai vu quelques écrivains en faire l'apologie! Quels maux n'a-t-il pas causés, quels maux ne cause-t-il pas encore à l'espèce humaine? Est-ce au luxe ou à la force de ses institutions que Rome dut son salut dans la seconde guerre Punique? Qui

« Ne suis-je pas un homme ? » Ami, telle est l'audace
D'une femme surprise; elle n'a plus de frein...
Le crime furieux lui donne un front d'airain.
Mais d'où proviennent-ils ces prodiges horribles ?
Jadis un court sommeil [a] et des travaux pénibles,
La crainte d'Annibal [b] au pied de nos remparts,
Des maris vigilans, dignes neveux de Mars...
Tout opposait au vice une épaisse barrière...
Fruit d'une longue paix, plus cruel que la guerre,
Le luxe [c] envahit tout, en nous donnant des fers;
Il triomphe de Rome et venge l'univers.
Dès qu'ils virent périr la pauvreté romaine,
Tous les forfaits sortis de leur repaire obscène,
Abandonnant Milet, Tarente et Sibarys,
S'élancèrent dans Rome, et tout leur fut soumis.
De nos austères mœurs l'opulence [d] ennemie
A Rome, avec le luxe, apporta l'infamie....
De quoi rougirait-elle une infâme Vénus [e],

causa la ruine des empires des Grecs, des Perses, des Mèdes, des Egyptiens, des Carthaginois mêmes? le luxe. J'avoue que le luxe moderne est mieux entendu; mais il conduira tôt ou tard les nations européennes à leur perte.

[d] *L'opulence.* Il faut voir dans Raynal quelles immenses richesses les Romains tirèrent de l'Egypte. Après la conquête, l'or et l'argent devinrent si communs à Rome, que toutes les denrées et les biens fonds doublèrent de valeur. Avant cette époque, c'est-à-dire après la conquête de la Grèce, de l'Asie mineure et de la Syrie, la même chose était arrivée: une maison que Cornélie avait achetée soixante-quinze mille drachmes, Lucullus l'acheta deux millions cinq cent mille; et comme la force des États est dans les mœurs et non dans les richesses, plus la République fut riche, plus elle fut exposée à de violentes secousses. (Voyez Montesquieu, 10e chap. *Grandeur et décadence des Romains.*)

[e] *Imitation de Boileau :*

> T'ai-je fait voir de joie une belle animée,
> Qui souvent, d'un repas sortant toute enfumée
> Fait, même à ses amans, trop faibles d'estomac,
> Redouter ses baisers pleins d'ail et de tabac.

Sénèque, épître 95, dit : « La complexion sensible et délicate de nos

Divitiæ molles. Quid enim Venus ebria curat?
Inguinis et capitis quæ sint discrimina, nescit[98],
Grandia quæ mediis jam noctibus ostrea mordet,
Cùm perfusa mero spumant ungenta Falerno,
Cùm bibitur conchâ, cùm jam vertigine tectum
Ambulat, et geminis exsurgit mensa lucernis.
I nunc, et dubita quâ sorbeat aëra sannâ[99]
Tullia, quid dicat notæ Collactea Mauræ[100],
Maura pudicitiæ veterem cùm præterit aram.
Noctibus hìc ponunt lecticas, micturiunt hìc,
Effigiemque Deæ longis siphonibus[101] implent,
Inque vices equitant[102], ac, lunâ teste, moventur.
Indè domos abeunt: tu calcas, luce reversâ,
Conjugis urinam, magnos visurus amicos.

« femmes n'a point changé, mais leurs mœurs; elles se piquent de « porter les excès du vin aussi loin que les hommes les plus robustes; « elles passent comme eux des nuits entières à table; et tenant à la « main une coupe pleine de vin, elles se font gloire de les défier et « même de les surpasser. » C'est sans doute, au premier coup-d'œil, un passage de Juvénal dans lequel on pourrait l'accuser d'avoir poussé à l'excès sa mordante hyperbole; mais le philosophe ne dit-il pas les mêmes choses? et s'il ne tire pas les mêmes conséquences, s'il ne peint pas les suites d'un pareil désordre, qui pourrait blâmer Juvénal de les avoir développées? Après le philosophe, examinons l'historien. « Messa- « line apprit le retour de Claude, quand elle célébrait la fête des Ven- « danges: suivie d'une troupe de bacchantes couvertes de peaux de ti- « gres et de panthères, elle paraissait au milieu de cette foule, le co- « thurne aux pieds, le thyrse à la main; à ses côtés Silius entortillé « de lierre et bondissant avec les ménades; des ruisseaux de vin cou- « laient de tous côtés. L'ivresse du vin et de la joie était générale. » Les fêtes des Mystères, comme nous allons bientôt le voir, étaient plus licencieuses encore.

[a] *Des plaisirs.* Comme il ne serait pas décent de dire la raison qui m'a forcé à prendre cette circonlocution, on pourra consulter la note sur le texte latin, dans laquelle je suis entré dans quelques détails sur le

Au milieu de l'orgie où préside Bacchus?
Les mets les plus actifs ont seuls du goût pour elle;
Sur son corps parfumé le Falerne ruisselle;
Tout à ses côtés tourne, et la table et le lit;
La lumière est doublée et la maison s'enfuit;
Et se prêtant à tout en bacchante docile,
Des plaisirs [a] de l'amour elle change l'asile...
Tu doutes.... Mais entends ce sexe déhonté
Joindre la raillerie à la lubricité.
Ecoute les propos de Maure et de Tullie:
L'air même est infecté de ce langage impie.
L'autel de la pudeur [b] se présente à leurs yeux;
La litière s'arrête... et du couple odieux
Les mouvemens lascifs, l'affreux libertinage
Font à la déité le plus sanglant outrage.
Et toi, demain, allant saluer tes amis [c],
Tu glisses sur les lieux que ta femme a salis.

vice dont trop souvent parle Aristophane, pour réfuter l'opinion de quelques commentateurs, persuadés qu'il ne s'agit ici que du *basio fiorentino*.

[b] *Imitation:*

Elle sourit encore aux coupables beautés
Qui d'un lien permis fuyant les voluptés,
Traitant l'amour de rêve et de fade imposture,
Dans ses plus saintes lois outragent la nature.
D'un affreux stratagème empruntant le secours,
A leurs sens déréglés donnent un autre cours,
Transforment en hymen leur monstrueux veuvage,
Et sur leur propre sexe exercent leur ravage.
D[illegible] Sat. des Mœurs.

Il y avait à Rome deux temples consacrés [illegible] pudeur; l'un sur le *forum Boarium*: on l'appelait le vieux temple ou celui de la Pudeur patricienne; l'autre était dans la rue Longue, et c'était le temple de la Pudeur plébéienne. Dans les premiers temps de la République, aucune femme ne pouvait y offrir des sacrifices, à l'exception des dames qui jouissaient d'une réputation sans tache: encore fallait-il qu'elles n'eussent été mariées qu'une seule fois.

[c] C'était une obligation presque indispensable, dit d'Arnay, d'aller tous les matins au lever des personnes à qui l'on était ou à qui l'on vou-

Nota bonæ secreta Deæ, cùm tibia lumbos
Incitat, et cornu pariter, vinoque feruntur
Attonitæ, crinemque rotant, ululantque Priapi [103]
Mænades. O quantus tunc illis mentibus ardor
Concubitûs! quæ vox saltante libidine! quantus
Ille meri veteris per crura madentia torrens!
Lenonum ancillas positâ Saufeia coronâ
Provocat, attollit pendentis præmia coxæ:
Ipsa Medullinæ frictum crissantis adorat [104].
Palmam inter dominas virtus natalibus æquat.
Nil ibi per ludum simulabitur: omnia fient
Ad verum, quibus incendi jam frigidus ævo
Laomedontiades, et Nestoris hernia poscit [105].

lait paraître attaché. Le citoyen, souvent même le magistrat, courait de porte en porte pour faire sa cour à un grand, qui allait à son tour rendre le même hommage à un autre.

[a] *De la bonne déesse.* On célébrait à Rome différens mystères, les petits mystères, les grands mystères, ceux d'Isis, dont nous parlerons à la fin de cette satire; mais les mystères par excellence, les mystères des Romains, c'est ainsi que les appelle Cicéron, étaient ceux de *Fauna*. Elle était l'épouse de Faunus, ancien roitelet d'Italie, que l'on mit au rang des dieux. Cette femme si zélée pour la chasteté s'enivrait journellement. Le dieu l'ayant surprise un jour dans cet état, la fouetta si fort avec des branches de myrte, qu'elle en mourut; il ne tarda pas à sentir des remords, et pour consoler *Fauna*, il la mit au rang des déesses. Les anciens Romains, en adoptant les lois et les usages des Grecs, y ajoutèrent toujours quelques-uns relatifs aux mœurs. Chez les Grecs, les mystères tenaient à la haute philosophie; les mystères de la bonne déesse tenaient à la morale. Comme il est constant que la dépravation des mœurs prend ordinairement sa source dans l'immoralité des femmes, les mystères de la bonne déesse furent inventés pour contenir les dames romaines dans le cercle de leurs devoirs, et les censeurs veillaient avec la plus grande attention sur ces actes religieux. Jusqu'au temps de Cicéron, ces mystères furent célébrés avec la plus grande décence. Pompéia et Clodius donnèrent le plus fatal exemple; et dans la suite, quand Livie, Drusile, Poppée, Messa-

De la bonne déesse [a] on connaît les mystères.
J'entends vos hurlemens, indomptables mégères,
Dont l'ivresse et la flûte ont embrâsé le corps;
Vous invoquez Priape [b], en proie à ces transports
Qu'aiguillonnent vos chants, vos danses convulsives.
La débauche accourant à vos clameurs lascives,
Vient accroître ces feux par des torrens de vin.
La vile courtisane, effroi du libertin,
Saufeïa [c] la provoque et montre la couronne;
De la lubricité l'intrépide matrone
Avait déjà le prix; mais bientôt ce vainqueur,
Aux pieds de Médulline, adore sa vigueur.
Cette palme est pour elle un titre de noblesse.
Mais la réalité, chez la bonne déesse,
A de frivoles jeux succède, et ses tableaux
Embrâseraient Priam ou le roi de Pylos.

line, Césonnie, Agrippine furent à la tête de la célébration des mystères, quelle pudeur pouvait régner dans cette espèce de gynécée? L'auteur de l'article *Bonne Déesse*, dans le Dictionnaire encyclopédique, répond de la manière la plus péremptoire aux inculpations de M. Delapauze, et à ses calomnies sur Juvénal; il serait trop long de les insérer dans une note.

[b] *Vous invoquez Priape.* Il y a trois versions différentes sur cette expression : j'ai choisi celle qui m'a paru le plus en harmonie avec le sujet. En effet, pourquoi introduire un prêtre nommé *Priape* dans le temple des mystères? Cela ne peut être le sens, puisque Juvénal dit que dans les premiers momens de la célébration, ou de l'orgie, il ne se trouvait pas un homme chez la bonne déesse. D'autres prétendent qu'il faut traduire par les ménades de Priape : cette interprétation blesse moins le sens commun; mais celle d'Alexandre Ruppert m'a paru plus simple, plus propre à peindre le délire des actrices de cette scène scandaleuse, et je l'ai choisie. (Voyez la note latine sur le verbe *ululare.*)

[c] *Saufeïa*, courtisane fameuse à l'époque où écrivaient Martial et Juvénal. (*Voyez* Martial, 72, épigr. du troisième livre.) Quelques anciens manuscrits portent Laufella; mais on ne connaît point de courtisane de ce nom; Saufeïa est connue : j'ai donc préféré le nom de la courtisane connue à celui de la courtisane supposée.

Tunc prurigo moræ impatiens, tunc femina simplex[106],
Et toto pariter repetitus clamor ab antro :
Jam fas est, admitte viros. Jam dormit adulter[107] ?
Illa jubet sumpto juvenem properare cucullo.
Si nihil est, servis incurritur. Abstuleris spem
Servorum, veniet conductus aquarius. Hic si
Quæritur, et desunt homines ; mora nulla per ipsam,
Quò minùs imposito clunem submittat asello.
Atque útinàm ritus veteres, et publica saltem
His intacta malis agerentur sacra ! sed omnes
Noverunt Mauri, atque Indi, quæ psaltria penem[108]
Majorem, quàm sunt duo Cæsaris Anticatones,
Illùc, testiculi sibi conscius undè fugit mus,
Intulerit, ubi velari pictura jubetur,

[a] Tous les traducteurs, soit en prose, soit en vers, ont cherché dans la langue française des termes équivalens pour exprimer toute la pensée de Juvénal : la chose était assez difficile. L'un a pris dans Virgile la phrase de Pasiphaé, l'autre une image peut-être plus vive et plus frappante, mais plus éloignée du texte; j'ai cru devoir adoucir le tableau, remplacer l'âne par le satyre; et tout ce qu'aurait d'épouvantable cette dépravation disparaît par le seul changement d'un mot, sans toucher à la marche de l'expression et de la pensée. Je ne pense pas même, par cette petite supercherie, avoir affaibli en aucune manière l'énergie du trait lancé par Juvénal.

[b] *Le vice.* « Que l'on remonte dans les temps, s'écrie Cicéron, « nul mortel, avant Clodius, qui ait profané l'autel de la bonne déesse, « qui en ait approché, qui ne l'ait respecté, qui n'ait tremblé de l'a- « percevoir. Il est offert par les vierges vestales, ce sacrifice ; il est « offert pour le peuple romain ; en un mot, il est offert à une déesse « dont le nom même est un mystère impénétrable pour les hommes, « et que Clodius nomme *bonne*, parce qu'elle lui pardonna un tel « attentat. » En effet, Clodius ne fut pas privé de la vue, ce dont étaient menacés tous les sacriléges de cette espèce. Cette espèce de bon mot de *Clodius* porta le plus grand coup aux mystères; ils ne

La fureur est au comble, on ne veut plus attendre;
De l'antre mille cris alors se font entendre :
« Entrez, Romains, entrez...—Mon amant ne vient pas!
« S'il dormait! Cours chez lui, précipite ses pas,
« Doris... Est-il absent?.. Je meurs d'impatience!..
« Amène son esclave... Inutile espérance!..
« Point d'esclave... N'importe, ou licteur, ou tribun,
« Ou prolétaire, ou rustre, un homme, il m'en faut un. »
S'il ne s'en trouvait point, furieuse, en délire,
Elle se jetterait dans les bras d'un satyre [a].
Plût aux dieux que jamais, dans ces jours solennels,
Le vice [b] audacieux n'eût souillé les autels!
Mais l'univers connaît l'infâme téméraire,
Qui le premier osa, sous un voile adultère,
Des deux Anti-Catons [c] présenter le rival,
Dans le temple que fuit un modeste animal
Confident de son sexe, et d'où l'antique usage

furent plus ce qu'ils avaient été. La superstition s'introduisit dans leur sein; et de la superstition à tous les excès dont parle Juvénal, le pas est glissant, surtout quand des gouvernans, tels qu'Auguste, ont formé la résolution de pervertir les mœurs.

[c] *Les deux Anti-Catons.* César, dit Suétone, avec ses Commentaires, dont Hirtius et Cicéron font le plus grand éloge, laissa un traité sur l'*Analogie*, et deux livres connus sous le nom d'*Anti-Catons*. Voici quelle fut l'origine de cet ouvrage : Cicéron avait, dans un livre intitulé *Caton*, parlé du héros d'Utique avec cet enthousiasme qui sied si bien à un homme libre. César n'osa pas punir l'orateur; mais il écrivit la satire intitulée l'*Anti-Caton*, qui, pour la gloire de l'auteur, n'est pas parvenue jusqu'à nous. Les livres et les volumes des anciens étaient bien différens des nôtres, et pour la forme et pour les feuilles; on assemblait les feuilles de parchemin ou de papyrus bout à bout en les collant; on en faisait un rouleau que l'on couvrait de peau, *volumen*. Ce rouleau se fermait avec des attaches qui tenaient à la couverture, sur laquelle était écrit le titre du livre. Des esclaves lettrés en avaient soin; ils étaient chargés de les rouler, de les attacher : de sorte que les bibliothèques des anciens, composées de ces rouleaux ou volumes, devaient offrir le spectacle que nous offre aujourd'hui le magasin d'un fabricant de papiers pour tenture.

Quæcumque alterius sexûs imitata figuram est.
Et quis tunc hominum contemptor numinis? aut quis
Simpuvium ridere Numæ, nigrumque catinum [109],
Et Vaticano fragiles de monte patellas [110]
Ausus erat? sed nunc ad quas non Clodius aras?
Audio quid veteres olim moneatis amici:
Pone seram, cohibe. Sed quis custodiet ipsos
Custodes? cauta est, et ab illis incipit uxor.
Jamque eadem summis pariter minimisque libido:
Nec melior, silicem pedibus quæ conterit atrum,
Quàm quæ longorum vehitur cervice Syrorum.
Ut spectet ludos, conducit Ogulnia vestem,
Conducit comites, sellam, cervical, amicas [111],
Nutricem, et flavam, cui det mandata, puellam.
Hæc tamen argenti superest quodcumque paterni,
Lævibus athletis, ac vasa novissima donat [112].
Multis res angusta domi; sed nulla pudorem
Paupertatis habet, nec se metitur ad illum

[a] *Sénèque*, *ép.* 97, *des mystères de la bonne déesse*. Les hommes ne pouvaient pas se présenter aux mystères; on choisissait encore un lieu d'où l'on ne pût pas même apercevoir l'ombre d'un mâle; les peintures, les tableaux qui représentaient des animaux mâles étaient soigneusement voilés. (Voyez encore cette lettre pour les détails des mystères romains, pour connaître de quelle manière s'y glissa la plus affreuse corruption.)

[b] *Geôliers*. Properce avait dit avant Juvénal :

> Quels gardiens choisir? quelle épaisse barrière
> Arrêtera le pied d'un ennemi?
> Femme que l'on retient captive et prisonniere
> Ne se venge pas à demi.

Et Molière dans l'*Ecole des Maris* :

> Et les soins défians, les verroux et les grilles
> Ne font pas les vertus des femmes ni des filles.

D'un mâle, fût-il Dieu, bannit toujours l'image [a].
Qui se jouait alors des dieux et de Vesta?
Qui donc eût osé rire en voyant de Numa
Le bassin noir, la coupe et le vase d'argile?
Mais est-il de nos jours un autel dans la ville
Qui n'ait son Clodius? « Amis, je vous entends :
« Des geôliers [b], des verroux; mais de ces surveillans
« Quels seront les argus?... » Admirable prudence!
Des argus! c'est par eux que ta femme commence.
Filles des Spartacus, filles des Scipion,
Tout dans Rome est en proie à la corruption;
Et la dame en litière est aussi dépravée
Que l'ignoble Psécas dans la fange élevée [c].
Pour assister aux jeux, ou pour se rendre au bain,
Habits, compagne, esclave, et litière et coussin,
Fulvie a tout loué, jusques à la nourrice.
Elle fait cependant un dernier sacrifice :
Restes d'un patrimoine, un beau vase, un peu d'or,
De l'athlète épilé vont grossir le trésor.
La femme [d] qu'en naissant maltraita la fortune,
Rougit de l'indigence, et son cri l'importune,
Quand elle lui reproche une profusion

[c] *Imitation :*

> Elle (la débauche) infecte l'empire, et les mêmes travers
> Règnent également dans tous les rangs divers.
>
> GILBERT, Sat. 18e. siècle.

[d] *La femme.* Sur ce point, nos mœurs ne sont pas changées : *luxe et indigence.* Que de femmes ne trouve-t-on pas dans les cercles, aux loges de l'Opéra, dans les différens spectacles de la capitale, auxquelles n'appartiennent pas les diamans, les bijoux, les robes même dont elles paraissent si fières! C'est encore un des vices engendré par le luxe, duquel malheureusement aujourd'hui la société ne peut se passer. Chez les Grecs le même défaut se montre. « Nos dames « pauvres, dit Théophraste, n'achètent point des esclaves; mais, au « moyen de quelque légère récompense, elles en prennent pour les « accompagner chez les marchands. »

Quem dedit hæc posuitque modum. Tamen utile quid sit
Prospiciunt aliquandò viri ; frigusque famemque,
Formicâ tandem quidam expavere magistrâ.
Prodiga non sentit pereuntem femina censum ;
Ac, velut exhaustâ [113] redivivus pullulet arcâ
Nummus, et è pleno tollatur semper acervo,
Non unquàm reputat, quanti sibi gaudia constent.
Sunt quas eunuchi imbelles [114], ac mollia semper
Oscula delectent ; ac desperatio barbæ,
Et quòd abortivo non est opus. Illa voluptas
Summa tamen, quòd jam calidâ matura juventâ,
Inguina traduntur medicis, jam pectine nigro ;
Ergò exspectatos, ac jussos crescere primùm
Testiculos, postquàm cœperunt esse bilibres,
Tonsoris damno [115] tantùm, rapit Heliodorus.
Conspicuus longè, cunctisque notabilis intrat
Balnea, nec dubiè custodem vitis et horti
Provocat, à dominâ factus spado. Dormiat ille
Cum dominâ ; sed tu jam durum, Posthume, jamque
Tondendum, eunucho Bromium [116] committere noli.

[a] *L'écu.* Le *nummus* était une pièce de monnaie dont l'empreinte portait une tête de Minerve, représentant la ville de Rome, ou une victoire conduisant un char attelé de deux ou quatre chevaux ; sur le revers paraissaient les figures de Castor et Pollux. Cette pièce d'argent valait à peu près dix sols de notre monnaie. Dans l'enfance de Rome, le *nummus* était de cuivre ; il pesait une livre, et représentait l'*as*. Sous les empereurs, on créa le *nummus* d'or, qu'on nomma *solidus*, d'où vient notre mot *sol* ou *sou* ; il valait cent *as*. Les fractions de cette monnaie étaient donc décimales, comme le sont encore aujourd'hui *l'écu romain*, *les paules*, *et bayoques* : système que nous avons adopté depuis la révolution.

Qui dévore en un jour les biens de sa maison.
L'homme souvent calcule et recherche l'utile ;
L'exemple des fourmis garnissant leur asile,
Lui fait craindre la faim, l'hiver et ses rigueurs.
La prodigue n'a pas de semblables frayeurs ;
Elle ne prévoit point sa prochaine ruine ;
En vain l'or disparaît, la folle s'imagine
Que l'écu [a] pullulant dans son coffre aux abois,
Remplira chaque jour les traces de ses doigts.
Le baiser de l'eunuque est doux et plein de charmes ;
Point de barbe importune et nul sujet d'alarmes.
Mais la voluptueuse, au fer de Galien,
Ne livre qu'un robuste et fougueux Syrien [b],
Dont l'organe est formé. L'Esculape mutile ;
Il rend l'esclave imberbe et non pas inutile.
Pour sa maîtresse ainsi l'eunuque façonné
Entre-t-il dans le bain ? tout le monde étonné
Admire le prodige ; il pourrait avec gloire
Au dieu de nos jardins disputer la victoire.
Qu'il remplace un époux, soit ! Mais, Urfidius,
Eloigne [c] de son lit ton jeune Bromius,
Ganymède formé, dont la barbe est naissante.

[b] *Ne livre.* Pour bien entendre ce passage de Juvénal, il faut lire l'article du Dictionnaire encyclopédique (*Eunuque*). Les eunuques, dit-il, auxquels on n'a ôté que les testicules, ont des signes d'irritation dans ce qui leur reste, et même plus fréquens que les hommes entiers ; cependant le corps de l'organe prend peu d'accroissement et demeure presque comme il était au moment de l'opération. Un eunuque fait à sept ans est à cet égard comme un enfant entier à sept ans. Ceux qui n'ont été mutilés qu'à l'âge de la puberté ou plus tard, sont à peu près comme les autres hommes. D'après cette explication, toutes les difficultés que présentait ce passage doivent s'évanouir.

[c] *Eloigne.* Ce furent les Grecs qui portèrent à Rome ce vice que la nature repousse avec tant de dégoût. Avant César il n'était point connu, ou du moins on n'osait point l'avouer sans se couvrir d'infamie. ( Voyez dans Suétone, vie de César, l'horrible tableau de la corruption des

Si gaudet cantu, nullius fibula durat,[a]
Vocem vendentis prætoribus ; organa semper
In manibus ; densi radiant testudine totâ
Sardoniches ; crispo numerantur pectine chordæ,
Quo tener Hedymeles operam dedit : hunc tenet, hoc se
Solatur, gratoque indulget basia plectro.
Quædam de numero[117] Lamiarum, ac nominis Appi,
Et farre et vino Janum Vestamque rogabat,
An Capitolinam deberet Pollio quercum
Sperare, et fidibus promittere. Quid faceret plus
Ægrotante viro? medicis quid tristibus ergà

mœurs de ce dictateur, duquel Montesquieu dit qu'il avait tous les vices, et pas un défaut.) Ce fut ce vice que Cicéron, Mummius et Caton n'attaquèrent que par des plaisanteries ; aussi parvinrent-ils à l'extirper ! Il ne devint pas commun, le ridicule le chassa de Rome ; et quand les soldats de César, lors du triomphe des Gaules, eurent chanté ce refrain : *César a soumis les Gaules, Nicomède a soumis César. On accorde le triomphe à César, pour avoir soumis les Gaules ; on ne l'accorde pas à Nicomède pour avoir soumis César ;* quand, dis-je, les soldats eurent chanté cette satire, on ne vit plus dans Rome, ni protégés ni protecteurs obscènes ! et l'on avancera ensuite que le ridicule dans les choses sérieuses produit les plus grands effets. *César rit, et fut imité.* Voyez la note latine, pour l'explication du texte que les commentateurs ont eu l'adresse de rendre obscur et inintelligible.

[a] *Anneau.* L'anneau de l'infibulation : usage qu'adoptèrent à Rome les Coryphées, pour empêcher que l'excès du libertinage ne nuisît à la voix des chanteurs. Il y avait deux sortes d'infibulation ; celle par laquelle on couvrait l'organe avec le *subligar*, et celle qui, par le moyen d'un anneau d'or ou d'airain, retenait captif dans sa prison le principal mobile de la volupté.

[b] *Palpite.* Gilbert nous a présenté des tableaux à peu près semblables dans la satire du 18e siècle ; la postérité le traitera-t-elle d'hyperbolique ? Non, je ne puis le croire ; tant de mémoires, tant d'écrits, tant de preuves peut-être encore vivantes, viennent à l'appui de tout ce qu'il a dit : La Harpe lui-même n'osa pas l'attaquer sur ce point ; mais, au sujet de La Harpe, il faut que je cite ici une preuve de son impartialité envers les satiriques. « Gilbert, écrivait-il au grand duc de

Eprise des beaux arts, si ton épouse chante,
Point d'anneau [a] qui ne s'ouvre; il faut que sur son cœur
Palpite [b] tout Orphée aux gages du préteur.
A chaque instant leur lyre entre ses mains résonne :
Sur tous ces intrumens la sardoine rayonne;
Mais peut-elle en tirer des sons doux et parfaits,
Sans l'archet favori du tendre Hedymelès ?
Couvrant de ses baisers l'harmonieuse idole,
Elle la tient, l'embrasse, et l'archet la console.
Mais que vois-je ? ta fille, illustre Lamia [c] ?
Consulte un aruspice, interroge Vesta :
« Aux jeux capitolins [d] aura-t-il la couronne,
« Ce charmant fils d'Euterpe, à qui mon cœur la donne ? »
Le vin coule à grands flots sur l'autel de Janus.
Pour un fils expirant, qu'eût-elle fait de plus ?

« Russie, est mort d'une chute de cheval; mais l'habitude du vin y con-
« tribua beaucoup. » Quel calomniateur que ce M. de La Harpe! Gilbert n'avait bu de sa vie une goutte de vin. Cela est prouvé par le témoignage de tous ses amis; mais revenons au tableau correspondant :

Dois-je encor te montrer ces duchesses fameuses,
Tantôt d'un histrion amantes scandaleuses,
Fières de ses soupirs obtenus à grand prix,
Elles même aux railleurs dénonçant leurs maris, etc.

[c] *Lamia.* Nous avons parlé de cette illustre famille à la fin de la quatrième satire. Avant de succéder à son frère Titus, Domitien enleva à un jeune homme de cette famille Domitia Longina, pour l'épouser lui-même. Empereur, il fit périr Lamia pour une plaisanterie que s'était permise cet illustre Romain, du temps de Titus. Ce prince l'engageait à prendre une seconde femme : *Et vous aussi, voulez-vous vous marier?* lui répliqua Lamia. Domitien, présent à cette conversation, ne la lui pardonna jamais; à peine eut-il ceint le laurier de César, que Lamia fut assassiné.

[d] *Jeux capitolins.* Domitien, dit Suétone, institua en l'honneur de Jupiter Capitolin des combats de musique, de course de chevaux, des luttes d'athlètes. Ces jeux devaient se célébrer tous les cinq ans. On y voyait des orateurs grecs et latins y disputer le prix de l'éloquence; des joueurs de harpe avec des chantres dont ils accompagnaient la voix, venaient y faire assaut d'harmonie. On vit même des jeunes filles y disputer le prix de la course.

Filiolum? Stetit ante aram, nec turpe putavit
Pro citharâ velare caput[118], dictataque verba
Pertulit, ut mos est, et apertâ palluit agnâ.
Dic mihi nunc, quæso, dic, antiquissime Divûm,
Respondes his, Jane pater? magna otia cœli:
Non est, ut video, non est[119], quod agatur apud vos.
Hæc de comœdis te consulit; illa tragœdum
Commendare volet: varicosus fiet haruspex.
Sed cantet potiùs quàm totam pervolet urbem
Audax, et cœtus possit quàm ferre virorum,
Cumque paludatis ducibus[120], præsente marito,
Ipsa loqui rectâ facie, strictisque[121] mamillis.
Hæc eadem novit, quid toto fiat in orbe,
Quid Seres, quid Thraces agant[122]; secreta novercæ,

[a] Pourquoi Juvénal invoque-t-il de préférence ces deux divinités, Janus et Vesta, le temps et le feu? Parce que ces deux divinités étaient indigènes chez les Romains. (Voyez Cicéron, *de naturâ Deorum*, liv. 2.) Nous avons parlé de Vesta dans la quatrième satire. *Janus*, contemporain de Saturne, était regardé comme le père des dieux à Rome: ce qui prouve que les Romains ne distinguaient point l'un de l'autre. Ce Janus avait un temple à Rome, dans lequel il y avait douze autels, les douze mois. Ses doigts étaient pliés de manière qu'ils marquaient trois cent soixante-six jours; il avait deux visages pour désigner le passé et l'avenir.

[b] *Aruspices*. « Je commence par les aruspices, dit Cicéron dans son « second livre de la Divination, que l'intérêt de la république et la re- « ligion de l'état m'ordonnent de respecter. Cependant la force de la « vérité m'entraîne. Que font ces examinateurs d'entrailles? etc.» Ce chapitre est long, et je ne puis le citer en entier. Il est évident que tous les hommes instruits à Rome rejetaient ces pitoyables momeries, ces ridicules prétentions qu'avaient les aruspices de lire dans l'avenir, et de prédire le bon ou mauvais succès d'une entreprise. « Personne n'ignore, ajoute « encore Cicéron dans son quatorzième chapitre, que le vieux Caton « s'étonnait de ce qu'un aruspice peut voir, sans éclater de rire, un « autre aruspice. »

Debout devant l'autel, on croit pouvoir, sans crime,
Aux dieux pour Pollion offrir une victime !
On répète en tremblant ce que le prêtre dit ;
La victime s'entr'ouvre et Lamia pâlit.
« Dis-moi, vieux habitant de l'empire céleste [a],
« As-tu pour l'écouter quelques momens de reste ?
« N'as-tu pas autre chose à faire dans les cieux ?
« Flora te recommande un histrion fameux ;
« Lesbie un Roscius ; enfin les aruspices [b]
« Risquent, à ce métier, de gagner des varices [c]. »
Mais laisse-la chanter, plutôt que de la voir [d]
Dans la ville courir du matin jusqu'au soir,
Errer de groupe en groupe, et même, en ta présence,
Montrer à nos guerriers sa lascive impudence.
Une femme pareille embrasse l'univers ;
Elle sait ce que font mille peuples divers,
Sère, Thrace [e], Indien : elle va nous apprendre
Les secrets démêlés d'une mère et d'un gendre,

[a] *Varices*. On donne le nom de varices à ces tumeurs molles, inégales, noueuses, tortueuses, indolentes, livides ou noirâtres, causées par la dilatation de quelques veines engorgées d'un sang épais ou gêné qui s'y ralentit. (Voyez dans Plutarque l'anecdote de Marius, quand il voulut faire couper les varices dont étaient pleines ses jambes.)

[d] Il est bien dommage que Boileau ne nous ait pas fait le portrait de la nouvelliste. Comment madame de Sévigné ne lui a-t-elle pas servi de modèle ? Ah ! s'il eût vécu cent vingt ans après, certes il eût eu mille exemples sous sa main. Chez les modernes, il n'y a que Mercier qui nous ait peint d'une manière assez originale l'arbre de Cracovie. L'espion anglais nous a donné quelques détails assez plaisans sur le café Procope et les nouvellistes ; mais, hélas ! j'ai vu, de mes propres yeux vu la nouvelliste de Juvénal ! j'étais trop jeune, et je n'ai pu la peindre ; aujourd'hui je suis trop vieux, et ma main débile ne pourrait en esquisser que des traits mal coordonnés. Chez les anciens, Théocrite seul a peint d'un seul trait ce défaut des femmes : *Les femmes*, dit-il, *savent tout, jusqu'au jour où Jupiter couche avec Junon.* Plaute ensuite nous peint la nouvelliste ; mais Juvénal qui l'a imité est bien supérieur à son modèle.

[e] *Sère, Thrace.* Les anciens regardaient les Thraces comme une na-

Et pueri : quis amet, quis decipiatur [143] adulter.
Dicet quis viduam prægnantem fecerit, et quo
Mense ; quibus verbis concumbat quæque, modis quot.
Instantem regi Armenio, Parthoque cometen
Prima videt : famám, rumoresque illa recentes
Excipit ad portas : quosdam facit. Isse Niphaten
In populos, magnoque illìc cuncta arva teneri
Diluvio, nutare urbes, subsidere terras,
Quocumque in trivio, cuicumque est obvia, narrat.

tion immense qui occupait tout le nord-est de l'Europe, aujourd'hui Russie. (Voyez Hérodote.) Les peuples de la nation sérique, peu connus des anciens, semblent correspondre à cette partie de la Tartarie indépendante, connue aujourd'hui sous le nom de royaume de *Boutan*. Quelques auteurs prétendent que les *Sères* ne sont autre chose que les Chinois, et cette opinion ne me paraît pas dénuée de vraisemblance ; car enfin, d'où les Romains tirèrent-ils ces robes de soie qui parurent à Rome vers le troisième siècle ? de la région sérique ; mais il est aujourd'hui démontré que les seuls Chinois fabriquaient alors des étoffes de soie. Il y avait donc une communication, une espèce de commerce avec cette partie de l'Asie orientale que l'on nomme aujourd'hui *Chine* ? Il était impossible de pénétrer dans cet empire par mer. Mais les Arméniens et les Juifs établis dans l'Inde allaient sur les frontières, et donnèrent à ce pays le nom de pays des *Sères*.

[a] *Cet astre chevelu*. Sous les douze premiers Césars, on vit trois de ces planètes en feu ; dans les premiers jeux qu'Auguste donna en l'honneur de son père adoptif, on vit dans le ciel une comète brillante qui se levait à onze heures et qui éclaira l'horizon pendant sept jours. On sait de quelle manière la basse adulation tira parti de ce phénomène. (Voyez Virgile.) La mort de Claude fut précédée, dit Suétone, de l'apparition d'une comète de l'espèce de celles que l'on nomme *Crinitæ*, parce que les rayons forment une rose autour d'elles. Sous le cinquième consulat de Titus parut celle dont parle ici Juvénal ; elle était de l'espèce de celles que les Grecs appellent *Progenies*, c'est-à-dire, celles dont la partie inférieure se prolonge et forme une espèce de barbe. Les vers de Titus

Les infidélités, l'anecdote du jour :
« Chloé sait varier les plaisirs de l'amour.
« Cette veuve, dit-elle, adopte un tel langage,
« Une telle attitude ; et c'est tel mois, je gage,
« Que, grâce à Damoclès, la matrone a conçu.
« La première elle vit cet astre chevelu [a]
« Qui fit frémir le Parthe et les deux Arménies.
« Au pied du mont Taurus cent villes englouties [b] ;
« Le Nyphate [c], inondant trente peuples divers,
« D'un déluge nouveau menace l'Univers. »
Et mille autres rumeurs, que souvent elle invente,
Découlent à grands flots de sa bouche écumante.
Aux portes de la ville elle reçoit les bruits,
Et dans Rome aussitôt colporte ses récits.

sur cette comète ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Suivant les astrologues anciens et modernes, ces astres, ou plutôt ces globes enflammés, présageaient la ruine d'un vaste empire. Que l'on ne soit pas étonné de m'entendre dire : *les astrologues modernes*. N'a-t-on pas prédit de notre temps, après l'événement s'entend, que la comète de 1811 était un signe visible de la colère de Dieu, et présageait la ruine d'un vaste empire et la chute d'un grand personnage?

[b] *Cent villes englouties*. C'est encore une preuve, dit Achaintre, que cette satire a été écrite sous le règne de Trajan. C'est encore le sentiment de Juste-Lipse. Le tremblement de terre qui eut lieu à Antioche; les noms de Celsus, d'Archigène qui vivaient sous ce prince; l'expédition contre les Parthes et les Arméniens, tout rend vraisemblable l'opinion de ces deux commentateurs. Or, je demande maintenant si à quatre-vingts ans on peut écrire ainsi? Cette satire annonce qu'elle a été écrite quand Juvénal était dans toute la force de son talent; ce ne fut donc qu'après son exil ou son voyage en Egypte qu'il composa ses ouvrages. Nous verrons bientôt que la septième était postérieure à la satire des femmes, donc elle n'a pas été écrite sous le règne de Domitien. Avis à M. de La Harpe.

[c] *Nyphate*. Les anciens géographes ne font point mention d'un fleuve nommé *Nyphate*; mais ils parlent de la montagne Nyphate dans la chaîne du Taurus, en Arménie, où le Tigre prend naissance; ainsi il est vraisemblable que c'est de ce dernier fleuve que parle Juvénal, et qu'il lui donne le nom de Nyphate, qu'il portait peut-être à sa source.

Nec tamen id vitium magis intolerabile, quàm quæ
Vicinos humiles rapere, et concidere loris
Exorata solet; nam si latratibus alti
Rumpuntur somni : fustes hùc ocyùs, inquit,
Adferte, atque illis dominum jubet antè feriri,
Deindè canem. Gravis occursu[124], teterrima vultu,
Balnea nocte subit; conchas, et castra moveri
Nocte jubet; magno gaudet sudare[125] tumultu,
Cùm lassata gravi ceciderunt brachia massâ,
Callidus et cristæ digitos impressit aliptes,
Ac summum dominæ femur exclamare[126] coegit.
Convivæ miseri intereà somnoque fameque
Urgentur. Tandem illa venit rubicundula totum
Oenophorum[127] sitiens, plenâ quod tenditur urnâ
Admotum pedibus de quo sextarius alter
Ducitur ante cibum, rabidam facturus[128] orexim.
Dùm redit, et loto terram ferit intestino,
Marmoribus rivi properant, aut lata Falernum

[a] *On dirait une armée.* Les mœurs, dit Raynal, suivent toujours le cours du luxe. Quand toutes les richesses du monde furent accumulées dans Rome, il arriva ce qui de nos jours est arrivé au Mexique : les femmes furent servies dans l'intérieur par des milliers d'esclaves, et ne parurent en public qu'avec un cortége réservé parmi nous à la majesté royale. Quelques successeurs d'Auguste firent bien des lois somptuaires; mais à quoi bon ces édits quand on voyait des citoyens dépenser quatre millions de sesterces en couronnes de soie, et cinq à six millions en essences et en parfums ?

[b] *Ses bras.* Les Romains avaient presque en tout imité les Orientaux; ils avaient tout adopté, mœurs, usages, habitudes. Lisez Savari, description des bains modernes au Caire, et dans lady Montague, la description des bains des femmes à Constantinople. Le passage était difficile à rendre en français; je l'avais traduit plus littéralement que je ne le pré-

Mais fléau des voisins, atroce, inexorable,
La femme acariâtre est bien moins supportable.
Les cris d'un animal ont osé l'éveiller :
« Esclaves, fustigez le maître le premier,
« Et puis le chien, dit-elle. » Humaine créature !
Va-t-elle au bain la nuit, quelle horrible figure !
On dirait une armée [a] à voir son attirail.
Le plaisir de suer exige un long travail ;
Ses bras [b] sont fatigués et trompent l'impudique.
Mais le baigneur connaît les goûts de la cynique ;
Il survient, la soulage, et sa divine main
Procure à la beauté tous les plaisirs du bain.
Chez elle, en l'attendant, le malheureux convive
S'endort ou meurt de faim ; cependant elle arrive,
La figure vermeille et le palais brûlant :
« Esclave, l'œnophore ? « Et d'un vin pétillant,
Deux fois la coupe pleine à sa bouche est portée ;
Deux fois sur le parquet la liqueur rejetée,
Lave son estomac et provoque la faim [c] ;
En torrens sur le marbre on voit couler le vin.
Telle que le serpent noyé dans le Falerne [d],

sente au public ; mais après une longue et mûre réflexion, j'ai pris le parti de faire un sacrifice à la langue, et ce n'est pas le premier.

[c] Sénèque, dans une lettre à Lucilius, parlant de l'intempérance des femmes, dit *edunt ut vomant*, etc. Cette détestable habitude, dont Cicéron dans sa seconde philippique fait le tableau le plus dégoûtant, s'était introduite à Rome bien avant César. Il y avait dans les palais et dans les grandes maisons une salle destinée aux vomissemens, et des esclaves chargés de la propreté des lieux et du soin des ustensiles nécessaires.

[d] *Falernum*. Voyez dans Silius Italicus l'origine du vin de ce nom. Falerne était une montagne de Campanie, fertile en vins délicieux. Pline, liv. 16, chap. 6, fait mention de l'excellence de ce vin, de quelle manière on le préparait ; et dans son livre 22e, chap. 1, il en fait le plus grand éloge, comme d'un vin généreux, et ne pouvant occasioner aucune espèce de dérangement. On ne connaît plus cette espèce de vin en Italie.

Pelvis olet [129] : nam sic, tanquàm alta in dolia longus
Deciderit serpens, bibit, et vomit. Ergò maritus
Nauseat, atque oculis bilem substringit opertis.
Illa tamen gravior, quæ cùm discumbere cœpit,
Laudat Virgilium [130], perituræ ignoscit Elisæ,
Committit vates et comparat, indè Maronem,
Atque aliâ parte in trutinâ suspendit Homerum.
Cedunt grammatici, vincuntur rhetores, omnis
Turba jacet; nec causidicus, nec præco loquatur,
Altera nec mulier; verborum tanta cadit vis,
Tot pariter pelves [131], tot tintinnabula dicas
Pulsari. Jam nemo tubas, nemo æra fatiget:
Una laboranti poterit succurrere lunæ.
Imponit finem sapiens [132] et rebus honestis.
Nam quæ docta nimis cupit, et facunda videri,

[a] *Imitation :*

Mais qui vient sur ses pas? C'est une précieuse,
Reste de ces esprits jadis si renommés,
Que d'un coup de son art Molière a diffamés...
Au mauvais goût public la belle fait la guerre,
Plaint Pradon opprimé des sifflets du parterre,
Rit des vains amateurs du grec et du latin,
Dans la balance met Aristote et Cotin;
Puis, d'une main encor plus fine et plus habile,
Pèse sans passion Chapelain et Virgile;
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvretés,
Mais pourtant confessant qu'il a quelques beautés, etc.

BOIL. Sat. x.

[b] *Pour secourir la lune.* Quelques traducteurs ont rendu mal le latin, par *lune éclipsée ;* ce n'est pas là le sens de l'auteur, mais bien la *lune en souffrance.* Les anciens avaient beaucoup d'astrologues et peu d'astronomes; et il faut avouer que le règne des premiers a été de fort longue durée, nous en apercevons encore quelques traces. Les hommes éclairés avaient à Rome secoué les préjugés populaires; mais ils avaient beau rire, leurs oreilles étaient toujours déchirées par l'infernal charivari qu'occasionait une éclipse de lune. C'était par le son des trom-

Elle boit et vomit... Mais, dans cette caverne,
Que fait l'époux ? L'époux, indigné, furieux,
Pour cacher son dépit bâille et ferme les yeux.
Plus incommode encor, à peine est-elle à table[a],
La savante s'écrie : « O poëte admirable !
« O cygne de Mantoue ! et toi belle Didon,
« Tu péris ; mais ta faute est digne de pardon. »
Elle prend la balance, et cette main débile
D'un côté place Homère et de l'autre Virgile.
Cédez, grammairiens, hérauts, femmes, rhéteurs ;
Cédez-lui la victoire, avocats, orateurs.
Que de mots ! l'on croirait entendre cent clochettes,
Dix bassins gémissant sous les coups de baguettes.
Laissez là vos clairons, à quoi bon tout ce bruit?
Pour secourir la lune[b] elle seule suffit.
Du Parnasse à l'école, ou dans l'académie ;
Tu veux paraître docte... achève la folie,
Endosse le manteau, sacrifie à Sylvain[c] ;

pettes, des chaudrons, des bassins frappés avec des baguettes, que l'on croyait empêcher Phébé d'être séduite et entraînée sur la terre par les charmes des magiciennes. On croyait encore qu'un énorme dragon attaquait dans cette circonstance la lune; et, par cet effroyable vacarme, on pensait mettre en fuite le dragon. Nous rions de tant de simplicité : eh bien, examinons-nous, et voyons si la postérité ne pourra pas un jour rire à nos dépens? Ah! si jamais quelques mémoires arrivent jusqu'à elle, pourra-t-elle croire qu'un peuple si superstitieux ait fait tant de progrès dans les vastes carrières de la philosophie et des sciences exactes?

[c] Les tuniques des orateurs (dit Quintilien, livre XI) ne doivent guère descendre au-dessous du genou; celles qui vont jusqu'aux talons appartiennent aux femmes; il n'y a guère que les militaires qui les portent plus hautes. Comme les poëtes et les philosophes se plaisaient dans la retraite, et qu'ils préféraient le silence des forêts au tumulte des villes, les anciens prétendaient que ces hommes lettrés devaient sacrifier des victimes à Sylvain, auquel ils devaient leurs productions les plus sublimes. Cette interprétation de Jouvency me paraît supérieure à celle d'Achaintre.

Crure tenùs medio tunicas succingere debet,
Cædere Silvano porcum, quadrante lavari.
Non habeat matrona, tibi quæ juncta recumbit,
Dicendi genus, aut curtum sermone rotato
Torqueat enthymema [133], nec historias sciat omnes :
Sed quædam ex libris et non intelligat. Odi
Hanc ego, quæ repetit, volvitque Palæmonis artem,
Servatâ semper lege, et ratione loquendi,
Ignotosque mihi tenet antiquaria [134] versus;
Nec curanda viris opicæ castigat amicæ
Verba. Solœcismum liceat fecisse marito.
Nil non permittit mulier sibi, turpe putat nil,
Cùm virides gemmas collo circumdedit, et cùm
Auribus extensis magnos commisit [135] elenchos.
Intolerabilius nihil est quàm femina dives.

[a] *Loin d'elle.* Il faudrait citer ici cent vers des *Femmes savantes* de Molière. Mais il faut savoir mettre des bornes au désir que l'on éprouve quand il s'agit de la comparaison des mœurs. Nous nous contenterons de citer les vers suivans :

Nos pères, sur ce point, étaient gens très-sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs.
Elles veulent écrire et devenir auteurs;
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde.

FEMMES SAVANTES, acte 1, scène 7.

[b] *Qui d'un mot suranné.* Si ces femmes savantes existaient à Rome, elles étaient au moins en petit nombre, si toutefois il nous est permis d'en juger d'après les écrits qui sont parvenus jusqu'à nous. Mais à la renaissance du goût et des lettres à Paris, elles furent en si grand nombre, que Molière, dans ses *Femmes savantes*, s'est vu dans la nécessité de les ridiculiser, afin de diminuer l'influence qu'avait acquise l'hôtel de Rambouillet. Voici un des traits de l'auteur comique que l'on peut mettre en parallèle avec le tableau de Juvénal :

Donne le quart d'un as pour le prix de ton bain.
Ne permets pas aussi qu'en savante matrone,
A l'art de raisonner ton épouse s'adonne.
Loin d'elle [a] syllogisme, enthymème écourté;
Que les fastes transmis à la postérité,
Ou que l'histoire enfin ait des secrets pour elle.
Je hais de Palémon l'écolière éternelle,
Qui du maître observant les pointilleux avis,
Ne parle que grammaire, et qu'en termes choisis.
Des vieux vers l'antiquaire aimant la mélodie
Vivement apostrophe une ignorante amie,
Qui d'un mot suranné [b] se sert ainsi que nous.
Qu'un solécisme au moins soit permis à l'époux!
Une femme se croit au rang des sept merveilles,
Quand l'épaisse émeraude [c] allonge ses oreilles;
Lorsqu'autour de son cou serpentent les rubis,
Elle ne rougit plus et se croit tout permis.
Et comment supporter cette femme opulente,

. . . . C'est à vous que je parle, ma sœur:
Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville.

[c] *Quand l'épaisse émeraude.* « Les dames romaines se glorifiaient, « dit Pline le naturaliste, de suspendre à leurs oreilles deux, trois, « quatre pesantes pierres précieuses. » « Les dames, non contentes d'en « mettre à leurs doigts, à leurs oreilles, portaient encore à leurs pieds « des émeraudes et des diamans, ajoute Quintilien. » Cette mode ne m'étonne pas: n'avons-nous pas vu dans Paris, à l'hôtel Longueville, le même scandale? Mais Sénèque, que dit-il? « Je connais des femmes « qui portent à leurs oreilles deux ou trois patrimoines. Voyez les perles « entassées les unes sur les autres, pendre de leurs oreilles accoutumées « à cet énorme poids. Des femmes, cette folie a passé jusqu'aux hom- « mes. » Il faut ici joindre quelques vers de Gilbert:

Son front luit étoilé de mille diamans;
Et mille autres encor effrontés ornemens

Intereà fœda adspectu, ridendaque multo
Pane tumet facies, aut pinguia Poppæana [136]
Spirat, et hìnc miseri viscantur [137] labra mariti.
Ad mœchum veniet lotâ cute. Quandò videri
Vult formosa domi? mœchis foliata [138] parantur.
His emitur quidquid graciles hùc mittitis Indi.
Tandem aperit vultum, et tectoria prima reponit:
Incipit agnosci, atque illo lacte fovetur,
Propter quod secum comites educit asellas,
Exul hyperboreum si dimittatur ad axem.
Sed quæ mutatis inducitur, atque fovetur
Tot medicaminibus, coctæque siliginis offas
Accipit et madidæ, facies dicetur [139], an ulcus?

Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles;
Les arts pour l'embellir ont uni leurs merveilles.
Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
Malgré cet appareil d'un luxe héréditaire,
Cloris, on le prétend, se montre populaire;
Oui, déposant l'orgueil de ses douze quartiers,
Madame, en ses amours, déroge volontiers.

Voilà un tableau digne de Juvénal : tel est le langage de la satire des mœurs. Des traits si vigoureusement lancés ne peuvent que produire un effet terrible dans l'âme de la corruption, supposé que la corruption ait encore une âme.

[a] *Imitation de la coquette par Boileau*, sat. x :

Mais que deviendras-tu, si, folle en son caprice,
N'aimant que le scandale et l'éclat dans le vice,
Bien moins pour son plaisir que pour t'inquiéter,
Au fond peu vicieuse, elle aime à coqueter?....
Ce n'est que pour toi seul qu'elle est fière et chagrine;
Aux autres elle est douce, agréable, badine;
C'est pour eux qu'elle étale et l'or et le brocart;
Que chez toi se prodigue et le rouge et le fard.

[b] *Autre imitation, même satire :*

Si tu veux posséder ta Lucrèce à ton tour,
Attends, discret mari, que la belle en cornette,
Le soir, ait étalé son teint sur sa toilette;

Dont le pain rend la face et difforme et plaisante?
Les parfums de Poppée inondent ses appas [a].
Ta bouche à cette glu ne se prend-elle pas?
Trop malheureux époux!!! cherche-t-elle à te plaire?
Mais doit-elle se rendre auprès d'un adultère;
Vois, quels préparatifs! on ne ménage plus
L'aromate qui naît aux rives de l'Indus:
Enfin l'appareil tombe et la croûte est levée [b];
On reconnaît les traits de la face étuvée;
C'est alors qu'à grands flots on voit couler le lait.
Aux bords du Tanaïs si César [c] l'exilait,
Pour fournir la liqueur qu'exige ce manége,
Cent ânesses [d] au moins formeraient son cortége.
L'on s'écrie, en voyant ce visage masqué,
Par mille ingrédiens ce front sophistiqué:
Est-ce donc un visage? Est-ce donc un ulcère?

Et dans quatre mouchoirs, de sa beauté salis,
Envoie au blanchisseur ses roses et ses lis.

« Voyez la différence des mœurs et des usages, dit le grave Achaintre: « à Rome, du temps de Juvénal, les dames se rendaient sous les portiques d'Isis, le visage et les traits bien lavés, bien nettoyés; et, « pendant la nuit, on plaçait sur la figure un masque composé de pain « mouillé et de parfums. A Paris, au contraire, c'est la nuit que les « Françaises quittent le masque pris pendant le jour. »

[c] *Si César.* Bientôt nous prouverons, de la manière la plus évidente, que la satire contre les femmes a été écrite sous Trajan; et cette preuve une fois admise, il sera facile de conclure que le César dont parle ici Juvénal est Trajan lui-même, qui, fatigué des excès auxquels se livraient les femmes romaines, menaça d'exil les plus dépravées. Quiconque connaît bien le caractère de cet empereur doit être persuadé que ce prince, ami de la vérité, n'eût point laissé circuler la satire contre les femmes, écrite sous son règne, s'il n'avait pas cru que c'était le véritable moyen de les arracher à leurs folies, à leurs turpitudes.

[d] *Cent ânesses.* Hyperbole, hyperbole, s'écriera-t-on! Voici un fait historique: Quand Poppée sortait de Rome pour aller à la campagne, elle était suivie de cinquante ânesses qui lui fournissaient le lait ordinaire pour imbiber le pain qu'elle appliquait la nuit sur sa figure et sur les autres parties de son corps. (Voyez Suétone, *Vie de*

Est pretium curæ penitùs cognoscere, toto
Quid faciant agitentque die. Si nocte maritus
Aversus jacuit, periit libraria [140], ponunt
Cosmetæ [141] tunicas, tardè venisse Liburnus
Dicitur, et pœnas alieni pendere somni
Cogitur. Hìc frangit ferulas [142], rubet ille flagellis,
Hîc scuticâ. Sunt quæ tortoribus annua præstent.
Verberat, atque obiter faciem linit; audit amicas,
Aut latum pictæ vestis considerat aurum,
Et cædit; longi relegit transversa diurni,
Et cædit, donec lassis cædentibus, EXI
Intonet horrendum, jam cognitione peractâ [143].
Præfectura domûs Siculâ non mitior aulâ [144].
Nam si constituit, solitoque decentiùs optat

*Néron.*) C'est à cette impératrice que les dames romaines durent l'invention du cataplasme.

[a] *Imitation de Boileau, dixième satire :*

Laisse-t-elle un moment respirer son époux,
Ses valets sont d'abord l'objet de son courroux;
Et sur le ton grondeur lorsqu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue!

[b] *Imitation de Boileau, dixième satire :*

Ai-je offert à tes yeux ces tristes Tisiphones,
Ces monstres pleins d'un fiel que n'ont point les lionnes;
Qui prenant en dégoût les fruits nés de leur flanc,
S'irritent, sans raison, contre leur propre sang;
Toujours en des fureurs que les plaintes aigrissent,
Battant dans leurs enfans l'époux qu'elles haïssent;
Et font de leur maison, digne de Phalaris,
Un séjour de douleur, de larmes et de cris?

Je laisse au littérateur à examiner attentivement ces deux tableaux, c'est-à-dire, celui de Juvénal et celui du satirique français. Quels contrastes dans le premier! comme ils sont bien amenés! Quelles sont les occupations de la femme cruelle, pendant que le bourreau s'épuise en frappant l'esclave? Quels traits vigoureux! toujours vraisemblables, ils ne sortent jamais des règles prescrites par la nature! Quelle situation

Examinons l'emploi d'une journée entière;
Et ce détail, Posthume, est assez curieux.
Malheur à l'intendante, au valet paresseux,
Si l'époux a dormi sans rien dire à la dame[a]!
De colère un retard la transporte, l'enflamme;
L'esclave paîra cher le sommeil du mari :
Déjà le bâton siffle, et de sang est rougi;
A l'année un bourreau, gagé par la cruelle,
Frappe.... Elle considère une mode nouvelle;
Elle écoute une amie, elle adoucit ses traits...
Il redouble... Elle lit des mémoires secrets,
L'anecdote du jour, le succès d'une intrigue...
Il frapperait encor... Mais enfin la fatigue
A désarmé son bras.... Malheureux, sors d'ici;
Sors, dit-elle en fureur... quand son livre est fini!
Quel antre! est-ce là cour du tyran d'Agrigente[b]?
Chez la déesse Isis[c], femme assez complaisante,

vraiment dramatique! Et cette fin, *Horrendum exi*, ne nous frappe-t-elle pas d'admiration?

[c] *Isis, femme assez complaisante.* Sous le consulat de Glabrion, les magistrats, indignés des désordres qui se commettaient dans le temple d'Isis, qui, assez éloigné de la ville, offrait aux corrupteurs un asile assuré, prirent la résolution de le détruire; mais Auguste, ce prétendu restaurateur des mœurs et de la décence, le fit relever; et bien plus, sous son règne, chaque contrée de Rome eut son temple d'Isis et ses mystères. L'anecdote de Mendus va nous prouver quelle était la décence qui régnait dans ces mystères rétablis par Octave. Josephe, dans son huitième livre des *Antiquités*, rapporte que les prêtres de cette déesse, séduits et corrompus par le jeune Mendus, firent entendre à Pulchérie, femme honnête et de mœurs très-pures, dont Mendus était éperdument amoureux, qu'Osiris voulait jouir avec elle de toutes les prérogatives d'un mari; et, comme on s'en doute bien, l'Osiris fut l'amant. Tibère condamna à mort quelques-uns de ces prêtres, et fit raser leurs temples : mais après sa mort, que dis-je, pendant son séjour à Caprée, ils furent tous reconstruits; et leurs temples, dit un auteur moderne, étaient les lieux où les femmes galantes faisaient plus volontiers leurs stations. Hé bien, M. de La Harpe, voilà votre Auguste encore accusé d'avoir cherché à corrompre les mœurs, et c'est un écrivain que vous

Ornari, et properat, jamque exspectatur in hortis,
Aut apud Isiacæ potiùs sacraria lenæ [145];
Disponit crinem, laceratis ipsa capillis,
Nuda humeros Psecas infelix, nudisque [146] mamillis.
Altior hic quare cincinnus? taurea punit
Continuò flexi crimen, facinusque capilli.
Quid Psecas admisit? quænam est hìc culpa puellæ,
Si tibi desplicuit nasus tuus? altera lævum
Extendit, pectitque comas, et volvit in orbem.
Est in consilio matrona, admotaque lanis
Emeritâ [147] quæ cessat acu; sententia prima
Hujus erit; post hanc, ætate, atque arte minores
Censebunt, tanquàm famæ discrimen agatur,
Aut animæ: tanta est quærendi cura decoris!
Tot premit ordinibus, tot adhùc compagibus altum
Ædificat caput. Andromachen à fronte videbis:

aimez, c'est Josephe qui l'assure. Mais attendez encore, j'ai d'autres preuves en main, et je suis décidé à vous les présenter dans les notes de la huitième satire; vous verrez comme j'ai été retenu dans mon introduction en parlant de ce monstre.

[a] *Dispose.* Les Valois ici sont d'accord avec Achaintre sur la coiffure des dames romaines. Juste-Lipse, avant eux, était entré dans les plus grands détails, et avait prouvé, d'après la coiffure de ces dames, que la sixième satire de Juvénal avait été écrite sous Trajan. Aux argumens de Juste-Lipse, se joignent les médailles conservées au Muséum de Paris: celles de Julie, fille d'Auguste, de Messaline, de Julie, fille de Titus, de Domitia, épouse de Domitien, présentent la chevelure entortillée autour de la tête, ou bien ondoyante, ou liée derrière la tête en forme de conque ou de cône. Mais prenez Juvénal et comparez le passage de cette satire avec les têtes de Plotine, épouse de Trajan; de Matidie, sa fille; de Marcienne, sa sœur; de Sabine, épouse d'Adrien; enfin, avec la tête des Faustines, et vous trouverez les cheveux tels que les dépeint le poëte. La conclusion est trop facile à tirer pour s'appesantir encore sur des preuves aussi évidentes. Donc la plupart des sa-

Dans ses jardins, la dame a-t-elle un rendez-vous?
Au plus tôt, ses habits, ses parfums, ses bijoux;
Et Psecas, dans l'état que la fit la nature,
Vient, les cheveux épars, polir sa chevelure.
Une boucle inégale!!! O l'horrible forfait!!!
Sur Psecas aussitôt pleuvent les coups de fouet.
De cette infortunée, eh! quel est donc le crime?
D'un œil qui te déplaît doit-elle être victime?
Arrive une autre esclave, et son doigt plus heureux
Dispose[a], roule, arrange et polit les cheveux.
Au conseil aussitôt, l'intendante émérite
Prononce la première; et la foule à sa suite,
Chacune, d'après l'âge et les talens acquis,
Avec plus d'importance émettra son avis
Qu'un juge prononçant sur l'honneur et la vie.
La femme cherche à plaire, et c'est là sa folie;
De ce besoin naquit cet art majestueux
Qui bâtit sur sa tête une tour en cheveux[b].
En face, Astyanax la prendrait pour sa mère;

tires de Juvénal ont été écrites sous Trajan; donc il était, à cette époque, dans la force de son talent; donc il n'avait pas quatre-vingts ans quand il revint d'Égypte, à la mort de Domitien; donc la vie de Juvénal, par Suétone, est apocryphe, etc.

[b] On connaît le vers de Boileau : *Bâtit de ses cheveux l'élégant édifice*. Sous Louis XIV, la coiffure des femmes n'était point ridicule, du moins si l'on en juge par les portraits qu'nous restent de madame de Sévigné, de Ninon de Lenclos, de Deshoulières, etc. Mais, sous Louis XV, rien de plus plaisant et de plus comique que les vêtemens de nos dames avec leurs immenses paniers, avec ces bastions construits sur leurs têtes, tantôt en talus, tantôt en angle obtus, tantôt en fer à cheval; des boucles en forme de canons accompagnaient ces retranchemens, auxquels il ne manquait que les embrâsures. Le bon goût a expulsé toutes ces modes bizarres; ne reparaîtront-elles plus? Je n'en sais rien; tant de monde se trouve intéressé à ressusciter les antiques usages: les paniers ne me surprendraient pas, voire même les croisades. Revenons à Juvénal qui a fourni l'idée à Boileau : en l'adoptant, ce dernier l'a appliquée aux mœurs et aux habitudes de son temps. Un traducteur doit être plus sévère et plus exact: ce ne sont point des ta-

Post minor est ; credas aliam [148]. Cedo, si breve parvi
Sortita est lateris spatium, breviorque videtur
Virgine Pygmæâ, nullis adjuta [149] cothurnis,
Et levis erectâ consurgit ad oscula plantâ.
Nulla viri cura intereà, nec mentio fiet
Damnorum [150] : vivit tanquàm vicina mariti;
Hoc solo propior, quòd amicos conjugis odit,
Et servos : gravis est rationibus [151].

Ecce furentis
Bellonæ, matrisque Deûm chorus intrat, et ingens
Semivir, obscœno facies reverenda minori,
Mollia qui ruptâ secuit genitalia testâ
Jam pridem, cui rauca cohors, cui tympana cedunt

bleaux modernes, mais d'anciens tableaux qu'il copie ; les couleurs du temps ne feraient que travestir les personnages. Cette note suffira sans doute pour justifier ma manière de traduire ce passage. Qu'y a-t-il d'étonnant que les Romaines aient eu des tours sur leurs têtes, quand les Françaises y ont mis des places fortes ?

[a] *Née aux bords du Strymon*, fleuve de la Thrace, sur les bords duquel habitaient, dit-on, les Pygmées. Mais que sont devenus tous ces Pygmées dont nous parlent Pline, Aristote, Aulu-Gelle ? Les Lapons sont les seuls Pygmées de l'univers connu. Il n'en existe plus en Thrace ; et les montagnes au nord de la Perse et de l'Inde ont toujours été habitées par les Tatars, hommes robustes, vigoureux, et plus grands que les Européens. Les plus grands philosophes ne cesseront donc pas de nous débiter pompeusement des fables ? qu'ils laissent ce privilége aux voyageurs et aux compilateurs des voyages. Dans nos temps même on a renouvelé cette fable des Pygmées, et le *Mercure Galant* du mois d'avril 1688 inséra tout entière la narration du Rochellois *Gabaret*, qui avait trouvé des Pygmées dans l'Amérique méridionale. Quel Pygmée qu'un Bolivar !

Mais, pour bien la juger, voyez-la par derrière.
Ne semble-t-elle pas née aux bords du Strymon [a] ?
O le plaisant tableau de voir cet embryon,
Qu'en marâtre cruelle a traité la nature,
Dédaignant du héros la tragique chaussure,
Se dresser sur ses pieds, et ravir à l'amant
Quelques légers baisers cueillis rapidement!
Sur le sort d'un époux quelle femme inquiète [b]
Daigne parler de l'or qu'absorbe sa toilette?
Sur le pied de voisine elle vit avec lui.
Mais faut-il aux cliens enlever un appui,
Maltraiter son esclave, achever sa ruine?
C'est alors seulement qu'elle est plus que voisine.
Des prêtres [c] de Bellone un essaim furieux
Accompagne chez elle un Galle monstrueux.
Cet homme n'est plus homme, et la foule révère
Un chef qui s'est privé du plaisir d'être père.
Il porte la tiare, et ce nouvel Atys [d]

[b] Gilbert dit, en peignant les mœurs du dix-huitième siècle :

Qui blâmerait ces nœuds? L'hymen n'est qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode,
Où chaque époux, brûlé d'adultères désirs,
Vit, sous le même nom, libre dans ses plaisirs.

[c] *Des prêtres.* Ici commence le portrait de la superstitieuse que notre célèbre critique a remplacé par celui de la dévote. Nous n'établirons point de comparaison, et pour cause; mais si le lecteur veut prendre la peine de comparer, il verra d'un côté la fausse dévotion ridiculisée, de l'autre la superstition attaquée avec cette énergie qui part d'une âme vraiment indignée, quand elle voit avilir sous ses yeux la plus noble créature qui soit sortie des mains de l'Être suprême.

[d] *Atys* était un jeune berger phrygien qui se mutila, dit Catulle, dans je ne sais quel transport de rage. Voyez dans *Lucien* de quelle manière les jeunes initiés, dans un moment de fureur, se privaient d'un sens qui les rendait inutiles à l'espèce humaine. Le chef de ces Corybantes était ordinairement vêtu en femme, avec une tunique et un manteau qui lui descendaient jusqu'aux talons; il portait sur la poitrine un collier d'où pendaient deux têtes d'Atys, sans barbe, et couvertes du bonnet phrygien.

Plebeia, et Phrygiâ vestitur bucca tiarâ;
Grande sonat, metuique jubet septembris et austri
Adventum, nisi se centum lustraverit ovis,
Et xerampelinas [152] veteres donaverit ipsi,
Ut quidquid subiti et magni discriminis instat,
In tunicas eat [153], et totum semel expiet annum.
Hybernum fractâ glacie descendet in amnem,
Ter matutino Tiberi mergetur, et ipsis
Vorticibus timidum caput abluet: indè superbi
Totum regis agrum nuda [154], ac tremebunda cruentis
Erepet genibus. Si candida jusserit Io,
Ibit ad Ægypti finem, calidâque petitas
A Meroe [155] portabit aquas, ut spargat in ædem
Isidis, antiquo quæ proxima surgit ovili [156].

[a] *Craignez.* Ne nous moquons pas tant des superstitions des anciens. Jetons un coup d'œil sur ce qui s'est passé à Paris dans le dix-huitième siècle : des femmes s'y faisaient fouetter, se faisaient donner des coups de bûche sur l'estomac; on les conduisait devant un grand feu sans qu'elles se brûlassent; on enfonçait des épées dans leurs chairs sans les blesser; un maître d'école même se fit mettre en croix. Les Corybantes n'allaient point jusque-là, et plût au ciel que toutes les superstitions eussent fini dans le monde par une plaisanterie, comme celle du cimetière Saint-Médard!

[b] Horace avait été témoin d'une semblable superstition. Il dit dans sa troisieme satire, liv. 2 :

*Frigida si puerum quartana reliquerit, illo*
*Manè die, quo tu indicis jejunia, nudus*
*In Tiberi stabit. Casus medicusve levarit,*
*Ægrum ex præcipiti mater delira necabit*
*In gelidâ fixum ripâ, febrimque reducet.*

Mais est-ce par des antithèses qu'il faut attaquer la superstition? Voyez le tableau de Juvénal; quelle haine profonde il vous inspire! que le langage de la superstition est vil et abject dans la bouche de l'Archigalle! Boileau lui-même, en rendant ridicule son directeur de cous-

Voit tous les Phrygiens à ses ordres soumis.
« Craignez, craignez [a], dit-il d'une voix emphatique,
« Le retour de septembre et les vents du tropique.
« Cent œufs expieront un siècle de tourmens.
« A l'immortelle Isis offrez vos vêtemens;
« Et les dieux infernaux, contens de cet hommage,
« Un an de votre tête éloigneront l'orage. »
Tantôt dans son effroi, bravant les aquilons,
Ta femme, au bord du Tibre, écarte les glaçons [b],
Et plonge par trois fois sa tête intimidée;
De là, par son tyran la victime guidée,
Sur ses genoux sanglans [c] et la stole à la main,
Se traîne en frissonnant jusqu'au champ de Tarquin...
Le fourbe lui dit-il : « Pars, Io [d] te l'ordonne; »
Tu verras obéir l'imbécile matrone,
Et rapporter des lieux où régna Sérapis
Une eau digne du temple et de l'autel d'Isis:

cience, a-t-il rendu quelques services à la société? Au contraire, après ce sarcasme, n'a-t-on pas vu le règne de *Letellier* et les dragonades?

[c] *Sur ses genoux sanglans.* Rite superstitieux dont parle Tibulle; mais Sénèque, dans son *Traité de la vie heureuse*, chap. 27, nous fait le tableau de quelques autres superstitions qui, de nos jours, se sont renouvelées. Qui se serait douté, par exemple, que les anciens eussent *leurs flagellans*? « L'une, dit le philosophe, habile à déchirer ses « membres, ensanglante de sa propre main ses bras et ses épaules; « l'autre, rampant sur ses genoux, se traîne et pousse d'horribles hur- « lemens. » Le tableau de Juvénal est-il hyperbolique? Que l'on daigne examiner attentivement celui du philosophe et celui du poëte.

[d] *Io*, fille d'Inachus, fut métamorphosée en génisse blanche par Jupiter qui voulait la soustraire à la vigilante jalousie de Junon; arrivée en Égypte, elle reprit son ancienne forme et épousa Osiris. Les Égyptiens se passionnèrent pour elle, au point qu'après sa mort ils la mirent au rang des divinités, et l'invoquèrent sous le nom d'Isis; on établit même en son honneur des jeux que l'on nomma Isiaques. Telle n'était point la doctrine des prêtres des initiés en Égypte: ce furent les Grecs qui inventèrent cette fable, et les Dactyles, Corybantes ou Bohémiens en firent néanmoins leur profit. L'intérêt, la passion ou l'ignorance n'ont jamais rien trouvé d'absurde.

Credit enim ipsius dominæ se voce moneri.
En animam, et mentem [157], cum quâ Dii nocte loquantur!
Ergò hìc præcipuum summumque meretur honorem,
Qui grege linigero [158] circumdatus, et grege calvo,
Plangentis populi currit derisor Anubis.
Ille petit veniam, quotiès non abstinet uxor [159]
Concubitu, sacris observandisque diebus;
Magnaque debetur violato pœna Cadurco [160],
Et movisse caput visa est argentea serpens [161].
Illius lacrymæ meditataque murmura præstant,
Ut veniam culpæ non abnuat, ansere magno
Scilicet, et tenui popano corruptus Osiris [162].

Quùm dedit ille locum, cophino [163] fœnoque relicto
Arcanam Judæa tremens mendicat in aurem,
Interpres legum Solimarum, et magna sacerdos [164]

[a] *Pour qu'avec lui.* Pourquoi donc les femmes n'auraient-elles pas eu cette passion? Ce génie supérieur, ce grand homme, d'après M. de La Harpe, Octave n'avait-il pas aussi des visions? Voici ce que Suétone rapporte de ce dictateur : « Il crut voir en songe Jupiter se plaignant de ce qu'un dieu voisin lui enlevait ses adorateurs : il lui « répondit que ce voisin n'était auprès de lui qu'en qualité de portier. « A son réveil il vérifia le songe, et fit entourer de sonnettes le temple « de Jupiter-Tonnant. » Le voilà bien, cet homme qu'Horace et Virgile ont mis au rang des dieux. Ne devrait-on pas dire avec Juvénal : O le sublime esprit pour gouverner le monde!

[b] *D'Anubis.* Juvénal donne le nom d'Anubis au Galle, parce qu'il joue le rôle d'interprète ou de Mercure entre Isis et la femme superstitieuse. En effet, Anubis, fils d'Osiris, était chez les Égyptiens ce que Mercure était chez les Grecs, le messager des dieux; on le représentait sous la forme d'un homme, mais avec la tête d'un chien qui sort la langue, comme ces animaux la sortent quand ils sont fatigués de courir ou qu'ils ont soif.

Temple, hélas ! trop voisin d'une auguste chaumière !
Et ne croit-elle pas que l'immortelle mère
Daigne la visiter ? Rare et sublime esprit,
Pour qu'avec lui [a] les dieux s'entretiennent la nuit !
De cet ignoble chef ta femme tributaire
Se prosterne à ses pieds ; elle honore et révère
Ce rival d'Anubis [b], qui, prophète imposteur,
Court affliger le peuple et rit de sa frayeur.
Dans les jours solennels consacrés à Cybèle,
Aux désirs de l'époux la femme cède-t-elle :
« Quoi ! du lit conjugal blesser la chasteté !
« Quel supplice infliger à tant d'impiété !
« Osiris, en voyant ce crime épouvantable,
« Agitait, furieux, sa tête redoutable.
« Mes prières, enfin, mes larmes l'ont ému :
« Méritez ce pardon avec peine obtenu,
« Par une offrande [c] honnête et digne de la grâce... »
Le devin disparaît... un autre prend sa place ;
Et du fond de ses bois la fille du Jourdain
Vient en secret ouvrir le livre du destin.
Prêtresse des forêts [d], l'oracle de Solime,

[c] *Par une offrande. Par un gâteau, par une belle oie*, dit le texte. J'ai cru devoir rendre cette pensée par une proposition générale qui, je le crois, indique aussi bien la cupidité du ministre d'Isis. Henninius prétend qu'il existe dans un cabinet de médailles, en Allemagne, une médaille représentant cet Archigalle chargé des prémices des fleurs et des fruits ; il porte suspendues à sa main quelques oies ; sur l'autre main il tient un de ces plats connus sous le nom de *quadra*, dans lequel est un de ces gâteaux auxquels on donnait le nom de *popanum*.

[d] *Prêtresse des forêts.* Domitien, comme on l'a vu dans la troisième satire, chassa tous les Juifs de Rome. Ils s'établirent dans la forêt d'Aricie ; ils y mendièrent, ils y brocantèrent, ils y prédirent l'avenir : sous ce dernier rapport, ils obtinrent d'abord auprès des dames romaines, presque toutes fort superstitieuses, quelque crédit ; mais l'avidité du gain les rendit odieux aux Corybantes ou Bohémiens, aux aruspices, aux astrologues, parce que les Juifs donnaient leur légère marchandise, c'est-à-dire leurs oracles, à bon marché. Pour avoir voulu

Arboris, ac summi fida internuntia cœli :
Implet et illa manum, sed parcius [165]. Ære minuto,
Qualiacumque voles, Judæi somnia vendunt.
Spondet amatorem [166] tenerum, vel divitis orbi
Testamentum ingens, calidæ pulmone [167] columbæ
Tractato, Armenius vel Commagenus haruspex [168];
Pectora pullorum rimatur, et exta catelli,
Interdùm et pueri : faciet quod deferat ipse.

Chaldæis sed major erit fiducia : quidquid
Dixerit astrologus, credent à fonte relatum
Ammonis, quoniàm Delphis [169] oracula cessant,
Et genus humanum damnat caligo futuri.
Præcipuus tamen est horum, qui sæpiùs exsul;

attirer à eux seuls tous les bénéfices de la superstition, ils perdirent tout, et leurs prédictions furent tellement décréditées, que les esclaves eux-mêmes n'en voulaient pas.

[a] *Un prophète.* Cicéron prétend que l'art d'augurer par le vol des oiseaux naquit en Phrygie, en Cilicie, en Arabie, parce que les peuples de ces contrées, presque tous bergers, parcourant l'hiver et l'été les plaines et les montagnes, examinaient attentivement le vol des oiseaux ainsi que leur chant, et leurs observations multipliées les mirent à même de juger, d'après le cri de quelques habitans de l'air, d'après la direction qu'ils prenaient, des approches d'une tempête, d'un ouragan, de la pluie ou d'une sécheresse. La superstition s'empara de cette découverte; et quand une fois elle se glisse dans une découverte quelconque, tout ce qu'elle pouvait offrir d'utile disparaît, et la superstition, après avoir lutté quelques instans, finit toujours par se rendre maîtresse du champ de bataille. Les Égyptiens et les Chaldéens, habitant des régions où le ciel est toujours serein, purent faire avec succès quelques observations astronomiques. La superstition s'empara encore de ces découvertes, et donna naissance à l'astrologie. Les Toscans habitant un climat orageux, immolaient souvent des victimes pour apaiser la colère des dieux, dont le tonnerre était, disaient-ils, le signe menaçant. Ces offrandes, qu'arrachait la crainte, ne furent d'abord que

Des volontés du ciel interprète sublime,
Cherche à remplir ses mains. Plus traitables qu'Isis,
Les Hébreux vous vendront leurs rêves à tout prix.
Que te présagent-ils ces poumons que manie
Un prophète [a] arrivé de la froide Arménie?
Il regarde et promet un riche testament,
Ou le bonheur suprême avec un tendre amant.
Mais lorsque de l'oiseau les entrailles rebelles
Ne lui répondent rien, sous tes mains criminelles
Un fils périt [b], barbare; et ce lâche imposteur,
Du crime conseillé, devient le délateur.
Fuis, devin subalterne, un Chaldéen s'avance:
La dame a mis en lui toute sa confiance;
Pour elle l'astrologue est l'oracle d'Ammon.
Car Delphes [c] n'entend plus le vainqueur de Python:
Un obscur avenir est le fruit de nos vices.
Que vois-je au premier rang, parmi ces aruspices?
Ce banni [d] qu'en Egypte, à grand prix, acheta

de simples sacrifices; mais la superstition vint encore étendre son empire sur ces innocentes cérémonies. Elle prétendit que l'on pouvait prédire l'avenir d'après l'inspection des entrailles, et l'on vit paraître les aruspices.

[b] *Un fils périt.* Un vieux scholiaste dit qu'Egnatius, ce prétendu philosophe stoïcien qui dénonça Bareas son disciple, instruisit dans l'art de la magie la fille du sénateur, et la dénonça ensuite à Néron, comme ayant sacrifié un jeune enfant pour consulter les entrailles de cette victime. L'empereur fit périr le père avec la fille. Ce fait ne se trouve point dans Tacite, ni dans aucun autre historien du temps; il n'en a pas moins été consigné dans le *variorum* de Pythée, imprimé en 1685.

[c] *Delphes.* Ici Juvénal attribue aux vices des hommes le silence des oracles. (Voyez Plutarque, *de defect. oraculorum.*) L'école d'Alexandrie avait mis au grand jour les fourberies des prêtres païens: cependant ils ne se turent pas tous; car, d'après Suétone, l'oracle de Vénus à Paphos prédit à Titus, quand Othon monta sur le trône, que lui, Titus, parviendrait à l'empire, et confirma la prédiction du devin appelé par Narcisse pour tirer l'horoscope de Britannicus.

[d] *Ce banni.* Ptolémée, d'après Tacite; Séleucus, d'après Suétone;

Cujus amicitiâ [170] conducendâque tabellâ
Magnus [171] civis obiit, et formidatus Othoni.
Indè fides arti, sonuit si dextera ferro,
Lævaque, si longo castrorum in carcere mansit.
Nemo mathematicus [172] genium indemnatus habebit;
Sed qui penè periit, cui vix in Cyclada [173] mitti
Contigit, et parvâ tandem caruisse Seripho.
Consulit ictericæ [174] lento de funere matris,
Antè tamen de te, Tanaquil [175] tua; quandò sororem
Efferat et patruos? an sit victurus adulter
Post ipsam? quid enim majus dare numina possunt?
Hæc tamen ignorat quid sidus triste minetur
Saturni [176], quo læta Venus se proferat astro,
Quis mensis damno [177], quæ dentur tempora lucro.
Illius occursus etiam vitare memento,
In cujus manibus, ceu pinguia succina, tritas
Cernis ephemeridas [178]; quæ nullum consulit, et jam
Consulitur; quæ, castra viro patriamque petente,

d'après Plutarque, le même astrologue portait ces deux noms. Néron exila son ami Othon en Espagne, parce qu'il avait été le mari de Poppée. Othon, tremblant pour ses jours, consulta son ami Ptolémée, qui lui prédit son élévation future à l'empire. Quand les troupes et les prétoriens abandonnèrent Galba, Othon vint une seconde fois consulter son astrologue, qui lui dit : *Encore un instant, et vous êtes empereur.* Tacite ajoute : L'intrigant Ptolémée avait projeté le meurtre de Galba; car Othon, d'après la prédiction du devin, ne tarda pas à le commettre.

[a] *Imitation de Boileau, dixième satire :*

> Un astrolable en main, elle a dans sa gouttière
> A suivre Jupiter passé la nuit entière.

[b] *Saturne*, planète désastreuse et malfaisante, suivant les astrologues anciens et modernes, présageant une vie malheureuse à celui qui

L'infâme meurtrier du malheureux Galba.
Long-temps, dans les prisons des camps ou de la ville,
A-t-il porté des fers ? l'astrologue est habile ;
Mais il est sans esprit s'il n'a jamais souffert.
A-t-il vu sous ses pieds son tombeau presque ouvert,
Et par grâce fut-il relégué dans Gyare ?
La Tanaquil alors court à lui, s'en empare :
« Quand la parque, dit-elle, enlevera ma sœur...
« Ma mère est languissante... Ah ! grands dieux, quel bonheur
« Si mon barbare époux les précédait encore !
« Quel sera le destin de l'amant que j'adore ?
« S'il pouvait me survivre ! Immortels généreux !
« Cette unique faveur comblerait tous mes vœux. »
L'ignorante du moins, sur la voûte céleste [a],
Ne connaît point Saturne [b] et sa marche funeste,
Ni l'astre dans lequel Vénus plonge ses feux,
Ni les jours fortunés, ni les temps malheureux.
Mais fuis cette astrologue et ses éphémérides,
Elle n'a plus besoin de maîtres ni de guides :
On vient la consulter ; et, toujours dans sa main,
Son almanach usé luit comme le succin.
Pour suivre son époux aux champs ou dans la ville,

naissait sous l'influence de cet astre. *Mortel, qui que tu sois, crains le triste Saturne*, dit Properce. Cependant Cicéron s'écriait : *Quelle influence peut avoir sur la terre un astre, une planète qui est à une distance incommensurable !* Mais Cicéron prêchait dans le désert. Presque tous les souverains, les papes même, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, ont cru à l'astrologie ; et si je voulais fouiller dans l'histoire moderne, je pourrais présenter au lecteur des tableaux assez comiques. Je n'en citerai qu'un. Le fameux Walstein n'assiégeait une ville, ne livrait une bataille qu'après avoir tenu son conseil avec le ciel ; le chef de ce conseil était un Italien nommé Baptiste Seni, auquel il donnait 20,000 fr. de pension ; mais Seni ne sut pas prévoir, dit Voltaire, que Walstein serait assassiné par les ordres de Ferdinand, et que lui, *Seni*, serait forcé de revenir à pied en Italie. Cet astrologue moderne n'eut pas la dextérité de Thrasylle, dont nous allons parler.

Non ibit pariter, numeris revocata Thrasylli.
Ad primum lapidem [179] vectari quùm placet, hora
Sumitur ex libro : si prurit frictus ocelli
Angulus, inspectâ [180] genesi, collyria poscit.
Ægra licet jaceat, capiendo nulla videtur
Aptior hora cibo, nisi quam dederit Petosiris.
Si mediocris erit; spatium [181] lustrabit utrumque
Metarum, et sortes ducet [182], frontemque, manumque
Præbebit vati crebrum poppysma [183] roganti.
Divitibus responsa dabit Phryx augur, et Indus
Conductus : dabit astrorum mundique peritus,
Atque aliquis senior, qui publica fulgura condit.
Plebeium in circo positum est et in aggere fatum.
Quæ nullis [184] longum ostendit cervicibus aurum,

[a] *Thrasylle*, astrologue que Tibère avait connu à Rhodes, et que ce prince avait admis dans sa familiarité. On voit sans cesse reparaître cet astrologue dans la vie de Tibère par Suétone. Tacite lui-même en parle dans le cinquième livre de ses *Annales*. A Rhodes il prédit à Tibère qu'un vaisseau qui cinglait vers l'île lui apporterait de bonnes nouvelles : cette prédiction se réalisa et sauva la vie à ce pauvre Thrasylle, que le prince, fatigué de sa vanité, voulait faire précipiter dans la mer. A peine monté sur le trône d'Auguste, Tibère fit venir Thrasylle à Rome; il le conduisit à Caprée, où ce physicien courut le danger de perdre la vie. Sur la fin du règne de Tibère, Thrasylle parut se détacher de ce prince; car Suétone dit : « Si ce monstre n'eût été pré-« venu par la mort, et si Thrasylle, en lui faisant espérer une plus « longue vie, n'avait, par cet artifice réfléchi, retardé l'exécution de « ses desseins, sa barbarie se serait étendue bien plus loin, et l'on « croit qu'il n'aurait pas épargné les tristes restes de sa famille. » Je ne croyais point les astrologues capables d'une bonne action; car un imposteur peut-il avoir une belle âme ? Je pense que Thrasylle, voyant Tibère sur les bords de la tombe, voulut ainsi se concilier les bonnes grâces de Caïus.

[b] *Pétosiris*, Égyptien, mathématicien, philosophe illustre, dit Achaintre, et même astrologue. Pourquoi prodiguer à un fourbe des

Elle computera les nombres de Thrasylle [a] ;
Et ne sortira pas de son appartement
Que son Pétosiris [b] n'en fixe le moment.
Un frottement léger irrite sa paupière ;
Avant de recourir au calmant ordinaire,
Elle inspecte son thème. Est-elle dans son lit ?
Par son Egyptien le régime est prescrit.
Aux barrières du cirque [c] une femme indigente
Va trouver des Calchas la cohorte ambulante ;
Le plus léger tribut réjouit ce devin
Qui l'engage à venir lui présenter sa main.
Mais il faut, pour répondre à l'opulente dame,
Un savant Phrygien, un Zoroastre, un brame,
Des astres et du monde un sage observateur,
Ou des lieux foudroyés [d] le vieil expiateur.
Le peuple [e], dans le cirque, apprend sa destinée ;

qualifications honorables ? Suidas, Pline et Saumaise parlent de ce chef de bandes isiaques que nous avons connues sous le nom de Bohémiens, de *Zingari*. Ce dernier érudit rapporte que Pétosiris, avec Nécepsus, écrivirent des volumes sur l'année climatérique, sur la correspondance des astres avec l'énumération de ces années, sur le rapport qui doit exister entre l'année climatérique, la position des astres, et la naissance d'un enfant; et l'on appelait ce fatras de la science!

[c] *Aux barrières du cirque*. Il y avait à Rome, du temps de Juvénal, plusieurs cirques : le cirque de Flaminius, celui de Néron, celui de Flora, le grand cirque dont parlent longuement Denys d'Halicarnasse et Dion Cassius; il avait trois stades de long, c'est-à-dire cent quatre-vingts pieds géométriques. Tarquin l'Ancien le fit construire entre le mont Palatin et le mont Aventin. Au milieu de ce cirque, Auguste fit placer un obélisque de cent trente pieds d'élévation. (Voyez la note sur le texte latin, pour les dauphins et les phalles ou tours.)

[d] *Ou des lieux foudroyés*. La principale fonction de ces prêtres que l'on appelait *bidentales* ou *expiatores*, était d'immoler une brebis de deux ans (bidens), sur les lieux même où la foudre était tombée. Le lieu se nommait aussi *bidental*. On l'entourait de palissades; il n'était pas permis d'y marcher. Les hommes victimes du phénomène ne recevaient pas les honneurs du bûcher, ils étaient simplement enterrés. Il vaut mieux avoir des paratonnerres que des bidentals.

[e] *Le peuple*. Nous avons vu de nos jours reparaître cette folie; on

Consulit ante Phalas [185], Delphinorumque columnas,
An saga vendenti nubat [186], caupone relicto.

Hæ tamen et partûs subeunt discrimen, et omnes
Nutricis tolerant, fortunâ urgente, labores:
Sed jacet aurato vix ulla puerpera [187] lecto:
Tantùm artes hujus, tantùm medicamina possunt,
Quæ steriles facit, atque homines in ventre necandos
Conducit! Gaude, infelix, atque ipse bibendum
Porrige, quidquid erit; nam, si distendere vellet,
Et vexare uterum pueris salientibus, esses
Æthiopis fortasse pater; mox decolor heres
Impleret [188] tabulas, numquàm tibi manè videndus.

Transeo suppositos, et gaudia, votaque sæpè
Ad spurcos decepta lacus, atque indè petitos
Pontifices Salios [189], Scaurorum nomina falso

courait en foule chez les tireuses de cartes: le mal était même devenu épidémique, il avait gagné les foyers domestiques, chaque quartier avait sa sibylle. Quand donc nous délivrera-t-on entièrement de cette lèpre qui souvent est le plus terrible fléau des familles? On se moquait de Mlle. Lenormand, et l'on courait en foule la consulter. Que d'équipages j'ai vus devant sa porte! Elle a, dit-on, fait un ouvrage; comme notre littérature s'enrichit!

[a] *Qui doit.* Ces mœurs sont affreuses; mais Juvénal n'a pas encore tout dit. (Voyez Suétone.) Non-seulement les femmes avaient recours à ces remèdes, à ces médicamens dont parle Pline le naturaliste, liv. 20 et 27, mais encore souvent elles appelaient des médecins qui ne rougissaient point d'avilir ainsi leur profession. Il est vrai que tous ces Esculapes à Rome étaient esclaves ou Grecs d'origine.

[b] *Qu'on ne peut.* La première rencontre faite dès le matin en sortant de la maison était, chez les Romains, de bon ou mauvais augure; les plus grands hommes n'étaient pas à l'abri de cette aberration d'esprit. La rencontre d'un Maure présagea, dit-on, à Cassius et à Brutus le désastre de Philippes; et c'est un Maure qui fut encore, pour l'empereur Adrien, le triste présage de sa mort. Il est certain que sans le

La femme qui jamais sur sa peau basanée
Ne vit serpenter l'or, vient au pied des dauphins,
Sur le choix d'un époux, consulter les devins.
Mais cette infortunée, en proie à sa misère,
Remplit tous les devoirs de nourrice et de mère :
Et sur un lit doré j'aperçois le poison
Qui doit [a], frappant de mort le sein le plus fécond,
Dans les flancs maternels atteindre une victime.
Epoux infortuné ! réjouis-toi du crime ;
Ce funeste breuvage, offre-le de ta main ;
Crains qu'elle ne consente à porter dans son sein
De sa fécondité la preuve tressaillante :
Peut-être tu serais père d'un Garamanthe ;
Pour héritier, Posthume, aurait un Africain
Qu'on ne peut [b], sans effroi, rencontrer le matin.
Je ne te peindrai point cette femme impudente
Qui, trompant d'un époux et la joie et l'attente,
Auprès d'un lac [c] impur choisit ses héritiers.
Un jour des Saliens portant les boucliers,
Ces enfans du hasard, pris aux égouts [d] de Rome,

Maure, Adrien serait mort, et que Brutus aurait été battu en Macédoine.

[c] *Auprès d'un lac.* Les Romains exposèrent souvent les enfans, au lieu de les faire périr. Leur législation était, sur ce point, bien différente de la nôtre. Comme les pères avaient le droit de vie et de mort sur leurs enfans, *à fortiori*, ils avaient le droit de les exposer. Térence qui, bien qu'il ait toujours mis dans la Grèce le lieu de la scène, a néanmoins peint les mœurs romaines, introduit plusieurs personnages qui avouent froidement avoir commis ces horreurs, et ces personnages sont les honnêtes gens de ses pièces : ce qui prouve, dit M. Dureau de La Malle, dans ses notes sur Tacite, combien cette atrocité était commune, puisque de pareils aveux ne révoltaient pas les spectateurs.

[d] *Aux égouts.* Nous sommes persuadés, malgré le doute et l'incertitude de Ruppert, que Juvénal parle ici du lac Vélabre. Entre le Quirinal, l'Aventin et le Palatin, il y avait à Rome une espèce d'enfoncement où se rendaient les eaux pluviales, qui souvent entraînaient les immondices du marché aux légumes dans ce bas-fond ; on chercha longtemps les moyens de dessécher ce marais pestilentiel ; enfin, on se décida à le combler. C'était ordinairement sur les bords de ce lac que

Corpore laturos. Stat fortuna improba nocte,
Arridens nudis infantibus; hos fovet ulnis,
Involvitque sinu; domibus tunc porrigit altis,
Secretumque sibi minum parat: hos amat, his se
Ingerit, atque suos ridens producit alumnos.

Hìc magicos affert cantus, hìc Thessala vendit
Philtra [190], quibus valeant mentem vexare mariti,
Et soleâ [191] pulsare nates. Quod desipis, indè est;
Indè animi caligo, et magna oblivio rerum
Quas modò gessisti. Tamen hoc tolerabile, si non
Et furere incipias, ut avunculus ille Neronis,
Cui totam [192] tremuli frontem Cæsonia pulli
Infudit. Quæ non faciet, quod principis uxor?
Ardebant cuncta, et, fractâ compage, ruebant,

les dames romaines faisaient exposer les enfans. Un satirique moderne peu connu, et qui souvent a puisé dans Juvénal, n'a pas mal imité ce passage :

Je sais que la fortune, aveugle en ses caresses,
Dans son char, en passant, adopte quelquefois
Ces enfans du hasard qu'elle adopte sans choix;
Sous l'œil de la faveur elle-même les place;
Pour eux du cœur des grands elle assouplit la glace;
Et par ces vils ressorts, ouvrage de ses mains,
Gouverne obscurément le maître des humains.

CLÉMENT, l'Intrigant et le Provincial.

[190] *Sa magie.* Que de magiciens de nos jours! que de métamorphoses! Circé n'en opérait pas de si prodigieuses; mais laissons là les magiciens politiques, parlons des magiciens philosophes: d'un coup de baguette ils ont trouvé l'origine de tout, ils approfondissent tout, ils expliquent tout: qu'on les entende ou non, peu leur importe. Quant aux magiciens littéraires, ils sont les plus forts; ils sont plus savans que Moïse et les magiciens de Pharaon; d'un coup de baguette, ils font et détruisent les réputations les plus solidement établies; mais la postérité confirmera-t-elle leurs arrêts? J'en doute: elle s'écriera,

Paraîtront au sénat sous le nom d'un grand homme.
La fortune est debout ; l'intrigante, à la nuit,
Protège ces enfans, les caresse, sourit,
Les couvre de sa robe, et court chez l'opulence
Déposer les témoins de sa toute-puissance.
Ce spectacle l'amuse, elle aime ces acteurs,
Et les porte, en riant, au faîte des honneurs.
Mais laissons la fortune et couvrons d'infamie
La moderne Circé colportant sa magie [a]
Et ses enchantemens ; l'autre vend ce poison
Qui, troublant d'un époux l'esprit et la raison,
Expose sa victime au plus sanglant outrage.
Quels sont les tristes fruits de ce fatal breuvage ?
Mortel infortuné ! ta mémoire s'enfuit,
Dans un nuage épais ton âme s'engourdit.
Heureux, cent fois heureux si tu n'es que stupide !
S'il ne t'inspire point une rage homicide,
De l'oncle de Néron [b] les transports forcenés !
Rome gémit encor de ton hippomanés,
Epouse criminelle !... Et pourquoi Laronie
Ne ferait-elle pas ce qu'a fait Césonie [c] ?
Tout l'empire est en feu, tout s'écroule : on eût dit

peut-être : « Et ce siècle si vanté par la multiplicité de ses connais-« sances et par ses lumières croyait encore à la magie ! N'a-t-il pas « ressuscité des cadavres, etc. ? »

[b] *De l'oncle de Néron.* Le portrait de cet empereur, tracé par Suétone, est affreux : « Son rire était ignoble, sa colère hideuse, sa « bouche toujours écumante, son nez humide, sa tête toujours trem-« blante ; mais, pour peu qu'il fît quelque mouvement, ses oscillations « étaient plus fréquentes et plus multipliées. » Sénèque raconte que, quand il fut question dans l'olympe d'admettre Claude au rang des dieux, Auguste l'accusa devant ce tribunal suprême ; Claude y fut condamné ; alors Mercure le prit, lui tordit le cou, le conduisit aux enfers. Joli conte pour un philosophe !

[c] *Césonie.* Après son divorce avec *Lollia Paulina*, Caïus César épousa Césonie qui n'était ni jeune ni belle ; il l'aima cependant avec

Non aliter, quàm si fecisset Juno maritum
Insanum. Minùs ergò nocens erit Agrippinæ
Boletus, siquidem unius præcordia pressit
Ille senis, tremulumque [193] caput descendere jussit
In cœlum, et longam manantia labra salivam.
Hæc poscit ferrum atque ignes; hæc potio torquet;
Hæc lacerat [194] mistos equitum cum sanguine patres.
Tanti partus [195] equæ! tanti una venefica constat!

Oderunt natos de pellice: nemo repugnet,
Nemo vetet; jam jam privignum occidere fas est.
Vos ego, pupilli, moneo, quibus amplior est res,
Custodite animas, et nulli credite mensæ.
Livida materno fervent adipata [196] veneno.

constance et une vivacité dont il ne paraissait pas susceptible: mais elle avait un tempérament ardent; c'était une Messaline politique et adroite. « On prétend, dit Suétone, que cette princesse lui donna un philtre, « ou breuvage amoureux, qui devait augmenter la passion de César « pour elle; mais cette potion le rendit frénétique. C'est à ce dérange- « ment d'esprit qu'il faut attribuer tous les vices, toutes les folies, « toutes les barbaries de Caligula. » Pour moi, je pense qu'il faut attribuer le dérangement d'esprit de cet empereur à ses accès fréquens d'épilepsie, mal qui rend ordinairement les hommes ou stupides ou furieux. Malgré cette réflexion, il n'en est pas moins vrai que, sur ce point, Juvénal est d'accord avec l'historien, et que le portrait de Caïus César n'est point chargé; celui de Césonie moins encore. Où donc est l'hyperbole?

[a] *Agrippine*. Sur la fin de sa vie, Claude témoigna assez ouvertement qu'il se repentait d'avoir épousé la fille de Germanicus, et d'avoir adopté son fils Néron. Cette princesse alors chargée de plusieurs crimes, et par sa conscience et par ses délateurs, résolut de se défaire de Claude. Toute cette histoire est invraisemblable: Claude était devenu complétement imbécile, et c'était Agrippine qui régnait; or, en empoisonnant son mari, elle plaçait, il est vrai, son fils sur le trône; mais elle en descendait. Ce ne fut point le champignon qui tua Claude;

Que Junon, de son frère, avait troublé l'esprit.
Le fatal champignon servi par Agrippine [a]
Ne fit point aux enfers sourire Proserpine ;
Ce terrible venin ne plongea dans le ciel
Qu'une tête tremblante, un stupide mortel
Inondé par les flots qui sortaient de sa bouche.
Mais le philtre rendit sanguinaire, farouche,
Ce tigre qui mêla, dans ses sombres fureurs,
Le sang des chevaliers au sang des sénateurs.
Barbare empoisonneuse [b] ! oui, voilà ton ouvrage,
Voilà les maux affreux qu'a causés ton breuvage.
Les enfans de l'esclave, impunément haïs,
Encouragent la femme ; elle se croit permis
D'immoler l'ingénu dont elle n'est point mère.
Riche pupille, écoute un avis salutaire :
Crains pour tes jours et fuis ce dangereux festin ;
Les mets les plus exquis sont brûlans de venin.

le médecin Xénophon prit d'autres mesures pour délivrer Rome de ce stupide prince.

[b] *Empoisonneuse.* Je suis d'accord avec Voltaire sur le passage de Tite-Live, où il est question de soixante-dix dames romaines qui faisaient le métier d'empoisonneuses. Tite-Live ne présente ce bruit que comme une rumeur populaire. Voici ses propres termes : « Je voudrais « qu'on pût affirmer, avec quelques auteurs, que la corruption de « l'air causa l'épidémie de l'an 423, plutôt que d'attribuer la mort de « tant de Romains au poison, comme l'ont écrit faussement quelques « historiens pour décrier cette année. » « Comment imaginer, s'écrie « Voltaire, que dans le temps de la plus austère vertu de Rome, dans « le temps où l'on n'avait pas entendu parler d'un divorce, quoique le « divorce fût autorisé ; lorsque les femmes ne buvaient pas de vin, « qu'elles ne sortaient presque jamais de leurs maisons que pour aller « aux temples ; comment imaginer qu'elles s'assemblassent pour com- « poser des poisons, qu'elles se fussent appliquées à les connaître, et « que, sans aucun intérêt apparent, elles donnassent ainsi la mort « aux premiers citoyens de Rome ? » Le philosophe français rend, comme Juvénal, justice aux dames romaines, jusqu'au temps de Sylla ; c'est alors que l'art d'empoisonner vint avec le luxe à Rome, des cours asiatiques ; et, depuis la Martine de Pison jusqu'à la Tofana de Naples, cet art fit de jour en jour des progrès en Italie et ailleurs, etc.

Mordeat ante aliquis, quidquid porrexerit illa,
Quæ peperit; timidus prægustet pocula papas [197].
Fingimus hæc, altum satirâ sumente cothurnum
Scilicet; et finem egressi legemque priorum,
Grande Sophocleo [198] carmen bacchamur hiatu,
Montibus ignotum Rutulis, cœloque Latino.
Nos utinam vani! sed clamat Pontia : Feci,
Confiteor, puerisque meis aconita paravi,
Quæ deprensa patent : facinus tamen ipsa peregi.
Tune duos unâ, sævissima vipera, cœnâ?
Tune duos? Septem, si septem fortè fuissent.
Credamus tragicis, quidquid de Colchide torvâ
Dicitur, et Procne. Nil contrà conor [199], et illæ
Grandia monstra suis audebant temporibus; sed

[a] *Goûte.* Juste-Lipse soupçonne, avec assez de vraisemblance, que ce fut Auguste qui introduisit à Rome cet usage d'avoir des esclaves *à potione*, qui étaient chargés de déguster tous les alimens que l'on présentait, soit au prince, soit aux enfans du prince, soit aux personnages qui jouissaient de quelque considération. Cette coutume était établie en Perse depuis les règnes de Cambyse et de Smerdis. Octave, toujours astucieux, fit passer en mode une mesure qui lui était nécessaire, même dans son palais, repaire de la corruption et de l'immoralité.

[b] *Pontie.* L'histoire nous présente deux Pontie; l'une, femme de *Vectius Boranus*, et fille de Publius Petronius, fut condamnée à mort par Néron, pour avoir trempé dans une conjuration tramée contre la vie de ce prince (sans doute la conspiration de Pison) et pour avoir empoisonné deux de ses enfans. A cette nouvelle, Pontie se fait couper les quatre veines, se fait servir un superbe festin, et meurt pour ainsi dire en dansant, exercice auquel elle se livrait avec passion : pour une empoisonneuse elle ne manqua pas de courage. Quelques commentateurs assurent qu'il ne s'agit pas ici de cette Pontie, mais d'une autre femme du même nom, fille de *Titus Pontius*, et épouse d'un certain *Drymon*, laquelle réellement empoisonna deux enfans dans un repas;

Que d'un prudent mentor la bouche prévoyante
Goûte [a] jusqu'au nectar que sa main te présente.
Fictions ! direz-vous ; trop fougueux écrivain,
Le pied dans le cothurne et le fer à la main,
Vous peignez en grands vers des chimères tragiques,
Loin du chemin tracé par nos vieux satiriques.
Sur les monts habités par les fils de Remus,
Vous venez présenter des tableaux inconnus.
Inconnus ! ! plût au ciel ! ! Écoutez donc Pontie [b] :
« Je l'ai fait, je l'avoue ; en vain la perfidie
« Arracha le poison préparé de ma main ;
« J'ai consommé le crime... » Eh quoi ! dans un festin
Deux enfans immolés ! Détestable vipère,
Deux fils dans un repas ! « Si j'eusse été la mère
« De sept, de cette main les sept auraient péri. »
Qu'ont-ils donc d'étonnant vos forfaits, aujourd'hui,
Philomèle, Progné [c] ? Ton crime épouvantable,
O Médée ! à mes yeux n'a plus l'air d'une fable.

et ils citent, à l'appui de leur opinion, une inscription portée dans le recueil de Gen. Fabricius, que voici traduite en français :

MOI, PONTIE, FILLE DE TITUS PONTIUS,
ICI JE GIS,
APRÈS AVOIR DONNÉ LA MORT
A MES DEUX ENFANS.
POUSSÉE A CE CRIME PAR L'AVARICE,
JE ME DONNAI VOLONTAIREMENT
LA MORT.
QUI QUE TU SOIS, PASSANT A CÔTÉ DE MON TOMBEAU,
SI TU AS QUELQUE SENTIMENT D'HUMANITÉ
TU DÉTOURNERAS LA VUE.

Tout cela prouve que dans les passages les plus vigoureux Juvénal n'employa jamais l'hyperbole ; il peint, je le répéterai toujours, les mœurs telles qu'elles étaient, et personne n'ignore qu'elles étaient affreuses. *Clément* a encore imité ce passage quand il dit :

Quoi ! toutes trois ! Oui certes, et la barque du Styx
En attend dix encor, si j'en épouse dix.

[c] *Philomèle, Progné.* Progné, fille de Pandion, roi d'Athènes,

Non propter nummos. Minor admiratio [200] summis
Debetur monstris, quotiès facit ira nocentem
Hunc sexum, rabie jecur incendente feruntur
Præcipites [201]; ut saxa jugis abrupta, quibus mons
Subtrahitur, clivoque latus pendente recedit.
Illam ego non tulerim, quæ computat, et scelus ingens
Sana facit. Spectant subeuntem fata mariti
Alcestim; et similis si permutatio detur,
Morte viri cupiant animam servare [202] catellæ.
Occurrent multæ tibi Belides, atque Eriphylæ:
Manè Clytemnestram nullus non vicus habebit.
Hoc tantùm refert, quod Tyndaris illa bipennem

épousa Térée : instruite que son époux, après avoir eu un commerce criminel avec sa sœur Philomèle, avait eu la barbarie de lui couper la langue, furieuse elle tue son fils Itys, le fait cuire et le sert à table à son mari. (Voyez les *Métamorphoses* d'Ovide.) Si l'on assurait que les crimes de Médée ne sont qu'une fable inventée par les Corinthiens pour effacer un crime plus atroce encore que les prétendus forfaits commis par cette princesse, on hésiterait à nous croire; cependant Barthélemy appuie cette opinion sur des preuves qui paraissent irrécusables; mais la Grèce eut ses Virgiles et ses Horaces qui chantèrent aussi bien qu'eux la palinodie.

[a] *Mais l'or.* Cette soif de l'or a fait de tout temps commettre les crimes les plus horribles; mais, malgré leur férocité, les Romains firent-ils dans l'Europe occidentale, en Asie et en Afrique, ce que les Européens ont fait en Amérique? La philosophie moderne n'a pas encore essayé de tracer ces deux tableaux, et de les mettre en regard. On pourrait en ajouter même un troisième aujourd'hui, mais la situation politique de l'Europe exposerait peut-être le peintre à l'animadversion d'un peuple qui tient dans ses coffres la destinée de l'univers.

[b] *Alceste.* Admète, roi de Thessalie, dit la fable, était dangereusement malade. L'oracle fut consulté pour connaître si la mort serait le terme de sa maladie; il répondit qu'il n'y avait plus d'espoir, que les destins demandaient Admète, à moins que quelqu'un ne voulût se dévouer pour lui. Personne ne s'offrant pour faire ce sacrifice, son épouse

Dans vos temps cette audace effraya les humains;
Mais l'or [a] ne vous mit pas le poignard dans les mains.
Je frissonne d'horreur, mais je plains l'Euménide
Que presse l'aiguillon d'une rage homicide.
C'est un roc détaché de la cime des monts
Qui roule avec fracas et fuit dans les vallons.
Mais supporterez-vous cette avare mégère
Qui calcule en frappant son époux ou son père?
Elle aime à voir Alceste [b], elle approuve son choix;
Si des destins un jour les rigoureuses lois
Venaient lui présenter la même alternative :
« Périsse mon époux! que ma Lysisca vive! »
Quoi! préférerait-elle?... Ami, n'en doutez pas,
Dans Rome, de nos jours, on trouve à chaque pas
Un monstre, une Eriphyle [c], une sœur d'Hypermnestre [d],
Et demain chaque rue aura sa Clytemnestre;
Non telle que la Grecque, éperdue, en fureur,

Alceste ne balança pas alors à se dévouer pour arracher son époux à la mort qui le menaçait. On représentait donc à Rome les pièces d'Euripide; mais les pièces corrigeaient-elles les mœurs? à peu près comme les pièces françaises améliorent les mœurs de ce peuple. On rit des vices, on s'indigne contre le crime; mais on laisse ce sentiment à la porte du théâtre; et tel admirant sur la scène le *Tartufe* ou l'*Avare*, ne rentre chez lui que pour écouter les leçons de l'avarice, ou prendre le masque de l'hypocrisie. Quand les mœurs d'un peuple sont arrivées à un certain point de dépravation, vouloir le ramener aux bons principes par le ridicule, c'est cautériser une jambe de bois.

[c] *Eriphyle*, femme du devin Amphiaraüs, et sœur d'Adraste, roi des Argiens, reçut de Polynice un collier d'or, afin qu'elle lui découvrît la retraite de son époux qui s'était caché pour ne point aller à la guerre de Thèbes, d'où il savait qu'il ne reviendrait pas. Amphiaraüs, indigné de la perfidie de sa femme, partit malgré lui; mais il recommanda à son fils Alcméon de tuer sa mère à la première nouvelle de sa mort: ce que ce dernier exécuta pour venger son père.

[d] *Une sœur d'Hypermnestre.* Les Danaïdes, dont l'aïeul se nommait Bélus. Hypermnestre fut la seule des cinquante filles de Danaüs qui ne tua pas son époux la première nuit de ses noces. (Voyez Ovide, *Métamorphoses.*)

Insulsam et fatuam dextrâ lævâque tenebat;
At nunc res agitur tenui pulmone rubetæ :
Sed tamen et ferro, si prægustaret Atrides
Pontica ter victi[203] cautus medicamina regis.

[a] *Le fer d'un séducteur.* Le glaive d'Égysthe. Clément a imité ce dernier passage :

Ce n'est pas qu'imitant la fille de Tyndare,

Levant sur son époux le fer d'un séducteur[a],
Par le poison, sans bruit, la nôtre s'en délivre;
Et si, plein d'antidote, il s'obstinait à vivre,
Ce n'est pas qu'un poignard, pour dernière raison,
Ne la débarrassât de son Agamemnon.

[a] Il ait armé son bras d'une hache barbare.
Ses femmes n'ont point eu le sort du roi d'Argos;
Un breuvage secret, suivi d'un long repos,
Leur fit passer sans bruit l'onde noire et fatale.

# SATIRA VII.

**Excellentissima satira, quà Juvenalis litteratorum miseriam ostendit, et tanta erat ut doctissimi viri peritissimique nobilium artium ad vilia quæque ministeria, victûs sibi comparandi causâ, adigerentur. Artes studiaque solus fovebat Cæsar; cæteri verò proceres et divites, sterili poetas admiratione prosequebantur. Acriter, de more, vates insectatur et illos, et avaros ditissimos qui sibimetipsis indulgent, neglectis aliis, nec non parentes quibus nulla res minoris quàm liberorum institutio.**

---

Scripta hæc satira, imperante Adriano.

## LITTERATORUM EGESTAS.

Et spes et ratio studiorum in Cæsare tantùm :
Solus enim tristes hâc tempestate camenas
Respexit, quùm jam celebres, notique poetæ
Balneolum [1] Gabiis, Romæ conducere furnos
Tentarent; nec fœdum alii, nec turpe putarent
Præcones [2] fieri, quùm, desertis Aganippes [3]

[1] *Auguste.* Les commentateurs ne sont point d'accord sur le César qui, d'après Juvénal, fut le protecteur des lettres. Les uns assurent qu'il s'agit ici de Néron, et ceux-là n'ont pas le sens commun; d'autres, avec la même invraisemblance, prétendent que le poëte adressa cet éloge à Domitien, et le tranchant M. de La Harpe s'empare de cette opinion favorable au parti qu'il avait embrassé, sans l'examiner, pour accuser Juvénal d'avoir été l'apologiste d'un tyran. Nous avons démontré dans notre dissertation que cette satire ne pouvait avoir été écrite que sous le règne d'Adrien. (Voyez la note sur le *Rhéteur Quintilien.*)

# SATIRE VII.

Dans cette belle satire, Juvénal montre quelle était la misère des gens de lettres de son siècle; les hommes les plus instruits, les savans les plus éclairés, étaient obligés de descendre aux plus viles professions pour se procurer les premiers moyens d'existence. César seul favorisait les lettres : les autres citoyens, riches et fortunés, se contentaient de les payer d'une stérile admiration. Juvénal attaque avec son énergie ordinaire ces égoïstes favoris de la fortune; et surtout les parens qui cherchent à économiser quand il s'agit des précepteurs chargés de l'éducation de leurs enfans.

---

Cette satire a été écrite sous les premières années d'Adrien.

## MISÈRE DES GENS DE LETTRES.

Seul, de nos jours, Auguste [a] est l'appui des beaux-arts;
Sur les muses en deuil il porta ses regards [b],
Quand du ciel et des dieux le sublime interprète,
Laissant là de dépit la lyre ou la trompette,
Méditait de se mettre aux gages d'un baigneur.
L'un, Cléanthe nouveau, comptait sur sa vigueur;
L'autre arborait déjà la lance de Machère.
Devaient-ils en rougir, quand l'affreuse misère [c],
Chassant de l'Hélicon Thalie et ses amans,

[b] *Imitation de Boileau :*

Il est vrai que du roi la bonté secourable
Jette enfin sur la muse un regard favorable;
Et, réparant du sort l'aveuglement fatal,
Va désormais tirer Phébus de l'hôpital.

[c] *Quand l'affreuse misère.* Le commentateur Ruppert s'écrie : « Hélas! « le sort des hommes de lettres n'est point changé! » « J'ignore, dit à ce « sujet Achaintre, ce qui se passe en Allemagne. Mais ce que nous



A 067 A

Vallibus, esuriens migraret in atria Clio.
Nam si Pieriâ quadrans[4] tibi nullus in umbrâ
Ostendatur, ames nomen victumque Machæræ,
Et vendas potiùs, commissa quod auctio[5] vendit
Stantibus, œnophorum, tripodas, armaria, cistas,
Alcithoen Pacci[6], Thebas et Terea[7] Fausti.
Hoc satius, quàm si dicas sub judice, vidi[8]
Quod non vidisti. Faciant equites Asiani[9]

« savons bien, c'est qu'en France la détresse des gens de lettres n'est « pas alarmante; les plus médiocres écrivains reçoivent aujourd'hui « plus d'argent que n'en recevaient jadis nos ancêtres pour les meil- « leurs ouvrages. Il n'est pas de poëte tragique qui ne retire de son mi- « sérable drame plus d'or que n'en procurèrent à Corneille et à Racine « leurs immortelles pièces. » Je supprime la diatribe du commentateur contre les procureurs et les avocats, contre les grammairiens, les mathématiciens, et les chefs d'institution. Ne s'avise-t-il pas encore de fronder les romanciers, les poëtes, et les chansonniers des grâces qui, dit-il, parcourent la ville dans un char doré, et couvrent de boue les malheureux piétons. Ah ! M. Achaintre, vous êtes trop classique, prenez garde à vous.

[4] *Les portiques des grands.* « Rien ne découvre mieux, dit La « Bruyère, dans quelle disposition sont les hommes à l'égard des « sciences et des beaux-arts, et de quelle utilité ils les croient dans l'État, « que le prix qu'ils y ont mis, et l'idée qu'ils se forment de ceux qui « ont pris le parti de les cultiver; il n'y a point d'art mécanique, « ni de si vile condition où les avantages ne soient plus prompts, plus « sûrs et plus solides. » Voilà pour le siècle de Louis XIV, où cependant quelques génies, du premier ordre il est vrai, sortirent de cet état de médiocrité, dans lequel avaient végété tous leurs prédécesseurs, Corneille lui-même. Sous Louis XV, les hommes de lettres embrassèrent presque tous la philosophie de Voltaire, et le gouvernement ne les protégea guère : depuis, la politique a fait déserter le champ de la littérature. L'art de la guerre a donné le plus grand lustre aux sciences exactes. Dans cet abandon la littérature dégénéra; l'école de Delille et celle de M. Châteaubriand vinrent lui porter le dernier coup. Ils ont l'un et l'autre pris un chemin nouveau dans lequel ils se sont soutenus par leurs talens supérieurs; mais quels disciples ont-ils formés? Tel était l'état des lettres vers la fin du règne de Bonaparte, qui ne protégea que les flatteurs. Aujourd'hui, que deviendront les gens de lettres?

Les forçait d'assiéger les portiques des grands [a] ?
Si le Pinde, d'ailleurs en lauriers si fertile,
N'offre à ses nourrissons qu'un ombrage stérile,
Poëte, suis Mercure, abandonne Phébus ;
Viens offrir [b] au public la Procné de Faustus,
Thèbes, Alcithoé, si Thèbes te fait vivre ;
Cours mettre sous ta lance, à côté d'un bon livre,
Œnophores, trépieds, vases, coupes, lambris ;
Mais devant le prêteur n'affirme point, *je vis*,
Lorsque tu n'as rien vu ; cette horrible infamie [c],
Laisse-la toute entière aux chevaliers d'Asie,

J'entrevois pour eux un sombre avenir ; une misérable indépendance les attend, ou bien un abject asservissement aux volontés d'une secte qui, comme les vampires, sort du tombeau pour dévorer les hommes les plus sains et les plus robustes de l'espèce : je ne parle point des hommes sous le rapport physique, mais sous le rapport moral : *Qui potest capere, capiat.*

[b] *Viens offrir.* Faire le métier d'huissier priseur, dit Juvénal. Il y avait à Rome deux espèces de *præcones*, mot que nous traduisons ordinairement par héraut ou huissier. L'un remplissait à peu près les mêmes fonctions qu'en France les huissiers simples ; l'autre avait toutes les attributions de notre huissier priseur, à l'exception que les nôtres ne vendent point les hommes avec la tête entourée d'une couronne de fleurs. La salle de vente pour les marchandises précieuses ou fragiles se trouvait dans le palais Licinien ; mais c'était dans les lieux voisins du Forum qu'on exposait la marchandise commune ; et quelle était cette marchandise commune ? des hommes, parmi lesquels on rencontrait souvent des *Epictète.*

[c] *Cette horrible infamie.* Il y a toujours dans les Empires et dans les États d'une moindre étendue, quelques provinces dont les habitans se sont attirés une belle réputation. En France, ce sont les Normands et les Gascons ; en Italie, les Génois et les Napolitains ; en Espagne, les Asturiens et les Catalans ; en Allemagne, les Hessois et les Westphaliens ; en Angleterre, les Écossais. Ils ont été les victimes de tous les écrivains de leur pays. Le ridicule qu'on a déversé sur ces peuples les ont-ils corrigés des défauts qu'on leur reproche ? C'est aux moralistes à répondre à cette question. Je reviens à l'antiquité et au proverbe cité par *Suidas* : Τρια κακκα κακιστα, Κρητες, Καππαδοκες, Κιλικες. Généralement tous les Grecs, et surtout les Grecs asiatiques, faisaient à Rome le beau métier de chevaliers d'industrie ; et

Quamquàm, et Cappadoces faciant, equitesque Bithyni,
Altera quos nudo traducit Gallia talo.
Nemo tamen studiis indignum ferre laborem
Cogetur posthac, nectit quicumque canoris
Eloquium vocale modis, laurumque [10] momordit.
Hoc agite, ô juvenes! circumspicit et stimulat vos,
Materiamque sibi ducis indulgentia quærit.
Si qua aliundè putas rerum exspectanda tuarum
Præsidia, atque ideò croceæ membrana [11] tabellæ
Impletur, lignorum aliquid posce ocyùs, et quæ
Componis, dona Veneris, Telesine [12], marito;
Aut claude, et positos tineâ pertunde libellos.
Frange miser calamos, vigilataque prælia dele,
Qui facis in parvâ sublimia carmina cellâ,

pourquoi les en blâmer? Ils venaient récupérer par adresse ce que la force leur avait enlevé; c'étaient des fripons subalternes qui cherchaient à dépouiller les chefs du plus atroce brigandage. Les chevaliers d'industrie ont souvent joué un très-grand rôle dans la république Européenne, et sans parler du fameux Cagliostro, combien d'autres n'ont dû leur fortune qu'à leur habileté dans une profession aussi distinguée! On ne punissait, comme à Lacédémone, que les maladroits.

[a] Molière a dit dans son *Tartufe*, acte 1er.:

> Un gueux qui, quand il vint, n'avait pas de souliers,
> Et dont l'habit en tout valait bien six deniers.

[b] *Livre*. Les livres des anciens étaient bien différens des nôtres; mais notre mot *volume* dérive du latin *volumen*, qui signifie *rouleau*. Quand les anciens avaient des matières un peu longues, ils se servaient plus commodément des feuilles de papyrus ou de peaux cousues les unes au bout des autres. Le bâton sur lequel on roulait ces feuilles s'appelait *umbilicus*; le côté extérieur des feuilles se nommait *frons*, et les extrémités du bâton *cornua*. On les décorait de petits morceaux d'or, d'argent, d'ivoire, et même le luxe y mit des pierres précieuses. Ces livres coûtaient des sommes immenses, et n'étaient pas communs; or, l'ignorance était fort commune.

[c] *Télésinus*, poëte dont les ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à

Qui de la Gallo-Grèce à Rome sont venus,
Tout couverts de poussière et souvent les pieds nus[a].
Que dis-je ? désormais amans de Polymnie,
Vous tous dont les accens ont créé l'harmonie,
L'on ne vous verra plus, victimes de la faim,
A d'ignobles travaux condamner votre main.
Viens cueillir des lauriers aux rives du Permesse,
Vois César te sourire ; il t'engage, il te presse,
Jeune ami des neuf Sœurs, compte sur son appui.
Si, plein d'un fol espoir et croyant aujourd'hui
Trouver ailleurs dans Rome un généreux Mécène,
Ton livre[b] se remplit sous ta fertile veine,
Ce fruit d'un long travail, pauvre Télésinus[c],
Cours le sacrifier au mari de Vénus,
Ou bien permets aux vers d'en dévorer les pages.
Va, brise tes pinceaux, efface ces ouvrages,
Ces sublimes combats, qu'en ton [illegible]mble réduit,
Tu travaillais le jour, tu corrigeais la nuit,

nous. Martial parle de ce poëte dans sa 40e. ép. du 3e. liv., et dans la 25e. du 12e. livre :

> Brise donc tes pinceaux, déchire tes papiers,
> Si ton art ne peut point te donner des souliers.

Voltaire est fort plaisant dans son *Pauvre Diable*, quand ce dernier s'avise de grimper au Parnasse :

> Que faisais-tu sur le Parnasse? Hélas!
> Dans mon grenier, entre deux sales draps,
> Je célébrais les faveurs de Glycère,
> De qui jamais n'approcha ma misère;
> Ma triste voix chantait d'un gosier sec
> Le vin mousseux, le champagne, le grec,
> Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière;
> Faute de bas, passant le jour au lit;
> Sans couverture, ainsi que sans habit,
> Je fredonnais des vers sur la paresse;
> D'après Chaulieu, je chantais la mollesse.

Quel changement ! nos poëtes modernes ne sont plus dans des greniers : nous chercherons à découvrir la cause de cette métamorphose dans quelques notes sur cette satire.

Ut dignus venias hederis et imagine [13] macrâ.
Spes nulla ulterior : didicit jàm dives avarus
Tantùm admirari, tantùm laudare disertos,
Ut pueri Junonis avem [14]. Sed defluit ætas
Et pelagi patiens, et cassidis, atque ligonis :
Tædia tunc subeunt animos ; tunc seque suamque
Terpsichoren odit facunda et nuda senectus.

Accipe nunc artes, ne quid tibi conferat iste
Quem colis, et Musarum, et Apollinis æde relictâ.
Ipse facit versus, atque uni cedit Homero
Propter mille annos. At, si dulcedine famæ
Succensus recites, Maculonus [15] commodat ædes ;
Ac longè ferrata domus servire jubetur,

[a] Le lierre jaune ou de Bacchus était celui dont on se servait quelquefois pour couronner les poëtes, comme on le voit dans Horace et dans la septième églogue de Virgile. Servius dit que l'on se servait de cette couronne, parce que les poëtes étaient consacrés à Bacchus (et les malheureux n'avaient pas souvent de l'eau à boire), « ou bien, « ajoute-t-il, parce que les beaux vers, par leur éclat, semblable à celui « du fruit du lierre jaune, durent éternellement, et acquièrent à leurs « auteurs l'honneur de l'immortalité. » Pourquoi n'a-t-il pas dit, ce grave commentateur, que l'on couronnait de lierre les poëtes souples et courtisans, tandis que le laurier seul était destiné aux poëtes dignes de cette suprême magistrature morale que leur accorde la nature et la divinité dont ils sont les interprètes sur la terre? Alors j'aurais pu dire avec le proverbe italien : *Se non è vero, è bene trovato.*

[b] *Le temple d'Apollon.* Sur le mont Palatin, à Rome, était la bibliothèque publique, connue sous le nom de *Ædes Apollinis.* On y avait placé les statues des hommes qui s'étaient distingués dans les lettres, et l'on avait grand soin de changer leurs couronnes de lierre quand le temps les avait flétries. Dans ce temple des muses se réunissaient et les poëtes et les amis de la poésie; mais l'on n'y faisait point de lectures publiques : c'était sous les portiques que les poëtes allaient déclamer leurs productions. Pendant notre beau siècle, il y eut quel-

Pour voir le lierre [a] autour d'une maigre statue,
Dénoncer au public la faim qui t'exténue :
Voilà tout ton espoir. Le riche, de nos temps,
D'un Virgile moderne admire les talens,
Comme du paon l'enfance admire le plumage.
Le temps fuit cependant; bientôt le poids de l'âge
Ne te permettra plus de tenir l'aviron,
De prendre un bouclier, de tracer un sillon;
Le besoin vient alors assiéger ta vieillesse,
Qui gémit de sa gloire et maudit le Permesse.
Viens encore encenser cet avare patron,
Abandonne pour lui le temple d'Apollon [b],
Quand, pour ne pas offrir un tribut à ta verve,
L'astucieux se fait disciple de Minerve;
Il compose dès vers, et la priorité,
Homère ne la doit qu'à son ancienneté.
Si l'amour de la gloire enflammant ton courage,
Veut te faire [c] en public réciter un ouvrage,
Ardent à te servir, le riche Maculon

ques maniaques qui charbonnaient de leurs vers les murs d'un cabaret; et que n'allaient-ils à l'hôtel de Rambouillet, c'était le portique du temps.

[c] *Veut te faire.* Cette manie de lectures publiques avait lieu sous Louis XIV. Molière lisait ses pièces devant les personnages de la plus haute distinction, auxquels se réunissaient Boileau, Corneille, Racine, quelquefois même La Fontaine. Despréaux, dans ses épîtres, parle de ces réunions. Mais si ces lectures publiques ont leur utilité, l'esprit de coterie s'en empare : c'est ce qui arriva sous Louis XIV. Pradon fut vivement applaudi à l'hôtel de Rambouillet, et plus d'un Pradon l'est aujourd'hui dans les réunions où préside l'esprit de parti. Hâtons-nous de rentrer dans Rome. Voici ce que dit Tacite dans son *Dialogue des Orateurs*, car on attribue généralement cet ouvrage à l'historien : « Après avoir produit et travaillé son livre pendant tous les jours de « l'année et une grande partie de la nuit, l'auteur est obligé d'aller de « porte en porte mendier des lecteurs, et cette lecture l'oblige encore à « faire des dépenses. Il faut louer une salle, des bancs, faire faire des « copies pour les distribuer, et le malheureux ne se fait pas encore un

In quâ sollicitas imitatur janua [16] portas.
Scit dare libertos [17] extremâ in parte sedentes
Ordinis, et magnas comitum disponere voces.
Nemo dabit regum, quanti subsellia [18] constent,
Et quæ conducto pendent anabathra tigillo,
Quæque reportandis posita est orchestra [19] cathedris.
Nos tamen hoc agimus, tenuique in pulvere sulcos
Ducimus, et littus sterili versamus aratro.
Nam si discedas, laqueo tenet ambitiosi
Consuetudo mali; tenet insanabile multos
Scribendi cacoëthes [20], et ægro in corde senescit.

Sed vatem egregium, cui non sit publica vena,
Qui nil expositum soleat deducere, nec qui
Communi feriat carmen [21] triviale monetâ;
Hunc qualem nequeo monstrare, et sentio tantùm,

« ami, point de cliens; nul avantage durable; il ne retire d'autre satis-« faction que des cris vagues, d'inutiles applaudissemens, et quelque « allégresse passagère. » Dans ce passage de Tacite, il s'agit d'un poëte nommé *Bassus*, dont il est question, d'après quelques commentateurs, au commencement de cette satire. Quelle ressemblance frappante entre les deux tableaux de Tacite et de Juvénal : celui de l'historien me semble encore plus vigoureux, plus sombre, ses couleurs sont plus rembrunies; et puis que l'on accuse le satirique, et que l'on dise que l'hyperbole est sa figure favorite!

[a] *Imitation :*

Et que sert à Cotin la raison qui lui crie :
« N'écris plus, guéris-toi d'une vaine furie ; »
Si tous ces vains conseils, loin de le réprimer,
Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer?
Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il récite,
Il met chez lui voisins, parens, amis en fuite;
Car lorsque son démon commence à l'agiter,
Tout, jusqu'à sa servante, est prêt à déserter.

T'offre un appartement et t'ouvre sa maison.
Au fer qui la hérisse, à son immense porte,
Ne la prendrait-on pas pour une place forte?
Il met aux derniers rangs ses nombreux affranchis.
Pour t'applaudir en foule arrivent ses amis;
Mais c'est assez pour toi d'un encens éphémère;
Et les ais du théâtre, et l'orchestre, et la chaire,
Qui les paîra? toi seul. N'attends rien de ces rois...
Et nous, de la raison méconnaissant la voix[a],
Nous sillonnons[b] sans cesse une terre stérile!
Voudrais-je abandonner ce travail inutile,
La folle ambition me retient dans ses fers;
La rage est incurable, il faut faire des vers.
L'habitude l'emporte, et cette frénésie
Ne m'abandonne pas au sortir de la vie.
[c] Ce poëte brillant, ce chantre ingénieux,
Tel que je ne saurais le montrer à vos yeux,
Mais tel que je le sens; dont la féconde veine
Fuit les sentiers battus où la foule se traîne;
Qui peignit ses tableaux de verve étincelans?

Un âne, pour le moins instruit par la nature,
A l'instinct qui le guide obéit sans murmure, etc.
BOIZEAU, Sat. VIII.

[b] *Nous sillonnons. Imitation de Boileau*, satire VIII:

Après cela, docteur, va pâlir sur la Bible,
Va marquer les écueils sur cette mer terrible,
Afin qu'en ta vieillesse un livre en maroquin
Aille offrir ton travail à quelque heureux faquin,
Qui, pour digne loyer de ta Bible éclaircie,
Te paie, en l'acceptant, d'un Je vous remercie.

[c] Quoi qu'en dise Achaintre, le portrait du grand poëte tracé par Juvénal est digne du grand maître. J'avoue aussi que celui d'Horace est fort beau; mais sa poésie est-elle aussi riche d'images que celle de son heureux rival? En quoi ces ornemens sont-ils excessifs, comme le veut faire entendre le moderne commentateur avec son *fortè nimis*? J'en appelle à tous les gens de lettres, à tous les hommes de goût. Il ne suffit point de critiquer un beau passage, il faut au moins, d'après toutes les règles de la justice et de la bienséance, motiver son opinion.

Anxietate carens animus facit, omnis acerbi
Impatiens, cupidus sylvarum, aptusque bibendis
Fontibus Aonidum[22]. Neque enim cantare sub antro
Pierio, thyrsumve[23] potest contingere sana[24]
Paupertas atque æris inops, quo nocte dieque
Corpus eget. Satur est, quùm dicit Horatius[25], Euœ!
Quis locus ingenio, nisi quùm se carmine solo
Vexant, et dominis Cirrhæ, Nysæque feruntur
Pectora nostra duas non admittentia curas?
Magnæ mentis opus, nec de lodice[26] parandâ
Attonitæ, currus, et equos, faciesque Deorum
Adspicere, et qualis Rutulum[27] confundat Erynnis.

[a] Horace avait dit avant Juvénal :

> Le poëte chérit le silence des bois,
> Il s'arrache avec joie au fracas de Suburre.
> Bacchus est son patron, et, docile à ses lois,
> Il aime le sommeil sous un toit de verdure.

Voilà l'épicurien ; le poëte de Juvénal n'aime la solitude que pour montrer aux hommes, dans toute leur majesté, l'image des immortels : voilà le véritable philosophe, l'ami de l'humanité.

Boileau nous dit aussi :

> Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix,
> J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois.

[b] Boileau, *Art poétique*, livre quatrième, a pour ainsi dire traduit et non imité ce passage de Juvénal :

> Un auteur qui, pressé d'un besoin importun,
> Le soir, entend crier ses entrailles à jeun,
> Goûte peu d'Hélicon les douces promenades;
> Horace a bu son saoul, quand il voit les Ménades.

[c] *Naxos*, mis à la place de Nysa qui se trouve dans le texte latin. Elle était consacrée à Bacchus aussi-bien que la petite ville de Nysa. Naxos est la plus grande, la plus belle et la plus fertile de toutes les îles Cyclades ; aussi en est-elle appelée la reine. Les anciens comparaient son vin au nectar ; il est encore excellent, et les Naxiotes sont encore de vrais enfans de Bacchus et des plaisirs. (*Observations sur les Mœurs des insulaires.*)

Qui lui donna ce goût, ces sublimes élans?
Une âme indépendante, un cœur exempt de peine,
S'abreuvant à longs traits aux sources d'Hippocrène,
Qui sans inquiétude erre au milieu des bois[a].
Mais peut-il sur le Pinde aller montrer sa voix,
Jouer avec le thyrse, emboucher la trompette,
Si, dénué de tout, l'infortuné poëte
Eprouve de la faim le besoin importun[b]?
Quand il chante Bacchus, Horace est-il à jeun?
Et comment voulez-vous qu'il s'élève et s'enflamme,
Quand mille soins divers se partagent son âme?
Dans la fange toujours son esprit rampera,
Si le dieu de Naxos[c], si le dieu de Cyrrha[d],
Ne le tourmentent seuls. L'ouvrage du génie
N'est point de consulter la sombre économie[e],
Mais d'aller dans le ciel interroger les dieux,
Examiner leurs chars, leurs traits majestueux,
Peindre Turnus en proie à l'horrible mégère[f].

[d] *Cyrrha* était une ville de la Phocide qui servait de port et de citadelle à la fameuse ville de Delphes, consacrée à Apollon; elle était située au pied du mont Parnasse.

[e] *La sombre économie.* La misère, l'affreux dénûment engourdit l'âme et la prive de toutes ses facultés. Rien de grand, rien de noble, rien de sublime, ne peut sortir d'une bouche affamée. On peut bien citer quelques bons mots, quelques belles pensées des mendians de profession; mais ces mendians de profession ne meurent jamais de faim. L'extrême richesse, l'extrême abondance tue aussi le génie; l'art du poëte est une profession pénible, et le riche est et doit nécessairement être épicurien. Au lieu de devenir lui-même poëte et littérateur, il en loue à l'année; mais malheur à ceux qui se mettent alors à la solde des riches! Avant de trafiquer ainsi de leurs talens, qu'ils prennent la peine de lire Lucien, *Traité des Gens de lettres qui se mettent à la solde des grands*; le mépris de la postérité les attend, et, malgré tous ses talens, Horace n'a pas évité ce mépris qui se lie à son immortalité.

[f] Allusion à ces vers du septième livre de l'*Enéide*, admirablement traduits par Delille, vers 445:

Alecton, à ces mots redoublant de fureur,
D'un seul de ses regards le glace de terreur,

Nam, si Virgilio puer, et tolerabile deesset
Hospitium, cáderent omnes de crinibus hydri;
Surda nihil gemeret grave buccina. Poscimus ut sit
Non minor antiquo Rubrenus Lappa cothurno,
Cujus et alveolos, et lænam pignerat[28] Atreus.
Non habet infelix Numitor, quod mittat amico;
Quintiliæ quod donet, habet : nec defuit illi,
Undè emeret multâ pascendum carne leonem
Jàm domitum. Constat leviori bellua sumptu
Nimirùm, et capiunt plus intestina poetæ.

Contentus famâ jaceat Lucanus in hortis
Marmoreis; at Serrano[29], tenuique Saleio
Gloria quantalibet quid erit, si gloria tantùm est?

Arme d'un fouet vengeur sa main impitoyable;
Ses serpens redressés sur sa tête effroyable
Poussent tout à la fois d'horribles sifflemens;
Ses lèvres sont sans voix, ses yeux sans mouvemens.
Il veut la conjurer; la déesse l'arrête,
Le repousse en fureur, arrache de sa tête
Deux des plus noirs serpens qu'ait engendrés l'enfer,
Les fait siffler sur lui; puis d'un sourire amer :
« Eh bien! reconnais-tu la prêtresse crédule,
» Que son âge remplit d'un effroi ridicule, etc. »

[a] Autre allusion aux vers du septième livre de l'*Enéide*. Voici la traduction de Delille :

Cependant la déesse, avide de malheurs,
Ne perd pas ce moment d'embrasser tous les cœurs,
S'élance vers l'étable et sa bouche infernale
Enfle d'horribles sons sa trompette fatale.
La forêt s'épouvante à ses sons mugissans;
Ils ébranlent au loin les bois retentissans....
Soudain du fond des bois, du sommet des collines,
Volent à ce signal les cohortes latines.

[b] *Lappa*. Juvénal seul fait mention de ce pauvre poëte tragique de son temps; mais du moins il ne l'insulte point. Il apostrophe vivement son ami qui le laisse dans l'indigence, tandis qu'il prodigue ses trésors à la courtisane. Boileau avait, à n'en pas douter, sous les yeux

Virgile, sans esclave, et dans une chaumière,
Aurait-il fait siffler les serpens d'Alecton?
Sa main n'eût point saisi le cornet de Pluton[a].
On voudrait que Lappa[b], ce poëte tragique,
Qui pour finir Atrée engage sa tunique,
Eût du cothurne ancien le ton majestueux!
Le pauvre Numitor, presque aussi malheureux,
Pour son ami n'a rien; mais chez sa Quintilie
Il verse à pleines mains : que d'or il sacrifie
Pour ce lion[c] dompté qu'à grands frais il nourrit!
A peine à l'animal un grand troupeau suffit;
Du poëte, il est vrai, l'estomac plus avide
Coûte plus à nourrir que la bête numide.
Dans ses riches jardins[d], le chantre de Caton
Peut jouir de la gloire attachée à son nom;
Mais du frivole éclat d'une gloire importune
Que fera Saléius[e] en proie à l'infortune?

de pareils exemples, et il préfère laisser le vice tranquille pour aller insulter un infortuné que persécutait la fortune. (Voyez la note latine pour le sens que donne Achaintre à tout ce passage.)

[c] *Pour ce lion.* La passion des riches romains était d'avoir une ménagerie où ils nourrissaient des animaux féroces; le prince avait lui-même un troupeau d'éléphans, comme on le verra dans la douzième satire. Le goût de nos modernes Crésus est d'avoir des singes et des perruches : *In minimis conspicitur ingenium.*

[d] *Dans ses riches jardins.* Lucain fils, *Année Mela*, frère de Sénèque, d'une ancienne maison de chevaliers romains, naquit à Cordoue en Espagne, sous l'empire de Caligula; il fut élevé à Rome par son oncle, favori de Néron. Il eut la noble imprudence de disputer contre cet empereur le prix de la poésie, et le dangereux honneur de le remporter. Lucain entra dans la conspiration de Pison qui coûta la vie à trois cents Romains du premier rang : il fut condamné à mort. L'épitaphe que Néron fit mettre sur le tombeau du poëte est bien digne de ce prince : *Le bienfaisant Néron conserve sa réputation au poëte Lucain.* Que de réflexions fait naître une semblable épitaphe!

[e] *Saléius*, pauvre poëte dont parle Tacite. L'empereur Vespasien, dit l'historien, lui fit présent de cinq cent mille sesterces. Il fallait que cet homme eût beaucoup de talent, ou fût un adroit flatteur pour arra-

Curritur ad vocem jucundam, et carmen amicæ
Thebaidos [30], lætam fecit quùm Statius urbem,
Promisitque diem : tantâ dulcedine captos
Afficit ille animos, tantâque libidine vulgi [31]
Auditur ! sed quùm fregit subsellia versu,
Esurit, intactam Paridi nisi vendat Agaven [32].
Ille et militiæ multis largitur honorem [33],
Semestri [34] vatum digitos circumligat auro.
Quod non dant proceres, dabit histrio : tu Camerinos [35]
Et Bareas, tu nobilium magna atria curas !
Præfectos [36] Pelopea facit, Philomela tribunos.
Haud tamen invideas vati, quem pulpita pascunt.
Quis tibi Mæcenas ? quis nunc erit aut Proculeius [37],
Aut Fabius ? quis Cotta iterùm ? quis Lentulus alter ?
Tunc par ingenio pretium, tunc utile multis
Pallere, et vinum toto nescire Decembri.

cher cette somme au premier Flavien qui n'aimait guère à prodiguer son bien, et qui peut être comparé à notre roi Charles-le-Sage.... Quintilien, dans son dixième livre, chapitre 1er, dit que le style de Saléius était véhément, poétique, que la vieillesse n'en diminua pas l'énergie.

[a] *Stace*, poëte illustre, né à Naples, chéri de Domitien comme improvisateur. Presque tous ses ouvrages nous sont parvenus, et justifient l'éloge qu'en fait Juvénal ; car je rejette avec Achaintre les conjectures d'Henninius et de Rigault. Ces conjectures n'ont d'autre appui que la vie apocryphe de Juvénal, dont nous avons démontré toute l'incohérence. Non, Juvénal ne manifeste aucun sentiment de haine et de jalousie contre l'auteur de la Thébaïde ; il fait son éloge ; il le plaint de le voir forcé, par la misère et l'indifférence des riches, à vendre à Paris un poëme inédit ; mais est-ce véritablement Paris qu'attaque ici Juvénal ? (Voyez la note sur le texte latin.)

[b] *Histrion*. Farceur, charlatan, baladin d'Étrurie. C'est de ce pays que l'on fit venir à Rome, pour la première fois, l'an 391, des histrions pour les jeux scéniques, comme nous l'apprend Tite-Live dans

Pour déclamer ses vers, Stace[a] indique le jour;
Dans Rome quelle joie! on se presse, on accourt.
« Sa Thébaïde! ô ciel! les délices de Rome!
« Quel plaisir! hâtons-nous!!! » Mais quand de ce grand homme
Les vers harmonieux ont attendri les cœurs,
Quand sa voix a charmé ses nombreux spectateurs,
Et que dans sa chaleur il a brisé la chaire,
Il sort, mourant de faim, et périt de misère,
S'il ne vend à Pâris la fille de Cadmus.
Par lui tous les honneurs sont donnés ou vendus.
Il fait un chevalier du nourrisson des muses.
Grand, ne rougis-tu pas? Ah! ce que tu refuses,
Un histrion[b] le donne; et puis, avant le jour,
Au noble Bareas allez faire la cour!
Chez Pâris[c] Melpomène obtient sa récompense;
Philomèle à l'auteur donne une lieutenance,
Procné fait un tribun... Quoi! d'un œil de dépit
Verrai-je l'écrivain que sa muse nourrit?
Où sont les protecteurs des Nymphes Aoniennes,
Nos Proculeius, nos Cotta, nos Mécènes?
On les voyait jadis prodiguer leurs trésors
Au mérite honoré; quel avantage alors
De pâlir sur un livre, éloigné des orgies
Que décembre[d] ramène au pied des Esquilies!

le premier livre de sa septième *Décade*. On donna le nom d'histrion à ces saltimbanques, parce que, en langue étrusque, on appelait *hister* un baladin.

[c] Il est évident que ce n'est point le Pâris de Domitien, encore moins celui de Néron, que Juvénal a voulu désigner dans cette satire. Le passage de Quintilien prouve que cet ouvrage fut écrit sous Adrien. Sous le nom de *Pâris*, Juvénal désigne un favori d'Adrien qui, chéri de ce prince, vendait les emplois et les magistratures. Tel est l'usage des favoris. Il n'est pas besoin de nommer ce mignon qu'Adrien fit mettre au rang des dieux.

[d] *Que décembre*. Temps des saturnales qui ne furent d'abord qu'une solennité vulgaire, mais qui devinrent ensuite une fête légitime, lors-

Vester porrò labor fecundior, historiarum
Scriptores, petit hic plus temporis, atque olei plus ;
Namque oblita modi millesima pagina surgit
Omnibus, et crescit multâ damnosa[38] papyro.
Sic ingens rerum numerus jubet, atque operum lex.
Quæ tamen indè seges? terræ quis fructus apertæ?
Quis dabit historico, quantùm daret acta legenti?
Sed genus ignavum[39], quod lecto gaudet, et umbrâ.
Dic igitur, quid causidicis civilia præstent
Officia, et magno comites in fasce[40] libelli?
Ipsi magna sonant, sed tunc cùm creditor audit
Præcipuè ; vel si tetigit latus acrior illo,
Qui venit ad dubium grandi cum codice nomen.

qu'elles eurent été établies par Tullus Hostilius. Ces fêtes se passaient en plaisirs, en festins, en réjouissances. Du temps des empereurs, les saturnales duraient depuis le 16 décembre jusqu'au 21. Les Romains quittaient la toge et paraissaient en public en habit de table : de là l'origine des mascarades. Ils s'envoyaient des présens comme aux étrennes ; les jeux de hasard étaient permis, le sénat vaquait, les affaires du Forum étaient suspendues, les écoles étaient fermées. C'eût été un funeste présage de commencer la guerre à cette époque, ou de punir un criminel. Les enfans annonçaient la fête en criant dans les rues : *Io saturnalia*. Le carnaval nous vient des Vénètes ou Vénitiens qui, de tous les peuples de l'Europe méridionale, ont conservé un plus grand nombre d'usages des anciens Romains. Les magistrats portaient encore la toge avant la révolution.

[a] *A la millième page*. Juvénal fait sans doute allusion à la volumineuse histoire de Tite-Live, qui remplissait cent quarante volumes. Dans les fouilles de Portici on crut un moment avoir trouve un Tite-Live complet ; mais on fut bientôt désabusé : presque tous ces rouleaux sont des ouvrages grecs, et la plupart appartenant aux écrivains de la célèbre école d'Alexandrie. Je tiens tous ces détails d'un médecin de Brindes qui avait été employé aux fouilles de Portici.

[b] *Ce qu'on donne*. Ici quelques commentateurs et traducteurs n'ont pas bien saisi le sens de ces mots : *Acta legenti ;* ils les ont traduits par notaire ou greffier. A Rome, il y avait, à la vérité, des notaires et des

Et toi qui nous dépeins les mœurs de nos aïeux,
Dis-le moi, ton travail est-il plus fructueux?
Que de papier, que d'huile! à la millième page [a]
Les faits multipliés ont conduit ton ouvrage.
Que produira ce champ si long-temps sillonné?
Au pauvre historien a-t-on jamais donné
Ce qu'on donne [b] au héraut qui lit un codicile?
« Mais, dira l'avarice, indolent et tranquille,
« L'historien travaille étendu sur son lit. »
Est-il donc mieux payé ce légiste érudit,
Avec tous ces dossiers qu'il traîne à l'audience?
Il crie et se débat; ciel! quelle véhémence,
Quand un client l'écoute! Est-il aiguillonné
Par cet audacieux [c] qui, d'un faux soupçonné,
Présente son journal avec effronterie?
De ses vastes poumons le mensonge en furie
S'élance avec l'écume, et coule par torrens.

greffiers; ces derniers enregistraient les décrets du sénat et du peuple, dressaient les contrats de mariage, les transactions entre les particuliers, et cela s'appelait *in acta referri*. Mais quand on voulait donner de la publicité à ces actes, on les remettait entre les mains d'un héraut ou crieur public qui, moyenant une petite somme, ou plutôt quelques pièces de monnaie, allait publier ces actes dans tous les quartiers de la ville. C'est à ce dernier que se rapportent ces mots de Juvénal : *Acta legenti*.

[c] *Par cet audacieux*. Grande discussion entre les commentateurs sur le sens de cette phrase. S'agit-il d'un autre créancier, s'agit-il d'un débiteur? Ceux qui prétendent qu'il est question d'un débiteur citent Cicéron qui a pris souvent l'expression *nomen* dans le sens de dettes ou créances. Toutes les citations ne lèvent point la difficulté, le *codice magno* la lève. Et pourquoi tant de recherches? Le créancier devant un tribunal a besoin de ses registres; mais le débiteur n'a besoin que d'une quittance : ce dernier ne porte donc pas son livre au tribunal, c'est le créancier. Il fallait bien trois pages de commentaires pour résoudre une difficulté qui n'en est pas une réellement. Jouvency a été de tous les commentateurs le plus sage et le plus modeste; il a dit son avis en peu de mots de la manière la plus affirmative, et nous avons suivi son interprétation.

Tunc immensa cavi spirant mendacia[41] folles,
Conspuiturque sinus. Veram deprendere messem
Si libet: hinc centum patrimonia causidicorum,
Parte aliâ solùm russati pone[42] Lacernæ.
Consedêre duces; surgis tu pallidus Ajax[43]
Dicturus dubiâ pro libertate, bubulco[44]
Judice. Rumpe, miser, tensum jecur, ut tibi lasso
Figantur virides, scalarum gloria, palmæ[45].
Quod vocis pretium? siccus petasunculus, et vas
Pelamydum[46]; aut veteres, Afrorum epimenia[47], bulbi;
Aut vinum Tiberi devectum, quinque lagenæ.

[a] *Choisis cent avocats.* Lorsque le luxe se fut introduit à Rome, et que la faveur populaire ne fut plus recherchée et ne servit plus de rien pour arriver aux premières dignités de l'État, les talens des orateurs n'étant plus récompensés par les honneurs et les emplois, ces orateurs devinrent mercenaires par nécessité. La profession d'avocat devint même un métier assez lucratif d'abord; mais la concurrence et l'esprit du gouvernement anéantirent bientôt cette ressource. On défendit aux avocats de recevoir des présens pour leurs plaidoyers. Auguste qui n'aimait que les poëtes, et qui, pour raison, détestait les orateurs, établit une loi pénale contre les avocats qui retireraient de leurs travaux une récompense quelconque. Claude fut un peu moins sévère, et leur donna le droit d'exiger dix grands sesterces pour chaque cause. Toutes ces lois, tous ces règlemens tombèrent en désuétude, et les pauvres plaideurs furent, comme ils le seront toujours, victimes du luxe des hommes de loi.

[b] *Un insolent laquais.* Despaze, auteur satirique du dix-neuvième siècle, manie quelquefois assez habilement l'arme du ridicule. On trouve quelques tableaux bien tracés dans ses œuvres, que l'injustice ou l'égoïsme peut-être a précipitées dans les abîmes de l'oubli. Ce poëte attaqua vivement tous ces insolens valets qui, pendant tout le cours de la révolution, n'ont cherché qu'à s'enrichir; il les humilia, il les flétrit, mais ne les corrigea point: car, comme dit La Bruyère: « Un « projet assez vain serait de vouloir tourner en ridicule un homme fort « sot et fort riche, les rieurs seront toujours de son côté. » Avis aux satiriques modernes.

[c] *Le pâle Ajax.* Allusion à ce vers d'Ovide: *Consedêre duces.*

Veux tu savoir le prix qu'on met à ses talens?
Choisis cent avocats[a], les plus riches de Rome,
Pèse en commun leurs biens; produiront-ils la somme
Que possède à lui seul un insolent laquais[b]?
Les juges sont assis; incertain du succès,
Le pâle Ajax[c] se lève, et, devant l'ignorance,
D'un Mède réclamé défend l'indépendance.
Vocifère, mugis; après tant de travaux
Que t'offrira l'ingrat? De stériles rameaux
Orneront l'escalier de ton modeste asile.
Heureux si l'on y joint l'aquatique reptile,
Un jambonneau bien sec et ces vils alimens[d]
Qu'on donne à l'Africain douze fois tous les ans.
Il croira payer cher tes poumons et tes veilles,
S'il ajoute à ces dons trois ou quatre bouteilles
D'un vin plat[e], par le Tibre à Rome descendu.

(Voyez les *Harangues poétiques d'Ulysse et d'Ajax devant le conseil des capitaines grecs.*) Ces deux concurrens, pour triompher et obtenir les armes d'Achille, n'eurent point recours au duel, mais à l'éloquence. Les bonnes gens! un combat singulier est bien plus noble et plus honorable qu'une vile dissertation sur les droits imprescriptibles de la justice et de la raison.

[d] *Ces vils alimens.* Les anciens nourrissaient leurs esclaves à peu près comme nous nourrissions nos nègres dans nos colonies américaines. « Il est des hommes, dit un grand publiciste, auxquels il ne « faut que le plus strict nécessaire. » Et de quel droit l'homme s'attribue-t-il sur l'homme une semblable autorité? N'expose-t-on pas ainsi l'homme maltraité dans la société dont il est membre, à rompre tous les liens qui l'unissent à ses co-associés. Cette maxime est une bonne fortune pour les bourreaux. La Bruyère a dit avec plus de raison : « Si « l'on ne le voyait de ses propres yeux, pourrait-on s'imaginer l'é- « trange disproportion que le plus ou le moins de pièces de monnaie « met entre les hommes. (La Bruyère, chap. 6.) »

[e] *D'un vin plat.* Les vins de l'Apennin ou de Veies qui descendaient à Rome par le Tibre n'étaient nullement estimés, c'était la boisson du bas peuple qui, les jours de fêtes, à la porte Capène, allait s'enivrer chez les *Caupones.* Mais les gourmets tiraient de la Campanie ces vins exquis dont parlent si souvent Juvénal et Pline. Ces vins-là remontaient le Tibre au lieu de le descendre.

Si quater egisti, si contigit aureus unus,
Indè cadunt partes ex fœdere pragmaticorum [48].
Æmilio dabitur quantum petet; at meliùs nos
Egimus; hujus enim stat currus aëneus, alti
Quadrijuges in vestibulis, atque ipse feroci
Bellatore sedens curvatum hastile minatur
Eminus, et statuâ meditatur prælia luscâ.
Sic Pedo conturbat; Matho deficit; exitus hic est [49]
Tongilli, magno cum rhinocerote lavari
Qui solet, et vexat lutulentâ balnea turbâ,
Perque forum juvenes longo premit assere Medos,
Emturus pueros, argentum, murrina [50], villas:
Spondet enim Tyrio stlataria [51] purpura filo.

[a] *Il dépose un écu.* L'écu d'or à Rome, taillé quarante-cinq à la livre de douze onces, pesait un gros soixante-huit à soixante-neuf grains, ou sept grammes, et pouvait valoir de notre monnaie 19 livres $\frac{17}{32}$. Ce qu'il y avait de singulier, c'est que le denier taillé à quatre-vingt-seize à la livre, et le *victoriatus* taillé à cent quatre-vingt-douze à la livre ne divisaient pas exactement l'écu d'or : ce qui prouve que le système monétaire chez les anciens Romains ne fut jamais bien réglé, et que les décrets sur cette matière importante n'étaient que circonstanciels, et n'embrassèrent jamais tout ce qui est du ressort de la législation monétaire.

[b] Le quadrige était une espèce de char en coquille, monté sur deux roues avec un timon fort court, auquel on attelait quatre chevaux rangés de front. Martial plaisante aussi les avocats qui avaient la manie de se faire placer sur un char d'airain, pour persuader au peuple qu'ils tiraient leur origine de quelque ancienne famille de Rome.

Sous les coups de marteau l'enclume retentit.
Est-ce un héros qu'on forge? Et non, certes; l'artiste
Sur un char représente au plaideur qui gémit
Les traits de quelque adroit légiste.

[c] *Sur sa longue litière.* Sous les Césars, à Rome, il s'introduisit une espèce de manie dont on n'avait pas vu d'exemple jusqu'alors. On ne se croyait pas magnifique, si on ne se donnait en spectacle dans tous les quartiers de la ville sur une riche litière, précédée et suivie d'une

Si parfois sur ta table il dépose un écu [a],
Vingt légistes, au moins, tombent sur cette offrande.
« Emilius obtient tout autant qu'il demande;
« Nous plaidons mieux que lui. » Mais un groupe divin,
Quatre coursiers fougueux, un vaste char d'airain [b]
Ornent de son palais l'élégant péristyle;
On y voit sa statue, et le moderne Achille
Tend son arc, ferme l'œil, et, d'un trait menaçant,
Semble vouloir percer le malheureux passant.
Pédon veut l'imiter, et Pédon se ruine;
Tongillus prend la fuite, et le luxe destine
Au fastueux Mathon une aussi triste fin.
Fier du rhinocéros dont il arme sa main,
Il arrive, suivi d'une escorte insolente;
Et tout le monde fuit les bains qu'elle tourmente.
Sur sa longue litière [c] au Forum [d] transporté,
A l'éclat de sa robe, à son luxe effronté,
L'on croirait que Mathon fera tout disparaître,
Les esclaves de prix, les coupes d'un grand maître,
Qu'il achètera même et vaisselle et palais.

foule d'esclaves et de cliens. Des patriciens, des magistrats même grossissaient la foule, et ne balançaient pas à se mêler avec les valets du riche, pourvu que leur avarice y trouvât son compte. Nous avons bien vu d'autres saturnales, rien ne doit plus nous surprendre. Nous avons passé par tous les degrés de la folie et de la déraison; il ne nous reste plus qu'à nous précipiter du haut de l'échelle pour remonter encore, et je crois que le moment de la chute n'est pas fort éloigné.

[d] *Forum*. Il y avait dans l'ancienne Rome dix-sept places publiques ou *fora*. Le *Forum romanum* où se trouvaient les rostres; ce *Forum* était situé entre le mont Palatin et le Capitole, et comprenait tout l'espace qui s'étendait depuis le pied du mont Capitolin jusqu'à l'arc de *Titus*, et depuis le bas du mont Palatin jusqu'à la *Voie-Sacrée*. Tullus Hostilius l'entoura de galeries et de boutiques. Ses successeurs et les consuls l'embellirent tellement, qu'il devint une des plus belles places du monde. Là on rassemblait souvent les comices; à l'entrée de la place était le *Milliarium aureum*. On appelle aujourd'hui cette place *Campo Vaccino*. Nous aurons dans la suite occasion de parler des autres *Forum*.

Et tamen est illis hoc utile : purpura vendit
Causidicum, vendunt amethystina[52] ; convenit illis
Et strepitu, et facie majoris vivere censûs.
Sed finem impensæ non servat prodiga Roma[53].
Fidimus eloquio ? Ciceroni nemo ducentos
Nunc dederit nummos, nisi fulserit annulus ingens.
Respicit hoc primùm qui litigat, an tibi servi
Octo, decem comites, an post te sella, togati
Ante pedes. Ideò conductâ Paulus agebat
Sardonyche[54], atque ideò, pluris quàm Gallus, agebat,
Quàm Basilus. Rara in tenui facundia panno.
Quandò licet Basilo flentem producere matrem ?

[a] *Mais, Rome.* Je l'ai toujours pensé, je l'ai toujours dit, toutes les villes trop grandes ont la même physionomie ; et quand Sénèque dit, dans son épître 50 : « Je ne suis pas l'ami du faste, mais on ne peut « vivre autrement ici. Je n'aime pas la somptuosité, mais la ville elle-« même exige de grandes dépenses ; » ne croirait-on pas, ce que croyait Hector (le laquais de Valère, dans le *Joueur*), que ce Sénèque était de Paris ?

[b] *Au dieu de l'éloquence.* La grandeur de l'éloquence à Rome et dans la Grèce eut pour base la liberté publique. Tout était grand, parce que l'on écrivait sans contrainte. Sous les Césars, et principalement sous Auguste, il fallut changer de ton, parce que tout leur était suspect. Le mérite sans richesse fut alors abandonné ; un orateur pauvre ne pouvait jouir d'aucune considération. C'était une conséquence naturelle de la constitution d'Auguste : le nom même d'orateur se perdit. Qu'en faire ? on n'avait plus besoin que des *causidici*, des *pragmatici*, des *advocati*. Dès lors l'éloquence fut regardée comme un état de servitude, et l'on voit qu'Octave réussit complétement dans les projets qu'il avait formés pour rendre heureuse la postérité. Examinez ensuite la marche des tyrans. En tout temps, en tous lieux elle sera la même.... Les bâillons ! les bâillons ! ou la corruption.

[c] *Peut-on être éloquent.* Cicéron dit cependant dans ses *Tusculanes* que la sagesse est souvent sous un habit de bure. Pline, dans une de ses lettres, est étonné de trouver tant de connaissances, tant d'éloquence dans un de ses voisins, campagnard, qu'il avait invité à sa

Néanmoins à ce faste il doit tous ces succès :
L'apparence est à Rome utile, nécessaire ;
L'améthyste et la pourpre enchantent le vulgaire.
Mais, Rome [a], borne au moins ta prodigalité !

Cicéron parmi nous serait-il mieux traité ?
Le plaideur voudrait-il confier sa défense,
Et donner dix écus au dieu de l'éloquence [b],
Si l'anneau de son doigt ne lance mille feux ?
A-t-il à ses côtés un cortége nombreux,
Huit à dix serviteurs, une riche litière ?
Voilà ce que d'abord tout client considère.
Grâces à son anneau, l'astucieux Paulus
Plaide bien plus souvent que Basile et Gallus.
Il l'emprunte... Et tant mieux si le rubis enchante
Pour les jours de son fils une mère tremblante
Songe-t-elle à Basile, et pauvre et sans crédit ?
Peut-on être éloquent [c] sous un mauvais habit ?
Parlât-il bien, qui peut écouter un Basile ?

table, et avec lequel il avait l'intention de ne s'entretenir que d'agriculture. Je pourrais à ce sujet citer une infinité d'exemples ; mais peine inutile, ce serait frapper la mer avec les verges de Xerxès. Dans Paris, à Rome, à Londres, à Berlin, on ne fait rien, on n'arrive à rien, on n'obtient rien sans ostentation : vice auquel on a donné le nom de *représentation*. En vain les moralistes assurent que le public écarte tout l'attirail étranger à l'homme pour pénétrer jusqu'à lui. Je dirai, avec le ton tranchant de M. de La Harpe, cela n'est pas vrai. Les philosophes eux-mêmes sont souvent les premiers pris. « Il faut pardonner, dit « le profond moraliste du dix-septième siècle, il faut pardonner à celui « qui, avec un grand cortége, un riche habit, un magnifique équi- « page, se croit plus de naissance et plus d'esprit ; il fit cela dans la « contenance et dans les yeux de tous ceux qui lui parlent ; » ajoutons encore, et de tous ceux qui le voient. Avec de pareils préjugés, qu'il est à plaindre l'homme qui compte sur ses talens pour sortir de la foule, qui le plaisante souvent parce qu'il est modeste ! Un homme d'esprit pauvre est et sera toujours, aux yeux de l'opulence, un homme pauvre d'esprit.

Quis benè dicentem Basilum ferat? Accipiat te
Gallia, vel potius nutricula causidicorum [a]
Africa, si placuit mercedem ponere linguæ.

Declamare doces [55]? ô ferrea pectora, Vetti! [b]
Cùm perimit sævos classis numerosa Tyrannos.
Nam quæcumque sedens modò legerat, hæc eadem stans
Proferet, atque eadem cantabit versibus iisdem.
Occidit miseros crambe [56] repetita magistros.
Quis color, et quod sit caussæ genus, atque ubi summa
Quæstio, quæ veniant diversâ parte sagittæ,
Scire velint omnes, mercedem solvere nemo.
Mercedem appellas? quid enim scio? Culpa docentis
Scilicet arguitur, quòd lævâ in parte mamillæ
Nil salit Arcadio juveni [57], cujus mihi sextâ

[a] *Afrique.* Jusques à l'invasion des Arabes sous le calife Omar, les habitans du nord de l'Afrique s'occupèrent beaucoup de littérature et de sciences. L'école des philosophes d'Alexandrie est célèbre dans les premiers siècles du christianisme : Carthage et les villes voisines produisirent alors des hommes d'un très-grand mérite; mais leurs opinions exagérées ou trop idéologiques causèrent les plus grands malheurs, et préparèrent aux Arabes un triomphe facile. Depuis ce moment l'Afrique septentrionale a été plongée dans la barbarie la plus affreuse : telles sont les suites ordinaires du fanatisme et de la superstition. Les Africains nous regardaient, nous Gaulois, comme des barbares; la superstition les a rendus ce que nous étions sous le couteau des druides. Un jour les Américains nous accuseront, peut-être avec raison, de barbarie; et la superstition, qui nous attirera sans doute cet affreux reproche, sourit déjà, forme des congrégations, exige des sermens, marche révolutionnairement à son but. Américains! vous aurez bientôt raison; les Anglais nous examinent et nous laissent faire; la superstition est pour eux une riche mine d'or.

[b] *Déclamer.* Ce mot ne fut connu à Rome, avant Cicéron et Crassus, que pour désigner l'action de l'orateur quand il donnait à son expression la vivacité, le ton qu'exigeaient les pensées émises. Ces premiers personnages de l'État, soit à Rome, soit en Grèce, s'appliquaient à ces

Malheureux orateurs, fuyez donc cette ville;
Allez aux bords du Rhône, au pied du mont Atlas;
L'Afrique [a] avec plaisir nourrit les avocats,
Et paie à l'éloquence un tribut légitime.
De la fortune ici le rhéteur est victime.
A ta nombreuse classe apprends à déclamer [b];
Sans cesse, Vectius, cherche à la ranimer;
Immole des tyrans; assieds-toi pour reprendre
Ce que tu viens, debout, de relire et d'entendre.
De ses vers à son tour, monotone lecteur,
Chaque élève assassine un malheureux rhéteur.
A quel genre des trois [c] appartient une cause?
Quel style lui convient? comment on la dispose?
L'art de braver les traits lancés par un rival;
Où de la question gît le nœud principal,
Avec ardeur chacun désire le connaître.
Mais au temps convenu faut-il payer le maître:
« Que me demande-t-il, à moi qui ne sais rien?
« — Pourquoi m'en accuser, ô jeune Arcadien,
« Si ton cœur ne bat point.... — Une fois par semaine,

sortes d'exercices; mais bientôt on n'eut plus besoin d'agiter le peuple, d'électriser son ame, et la politique, fière de son triomphe, laissa tranquillement les rhéteurs enseigner à leurs disciples ces ridicules déclamations dont Quintilien et Sénèque nous ont donné des modèles; le mauvais goût s'empara même de ces ouvrages, et l'on poussa la démence au point d'y traiter Cicéron d'Allobroge.

[c] *A quel genre des trois.* Le démonstratif, le délibératif, le judiciaire. Bientôt nous ne céderons ni aux Grecs, ni aux Romains, ni aux Anglais dans le genre délibératif; naguères nous étions obligés d'aller chercher dans ce genre des modèles dans le parlement de la Grande Bretagne; aujourd'hui, peut-être, lui en offririons-nous. Le genre délibératif a tué néanmoins en France le démonstratif, et je doute qu'un Bossuet, reparaissant aujourd'hui sur la chaire, fût goûté comme l'est un discours à la tribune, prononcé *ex abrupto* par le général Foy, ou M. Royer-Colard. Quant à la chaire, point de doute qu'il ne fût traité comme il traita Fénélon; les jésuites ont déjà déchiré les plus belles pages de ses œuvres.

Quâque die miserum dirus caput Annibal implet;
Quidquid id est, de quo deliberat, an petat Urbem
A Cannis[58], an post nimbòs et fulmina cautus,
Circumagat madidas à tempestate cohortes.
Quantùm vis stipulare, et protinùs accipe quod do,
Ut toties illum pater audiat. Hæc alii sex,
Et plures, uno conclamant ore sophistæ,
Et veras agitant lites, raptore relicto;
Fusa venena silent, malus ingratusquè maritus,
Et quæ jam veteres sanant mortaria cæcos.
Ergò sibi dabit ipse rudem, si nostra movebunt
Consilia[59], et vitæ diversum iter ingredietur,

[a] *S'il doit.* (Voyez Tite-Live, liv. 26, chap. 11; et Silius Italicus, chant XII, vers 663.) En mémoire de cette fuite d'Annibal, abandonnant son camp devant Rome, à cause des orages et des tempêtes qui survinrent lorsqu'il se disposait à faire le siége de cette capitale de l'Italie, les Romains bâtirent, hors de la porte Capène, à deux mille pas environ de la ville, une chapelle qu'ils consacrèrent, et à laquelle ils donnèrent le nom de *Ædicula ridiculi.* Quoi qu'en disent les historiens latins et les poëtes, ce fut un tout autre motif que la superstition qui engagea le fameux capitaine carthaginois à se retirer: ce motif nous est inconnu; mais une preuve, dit Montesquieu, qu'il n'eût pas réussi, c'est qu'après le désastre de Cannes, les Romains furent assez forts pour envoyer des troupes en Espagne, dans la Gaule Cisalpine, pour ordonner à Marcellus d'aller mettre le siége devant Capoue. Annibal, après sa victoire, fut obligé de se tenir sur la défensive: la raison en est simple, son armée n'était pas nationale. et Carthage lui refusait tout. Ce ne fut pas Scipion, ce fut Hannon qui triompha de son rival. Carthage périt, il est vrai; et qu'importe la patrie à de vils intrigans, pourvu qu'ils puissent assouvir leur vengeance, et dominer sur un monceau de ruines! Français, nous avons eu, nous avons encore des Annibal; mais surtout méfiez-vous des Hannons.

[b] Presque tous les commentateurs sont divisés sur le sens de ce passage. Achaintre, dont j'ai suivi l'interprétation, à regret pourtant, explique, explique, explique, sans faire attention au pronom *illum* qui paraît détruire, par sa seule opposition, tous les raisonnemens du mo-

« Avec ton Annibal, Cannes ou Trasimène,
« Tout en délibérant s'il doit [a] vers nos remparts,
« Après un jour fatal, porter ses étendarts,
« Ou s'il doit s'éloigner, pressé par la tempête,
« En as-tu moins rompu ma misérable tête?
« Si ton père t'écoute aussi souvent que moi [b]
« Sans perdre patience, oui, j'engage ma foi
« De te donner tout l'or charrié par le Tage. »
Tel est de nos rhéteurs l'unanime langage.
Aussi pour le barreau quittant les fictions,
Ils délaissent Pâris, Médée et ses poisons.
Oubliant l'argonaute inconstant et perfide,
Et du vieux Pélias le mortier parricide,
Ils descendent en foule au temple de Thémis.
Mais où cours-tu [c], rhéteur? écoute mes avis:
Arrête, ne vas pas, en sortant de la chaire,

derné commentateur. Ce qui m'a forcé, pour ainsi dire, à me ranger de son avis, c'est la coupure qu'il fallait absolument faire, pour introduire un troisième personnage auquel doit s'adresser le rhéteur; cette interruption brusque aurait peut-être nui à la vivacité de l'apostrophe; alors, ne consultant que l'effet, je me suis modestement résigné.

[c] *Mais où cours-tu?* Que de commentaires, que d'interprétations! le nombre en est immense: Jouvency, Farnabe, Calderini, Henninius, ont rendu ce passage inintelligible par leurs hypothèses, leurs tiraillemens; car il faut me servir de cette expression pour rendre ma pensée. « Abandonne la chaire, rhéteur, font-ils dire à Juvénal; laisse là tes « fonctions, et viens défendre des causes réelles devant le préteur; car « si tu donnes plus long-temps des leçons de rhétorique, tu risques de « perdre tout ce que tu possèdes, et d'être réduit à ce point de dé- « tresse, qu'il te sera impossible d'acheter la tessère, etc. » D'après Ruppert, Dussault et Achaintre, l'erreur des précédens interprètes n'est point imperceptible; le sens donné par ces littérateurs est diamétralement opposé à celui des premiers. J'avoue que je suis resté long-temps à méditer, à réfléchir sur le passage; mais enfin il a fallu se rendre à l'évidence; et ce n'est pas toujours, comme on peut aisément s'en apercevoir, que la raison se trouve dans la majorité; la minorité la plus exiguë présente souvent tant de bon sens et de lumières, que l'opinion publique finit par se ranger de son côté.

Ad pugnam qui rhetoricâ descendit ab umbrâ,
Summula ne pereat, quâ vilis tessera venit
Frumenti : quippe hæc merces lautissima[60]. Tenta
Chrysogonus quanti doceat, vel Pollio quanti
Lautorum pueros, artem scindens[61] Theodori.
Balnea sexcentis, et pluris porticus in quâ
Gestetur dominus, quoties pluit. Anne serenum
Exspectet, spargatque luto jumenta recenti ?
Hìc potius ; namque hìc mundæ nitet ungula mulæ.
Parte aliâ longis Numidarum fulta columnis
Surgat, et algentem rapiat cœnatio[62] solem.
Quanticumque domus, veniet qui fercula doctè
Componat ; veniet, qui pulmentaria condat[63].

[a] *Chrysogone.* Le nom de Théodore, qui avait eu à Rhodes pour disciple Tibère, a fait que presque tous les anciens interprètes n'ont pas entendu ce passage ; ils ont pris Chrysogone, Pollion, pour des rhéteurs qui enseignaient même aux riches de Rome l'art oratoire ou plutôt les règles de la rhétorique d'après les principes établis par ce Théodore. Non, Juvénal fait allusion aux chanteurs, aux histrions qui s'introduisaient dans les maisons des riches pour apprendre leur art aux enfans ingénus, et les corrompre ensuite après avoir tiré un assez honnête bénéfice de leurs leçons. Cette explication est bien en harmonie avec ce qui suit ; les arts de luxe ont toujours coûté dix fois plus cher pour en recevoir des leçons que les arts utiles, et cette manie est encore en vigueur de nos jours.

[b] *Portique.* La magnificence, la beauté des portiques à Rome avaient quelque chose d'étonnant. Il y en avait de publics, parmi lesquels on remarquait principalement ceux de Pompée, d'Auguste et de Néron. Ils servaient d'ornement à des théâtres ou bien à des basiliques. Outre ces trois portiques, on en comptait quarante-cinq autres, remplis de boutiques de marchands, qui vendaient toutes sortes de bijoux ; le portique des Argonautes était le plus fréquenté ; Agrippa l'avait embelli de tableaux à fresque, qui représentaient l'histoire de Jason : il était placé à l'entrée du champ de Mars ; c'était le rendez-vous de gens qui voulaient paraître ; c'était enfin le Coblentz de Rome : là se rendaient aussi les

Suivre de l'avocat la stérile carrière;
Crains d'y perdre en entier ce peu d'or qu'en tes mains,
Avec peine, ont versé des parens inhumains:
Splendide récompense aux yeux de qui la donne.
Mais vois ce que reçoit le danseur Chrysogone [a],
De l'art de Théodore habile sectateur,
Pour séduire et former le fils du sénateur...
Six mille écus, les bains : plus encor le portique [b].
A l'abri de la pluie, un maître magnifique
Doit respirer enfin; décemment pouvait-on
Attendre le retour de la belle saison
Pour sortir en litière?... Eh! grand dieux! quel dommage
De traîner dans la boue un brillant équipage!
Là, s'élève exposée au soleil des hivers
La salle des repas, que soutient dans les airs
La numide colonne [c], à grands frais transportée.
Est-ce tout? Non, il faut une maison montée;
Un écuyer tranchant, on l'achète à tout prix.
A grands frais on se donne un cuisinier d'Eryx [d].

poëtes qui venaient réciter leurs ouvrages à ceux qui voulaient bien les entendre. Quant aux portiques particuliers, pour se faire une idée de leur construction, il faut lire la lettre de Pline le jeune, dans laquelle il fait la description de sa maison de campagne : « Mon portique com-« mence etc. »

[c] *La numide colonne.* Le marbre de Numidie était fort dur et très-estimé des anciens; mais ils ne nous en ont point laissé la description comme ils l'ont fait pour les marbres de *Luna* et de *Lacédémone*. Quelques auteurs ont cru qu'il était jaune; M. Delille prétend qu'il était bleuâtre et d'une seule couleur; on ne s'en servait, dit M. de Jaucourt, que pour carreler les édifices. Juvénal cependant dit le contraire.

[d] *Un cuisinier d'Eryx.* Il y avait à Rome tel artiste en cuisine auquel on donnait quatre talens par année, c'est-à-dire dix-neuf mille francs. Antoine fut si content d'un de ses cuisiniers dans un repas offert à la reine Cléopâtre, qu'il lui donna une ville pour récompense. Les Siciliens passaient à Rome pour les meilleurs cuisiniers Ils ont cédé leur place aux Français qui jouissent de cette réputation dans tout l'univers connu. Je n'ai pas besoin de dire qu'Eryx était une ville de Sicile où

Hos inter sumptus, sestertia Quintiliano,
Ut multùm, duo sufficient : res nulla minoris
Constabit patri quàm filius. Undè igitur tot
Quintilianus habet saltus? Exempla[64] novorum
Fatorum transi : felix, et pulcher, et acer;
Felix, et sapiens, et nobilis, et generosus;
Appositam nigræ lunam subtexit[65] alutæ;
Felix, orator quoque maximus, et jaculator[66];
Et si perfrixit, cantat benè. Distat enim, quæ
Sidera te excipiant modò primos incipientem
Edere vagitus, et adhùc à matre rubentem.
Si fortuna volet, fies de rhetore consul.
Si volet hæc eadem, fies de consule rhetor.

l'on faisait une excellente chère : aussi les cuisiniers de cette dernière ville étaient-ils extrêmement recherchés; c'étaient les cordons bleus de l'ordre.

[a] Marcus Fabius Quintilianus ouvrit, sous l'empereur Galba, son école de rhétorique à Rome. Les honoraires qu'il reçut du public ne l'enrichirent pas. Domitien le chargea de l'éducation de ses petits-fils, mais les émolumens de cette place ne l'arrachèrent point à la médiocrité. Sous Trajan, il vécut fort modestement, et Pline, dans une de ses lettres, assure qu'il n'avait point le cens nécessaire et exigé pour être élevé à la dignité consulaire. Sous Adrien il parvint subitement à une fortune immense, et reçut de son disciple, devenu empereur, les insignes consulaires : voilà des faits positifs, attestés par tous les écrivains du temps. D'après cela, cette satire a-t-elle été écrite sous Domitien? Sans doute Juvénal était descendu dans l'antre de Trophonius pour deviner, en écrivant sous Domitien, que le rhéteur serait un jour élevé par Adrien à la dignité consulaire. Est-il présumable que le satirique ait fait l'éloge de Domitien vingt ans après sa mort, quand sa mémoire était abhorrée, quand le décret du sénat qui le privait des honneurs de la sépulture n'avait pas encore été révoqué? après le règne de Trajan? M. de La Harpe pense donc que Juvénal n'avait pas le sens commun; car c'est accuser un homme de stupidité que de mettre dans sa bouche un pareil éloge.

Au milieu de ce faste, à Rome nécessaire,
Du rhéteur Fabius[a] quel sera le salaire?
Cent écus... c'est assez pour le prix de ses soins :
Riche, ce sont tes fils qui te coûtent le moins.
Mais de Quintilien la fortune est immense!
A son astre[b] il la doit autant qu'à sa science.
Son exemple est unique; ici-bas l'homme heureux
Est beau, sage, vaillant, et noble et généreux;
Du croissant[c] du sénat sa chaussure est ornée.
Dans un mortel heureux l'éloquence est innée;
Ingénieux sophiste, il pétille d'esprit;
Serait-il enrhumé, s'il parle, on l'applaudit.
Es-tu né comme lui sous une étoile heureuse?
Et d'ailleurs la fortune, en tout capricieuse,
En se jouant de nous, fait, selon son humeur,
Du rhéteur[d] un consul, du consul un rhéteur.

[b] Quelques commentateurs se sont imaginé que Juvénal lançait contre Quintilien un trait satirique; mais si l'on considère que malgré tous ses talens, ce rhéteur ne devint riche et consul qu'à l'âge de soixante et dix ans, que ce ne fut qu'à cet âge que la fortune le combla de toutes ses faveurs, et qu'il avait passé presque toute sa vie dans l'indigence ou la médiocrité; si l'on examine que cet excessif accroissement de fortune fut si subit qu'il étonna tout le monde, on ne blâmera pas alors l'expression du poëte, et l'on sentira qu'elle part plutôt de la surprise que de la jalousie; on verra que l'exemple de Quintilien ne peut en aucune manière détruire les assertions de Juvénal, et qu'il a raison d'attribuer au hasard et à la fortune les biens et les richesses dont jouit Quintilien arrivé sur le bord de sa tombe.

[c] *Croissant.* La lunule, ornement que les patriciens portaient à leurs souliers, comme marque de leur dignité et de l'ancienneté de leur race, était une espèce d'anneau de boucle en ivoire, que l'on attachait sur la cheville du pied : cet ornement était fort ancien, et l'on prétendait que Numa fit adopter la lunule par tous les patriciens. Plutarque, dans ses Questions Romaines, regarde cette boucle lunaire comme le symbole de l'inconstance de la fortune : je serais plutôt de l'avis d'Isidore qui assure que cet ornement représente la lettre *C*, pour conserver le souvenir des cent sénateurs choisis par Romulus.

[d] *Du rhéteur.* Ici Juvénal met en opposition Quintilien avec un cer-

Ventidius quid enim? quid Tullius? Anne aliud quàm
Sidus, et occulti[67] miranda potentia fati?
Servis regna dabunt, captivis fata triumphos.
Felix ille tamen, corvo quoque rarior albo.
Pœnituit multos vanæ, sterilisque cathedræ,
Sicut Thrasimachi probat exitus, atque Secundi
Carrinatis; et hunc inopem vidistis, Athenæ,
Nil præter gelidas ausæ conferre cicutas[68].
Dî majorum umbris tenuem, et sine pondere terram,
Spirantesque crocos, et in urnâ perpetuum ver,
Qui præceptorem sancti voluêre parentis

tain Valerius Licinianus qui, chassé du sénat, se fit rhéteur. « Quels sont « tes jeux, ô Fortune! s'écrie à ce sujet Pline : des sénateurs tu en fais « des rhéteurs, et tu tires quelquefois des rhéteurs de leur chaire pour « les jeter dans le sénat. »

[a] *Bassus et Tullius.* Je ne dirai rien du dernier, roi de Rome et fils d'un esclave. Ventidius Bassus, né dans le Picennium, d'une famille fort obscure, dans la guerre sociale fut conduit comme captif devant le char de triomphe de Pompée Strabon, père du grand Pompée. De muletier de cocher, il devint l'ami de César et d'Antoine, et par leur crédit il fut nommé préteur, pontife et consul : envoyé par Antoine contre les Parthe-, il les battit, et, le premier, triompha de cette nation. Quand il fut créé consul, on fit courir dans la ville quelques vers assez singuliers, dont voici à peu près le sens :

Accourez, accourez, prêtre, aruspice, augure,
Venez voir un prodige étonnant et nouveau.
Il est créé consul celui qui, dans Suburre,
Faisait frire jadis surmulet et barbeau.

[b] *Thrasimaque.* Voici ce que dit Suidas de ce rhéteur : « Thrasimaque, « de Chalcédoine, sophiste en Bithynie, fut le premier qui enseigna à « former la phrase périodique et ses divisions; il introduisit dans la « rhétorique les règles que nous suivons encore; il fut le disciple du phi- « losophe Platon et du rhéteur Isocrate. Il nous a laissé des sentences, un « traité de rhétorique, et quelques autres ouvrages de peu d'importance. » Cicéron en parle dans son livre de l'Orateur; Platon, dans ses dialogues sur la République, l'introduit comme interlocuteur. Denys d'Halicar-

Bassus et Tullius[a] n'offrent rien qui m'étonne ;
A qui doivent-ils donc et triomphe et couronne ?
A leur astre, au destin, dont l'immuable loi
Fait un Mars de l'esclave, et de l'esclave un roi.
Mais ce Quintilien, cet heureux personnage,
Est plus rare ici bas qu'un cygne au noir plumage.
Hélas ! plus d'un rhéteur, par la faim tourmenté,
A maudit et la chaire et sa stérilité.
Thrasimaque[b] éperdu renonce à l'existence ;
Athènes qui le vit en proie à l'indigence,
N'offrit que la ciguë au pauvre Carrinat[c].
Qu'un printemps éternel, avec tout son éclat,
Règne sur les tombeaux de nos augustes pères !
Terre, ne pèse point[d] sur des ombres si chères !
Vénérons ces aïeux qui transmirent jadis
Le pouvoir paternel aux maîtres de leurs fils.

nasse le met au rang des meilleurs rhéteurs de son temps. Philostrate assure que l'indigence le força d'abandonner la chaire. Je crois, avec Jouvency, qu'il ne s'agit pas de cet ancien Thrasimaque, mais d'un autre Thrasimaque, Carthaginois, qui, dit-on, accablé de misère et fatigué de son existence, finit par se pendre.

[c] *Secundus Carinas*, rhéteur athénien, abandonna sa patrie où il mourait de faim, pour venir à Rome, où son école fut suivie et brilla quelque temps ; mais s'étant un jour avisé de déclamer contre la tyrannie, l'empereur Caius Caligula le bannit, et le pauvre rhéteur revint dans sa patrie, où il s'empoisonna, désespéré de ne voir personne assister à ses leçons. Quelle imprudence aussi d'aller à Rome, sous Caligula, prêcher contre le despotisme ! Qu'un philosophe aille aujourd'hui dans la même ville parler de l'indépendance des nations et de la tolérance en matière de religion, au lieu de ciguë, il pourrait trouver un bûcher, ou bien un cul de basse-fosse dans les prisons du môle Adrien, bizarrement métamorphosé en château Saint-Ange.

[d] *Terre, ne pèse point.* Dans les funérailles, c'était le dernier vœu prononcé par les amis du défunt, et l'on inscrivait même sur les pierres sépulcrales ces quatre lettres S. T. T. L. *Sit tibi terra levis.* Mais les imprécations contre un ennemi étaient ainsi exprimées : *Que la terre s'appesantisse sur toi ; que la pierre presse tes ossemens ; que tes ossemens reposent sur un lit de cailloux.*

Esse loco. Metuens virgæ jam grandis Achilles
Cantabat patriis in montibus ; et cui non tunc
Eliceret risum citharœdi cauda[69] magistri ?
Sed, Rufum, atque alios cædit sua quemque juventus,
Rufum, qui toties Ciceronem Allobroga[70] dixit.

Quis gremio Enceladi[71] doctique Palæmonis affert
Quantùm grammaticus meruit labor ? et tamen ex hoc
Quodcumque est (minus est autem quàm Rhetoris æra),
Discipuli custos præmordet Acœnonoëtus[72],
Et, qui dispensat, frangit sibi. Cede, Palæmon,
Et patere indè aliquid decrescere ( non aliter quàm
Institor[73] hybernæ tegetis, niveique cadurci),
Dummodò non pereat mediæ quod noctis ab horâ
Sedisti, quâ nemo faber, quâ nemo sedebat,
Qui docet obliquo lanam deducere ferro ;

[a] *Achille déjà grand.* Ovide avait dit avant Juvénal, dans son *Art d'aimer*, liv. 1er, vers 13 :

> Celui qui tant de fois inspira la terreur
> Aux peuples ennemis, aux plus puissantes villes,
> Craignit, dit-on, un vieillard sans vigueur;
> Et le vainqueur d'Hector offrit ses mains dociles
> Aux coups multipliés d'un brutal précepteur.

[b] *Ruffus*, rhéteur assez distingué, qui vivait sous Trajan. Tous les zoïles de Cicéron ont été ensevelis dans les ténèbres de l'oubli; il en sera de même de tous les zoïles modernes. Ce que je ne puis concevoir, dit un commentateur, c'est que les ouvrages de Virgile et d'Horace soient restés classiques sous les empereurs romains, et que Cicéron ait été relégué dans les bibliothèques, et que l'on se soit caché pour lire ses ouvrages. Ce que ne conçoit pas le simple et trop simple scholiaste, je le concois fort bien avec tous ceux qui ont lu l'histoire des douze Césars; Cicéron était trop Romain pour eux. On le remplaça par Sénèque, par quelques déclamations; mais quelle distance des œuvres du philosophe espagnol au traité des Devoirs, aux Tusculanes, aux Philippiques, aux Verrines!

Achille déjà grand[a] craint et redoute encore,
Aux monts Thessaliens, les verges du Centaure.
Qui de nous, s'il eût vu la croupe de Chiron,
N'eût éclaté de rire en chantant sa leçon?
De nos jours la jeunesse, indomptable et cruelle,
Portera sur Ruffus[b] une main criminelle,
Ruffus qui d'Allobroge a traité Cicéron.
Quel père daigne offrir au docte Palémon[c]
Un prix digne des soins qu'exige la grammaire?
Ne faut-il pas encor, sur l'exigu salaire,
Donner à l'intendant, remettre au gouverneur.
Eh! s'il était du moins traité comme un rhéteur!
Malheureux Palémon, souffre avec patience
Que l'on mette au rabais ton utile science,
Comme un facteur qui vend ses tapis et ses joncs;
Accepte, ou tu perdras le fruit de ces leçons
Qui[d] t'arrachaient du lit à la seconde veille,
Heure où le noir Vulcain se repose et sommeille,
Temps où nul ouvrier ne fait murmurer l'air
En déchirant la laine avec l'oblique fer.

Cette manie de faire école est un fléau dans la littérature ancienne et moderne. N'avons-nous pas vu de nos jours l'école de Boileau abandonnée, et la prose de M. de Châteaubriand faire oublier celle de Fénélon?

[c] *Palémon, grammairien.* On distinguait chez les Romains le grammairien et le grammatiste. « Le premier, dit Quintilien, doit être « philosophe, orateur, excellent critique, interprète judicieux. » Il veut même qu'il n'ignore pas la musique. Ceux qui n'avaient pas ces connaissances, et qui, par état, s'étaient bornés à montrer les premiers principes des lettres, étaient appelés grammatistes. Aujourd'hui les grammatistes prennent impudemment le titre de grammairiens; c'est comme si les frères des écoles chrétiennes voulaient prendre le titre d'hommes de lettres; et ne le sont-ils pas réellement?

[d] *Qui.* Voici une imitation de la 68 épigr. liv. 9 de Martial, sur les écoles de Rome, ouvertes avant l'aurore :

Qu'ai-je de commun avec toi,
Barbare et vil maître d'école,

Dummodò non pereat totidem olfecisse lucernas,
Quot stabant pueri, quùm totus decolor esset
Flaccus, et hæreret nigro fuligo Maroni.
Rara tamen merces, quæ [74] cognitione tribuni
Non egeat. Sed vos sævas imponite leges,
Ut præceptori verborum regula constet [75];
Ut legat historias, auctores noverit omnes,
Tanquàm ungues digitosque suos : ut fortè rogatus,
Dùm petit aut thermas [76], aut Phœbi balnea [77], dicat
Nutricem Anchisæ, nomen patriamque novercæ
Anchemoli; dicat quot Acestes vixerit annos;
Quot Siculus Phrygibus vini donaverit urnas.

Toi dont la férule désole
Fille et garçon; dis donc pourquoi
Dans ce quartier, de ta voix de tonnerre,
Tout retentit dès le matin?
Avant le chant du coq tu déclares la guerre
A ce pauvre innocent qui se frotte la main, etc.

[a] *Maron.* Il est évident, dit Achaintre, qu'Horace et Virgile étaient classiques au temps de Juvénal. Il faudrait s'étonner, au contraire, qu'ils ne le fussent pas devenus : habiles écrivains, excellens poètes, ils parlent le langage qui flatte l'oreille du pouvoir absolu; jamais on ne les proscrira; ils seront toujours classiques, parce qu'ils ont su réunir, par je ne sais quel prestige, le goût et l'harmonie avec cette flexibilité épicurienne dont est tant épris M. de La Harpe, et qu'aiment tant les hommes, persuadés que les beaux-arts, et le premier d'entre eux, la poésie, n'ont été inventés que pour le plaisir et l'agrément de la société : la philosophie n'est qu'un accessoire que l'on supporte, parce qu'elle brise la monotonie. Ce n'est point que je veuille ici diminuer le mérite de ces deux grands hommes sous le rapport littéraire; leurs écrits sont des chefs-d'œuvre que la postérité ne cessera jamais d'admirer; et qu'auraient-ils donc fait s'ils eussent eu en vue le plus grand avantage de l'espèce humaine? s'ils eussent joui de toute l'indépendance d'Homère? Mais à travers tous leurs magnifiques tableaux, je vois les deux hommes, et je les vois aux genoux d'Auguste. « Homme de lettres, s'écrie avec « raison Thomas, si tu t'occupes de ta fortune, tu te mets à l'enchère

Tremble d'avoir en vain respiré la fumée
Que vomit par torrens cette lampe allumée
Dont s'arme chaque élève admis à ta leçon ;
Elle a noirci déjà les œuvres de Maron [a],
Et Flaccus en a pris une odeur méphitique.
Mais pour l'avoir encor ce salaire modique,
Ne faut-il pas souvent recourir au préteur ?
Et vous, ingrats parens, d'un pauvre précepteur
Que n'exigez-vous point ? fable, grammaire, histoire,
Rien ne doit échapper à sa vaste mémoire.
Ne faut-il pas encor que les auteurs latins
Lui soient plus familiers que les doigts de ses mains ?
Il doit sans hésiter vous nommer la patrie
Du prince qui souilla le lit de Capsérie [b] ;
Dire, en vous promenant au portique d'Isis,
Qui nourrit le Troyen dont Vénus eut un fils ;
Compter exactement combien les destinées
A l'éternel Aceste [c] accordèrent d'années ;
Par outre énumérer le précieux nectar,
Qu'aux Phrygiens donna ce généreux vieillard.

« toi-même ; crains de calculer bientôt le prix d'une bassesse, et le « salaire du mensonge. »

[b] *Du prince qui souilla le lit de Capsérie.* Anchémolus, dont parle Virgile, dixième livre de l'Enéide, vers 389. Voici de quelle manière Avienus raconte la fable de ce prince : « Rhétus, roi des Marrubiens, peuple d'Italie, avait épousé en secondes noces Capsérie ; « Anchémolus, fils du premier lit, viola sa belle-mère, et, pour se « soustraire à la fureur de son père qui le poursuivait pour le punir, il « se réfugia dans le camp de Turnus. »

[c] *Aceste.* (Voyez Virgile, *Enéide*, cinquième liv.) Les Romains s'amusaient souvent à tourmenter ainsi les grammairiens et les pédagogues. (Voy. Sénèque, épître 98.) Suétone rapporte que l'astucieux Tibère descendait jusqu'à ces minuties : il ne passait pas un grammairien devant lui qu'il ne lui fît mille questions oiseuses, frivoles, et même ridicules : *Quelle était la mère d'Hécube, la nourrice d'Anchise ? Quelle langue parlaient les Syrènes ? Quel nom portait Achille à la cour du roi Lycomède ?* Belle occupation pour le maître du monde connu !

Exigite ut mores teneros ceu pollice ducat,
Ut si quis cerâ vultum facit; exigite ut sit
Et pater ipsius cœtûs, ne turpia ludant,
Ne faciant[78] vicibus. Non est leve tot puerorum
Observare manus, oculosque in fine trementes.
Hæc, inquit, cures, et quùm se[79] verterit annus,
Accipe, victori populus quod postulat[80], aurum.

[a] *Il polisse les mœurs.* On s'occupe depuis long-temps des moyens de perfectionner l'éducation publique; tous les gouvernemens modernes ont les yeux fixés sur cette partie de l'administration politique, et ils paraissent persuadés qu'ils ont la faculté de la diriger à leur gré. Les Romains entendaient mieux que nous l'intérêt de l'État dans l'éducation de leurs enfans, ils cherchaient à attacher fortement les pères à la patrie, ensuite ils leur permettaient de veiller eux-mêmes à l'éducation de leurs enfans. Point d'intérêts alors qui se croisassent, point de maximes scholastiques en opposition avec ce qu'ils voyaient dans la maison paternelle. Quand l'administration changea, l'on ne fit point de lois relatives à l'éducation publique, et l'autorité paternelle conserva toutes ses prérogatives. Au milieu des passions qui agitent encore les hautes classes de la société, au milieu des livres que l'on ne peut totalement soustraire à la curiosité de l'enfance et de la jeunesse, au milieu des systèmes philosophiques dont nous sommes inondés, au milieu des romans, aussi nombreux dans les champs de la littérature que les épis dans les plaines de la Beauce, peut-on bien régler le moral de l'institution des enfans? Que faut-il donc faire? Laisser à l'autorité paternelle le soin de la diriger, mais auparavant attachez ce père à la patrie commune.

[b] *Les mouvemens.* « Ce n'est donc pas le progrès des mœurs, dit « Marmontel, mais le progrès du goût, de la culture de l'esprit, de la « politesse d'un peuple qui décide des bienséances dans l'imitation poé- « tique. On va plus loin, et l'on prétend que plus le cœur est corrompu, « plus les oreilles sont chastes, etc. » Toute l'antiquité me prouve le contraire : les Grecs et les Romains ne firent pas attention aux expressions que nous regardons comme indécentes; étaient-elles harmonieuses, ils les admettaient dans la langue poétique et scientifique; ils les rejetaient, si l'oreille était blessée non moralement, mais physiquement. N'est-ce pas au langage, à l'idiome en lui-même, qu'il faut attribuer ce que Marmontel attribue au goût et à la politesse. Mais je n'ai pas

Vous exigez encor que d'une main habile
Il polisse les mœurs [a] comme on polit l'argile,
Et d'un père exerçant toute l'autorité,
Qu'il déclare la guerre à la lubricité.
O le pesant fardeau de surveiller sans cesse
Les mouvemens [b] lascifs d'une obscène jeunesse,
Ces mains, à tout moment prêtes à les trahir,
Ces yeux étincelans qu'a noyés le plaisir [c]!
Mais tel est son devoir, il faut qu'il le remplisse.
Et quand Phébus arrive au glacial solstice,
Ingrats, que donnez-vous au pauvre précepteur?
L'or [d] que le peuple accorde à l'athlète vainqueur.

envie de faire ici un traité sur les différens dialectes. Achaintre cite une épigramme de Martial, sur le défaut que l'on reproche ordinairement aux jeunes gens; cette épigramme, que rejette la langue française, au point que toute traduction est impossible, me fournirait une infinité de réflexions sur ce mécanisme des langues dont on parle, dont on a parlé, dont on parlera toujours, sans vouloir prendre la peine d'examiner attentivement les ressorts qui le font agir; mais je ne m'en permettrai qu'une philosophique : examinez attentivement les langues dont l'origine se trouve dans le berceau de la liberté, et les langues qui prirent leur accroissement sous les chaînes des peuples qui les parlaient, et jugez.

[c] Juvénal fait ici allusion à deux vers d'Ovide qui peignent fort bien l'humide éclat de l'œil pendant une opération qui détruit non-seulement tous les ressorts de la machine corporelle, mais toutes, absolument toutes les facultés de l'âme. Jeunes gens! la mort ou la stupidité sont les suites ordinaires de votre opiniâtreté à contrarier les lois de la nature, et tous ceux qui les contrarient d'une manière aussi violente méritent un châtiment pareil.

[d] *L'or.* Après les jeux du cirque, le peuple ordonnait une quête au profit du gladiateur qui avait terrassé son adversaire; cette collecte produisait ordinairement quatre ou cinq écus d'or, de sorte que l'athlète en une heure gagnait plus que le précepteur dans un an. Toutes les réflexions d'Achaintre ne feront point changer les mœurs; on a toujours prodigué l'argent pour se procurer des plaisirs; on a été toujours avare pour l'éducation des enfans : on se garde bien de marchander une loge à l'Opéra; mais chez les marchands d'esprit, on court à celui qui le donne à meilleur compte, encore marchande-t-on.

# SATIRA VIII.

In hâc commendatissimâ satirâ vehementer patricios carpit vates, qui tumentes alto avorum stemmate, nihil aliud habent undè gloriari possint, se se tamen præstantiores existiment quàm qui non ab omnibus supplici modo colantur. Hâc acutissimè remordet vitia quæ non ex ipsâ nobilitate manant, sed ex eo quod liberis transmittatur. Utinam semper sub oculis foret eorum qui fortunâ vel casu stemma sortiti sunt! nam intelligerent tunc exemplis Rubreni, Fabricii, Gracchorum, Neronis, nec non Scipiadum quibus nihil ex majorum virtute supererat præter nomen, vanasque imagines, contra semetipsos stare nobilitatem indecoram, miserumque esse aliorum incumbere famæ.

Imperante Trajano scripta fuit hæc satira.

## NOBILES.

STEMMATA[a] quid faciunt? quid prodest, Pontice, longo
Sanguine censeri, pictosque ostendere vultus
Majorum, et stantes in curribus Æmilianos,

[a] *La noblesse.* « Point de roi, dit Platon, qui n'aît eu pour aïeul un « esclave; point d'esclave, qui n'ait eu pour aïeul un roi. » « L'*Atrium* « plein de bustes et d'images ne donne point la noblesse, dit Sénèque; « personne n'a vécu pour notre propre gloire; ce qui nous a précédé ne « nous appartient pas. Il est noble celui qui, dans toute condition, sait « se placer au-dessus de la fortune. » Quels foudroyans arrêts ont lancés contre la noblesse ces deux grands philosophes, et cependant l'aristocratie de leur temps ne jeta pas les hauts cris; moins sévères qu'eux, nous dirons que la gloire de l'ancêtre se communique comme la flamme, mais, comme la flamme, elle s'éteint quand elle ne trouve plus d'aliment pour soutenir son brillant éclat: et cet aliment pour la noblesse c'est le mérite. Je ne chercherai point, comme un commentateur moderne, à jeter quelques grains d'encens sur les autels des idoles du jour: je conserverai toujours ma franchise et mon indépendance; et sans

# SATIRE VIII.

Juvénal, dans cette satire, attaque vivement les nobles qui, fiers de leurs aïeux, mais sans talens et sans mérite, ont la sotte vanité de se croire trop élevés pour ne pas mériter les hommages de tout ce qui rampe sur la terre. Cette satire, une des plus belles de Juvénal, attaque les vices de l'institution de la noblesse, vices inhérens à l'hérédité seule; elle devrait être toujours sous les yeux de ces hommes que la fortune ou le hasard a favorisés; les portraits des Rubrenus, des Fabricius, des Gracques, des Scipions, de Néron, qui n'ont conservé de leurs ancêtres que le nom et les stériles images, pourraient leur apprendre que la noblesse elle-même est la première ennemie de ceux qui n'ont d'autre appui qu'un vain titre.

---

Cette satire a été écrite sous le règne de Trajan.

## LA NOBLESSE[a].

Et que me font à moi ces titres, ces statues,
Et ces chaînes d'aïeux jusqu'à toi descendues,
Ponticus! à quoi bon me montrer sur des chars[b]
Les bustes mutilés des favoris de Mars,

chercher à troubler l'ordre établi dans le gouvernement des sociétés modernes, je n'avilirai pas l'espèce à laquelle j'appartiens : homme, je m'adresse à l'homme; ma philosophie à moi c'est la vertu. Chimère, dira-t-on . . . .; chimère tant qu'il vous plaira . . . , mais cette chimère en vaut bien une autre.

[b] *Sur des chars les bustes mutilés.* Dans une espèce de vestibule ou salon des ancêtres, ou plutôt antichambre, se trouvaient disposés, dans des armoires, les bustes, les images, les tableaux de famille; on les portait dans les funérailles, on les exposait devant le portique du noble patricien, quand un événement heureux ou quelque fête domestique venait rompre la triste monotonie qui régnait ordinairement dans le séjour de la mollesse ou de l'oisiveté. Quand les ancêtres avaient reçu les honneurs du triomphe, le char et le triomphateur étaient encore exposés à

Et Curios [a] jam dimidios, humeroque minorem
Corvinum, et Galbam auriculis nasoque carentem?
Quis fructus generis tabulâ jactare capaci
Fumosos equitum cum dictatore magistros,
Si coram Lepidis [3] malè vivitur? effigies quo
Tot bellatorum, si luditur alea pernox
Ante Numantinos [4]? si dormire incipis ortu
Luciferi, quo signa duces et castra movebant?
Cur Allobrogicis [5], et magnâ gaudeat arâ,
Natus in Herculeo Fabius Lare, si cupidus, si

l'admiration des Romains. Voyez dans Eutrope la description du char de ce modeste Paul-Emile, vainqueur de Persée, roi de Macédoine. Quel luxe! Peu s'en est fallu que l'on ne renouvelât de nos jours les tristes spectacles du triomphe et de l'ovation.

[a] *Corvinus* était le surnom de la famille Valérienne; Galba, le surnom de la famille Sulpicienne. L'histoire du corbeau qui donna le surnom de Corvinus à la famille Valérienne, sérieusement racontée par Tite-Live, peut servir de pendant aux mille et une fables dont fourmillent nos histoires modernes; quant au surnom de Galba, il y avait eu sans doute dans la famille Sulpicienne quelque individu qui avait eu les pâles couleurs; il est dommage que Tite-Live ne nous instruise pas d'un fait si intéressant; cependant il ne faut point s'en étonner, ce n'était pas là un prodige.

[b] *Imitation :*

En vain, tout fier d'un sang que vous déshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms révérés;
En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères,
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères;
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

BOILEAU, Sat. v.

[c] *Devant tous ces consuls.* Ici M. Dussault a traduit assez élégamment un vers qui ne se trouve point dans quelques éditions estimées; et je crois même qu'il doit être rejeté comme *intrus*. Mais quel scholiaste a pu, dans un si beau tableau, introduire un vers qui nous présente une image ridicule? Je n'ai pu découvrir la vérité; voici ce qui me paraît

Ce Corvinus [a] sans nez, ce Galba sans oreille,
Si dans ton cœur flétri leur vertu ne réveille
De nobles sentimens !.... Eh! ne me vantez plus
Ces guerriers enfumés dont vous êtes issus,
Lâches patriciens; laissez là vos Lépides [b],
Laissez là vos portraits, si, cruels et perfides,
Devant tous ces consuls [c], devant ces dictateurs,
Vous foulez à vos pieds la décence et les mœurs.
De ces héros sur vous quelle est donc la puissance,
Si devant les vainqueurs de la fière Numance [d]
Le jour vous trouve encor un cornet dans les mains?
Si vous pressez d'un lit les somptueux coussins,
A l'heure où vos aïeux, d'immortelle mémoire,
Levaient leurs étendarts pour voler à la gloire?
« Je suis né sur l'autel du plus grand des héros! »
Qui? toi! vil Fabius [e]! mais où sont tes travaux?

plus vraisemblable : le vers existait dans l'original, il a été altéré; il devait signifier : *Et ces dictateurs et ces consuls entourés de tant de licteurs*. C'est dans ce sens, ce me semble, que doit être interprété le *multâ virgâ*. Les mots *posthac et contingere* ont été altérés, et l'on n'a pu rétablir le texte : dans cette alternative, les uns ont supprimé le vers, les autres ont cherché à donner un sens en harmonie avec ce qui précède et ce qui suit. Je soupçonne qu'il y a erreur de part et d'autre; et si j'ai supprimé dans mon édition ce vers, c'est que je me suis imposé la loi de ne rien innover : le fardeau que je porte est assez lourd; il ne faut pas encore donner bénévolement des armes à la critique.

[d] *Numance*. Ville d'Espagne, à l'extrémité de la Celtibérie, à trois lieues des frontières de l'Arragon : elle est célèbre dans l'histoire romaine, par la résistance qu'opposèrent ses habitans aux efforts multipliés de l'oligarchie romaine. J'ai toujours plaint le sort de ces peuples qui veulent être libres, sans considérer quel est l'intérêt des autres nations qui les entourent; il était de l'intérêt de Rome que toutes les nations fussent esclaves, autrement sa liberté peut-être eût été compromise : de nos jours n'est-il pas de l'intérêt d'un grand peuple de voir ses voisins courbés sous les fers de la servitude? La question est neuve, et si je voulais m'occuper de politique, il me serait facile de la résoudre; mais il est singulier que MM. Fiévé et l'archevêque de Malines ne l'aient pas encore abordée.

[e] *Vil Fabius*. La famille Fabienne se croyait issue d'Hercule : ce

Vanus, et Euganeâ quantumvis mollior agnâ ;
Si tenerum attritus Catinensi[6] punice lumbum,
Squalentes traducit avos, emptorque veneni
Frangendâ miseram funestat[7] imagine gentem ?
Tota licet veteres exornent undiquè ceræ
Atria, nobilitas sola est atque unica virtus.
Paulus, vel Cossus, vel Drusus moribus esto :
Hos ante effigies majorum pone[8] tuorum :
Præcedant ipsas illi, te consule, virgas.
Prima mihi debes animi bona[9]. Sanctus haberi,
Justitiæque tenax factis dictisque mereris ?

demi-dieu, voyageant en Italie, fut, comme l'on sait, fort bien reçu par le vieux Evandre, qui lui donna sa fille *Vinduna* en mariage : sans doute les descendans de ce héros vinrent se joindre aux brigands du Latium, qui fondèrent Rome et portèrent sur leurs épaules les dieux lares et leurs pénates. Belle origine pour les Fabiens ! elle méritait bien ces autels dont ils étaient si fiers ; encore la chronique scandaleuse ajoutait que Vinduna ne fut qu'une seconde Danaë pour le fils de Jupiter. Il était, comme dit Gilblas, enfant de la balle. Quoi qu'il en soit, le Fabius dont parle Juvénal était fils de Quintus Fabius Maximus l'Allobrogique, c'est-à-dire triomphateur des Allobroges, que nous appelons aujourd'hui plus honnêtement *Savoisiens* que *Savoyards* ; car j'avoue qu'à Chambéri, ne connaissant pas la distinction établie entre ces deux expressions, j'ai failli être la victime de mon ignorance. Ce fils de l'Allobrogique porta la débauche et l'intempérance au point qu'on lui donna le surnom de *Persicus*, et que Quintus Pompée, en qualité de censeur, le chassa du sénat.

[a] *Le vallon d'Euganée.* Les Euganéens habitaient jadis le territoire d'Altino, sur les bords de l'Adriatique, non loin de l'embouchure du Pô. Les Vénètes les en chassèrent, et ces peuples se réfugièrent dans cette partie des Alpes qui se trouve entre l'*Adige* et le lac *Guarda*. C'est aux environs d'Altino que les brebis donnaient cette laine fine et moëlleuse dont les Romains faisaient le plus grand cas.

[b] *La vertu d'un cœur noble est la marque certaine.* Que ce vers est faible à côté du vers de Juvénal ! le vers de ce dernier poëte est digne de ce beau passage d'Euripide, quand il s'écrie : « Vaines institutions des

Infâme libertin! le nom d'Allobrogique,
Ce beau nom convient-il à l'épilé cynique,
Plus mou que la brebis au pied de ces coteaux
Que l'antique Eridan arrose de ses eaux [a]?
Habile empoisonneur, tu couvres d'infamie
Ces parens, dont l'image un jour sera ternie
Par le buste hideux d'un si vil rejeton.
Mille tableaux en vain décorent ta maison,
La vertu fait la seule et l'unique noblesse [b].
Sois un Paul [c], un Cossus; que l'austère sagesse
Marche avant tes aïeux; consul, que de tes mœurs
La chaste intégrité précède tes licteurs.
Tu me dois la vertu, ce premier bien de l'ame [d].
Si pour elle jamais ton noble cœur s'enflamme;
Ami de la justice et de la probité,
Si ton nom vénérable en tous lieux est cité;

« hommes, vous ne m'éblouirez pas! l'homme vertueux et juste, fût-il « esclave, est plus noble et plus libre que le méchant. » Ah! si les princes pouvaient donner la vertu, le courage et l'honneur comme ils donnent des lettres de noblesse, que leur sort serait digne d'envie!

Si tout sorti qu'il est d'une source divine,
Son cœur dément en lui sa superbe origine;
Et n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté,
S'endort dans une lâche et molle oisiveté.

[c] *Paul*, surnom de la famille Emilienne; Cossus, de la famille Cornélienne, et Drusus de la famille Livienne.

[d] « Belle sentence, dit Achaintre. Et qu'importe au peuple que tu sois « beau, noble, riche, toi qui te mêles de l'administration d'un Etat? « Sois juste, modéré, prudent, courageux, voilà ce que te demandent « tes administrés. Tous tes ornemens extérieurs me rendent-ils plus « heureux? Est-ce à ta noblesse que je devrai ma tranquillité? Non, « mais à tes vertus; et ce sont ces vertus que tu me dois, que tu dois « au peuple. » Quel est ce langage? est-ce la voix de Socrate qui retentit à mes oreilles, de Zaleucus, du grand roi de Lacédémone? Non, c'est la voix de leur disciple, la voix de Juvénal; et M. de La Harpe s'obstine à fermer les oreilles! dans quelle région de son corps résidait sa sensibilité?

Agnosco procerem. Salve[10], Getulice, seu tu
Silanus[11], quocumque alio de sanguine, rarus
Civis et egregius patriæ contingis ovanti.
Exclamare[12] libet, populus quod clamat, Osiri
Invento. Quis enim generosum dixerit hunc, qui
Indignus genere, et præclaro nomine tantùm
Insignis? Nanum[13] cujusdam Atlanta vocamus;
Æthiopem cycnum, parvam extortamque puellam,
Europen. Canibus pigris scabieque vetustâ
Lævibus, et siccæ lambentibus ora lucernæ,
Nomen erit pardus, tigris, leo, si quid adhùc est,
Quod fremat in terris violentius. Ergò cavebis,
Et metues, ne tu sic Creticus aut[14] Camerinus.

[a] *Gétulique.* Surnom que l'on donna au fils de Cornelius Lentulus Cossus, qui sous le règne d'Auguste vainquit en Afrique les Gétules et tous les peuples brigands et nomades qui désolaient toute la partie de l'Afrique septentrionale, voisine des Syrthes.

[b] *Fils du Numidique.* Fils de ce Metellus surnommé le Numidique pour avoir vaincu les Numides. « Nous devons admirer les anciens Ro-« mains, dit Plutarque, *vie de Pompée*, qui récompensaient, par des « titres et des surnoms honorables, non-seulement les exploits mili-« taires, mais encore les vertus civiles et politiques. » Nous avons, surtout dans les derniers temps, assez bien imité cette sage maxime des anciens Romains; mais les dotations et les désignations féodales détruisaient tout ce que pouvait avoir de grand cette généreuse et libérale imitation. Nous sommes plus magnifiques que les anciens; ils ne donnaient que le nom, nous y avons ajouté des revenus immenses, des insigues honorifiques, pour les vertus guerrières s'entend, car pour les vertus civiles et politiques on ne poussait pas si loin la munificence: aussi ces dernières alors n'étaient que d'une utilité secondaire.

[c] *Osiris.* Allusion aux cris de joie que poussaient les Égyptiens quand, après mille recherches, ils avaient enfin trouvé leur dieu Osiris qui, prétendaient les mythologues de Memphis, avait été surpris et tué par son frère Tiphon. Son âme était passée dans le corps d'un bœuf. Ce bœuf avait pour domicile un temple dans lequel on lui rendait les honneurs divins. Quand l'Apis était vieux, on le noyait dans une fontaine, et les

Je te reconnais grand ; salut, ô Gétulique[a] !
Qui que tu sois, n'importe, ou fils du Numidique[b],
Ou modeste héritier d'un pauvre plébéïen,
Je te salue, illustre et rare citoyen.
Quel bonheur pour ton siècle ! heureuse ta patrie !
Qu'en te voyant le peuple avec transport s'écrie :
« Rendons grâces au ciel ; c'est lui, c'est Osiris[c] ! »
Appellerais-je noble un infâme Pâris,
Indigne de sa race, et qui n'a pour tout lustre
Que l'éclat emprunté d'une naissance illustre ?
Au nain, parfois, j'entends donner le nom d'Atlas ;
Le nom de cygne au Maure, et le nom de Pallas
A cette infortunée et pauvre créature
Qu'en marâtre cruelle a traité la nature ;
Le nom d'un animal féroce ou rugissant,
Ne le donnons-nous pas à ce chien languissant,
Et réduit à passer une langue débile
Sur les bords desséchés d'une lampe sans huile ?
Tremble, vil héritier d'un immortel Romain,
Qu'on ne t'applique ainsi le surnom d'Africain.

prêtres se répandaient ensuite dans la ville, en poussant des cris affreux ; en gémissant, et plongeaient ainsi tout le peuple dans la consternation. Lanthier, dans son Voyage d'Anténor, donne des détails curieux sur les fêtes que l'on célébrait en Égypte quand on avait trouvé le successeur du dieu ruminant qu'avait fait disparaître l'adroit sycophante, tom. 3, chap. 4. Si je voulais faire l'énumération de toutes les différentes superstitions qui ont régné impérieusement sur l'esprit et le cœur des hommes sur cette misérable terre où nous ne faisons que paraître un instant pour nous ensevelir dans la nuit de l'oubli, il faudrait écrire une encyclopédie ; mais au moins elle serait fort curieuse celle-là, et fort instructive ; elle guérirait peut-être cette lèpre invétérée, qui semble s'attacher à l'espèce humaine, rétrécir son âme, la conduire souvent au dernier degré d'avilissement, et s'amuser ensuite de ses victimes, tout en cherchant à en augmenter le nombre. Je réserve à mes lecteurs une petite lanterne magique dans mes notes sur la quinzième satire, qui a pour titre *la Superstition* : chaque chose, dit un vieux proverbe, doit être à sa place.

His ego quem monui? tecum est mihi sermo, Rubelli
Blande. Tumes alto Drusorum [15] sanguine, tanquàm
Feceris ipse aliquid, propter quod nobilis esses,
Ut te conciperet, quæ sanguine fulget Iuli,
Non quæ ventoso conducta sub [16] aere texit.
Vos humiles, inquis, vulgi pars ultima nostri,
Quorum nemo queat patriam monstrare parentis:
Ast ego Cecropides [17]. Vivas, et originis hujus
Gaudia longa feras: tamen imâ plebe Quiritem
Facundum invenies; solet hic defendere causas

[a] *Rubellius*, fils de Rubellius Blandus et de Julie à laquelle avait donné le jour Drusus, fils de Tibère, dont la mère fut la fameuse Livie, épouse de l'empereur Auguste, et appartenant à la famille Livienne, dont le surnom était Drusus. Il avait donc pour parens Néron, Octave, Jules-César, le triumvir Antoine, Livilla, Julie, Agrippine fille de Germanicus: en vérité, qui ne s'enorgueillirait pas d'avoir pour parens un parricide, un scélérat, un usurpateur, un infâme libertin, une prostituée, et de plus une empoisonneuse? Quels titres de noblesse! Dans l'*atrium* de Rubellius, au milieu de tous ces bustes, quel est l'homme sensé qui n'eût pas cru se trouver au milieu d'une caverne de brigands?

[b] *S'il le sort l'a jeté.* Quand on réfléchit sur cette pensée de Juvénal, dont la vérité est si frappante; quand, bien entendue et bien développée, elle pourrait procurer à l'espèce humaine les plus grands avantages, comment ne pas être indigné contre certains écrivains moralistes qui ne craignent pas d'avancer que les enfans des princes et des rois sont hors des règles de la nature, et en sont, pour ainsi dire, l'exception: ils n'attendent rien du temps ou des années; le mérite chez eux devance l'âge; ils naissent instruits et sont des hommes parfaits, quand les autres sortent à peine de l'enfance. Et l'on a osé imprimer de pareils blasphêmes! La morale, la religion sont offensées de ces propositions; et cependant il y a des oreilles dans un des faubourgs de Paris qui croiraient déroger si elles étaient choquées par ces absurdités: l'habitude d'en entendre ne les rend pas difficiles.

[c] *Je suis fils de Cécrops.* Peut-être eût-il été plus convenable de dire: « *Je suis fils de Priam*, je suis un descendant des Troyens; » mais il a fallu obéir à l'intention de l'auteur qui n'a jamais voulu jeter la moindre défaveur sur l'origine, ni sur les premiers temps, ni sur les

Mais à qui, direz-vous, un tel discours s'adresse ?
A toi, Rubellius[a], si fier de ta noblesse,
Si plein de tes Nérons? Trop orgueilleux César !
Est-ce là ton ouvrage, ou celui du hasard,
Si le sort t'a jeté[b] dans le sein de Julie,
Plutôt que dans les flancs d'une pauvre affranchie?
« Vils plébéiens, dis-tu, placés aux derniers rangs,
« Vous ne savez pas même où sont nés vos parens...
« Je suis fils de Cécrops[c]... » Vis avec tes chimères !
Et t'accorde le ciel des jours longs et prospères!
Mais où trouveras-tu, pour soutenir tes droits,
L'homme habile[d] à saisir l'énigme de nos lois?
Où donc est l'orateur qu'appelle à sa défense

premiers fondateurs de Rome, comme on s'en convaincra par le dernier vers de cette satire, dans lequel, sur le point de tirer une conséquence terrible d'une vérité connue, il s'arrête, et laisse le lecteur en suspens : preuve bien évidente que, dans une traduction, il faut, avant de se permettre le moindre changement, la moindre altération, examiner quelle était l'intention de l'auteur original, en employant l'expression qui nous paraît singulière et déplacée. D'après ce principe, il est impossible, comme l'ont fait certains hommes de lettres, de traduire quelques parties d'un ouvrage ancien, sans avoir, pour ainsi dire, saisi l'esprit qui a dirigé l'auteur dans toutes ses compositions. Sans cette précaution, l'on ne traduit pas, l'on donne à la copie que l'on fait son propre ton et sa propre couleur; et l'on dénature ainsi les traits qui peuvent faire reconnaître le modèle à la place duquel on a substitué sa méthode.

[d] *L'homme habile.* Les jurisconsultes à Rome étaient ce que sont parmi nous les avocats consultans. La profession d'orateur, du temps de la république, était infiniment plus honorable. Elle conduisait à tous les honneurs, à toutes les dignités : sans son éloquence jamais Cicéron n'eût été consul. Mais après la chute de la république, les jurisconsultes acquirent la plus grande autorité. Auguste accorda même à un certain nombre de personnes le droit d'interpréter les lois et de donner des décisions auxquelles les juges étaient obligés de se conformer. Je n'ai jamais vu d'ordonnance plus bizarre; mais cette bizarrerie avait pour but d'empêcher les orateurs de trop parler dans le Forum. Tout ce qui pouvait rappeler les anciens priviléges du peuple romain devait disparaître, et dans le sanctuaire de la justice on entrevoit la main du tyran, agité par la crainte et les remords.

Nobilis indocti. Veniet de plebe togatâ
Qui juris nodos, et legum [18] enigmata solvat.
Hic petit Euphraten juvenis [19], domitique Batavi
Custodes aquilas, armis industrius : at tu
Nil nisi Cecropides, truncoque simillimus [20] Hermæ.
Nullo quippè alio vincis discrimine, quàm quòd
Illi marmoreum caput est, tua vivit imago.
Dic mihi, Teucrorum proles, animalia muta
Quis generosa putet, nisi fortia? nempè volucrem
Sic laudamus equum, facili cui [21] plurima palma
Fervet, et exultat rauco [22] Victoria Circo.
Nobilis hic, quocumque venit de gramine, cujus
Clara fuga antè alios, et primus in æquore pulvis.
Sed venale pecus Corytæ [23], posteritas et
Hirpini, si rara jugo victoria sedit.

[a] *Qui réprime le Parthe.* Les chevaliers, les nobles et les riches, sous la dictature de Sylla, commencèrent à éluder les lois romaines sur les levées de troupes, et finirent par se soustraire totalement à cette rigoureuse conscription; mais ils se réservèrent les places honorifiques ou lucratives. A ce sujet Salluste met dans la bouche de Marius une grande vérité. « Envoyez-vous commander une armée, ou chargez-vous « de quelque affaire importante un de ces nobles, hélas! trop nombreux, « il aura beaucoup de portraits, beaucoup de bustes à vous présenter, « mais il n'aura pas fait une campagne; dans son inepte inexpérience, il « tâtonnera partout, il ne fera rien qu'en tremblant, et finira par choisir « parmi les plébéiens un homme habile qui dirigera secrètement toutes « ses opérations. »

[b] *De tous les animaux.* Belle imitation de Boileau, mais inférieure à l'original :

Dites-moi, grand héros, esprit rare et sublime,
Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime?
On fait cas d'un coursier, qui, fier et plein de cœur,
Fait paraître en courant sa bouillante vigueur,
Qui jamais ne se lasse, et qui dans la carrière

Cet ignorant mortel, si fier de sa naissance?
Dans cette classe, objet d'un injuste dédain.
Aux rives de l'Euphrate et sur les bords du Rhin,
Qui réprime le Parthe [a] et contient le Batave?
Noble fils de Cécrops, est-ce toi? Vil esclave,
Où sont donc tes exploits? dans Rome tu n'es rien
Que le fils de Cécrops. Hermès patricien!
Du Mercure ce noble en un seul point diffère:
Sa statue est vivante, et l'Hermès est de pierre.

De tous les animaux [b], le plus noble à tes yeux
N'est-ce pas le plus fort et le plus vigoureux?
Je fais cas d'un coursier qui, plus léger qu'Eole,
Plein d'une noble ardeur, s'élance, part et vole;
Et quand le cirque entier à sa gloire applaudit,
Irai-je rechercher le sol qui l'a produit?
N'est-il pas anobli, si, couvert de poussière,
Le premier, il arrive au bout de la carrière?
Mais les vils descendans de Coryte et d'Hirpin [c]
Sont vendus à vil prix, ou conduits au moulin,
S'ils n'ont jamais traîné le char de la victoire.

S'est couvert mille fois d'une noble poussière;
Mais la postérité d'Alfane et de Bayard,
Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard,
Sans repect des aïeux dont elle est descendue,
Et va porter la malle, ou tirer la charrue.

[c] *Coryte et Hirpin.* D'après Stace, il paraît que les Romains conservaient, comme de nos jours les Arabes et les Anglais, la généalogie de leurs chevaux : on a trouvé même des inscriptions sur des pierres en l'honneur des fameux coursiers. Juste-Lipse dit en avoir vu une ainsi conçue : « Hirpin, fils d'Aquilon, triompha cent quatorze fois : il ob-« tint cinquante-six fois le premier prix, et vingt-six fois le troisième. » Sans doute c'est l'Hirpin dont parle ici Juvénal. Coryte, fameuse jument dont parle Martial, dans la cinquantième épigramme de son troisième livre. La passion des Romains pour les chevaux fut telle qu'ils célébraient même le jour de la naissance de ces animaux : d'après quoi l'on ne sera plus surpris que Caïus Germanicus Caligula ait voulu faire son cheval consul de Rome.

Nil ibi majorum respectus, gratia nulla
Umbrarum, dominos pretiis mutare jubentur
Exiguis, tritoque trahunt epirhedia[24] collo
Segnipedes, dignique molam versare[25] Nepotis.
Ergò ut miremur te, non tua, primùm aliquid da
Quod possim titulis incidere, præter honores,
Quos illis damus, et dabimus[26], quibus omnia debes.

Hæc satis ad juvenem, quem nobis fama superbum
Tradit, et inflatum, plenumque Nerone propinquo.
Rarus enim fermè sensus[27] communis in illâ
Fortunâ. Sed te censeri laude tuorum,

[a] *Imitation :*

Non, je ne puis souffrir qu'un fat, dont la mollesse
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse,
Se pare insolemment du mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.

BOILEAU, Sat. v.

« Si l'on pouvait demander, s'écrie Marius dans Salluste, aux ancêtres « d'Albinus et de Bestia, qui d'eux ou de moi ces généreux romains vou- « draient avoir pour neveux, quelle serait leur réponse? *Le plus digne « de nous.* S'ils me méprisent, pourquoi ne méprisent-ils pas leurs « aïeux? C'est par eux qu'a commencé leur noblesse; la mienne a « commencé par moi.... » Je ne sache point que l'aristocratie ait jamais détruit, même affaibli ce terrible argument : elle pourra bien dire qu'il est sorti de la bouche d'un monstre; mais l'aristocrate Sylla fut encore plus cruel, et ne put répliquer à Marius; plus cruel, que dis-je! il exerça des rigueurs salutaires, en se baignant dans le sang du peuple, le sang plébéien! il n'est pas de la même couleur que celui du noble, ou peut-être la circulation est différente dans le corps de ce dernier. Pourrait-on croire que cette proposition ait été avancée? J'ouvre..... mais silence.... l'aristocratie ne plaisante pas, et n'allons pas exposer au grand jour ses petites et comiques peccadilles.

[b] *Et puis.* Achaintre prend ici la défense de la noblesse : « Ce n'est « pas être juste, dit-il, de ne pas accorder le sens commun à la no- « blesse; elle qui sert d'intermédiaire entre le prince et le peuple; elle « qui a produit tant de héros, etc. » Ce n'est pas ce dont il s'agit ici.

Sans égard pour l'aïeul, sans respect pour sa gloire,
Cédés pour un écu, ces tristes animaux
Sont dignes de tourner la meule de Népos,
Ou forcés de traîner le plus vil équipage.
Par toi-même, Blandus, mérite mon hommage [a],
Et non par tes aïeux; viens donc me présenter
Quelques brillans exploits que je puisse ajouter
Aux titres, aux honneurs que Rome tout entière
A jadis accordés à ton vertueux père.
Veux-tu lui devoir tout, tout, jusques à ton nom?
A ce jeune orgueilleux enflé de son Néron,
Que dirai-je de plus? la fortune l'égare;
Et puis [b] le sens commun chez le noble est si rare!
Voudrais-tu, Ponticus, transmettre à tes neveux,

L'on n'ignore pas tout ce qui a été dit pour ou contre la noblesse. Des lieux communs ne décideront pas le procès, toujours pendant devant le tribunal de l'opinion publique; ainsi laissons, abandonnons la question politique; voyons, sous le rapport moral, si la proposition de Juvénal est vraisemblable. Tout homme qui veut se placer au-dessus d'un autre, abstraction faite des lois positives, doit considérer s'il appartient à l'espèce, si dans l'espèce il y a des genres différens, si dans ces différens genres il y a encore des subdivisions; si tout cela n'existe pas dans la nature, il n'y a donc que la loi positive qui les établisse. Il faut obéir, je le sais, à la loi positive, mais celui qui tire vanité de cette loi positive tombe dans l'hypothèse de Juvénal; car tout ce qui est l'ouvrage des hommes est si fragile! Il y a peut-être aujourd'hui à Rome des descendans des Gracques ou des Flaminius végétant dans la dernière classe des prolétaires. Or, quel est le noble qui ne soit pas fier de sa naissance? Cependant la loi positive ne lui donne pas le privilége pour en tirer vanité, mais comme un aiguillon qui doit le pousser vers tout ce qu'il y a de grand, de noble, de généreux à faire parmi les hommes. Ce n'est donc point la vanité qui devrait naître du privilége, mais la crainte de ne pas remplir les conditions imposées par la loi positive. Or, je le demande, si, d'après ces principes, la noblesse, par sa position dans la société, n'est pas plus exposée que les autres hommes à manquer de sens commun. Que répondrait Achaintre à ces raisonnemens? Il laissera sans doute les cassolettes pour prendre l'arme de la critique; je profiterai de ses conseils s'ils sont justes; s'ils ne me conviennent pas, je dirai comme l'Italien : *Fiasco*.

Pontice, noluerim sic, ut nihil ipse futuræ
Laudis agas. Miserum est aliorum incumbere famæ,
Ne collapsa ruant subductis tecta columnis.
Stratus humi palmes viduas desiderat ulmos.

Esto bonus miles, tutor bonus, arbiter idem
Integer : ambiguæ si quandò citabere testis
Incertæque rei; Phalaris [28] licet imperet ut sis
Falsus, et admoto dictet perjuria tauro,
Summum crede nefas [29] animam præferre pudori,
Et propter vitam vivendi perdere causas.
Dignus morte perît, cœnet licet [30] ostrea centum
Gaurana, et Cosmi [31] toto mergatur aëno.

[a] *Imitation* :

> Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,
> Si de tant de héros, célèbres dans l'histoire,
> Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers
> Que des vieux parchemins qu'ont épargnés les vers?
>
> BOILEAU, Sat. V.

Après avoir lu les belles phrases du commentateur moderne, portons nos regards sur La Bruyère : « Se faire valoir par des choses qui ne dé« pendent pas des autres, mais de soi, ou renoncer à se faire valoir, « maxime inestimable, et d'une ressource infinie dans la pratique pour « les faibles, les vertueux, les gens d'esprit qu'elle rend maîtres de leur « fortune et de leur repos, mais pernicieuse pour les grands; elle dimi« nuerait leur cour, ou plutôt le nombre de leurs esclaves; elle ferait « tomber leur morgue avec une partie de leur autorité, et les réduirait « à leurs entremets et à leurs équipages. » Que l'on compare ce passage de La Bruyère avec le tableau de Juvénal, et l'on sera surpris de voir qu'un moraliste, sous le règne de Louis XIV, ait frappé plus fort que le poète.

[b] *N'achète point la vie.* Quelle sentence! elle devrait être gravée en lettres d'or, non pas sous le portique des stoïciens où elle a pris naissance, mais dans tous les appartemens, dans tous les cabinets des hommes chargés, par les lois positives, de veiller à l'intérêt, au bien-être, à la sûreté des membres de la grande cité. Est-ce encore un lieu commun, M. de La Harpe? Les voilà, les voilà, les beaux fruits donnés par la philosophie stoïcienne; la sagesse humaine peut-elle aller au-

Tel que tu l'as reçu, le nom de tes aïeux?
C'est un bien faible appui qu'une gloire étrangère [a] :
Tel qu'un riche palais, l'honneur imaginaire,
Privé de sa colonne, et tombe et disparaît;
La vigne sans l'ormeau tristement ramperait.
Guerrier, sois généreux; tuteur, fuis l'avarice;
Arbitre, que partout on vante ta justice;
Dans un procès douteux, comme témoin cité,
Parle, et d'un Phalaris brave la cruauté,
Si le tyran voulait te dicter un parjure.
Ferme dans le chemin tracé par la nature,
N'achète point la vie [b] aux dépens de l'honneur:
Un scélérat peut-il, sans frissonner d'horreur,
Perdre tout ce qui fait le charme de la vie?
Non, quiconque à la mort préfère l'infamie,
Fût-il tout arrosé des parfums de Cosmus [c],
Est indigne de vivre, et pour moi ne vit plus.
Tes veux sont accomplis, le sénat ou le prince

delà? Voyait-il partout des monstres celui qui mit en beaux vers cette sublime sentence, devant laquelle doivent humblement baisser la tête tous ces philosophes d'un jour qui veulent en imposer, comme M. de La Harpe, aux cris de la conscience, et faire triompher le vil jargon de l'épicuréisme pour avoir la sotte vanité de diriger l'opinion publique: or, je demande maintenant s'il ne faut pas avouer, s'il ne faut pas être La Harpe pour nier, que la satire des mœurs, entourée d'un si noble cortége, ne soit de la plus grande utilité? Horace, Boileau, que vous êtes petits à côté de ce colosse! Quelle taille donnerai-je donc à votre panégyriste?

[c] *Cosmus*, fameux parfumeur de Rome, dont Juvénal et Martial parlent souvent dans leurs écrits. Ses essences jouissaient de la plus grande réputation: il était indispensable d'avoir sur sa toilette des parfums de Cosmus, des petites bouteilles de Cosmus. Cet esclave, ou plutôt affranchi, fit une fortune immense, et devint l'intime ami des patriciens. Nous sommes témoins d'un pareil spectacle. Où vont-ils, où courent-ils, où se rendent-ils nos jeunes patriciens? O Voltaire, Voltaire! tu n'aurais jamais cru que le samedi fût à Paris un jour d'abstinence et de privation.

Exspectata diù tandem provincia quùm te
Rectorem accipiet, pone iræ frena modumque,
Pone et avaritiæ : miserêre inopum sociorum.
Ossa vides regum[32] vacuis exsucta medullis,
Respice quid moneant leges, quid curia[33] mandet;
Præmia quanta bonos maneant, quàm fulmine justo
Et Capito et Numitor ruerint, damnante senatu,
Piratæ Cilicum. Sed quid damnatio confert,
Cùm Pansa eripiat quidquid tibi Natta reliquit?
Præconem, Chærippe[34], tuis circumspice pannis,
Jamque tace. Furor est post omnia perdere[35] naulum.

Non idem gemitus olim, nec vulnus erat par
Damnorum, sociis florentibus, et modò victis.

[a] *Province*. Chaque province romaine était gouvernée par un président ou proconsul, selon qu'elle était du département de l'empereur ou du sénat. Ce magistrat était non-seulement chargé de l'administration de l'Etat, mais encore de la justice distributive. Il amenait avec lui, outre les officiers subalternes qui lui étaient adjoints, comme lieutenans, questeurs, assesseurs, etc., de nombreux amis ou cliens, pour lui faire honneur : ce cortége formait une espèce de cour. Ces proconsuls étaient vraiment des vice-rois; ils jouissaient dans leurs provinces des mêmes prérogatives : leur tyrannie fut si révoltante, que le mot proconsul est devenu, pour ainsi dire, une expression outrageante dans notre langue. Nous avons eu nos proconsuls, et le plaisant quatrain sur le commissaire envoyé par le Directoire en Suisse ne remédia pas au mal : on rit, et les concussions redoublèrent. Il est des vices que le ridicule ne peut entamer, il faut la foudre pour les écraser, pourvu toutefois qu'ils ne soient pas surmontés d'un paratonnerre.

[b] *Que ne laissait-on*. La loi Julia comprit sous le nom de *péculat*, non-seulement le larcin des deniers publics, mais encore le vol de tout ce qui était sacré ou qui appartenait à la république; mais quand l'aristocratie romaine a-t-elle respecté les lois? Tout le monde connaît la sortie de Caton contre les spoliateurs des provinces : on ne peut lire les

T'a confié le soin d'une vaste province [a] :
Plains le sort rigoureux des peuples alliés ;
En voyant de leurs biens tant de rois dépouillés,
Réprime la colère, enchaîne l'avarice :
Que partout la loi veille aux pieds de la justice.
Obéis au sénat, ou redoute le sort
De l'avide Natta, du brigand Numitor,
Pirates effrontés des pirates d'Asie.
Et que ne laissait-on [b] leur audace impunie ?
L'exemple empêche-t-il le barbare Mathon
D'enlever le peu d'or qu'a laissé Capiton [c] ?
Ah ! Chérippe, tais-toi... sur la place publique
Laisse vendre à l'encan ta dernière tunique ;
Chasse de ton esprit l'inutile projet
D'ajouter au perdu les frais d'un long trajet.
En subissant le joug imposé par nos pères,
Nos alliés versaient des larmes moins amères ;
Blessés par la victoire, ils fleurissaient encor.

*Verrines* sans éprouver la plus vive indignation ; cependant les plus grands hommes furent soupçonnés de ne point être étrangers à ces horribles vexations : Cicéron lui-même commit, à mon avis, la plus grande faute que puisse commettre un orateur philosophe. Le bruit des exactions de Gabinius, en Égypte, parvient à Rome, où, par un reste de pudeur, le sénat crut devoir le rappeler pour se justifier ; Cicéron qui, pendant l'absence de Gabinius, avait vivement sollicité sa condamnation, à son retour, prostitua son génie à la défense de Gabinius ; mais les armes de son éloquence ne purent garantir l'exacteur de la flétrissure et du bannissement. Que conclure de la conduite de l'orateur ? Ne soupçonne-t-on pas, n'a-t-on pas droit de soupçonner que Verrès ne voulut point faire ce que fit sans doute Gabinius. Je n'aime pas à trouver de pareilles taches sur la toge d'un si grand personnage. Cette anecdote nous prouve que le vice cherche à corrompre ce qu'il y a de plus pur, et qu'il ne faut pas lui opposer la faible barrière de la plaisanterie, mais un rempart hérissé de fer ; et c'est ce qu'a fait Juvénal. Entendez-vous, M. de La Harpe ?

[c] *Capiton*, gendre de Tigellinus, fut préfet de la Cilicie ; accusé par les Ciliciens de concussion, il fut condamné par le sénat. Tigellinus était mort ; le sénat aurait-il flétri le gendre si le beau-père eût été en vie ?

Plena domus tunc omnis, et ingens stabat acervus
Nummorum, Spartana[36] chlamys, conchylia Coa,
Et cum Parrhasii tabulis, signisque Myronis,
Phidiacum vivebat ebur, nec non Polycleti
Multus ubique labor : raræ sine Mentore mensæ.
Indè Dolabella est, atque hìnc Antonius, indè
Sacrilegus Verres. Referebant navibus[37] altis
Occulta spolia, et plures de pace triumphos.
Nunc sociis juga pauca boum, grex parvus equarum,
Et pater armenti capto eripietur agello;
Ipsi deindè Lares, si quod spectabile signum,
Si quis in ædiculâ[38] Deus unicus; hæc etenim sunt

[a] *Myron.* Quintilien, dans son dixième chap. du douzième liv. des *Institutions*, parle de ce Myron, célèbre statuaire, et fait même son éloge; mais il accorde la palme à Polyclète. « La Génisse de Myron, « dit Ausone, est un ouvrage magnifique : les taureaux s'y trompent et « viennent la caresser. Que de femmes, grand Dieu! ressemblent à la « génisse de Myron, et ne sont que de belles statues! Rarement la beauté « s'unit au sens commun. »

[b] *Parrhasius*, natif d'Ephèse, contemporain et rival de Zeuxis, florissait dans les beaux jours de l'école grecque. Ce fameux artiste réussissait parfaitement dans le dessin et dans l'exacte observation des proportions. Tibère donna cent cinquante mille livres de notre monnaie, pour un tableau de Parrhasius, assez licencieux : il représentait Atalante et son époux Méléagre. Ce peintre, dit Quintilien, poussait trop loin l'orgueil et l'arrogance. C'était le Vestris de l'ancienne peinture.

[c] *Phidias. Tam diis quàm hominibus efficiendis melior artifex traditur.* Mais c'est à travailler l'ivoire qu'il excella. Rien de plus beau, de plus majestueux, que son Jupiter olympien. Anacharsis n'y trouve qu'un défaut : assis sur son trône, le souverain des Dieux n'aurait pas pu se lever. Manière adroite et fine de critiquer la médiocrité du temple dans lequel on avait placé ce chef-d'œuvre de l'art. Phidias, ami de Périclès, périt misérablement dans une prison, condamné par les Athéniens. (Voyez Barth. *Voyage du Jeune Anacharsis*, *Introduction*, édition nouvelle, in-32.)

Dans leurs riches maisons, auprès de monceaux d'or,
La chlamyde, dans Tyr ou dans Sparte tissue,
Brillait d'un vif éclat aux pieds de la statue
Qu'anima de Myron [a] le magique ciseau;
Partout on admirait le sublime pinceau
Du rival de Zeuxis [b], du peintre d'Atalante;
Partout des Phidias [c] l'ivoire éblouissante
Respirait sous les traits des mortels et des dieux:
Pas une table alors sans vase précieux.
D'un proconsul bientôt imitant les exemples,
Antoine [d] dépouilla les palais et les temples;
Et l'infâme Verrès, dans les flancs d'un vaisseau,
Mettant vase sur vase, et tableau sur tableau,
Au milieu de la paix dont jouissait la terre,
Triompha de ces biens qu'a respectés la guerre.
Aujourd'hui que ravir! Ah! n'est-il pas resté
Des bœufs, un petit champ, quelque divinité,
Dont l'image assez belle en son temple est unique?
Ensuite on descendra jusqu'au dieu domestique.

[d] *Antoine.* Il ne s'agit pas ici du fameux triumvir, mais du fils du fameux orateur Antoine, victime de Marius. Il fut chassé du sénat par le censeur, l'an de Rome 683: mais on oublia bientôt, au milieu des discordes civiles, cette flétrissure. Antoine fut élu consul avec Cicéron, et ce fut lui qui vainquit Catilina. Ce n'était pas Catilina qu'il fallait vaincre, c'était César. Comme ce pauvre Cicéron fut la dupe de cet adroit ambitieux! César était l'âme de la conjuration de Catilina, et Tullius ne le vit point, ou ne voulut pas le voir: les mannequins sont toujours les victimes, tandis que la main qui fait mouvoir les cordes est toujours derrière la coulisse; mais aussi pourquoi toujours voyons-nous des mannequins? Ce proconsul, dont Juvénal parle ici, est Dolabella, proconsul en Macédoine; il fut accusé de péculat par Caïus César, mais ne fut point condamné. Mais un autre Dolabella, préteur en Cilicie, fut accusé par Scaurus et banni. Ce qu'il y avait de singulier dans cette condamnation, c'est que l'or que regorgeaient les sangsues, ne rentrait pas dans la bourse des plaignans; on le déposait dans le trésor public: de sorte que la répression d'un brigandage particulier devenait un brigandage public. Belle législation!

Pro summis : nam sunt hæc maxima. Despicias tu
Forsitan imbelles Rhodios, unctamque Corinthum :
Despicias merito. Quid resinata [39] juventus,
Cruraque totius facient tibi lævia gentis ?
Horrida vitanda est Hispania [40], Gallicus axis,
Illyricumque latus. Parce et messoribus illis
Qui saturant urbem [41], Circo scenæque vacantem.
Quanta autem indè feres tam diræ præmia culpæ,
Quùm tenues nuper Marius discinxerit [42] Afros ?
Curandum in primis, ne magna injuria fiat
Fortibus et miseris : tollas licet omne quod usquàm est

[a] *Pour ces infortunés.* Les Romains eurent d'abord différentes sortes d'alliés : quelques-uns participèrent même aux priviléges de la cité, comme les Latins et les Herniques ; d'autres leur étaient unis par leur fondation même, comme colonies sorties du sein de Rome ; d'autres y tenaient par les bienfaits qu'ils avaient reçus ; d'autres l'étaient en conséquence des traités libres qui aboutissaient toujours à les rendre sujets du peuple-roi ; d'autres enfin l'étaient par des traités forcés, comme vaincus. Car jamais les Romains n'accordaient la paix à un ennemi vaincu qu'ils ne fissent alliance avec lui, c'est-à-dire, qu'ils ne subjuguaient jamais un peuple sans en tirer parti pour en subjuguer un autre. Toutes ces différences disparurent sous les dictateurs perpétuels, et le mot d'*alliés* resta, *socii*. On aurait pu, sans blesser la vérité, ajouter un complément à ce substantif : *servitutis* ou *servitii*.

[b] *Rhodes.* Célèbre chez les anciens par son colosse, et chez les modernes, parce qu'elle a été long-temps la résidence des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Corinthe, si célèbre dans l'ancienne Grèce, n'est plus qu'un mauvais bourg nommé Coranto, en Morée. Il faut espérer qu'en reprenant son ancienne célébrité, elle ne reprendra pas les mœurs de ses ancêtres. Les historiens nous citent une anecdote qui peint l'esprit et le caractère des anciens Corinthiens : « Ils honoraient beaucoup les courtisanes, qu'ils regardaient comme les prêtresses de Vénus. Après la retraite de Xerxès, ils attribuèrent à leur intercession le salut de la République, qui les fit peindre dans un tableau, comme les Athéniens avaient fait faire les portraits de leurs généraux, après la bataille de Marathon. »

Vils objets! mais, hélas! ce peu qui reste encor
Pour ces infortunés [a] est un riche trésor.
Outrage impunément de Rhode [b] ou de Corynthe
Les lâches citoyens, tu le peux; quelle crainte
Doivent-ils inspirer ces peuples amollis,
Avec leur teint de rose et leurs membres polis!
Mais crains le fier Gaulois, l'Espagne, l'Illyrie;
Pardonne au moissonneur qui nourrit ta patrie
Et ces Romains [c], sans cesse occupés de leurs jeux.
Quels fruits te donneraient ces excès odieux?
Marius [d] n'a-t-il pas épuisé la Libye?
N'outrage pas surtout, jusqu'à la barbarie,
Un peuple malheureux, mais intrépide et fort;

[c] *Et ces Romains.* Quand le peuple Romain n'eut plus de magistrats à élire, de tribuns à nommer et à écouter, les jeux et les spectacles devinrent absolument nécessaires à cette foule de citoyens oisifs, qui regardaient l'agriculture, le commerce et les beaux-arts comme des professions dignes d'un esclave ou d'un affranchi. Les empereurs suivirent cette maxime infernale et machiavélique d'énerver, d'amollir, de corrompre les peuples pour les rendre plus dociles au joug de la tyrannie. Ce plan d'avilissement fut conçu et exécuté par Auguste; et ce que M. de de La Harpe n'a pas vu à Paris, un mauvais historien le vit à Rome. Un jour Octave, irrité de ce qu'une discussion entre Pylade et Bathyle avait excité quelques mouvemens séditieux parmi le peuple, leur témoigna toute son indignation. « César, lui répliqua Pylade, quel avan-« tage tu retires de nos spectacles! ce peuple, occupé de nous, ne porte « pas ses regards sur toi! » Je me tais, je ne poursuivrai point ma comparaison, elle serait trop funeste à M. de La Harpe.

[d] *Marius.* Nous avons parlé de ce Marius dans la première satire. J'ajouterai maintenant que si l'on trouve dans l'histoire quelques concussionnaires punis, je suis étonné de ces jugemens rendus par le sénat, en contradiction avec sa politique. Florus rapporte que, sur le bruit des richesses que possédait Ptolémée, roi de Chypre, le sénat proposa un décret au peuple, portant que les trésors de ce prince appartiendraient, après sa mort, au peuple Romain. Comment les simples particuliers auraient-ils abandonné cette mine féconde d'extorsions, quand le sénat en corps l'exploitait avec tant de succès! Que de concussionnaires sous le Directoire! Que d'agioteurs depuis quelque temps! et pourquoi! L'énigme n'est pas difficile à deviner.

Auri, atque argenti; scutum, gladiumque[43] relinques,
Et jacula, et galeam : spoliatis arma supersunt.
Quod modò proposui, non est sententia; verùm
Credite me vobis folium recitare[44] Sibyllæ.
Si tibi sancta cohors comitum, si nemo tribunal
Vendit Acersecomes[45], si nullum in conjuge crimen,
Nec per conventus[46], nec cuncta per oppida curvis
Unguibus ire parat, nummos raptura Celæno[47] :
Tunc licet à Pico[48] numeres genus; altàque si te
Nomina delectant, omnem Titanida pugnam
Inter majores, ipsumque Promethea ponas :
De quocumque voles proavum tibi sumito libro.
Quòd si præcipitem rapit ambitus atque libido,
Si frangis virgas sociorum in sanguine, si te

[a] *Si ta femme.* La loi Appia, ou les lois Appiennes défendaient aux proconsuls, aux prêteurs, aux magistrats, de conduire leurs épouses dans les provinces que le sort leur confiait. Lisez dans Tacite, liv. III, chap. XXXVIII, le discours de Severus Cecina, pour donner une nouvelle vigueur aux lois Appiennes, qui étaient tombées en désuétude, et la réponse de Valerius Messalinus, fils du fameux orateur Messala, et héritier de son éloquence. Il se trouvait encore, dans les premiers temps de la dictature, quelques hommes énergiques qui voulaient faire revivre les anciennes mœurs, persuadés que c'était l'unique moyen de saper dans ses fondemens la tyrannie nouvelle; mais voyez avec quel art Tibère évita le piége; et quand une fois la corruption fut à son comble, il fut impossible de rétrograder.

[b] Boileau, *imitation*, sat. V :

Respectez-vous les lois? fuyez-vous l'injustice?
Savez-vous pour la gloire oublier le repos,
Et dormir en plein champ le harnais sur le dos?
Je vous connais pour noble à ces illustres marques;
Alors, soyez issu des plus fameux monarques,
Venez de mille aïeux; et si ce n'est assez,
Feuilletez à loisir tous les siècles passés;
Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre,
Choisissez de César, d'Achille ou d'Alexandre.

Prive-le de ses biens, arrache-lui son or.
Mais si le bouclier, si le glaive lui reste,
Son désespoir armé te deviendra funeste.
« Propos en l'air, dis-tu, vaine prédiction! »
Mon oracle est plus sûr que celui d'Apollon.
Si tout, dans ton palais, respire la justice;
Si d'un vil favori l'odieuse avarice,
Au pied du tribunal ne vend pas tes arrêts;
Si ta femme [a], abhorrant ces criminels excès,
Des mortels et des dieux sait respecter l'asile;
Si je ne la vois point courir de ville en ville,
Nouvelle Cœléno, les ongles toujours prêts
A saisir les écus de tes pauvres sujets,
Prends pour aïeux les rois de l'antique Ausonie [b],
Fais remonter au ciel ta généalogie;
Libre à toi de choisir, et, si cela te plaît,
Joins encor les Titans et le fils de Japet.
Mais si l'ambition, mère de tous les crimes [c],
Te fait chercher partout de nouvelles victimes;
Si dans le sang humain tu brises tes faisceaux,

En vain un faux censeur voudrait vous démentir;
Et si vous n'en sortez, vous deves en sortir.

[c] *Autre imitation :*

Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse insigne,
Ce long amas d'aïeux, que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
Ne sert plus que de jour à votre ignominie.

Salluste avait dit avant Juvénal : « Ils vantent dans leurs discours ces « héros dont ils sont descendus; ils croient se rendre plus illustres, en « rappelant à tous momens les belles actions, les exploits de leurs pères; « ils se blessent eux-mêmes. Plus la vie de leurs ancêtres a été honorable « et brillante, plus leur dépravation est odieuse et manifeste. » C'est une vérité incontestable : la gloire transmise par le sang est un flambeau qui ne permet pas aux vertus ni aux vices des nobles de rester ensevelis dans l'obscurité.

Delectant hebetes lasso[49] lictore secures :
Incipit ipsorum contra te stare parentum
Nobilitas, claramque facem præferre pudendis.
Omne animi vitium tantò conspectius in se
Crimen habet, quantò major, qui peccat, habetur.
Quo mihi te solitum falsas signare tabellas,
In templis quæ fecit avus, statuamque parentis
Ante triumphalem? quo, si nocturnus adulter
Tempora Santonico[50] velas adoperta cucullo?
Præter majorum cineres atque[51] ossa, volucri
Carpento rapitur pinguis Damasippus[52], et ipse,
Ipse rotam stringit multo sufflamine[53] consul :

[a] *T'appellerai-je.* Opposons à ce tableau des vices de la plupart des patriciens de Rome, les vices qui régnaient parmi quelques nobles sous le règne de Louis XIV.

Bientôt, pour subsister, la noblesse sans bien
Trouve l'art d'emprunter, et de ne rendre rien;
Et, bravant des sergens la timide cohorte,
Laisse le créancier se morfondre à la porte....
Alors le noble altier, pressé par l'indigence,
Humblement du faquin recherche l'alliance;
Avec lui, trafiquant d'un nom si précieux,
Par un lâche contrat vendit tous ses aïeux;
Et corrigeant ainsi la fortune ennemie,
Rétablit son honneur à force d'infamie.

Ce sont les mêmes vices qui paraissent sous les différens masques que la vanité ou les localités les forcent de prendre : entre le parjure et celui qui emprunte sans avoir l'intention de rendre, je ne vois point une grande différence : entre un faussaire et celui qui laisse son créancier se morfondre à sa porte, je n'aperçois qu'une légère nuance, elle se trouve dans la signature du faussaire ou du débiteur de mauvaise foi. On pourrait pousser plus loin le parallèle; *sed est modus in rebus.*

[b] *Vil séducteur.* Après avoir vu les travers de la noblesse du siècle de Louis XIV, voyons le règne de Louis XV, et comparons toujours :

Demi-dieux avortés, qui, par droit de naissance,
Dans les camps, à la cour, régnent en espérance;
Que d'exploits leurs talens semblent nous présager!
Ceux-ci font avec art courir un char léger,

S'il te charme ce fer qu'émoussent les bourreaux,
Ta noblesse devient ta première ennemie ;
Elle est comme un flambeau devant ton infamie :
Sur un socle le vice est-il moins odieux ?
Plus il est élevé, plus il blesse nos yeux.
T'appellerai-je [a] noble, exécrable faussaire,
Parjure dans un temple élevé par ton père,
Et devant sa statue ? et toi, vil séducteur [b],
Qui, pour fouler aux pieds les lois de la pudeur,
Cours la nuit, affublé du manteau santonique [c] ?
L'épais Lateranus, sur un char magnifique,
Dirige ses coursiers le long des monumens
Où de tous nos aïeux gisent les ossemens.
Quoi ! le consul [d] lui-même enchaîner une roue !
S'épuiser en efforts ! Il est nuit, je l'avoue ;

Que roule un seul coursier sur une double roue;
Ceux-là, sur un théâtre, où leur mémoire échoue,
Savent, non sans honneur, se jouer dans les vers
Où Molière prophète exprime leurs travers;
Par d'autres avec gloire une paume lancée
Va, revient tour à tour poussée et repoussée :
Sans doute, c'est ainsi que Turenne et Villars
S'instruisaient dans la paix aux triomphes de Mars.

GILBERT.

[a] *Manteau santonique.* Partie du vêtement des *Santons* ou *Lingones*. C'était une espèce de cape, d'une étoffe très-grossière, que portaient les anciens habitans des environs de Saintes ou de Langres ; elle était surmontée d'un capuchon fort commode pour les jeunes sénateurs Romains, qui voulaient courir la nuit sans être reconnus. Martial donne à ce capuchon la forme d'un cornet. On trouve encore de ces capes dans les campagnes du midi de la France.

[d] *Quoi ! le consul !* Ne les avons-nous pas vus ces nobles Romains, successivement histrions, gladiateurs, délateurs et satellites ? Dans tous les États, chez les anciens et chez les modernes, les courtisans ont été, sont et seront ce que sera le prince : dans les forêts de Bornéo, il n'est point de singes plus adroits et plus grimaciers ; que leur importe ! pourvu qu'ils vivent aux dépens du maître, et qu'ils puissent déverser sur le peuple les humiliations qu'ils reçoivent souvent à la cour. Néron se fait-il cocher, tous les courtisans prennent en main les rênes de leur char ; Mécène mange-t-il de l'ânon, l'ânon est servi sur toutes les tables des

Nocte quidem ; sed luna videt, sed sidera testes
Intendunt oculos. Finitum tempus honoris
Quùm fuerit, clarâ Damasippus luce flagellum
Sumet, et occursum numquàm [54] trepidabit amici
Jam senis, ac virgâ prior annuet, atque maniplos
Solvet, et infundet jumentis hordea lassis.
Intereà, dùm lanatas, torvumque juvencum,
More Numæ [55], cædit Jovis ante altaria, jurat
Solam Eponam [56], et facies olida ad præsepia pictas.
Sed quùm pervigiles placet instaurare popinas;
Obvius assiduo Syrophœnix udus amomo
Currit, Idumææ [57] Syrophœnix incola portæ,
Hospitis affectu dominum regemque salutat,
Et cum venali Cyane succincta lagenâ.

Defensor culpæ dicet mihi : fecimus [58] et nos
Hæc juvenes. Esto : desisti nempè, nec ultrà

courtisans ; Horace en mangeait, car il avait aussi toute la souplesse d'un courtisan, dit M. de La Harpe protecteur né de cette espèce d'hommes.

[a] *Nouveau Numa.* Il n'y a point ici de trait satirique lancé par Juvénal contre Numa, comme l'assurent quelques commentateurs. Ce prince, qui donna des mœurs, des lois, une religion à des brigands, rendit le plus grand service à l'Italie, et pendant trente-sept ans, elle jouit de la paix et de la tranquillité. Disciple de Pythagore, il voulait que l'homme, dans toutes ses actions, implorât l'assistance de l'Être-Suprême. Comme disciple du chef de la secte Italique, il était essentiellement religieux ; mais pouvait-il parler le langage de la haute philosophie à des pâtres ? Je n'aime pas un peuple qui raisonne, disait un homme puissant et d'un vaste génie. Numa n'eût pas tenu ce langage parmi nous ; et certes, il n'aurait pas été la victime des gens qui ne raisonnent pas.

[b] Grande bataille parmi les commentateurs. Il faut écrire *Hippone*, disent les uns ; *Epone*, prétendent les autres : Henninius lutte contre Ruppert, et soutient, armé d'une inscription, le sentiment de Turnèbe,

Mais il a pour témoins les astres et les dieux.
Après son consulat, en plein jour, sous nos yeux,
Dans Rome on le verra mener son équipage ;
Et, loin de redouter la rencontre d'un sage,
Saluer de son fouet le vieux patricien.
On le verra, brisant un flexible lien,
Aux chevaux fatigués donner la nourriture.
Bientôt, pour honorer le dieu de la nature,
Fait-il, nouveau Numa[a], tomber sous le couteau
L'innocente brebis, l'impétueux taureau,
Son cœur invoque Hippone[b], et tous les dieux livides
Qu'on voit peints à gros traits sur ses crêches fétides.
Dans un obscène lieu va-t-il passer la nuit?
Dégoûtant de parfums, et patron du réduit,
Le Syrophénicien de la porte Idumée,
Sa leste Cyané, d'une bouteille armée,
Soudain volent à lui; ce couple adulateur
Lui prodigue les noms de *prince*, de *seigneur*.
Ami trop complaisant, ne venez pas me dire :
« Jeunes[c], nous fûmes tous en proie à ce délire. »
D'accord... mais l'âge mit un terme à nos erreurs;

qui cite un vers de Prudence. Ne semble-t-il pas, à tout ce fracas, entendre nos docteurs se disputant, se jetant à la tête des in-folio, dans la grave discussion sur le *quamquam* ou le *kankan*. Chaque siècle a sa folie! et la querelle qui s'élève parmi nous entre les classiques et les romantiques n'est-elle pas bien plaisante? ne se jetteront-ils pas bientôt à la tête les Fénélon et les Châteaubriand? Mais revenons à notre déesse des écuries : « Un certain Fulvius, dit gravement le sage Plutarque, se « prit d'une belle passion pour sa jument, » et le fruit de cette union sentimentale et romantique fut une très-belle fille, à laquelle on donna le nom d'*Hippone*. C'était la déesse des palefreniers. Aristote raconte un fait à peu près semblable, mais il s'agit d'une ânesse, et la fille fut nommée *Epona*. Le chef des classiques nous raconte quelquefois de belles histoires, qui ne sont guère classiques.

[c] *Jeunes*. L'histoire ancienne et moderne est remplie de récits sur les excès auxquels se livrait une jeunesse oisive, imprudente et licencieuse. Quel changement subit! quelle métamorphose! L'on ne m'accusera pas

Fovisti errorem. Breve sit quod turpiter audes.
Quædam cum primâ resecentur crimina barbâ.
Indulge veniam pueris. Damasippus[59] ad illos
Thermarum calices[60], inscriptaque lintea vadit,
Maturus bello Armeniæ, Syriæque tuendis
Amnibus, et Rheno atque Istro[61] : præstare Neronem
Securum valet hæc ætas. Mitte ostia[62], Cæsar,
Mitte ; sed in magnâ legatum quære popinâ.
Invenies aliquo cum percussore jacentem,
Permistum nautis, et furibus, ac fugitivis,
Inter carnifices, et fabros[63] sandapilarum,
Et resupinati[64] cessantia tympana Galli.
Æqua ibi libertas, communia pocula, lectus

de partialité. Je touche à mon dixième lustre ; mais il faut que je rende justice à la jeunesse française de nos jours ; instruite, laborieuse, elle nous présage une génération qui, par ses lumières et son ardent amour de la patrie, terminera la longue lutte qui existe entre les préjugés et la saine philosophie. Ce spectacle est imposant, et console au milieu de nos anxiétés ; aussi n'ai-je pas craint de dire à l'un de ces coryphées de la propagande : « Vous voulez nous ramener au dixième siècle, je ne « vois qu'un moyen, et il est digne de ceux qui regardent la Saint-« Barthélemy comme une rigueur salutaire ; vous n'avez qu'à détruire la « génération actuelle, et incendier toutes les bibliothèques..... » Mais.... mais les Anglais..... Oh ! les maudits Anglais, ils se trouvent toujours là comme mars en carême.

« *Thermes de Bacchus.* Les guinguettes de la porte Capène. Il paraît que, dans l'ancienne Rome, les Thermes étaient divisés en trois parties : dans l'une on prenait les bains de vapeurs ; dans l'autre, les bains d'eau tiède, on s'y lavait, on s'y parfumait, on s'y faisait masser ; dans la troisième, se trouvaient les *Calices Thermarum.* C'était le restaurant que nos grossiers ancêtres appelaient le *Cabaret.* Ce cabaret servait de refuge à tous les oisifs de la capitale, aux mauvais sujets, aux chevaliers d'industrie, aux coupe-jarrets. Pour enseigne, ces *Popines* avaient une large bande d'étoffe, sur laquelle se trouvaient inscrits les noms des comestibles à vendre, et très-souvent les noms des courtisanes à louer. Il existe, dans une certaine capitale du monde, des lieux encore plus

Ne les laissons régner qu'un instant sur nos cœurs.
Le fer qui de la barbe enlève les prémices,
Doit de l'effervescence extirper tous les vices.
L'enfant n'est pas toujours guidé par la raison,
Et souvent sa faiblesse a besoin de pardon.
Mais à cette indulgence a-t-il droit de prétendre,
Lui! Damasippe? Eh quoi! cesse-t-il de se rendre
Aux Thermes de Bacchus [a], à l'âge où sa vigueur
Pourrait défendre, au camp, Rome et son empereur,
Du Parthe réprimer l'impétueuse audace,
Repousser le Germain et contenir le Dace?
Ne va pas dans Ostie ou sur les bords du Rhin
Chercher tes lieutenans, Néron; prends le chemin
De la porte Capène, et dans un vil repaire
Tu pourras les trouver [b], à côté d'un sicaire,
Au milieu des brigands, au milieu des bourreaux,
Non loin de ce dactyle étendu sur son dos,
Auprès de son tambour qu'il condamne au silence.
Là, point de privilége et nulle préférence;

obscènes même que le Gynécée, présidé par la courtisane qui dénonça au régent la conjuration de l'abbé Porto Carrero.

[b] *Tu pourras les trouver.* Il faudrait ici, pour pendant à ce tableau des mœurs de la jeune noblesse à Rome, copier le tableau de Gilbert, sur les mœurs de quelques gentilshommes de son siècle. Quels horribles forfaits! ma plume se refuse à les retracer. On peut consulter le satirique du dix-huitième siècle, et son ouvrage intitulé *Mon Apologie.* Les jeunes patriciens poussaient-ils jusqu'à ce point l'audace et la scélératesse! Cette énergique description n'est, hélas! que trop vraie; tous les mémoires du temps confirment l'affreux incendie du faubourg Saint-Antoine. Au milieu de ces infamies, dont frémit encore l'homme sensible et philosophe, savez-vous ce que faisait M. de La Harpe? Il épiloguait sur les *rr* d'un hémistiche; il voulait que l'on flattât son oreille par des rimes plus harmonieuses; il trouvait quelques phrases triviales et déplacées. Au lieu d'applaudir aux efforts de ce jeune homme, ce pauvre Gilbert, dont le style brûlant et nerveux présentait à ses concitoyens le vice nu et dans toute sa difformité, le rhéteur, d'une main, cherchait à le couvrir du voile de l'élégance, tandis que, avec les doigts de l'autre, il décomposait les syllabes d'un homme plus poëte que lui, et qui ne

Non alius cuiquam, nec mensa[65] remotior ulli.
Quid facias talem sortitus, Pontice, servum?
Nempè in Lucanos aut Tusca ergastula[66] mittas.
At vos, Trojugenæ, vobis ignoscitis, et quæ
Turpia cerdoni, Volesos Brutosque[67] decebunt.

Quid, si nunquàm adeò fœdis, adeòque pudendis
Utimur exemplis, ut non pejora supersint?
Consumptis opibus, vocem, Damasippe, locasti
Sipario[68], clamosum ageres ut Phasma Catulli[69].
Laureolum velox etiam benè Lentulus egit,
Judice me, dignus verâ cruce. Nec tamen ipsi

prostituait pas son encens devant l'idole du jour. Savez-vous d'où provient cette haine implacable de La Harpe contre Gilbert? C'est que cette satire, *Mon Apologie*, dans laquelle M. de La Harpe est si justement apprécié, et *ce petit auteur de tant*, etc.; cette satire, dis-je, eut quatre éditions dans l'espace de quatre semaines. Il y avait là de quoi faire perdre la tête à M. de la Harpe, lui qui croyait occuper le trône que laissait vacant la mort de Voltaire. La philosophie, dit-on, rougit de ses prétentions, et le laissa sur l'escabelle; aussi le rhéteur s'est-il noblement vengé de cette philosophie.

[a] Gilbert a dit, sat. II, *Mon Apologie :*

Obscur, on l'eût flétri d'une mort légitime;
Il est puissant, les lois ont ignoré son crime.

La saine philosophie vient enfin de rendre faux le proverbe d'Anacharsis. La loi fait encore mouvoir également son glaive sur la tête des grands coupables, et la noblesse de nos jours, quoiqu'elle veuille ressusciter tous les gothiques préjugés, n'oserait point approuver les scènes scandaleuses du dix-huitième siècle. Sommes-nous condamnés à les voir renaître? Grande question, qui sera peut-être décidée dans les conciliabules de M. R. Le principe est déjà posé : il ne faut point laisser pierre sur pierre dans l'édifice construit par ces insolens novateurs (auxquels on donne par mépris le nom de *Niveleurs*). Ce principe adopté, quelles seront les conséquences? Qu'est-il besoin de les déduire? Mais que la noblesse prenne bien garde à elle. L'aristocratie traîne après elle aujourd'hui des hommes qui pourront la placer au second rang, et ce ne serait pas

Tout est commun, la table, et la coupe, et le lit;
Si ton esclave osait fréquenter ce réduit,
Ponticus, indigné de son ignominie,
Ne l'enverrais-tu pas aux champs de Lucanie,
Ou gémir enchaîné dans les cachots toscans?
Pour vous, fils des Troyens, vous êtes indulgens,
Et ce qui déshonore un obscur prolétaire[a]
Sied aux fils de Brutus, aux neveux de Valère.
Ma plume a beau tracer des portraits monstrueux,
Chaque jour, chaque instant, m'en offre un plus hideux.
La débauche et le luxe ont épuisé sa bourse,
Il reste à Damasippe une noble ressource;
Pour crier dans le Spectre[b], il va louer sa voix...
Il mériterait bien d'expirer sur la croix,
Ce svelte Lentulus, lorsque d'un Lauréole
Avec tant de finesse il déclame le rôle!

la première fois; qu'elle n'oublie pas surtout la maxime fondamentale d'une certaine cour: *Tout ou rien*. Elle ne veut point faire de sacrifices à la classe qu'elle regarde comme son ennemie mortelle; bientôt elle sera forcée d'en faire d'immenses à celle qui la sert aujourd'hui, car demain la noblesse sera son esclave. *Mon oracle est plus sûr que celui de Calchas.*

[b] *Pour crier dans le Spectre*. Il est certain, quoi qu'en disent une infinité de commentateurs, que Juvénal parle de deux pièces mimiques jouées de son temps; *le Spectre de Catulle*, et *le Lauréole de Mévius*. Dans le *Spectre*, c'est Damasippe qui loue sa voix pour chanter dans les chœurs, et dans *Lauréole*, c'est un autre noble, nommé Lentulus, qui joue le rôle de fripon. Dans cette dernière pièce, l'acteur s'escamottait avec une rapidité inconcevable, à la *Mazurier*, et ne laissait qu'un mannequin, dans lequel on enfonçait des clous. Un jour Domitien, assistant à la représentation de cette pièce, voulant se donner le plaisir de voir un pendu sur la scène, fit réellement mettre en croix l'acteur qui jouait le rôle de Lauréole; et Martial plaisante sur cette atroce barbarie! Au reste, un peuple qui voyait avec plaisir, dans l'arène, les larges blessures des gladiateurs, pouvait bien rire en voyant des gibets et des potences sur la scène. Nous ne sommes pas si féroces, car nous n'aimons sur nos théâtres que les Arlequins et les Polichinelles; et pourquoi non? puisqu'ils nous font sourire, tandis que les auteurs comiques modernes nous arrachent des larmes.

Ignoscas populo; populi frons durior hujus
Qui sedet, et spectat triscurria[70] Patriciorum,
Planipedes[71] audit Fabios, ridere potest qui
Mamercorum alapas. Quanti sua funera vendant,
Quid refert? vendunt, nullo cogente Nerone,
Nec dubitant Celsi[72] prætoris vendere ludis.
Finge tamen gladios indè, atque hinc pulpita pone:
Quid satius? mortem sic quisquam exhorruit, ut sit
Zelotypus Thymeles[73], stupidi collega Corinthi?
Res haud mira tamen, citharædo[74] principe, mimus
Nobilis. Hæc ultrà quid erit, nisi ludus? et illud
Dedecus Urbis habes; nec mirmillonis in armis,
Nec clypeo Gracchum pugnantem, aut falce supinâ,

[a] *Sans cothurne et pieds nus.* Les mimes devaient se présenter sur la scène les pieds nus; les acteurs tragiques n'auraient point souffert qu'ils eussent chaussé le cothurne, et les acteurs comiques leur auraient arraché les brodequins. Ces artistes avaient aussi leurs priviléges à Rome; heureusement que ces priviléges ne regardaient que la chaussure. Chez nous, les priviléges rendaient muets les acteurs qui n'avaient pas l'honneur d'être membres de l'Académie de musique.

[b] *Combien vend-il son sang?* Properce avait dit avant Juvénal: «Quand « ils ont tout dévoré, que font-ils? Ils vendent leur tête, et vont l'expo- « ser à la mort dans l'arène.» (Voyez la huitième élégie du quatrième livre) Une telle infamie n'était donc pas nouvelle au siècle de Juvénal; et, sous Trajan même, les nobles allaient se vendre au préteur. Le Celsus dont il est question ici fut préteur à Rome sous Trajan, comme l'on peut s'en convaincre en lisant la cinquième lettre de Pline le jeune, liv. VI: ce qui prouve que la huitième satire, une des plus belles de Juvénal, a été écrite sous le règne de cet empereur; et, je le répète, ce n'est pas à quatre-vingts ans que l'on peut écrire avec cette verve et cette énergie.

[c] *Loin qu'un.* Néron, dit Suétone, obligea des sénateurs Romains, des chevaliers, à descendre dans l'arène, à combattre les uns contre les autres, et souvent à se mesurer contre les bêtes féroces. Dion, l'infâme Dion assure lui-même qu'il se trouva des patriciens assez lâches, des chevaliers assez vils pour s'offrir volontairement au prince. Cette fureur

Et le peuple! le peuple a-t-il moins d'impudeur,
Quand il vient, de ces jeux coupable spectateur,
Voir des patriciens les figures grotesques,
Ecouter les propos indécens et burlesques
Des nobles Fabiens sans cothurne et pieds nus[a],
Et rire des soufflets que reçoit Mamercus?
Combien vend-il son sang[b] ce neveu d'un grand homme?
Et que sais-je... il le vend... que t'importe la somme!
Loin qu'un[c] Néron l'y force, il brigue la faveur
D'être admis dans le cirque aux gages du préteur.
« Choisis, dit un tyran, du glaive ou de la scène.
—Mon choix est fait; la mort...» Quelle est l'âme romaine
Qui pourrait préférer le masque de l'époux,
Complice de sa femme, et faisant le jaloux[d]?
Verrai-je à mes côtés un stupide Alexandre!!!
Mais un noble histrion devrait-il me surprendre,
Quand Rome sur la scène a vu son empereur?
Ces excès sont affreux... mais si, gladiateur[e],
Il descend dans l'arène... ô comble d'infamie!

devint alors tellement à la mode, que les dames mêmes s'armèrent du casque au poisson, et manièrent le trident; et que ne sacrifie-t-on pas à la mode! En France, les dames commencent à garnir les galeries dans les assauts d'armes publics, et si la mode s'en mêle, nous les verrons bientôt un fleuret à la main. Dieu nous préserve d'une semblable épidémie!

[d] Les Romains avaient aussi leur George Dandin. J'ignore dans quelle pièce se trouvait ce rôle de mari jaloux; mais ce que je sais bien, c'est que la pièce de Molière qui ridiculise avec tant de vérité les extravagans préjugés de la noblesse, n'a pas fait disparaître de la tête de nos *demoiselles* un seul de ces préjugés. Pendant quelque temps elles ont fait des sacrifices à la gloire; mais aujourd'hui la gloire seule ne leur suffit pas; il faut des seize quartiers. Tant pis pour elles!

[e] *Gladiateur.* On en distinguait à Rome de plusieurs espèces: les *Secutores*, *Hoptomachi*, *Provocatores*, *Dimachœri*, *Essedarii*; *Andabulæ*, *Meridiani*, *Bestiarii*, *Fiscales*, *Cæsariani*, etc. Mais ceux dont les historiens et les poëtes parlent plus souvent, sont les *Mirmillons* et les *Rétiaires*, dont nous avons parlé dans les précédentes satires. Le premier spectacle gladiatoire fut donné à Rome, sous le consulat d'Appius Claudius et de M. Fulvius, l'an 490.

(Damnat enim tales habitus[75], et damnat et odit)
Nec galeâ faciem abscondit : movet ecce tridentem,
Postquàm libratâ pendentia retia dextrâ
Nequicquam effudit, nudum ad spectacula vultum
Erigit, et totâ fugit agnoscendus arenâ.
Credamus[76] tunicæ, de faucibus aurea quùm se
Porrigat, et longo jactetur spira[77] galero.
Ergò ignominiam graviorem pertulit omni
Vulnere, cum Graccho jussus pugnare[78] secutor.

Libera si dentur populo suffragia[79], quis tam
Perditus, ut dubitet Senecam præferre Neroni,
Cujus supplicio non debuit una parari
Simia, nec serpens unus, nec culeus unus?

[a] *Sur l'adversaire.* Le mirmillon portait le casque, sur lequel, pour aigrette, était un poisson ; sa poitrine était cuirassée ; il avait une faux à la main. « *Gaulois*, ce n'est pas toi que j'attaque, mais ton poisson, » lui criait le rétiaire en tunique et couvert seulement d'un bonnet. Ce dernier avait à sa droite un large filet, et, quand il croyait le moment favorable, il le lançait sur son adversaire, comme un pêcheur le lance dans une rivière ou dans un étang ; si par son adresse il parvenait à couvrir le mirmillon, le rétiaire courait sur lui, et le blessait avec une espèce de trident qu'il tenait à sa gauche ; s'il ne réussissait pas, il pouvait, sans honte, prendre la fuite et se disposer à une seconde attaque : mais malheur à lui s'il était atteint par le *secutor* ou *mirmillon* ; il était perdu, à moins que le peuple ne demandât sa grâce, grâce que le mirmillon n'accordait jamais qu'avec les signes du plus grand dépit. Voyez jusqu'à quel point de dégradation l'homme avait réduit l'homme ; un seul de ces misérables sentit toute son ignominie, et voulut l'effacer dans le sang romain ; mais ses tentatives furent inutiles. Il périt malheureusement, parce que tous ses compagnons d'armes n'étaient pas des Spartacus.

[b] *Qui de nous.* Le portrait de Néron, par Juvénal, est un morceau

Eh bien, le Tibre a vu le fils de Cornélie
Paraître effrontément; non sous l'habit guerrier,
Une faux à sa droite, au bras un bouclier :
Le casque aurait caché sa charmante figure;
Il abhorre le glaive, il déteste l'armure;
Un trident lui convient... et, long-temps balancé,
Sur l'adversaire[a] enfin son filet est lancé;
Il le manque, et s'enfuit; dans sa noble retraite,
Vers tous les spectateurs il élève sa tête...
C'est lui-même... Gracchus... à ces agrafes d'or,
A sa riche tunique, en doutez-vous encor?
Voyez des Saliens la flottante coiffure...
Son ignoble rival s'en indigne et murmure;
Sa victoire aurait fait rougir le mirmillon.
Qui de nous[b], citoyens, préférerait Néron
A Sénèque, à Burrhus, si le peuple lui-même
Donnait, comme jadis, la puissance suprême?
Néron! lui! ce cruel, qui mérita cent fois
Le supplice honteux inventé par nos rois,
Ce sac[c] où meurt le singe auprès des parricides!

achevé. Je n'ai trouvé, dans toute l'antiquité, qu'un seul portrait qui puisse lui être comparé; c'est celui de Domitien, par Pline, dans le panégyrique de Trajan. Malheureusement ce dernier court souvent après l'esprit. « Il ne sort de sa solitude, dit-il en parlant de Domitien, « que pour s'en créer une autre. » Ce n'est pas ainsi que s'exprime le véritable ennemi d'une abominable tyrannie. Tacite lui-même n'a pas, dans son tableau des crimes de Néron, la même concision et la même énergie que Juvénal. Trouvez-moi dans Horace un tyran peint avec des traits si larges, si véhémens, et en même temps si conformes à tout ce que nous disent les historiens, à l'exception de Dion Cassius, ce second protégé de M. de La Harpe. Osera-t-on me dire que le favori de Mécène n'avait point ce modèle sous les yeux? il en avait un plus horrible encore que le prince parricide; car si Néron tua sa mère, son frère, sa sœur, ses amis, son épouse, ces crimes n'émanent-ils pas du pouvoir absolu, si solidement établi par l'homme qui avait assassiné la patrie?

[c] *Ce sac.* Cicéron, dans sa harangue pour Sextus Roscius, nous dit : « Tendre la gorge à Titus, ou périr par l'infâme supplice des parricides,

Gaudentis fœdo[84] peregrina ad pulpita cantu
Prostitui, Grajæque apium[85] meruisse coronæ.
Majorum effigies habeant insignia vocis :
Ante pedes Domitî longum tu pone Thyestæ
Syrma[86], vel Antigonæ, seu personam Melanippes,
Et de marmoreo citharam suspende colosso.
Quid, Catilina, tuis natalibus, atque Cethegi
Inveniet quisquam sublimius ? arma tamen vos
Nocturna, et flammas domibus templisque parastis,
Ut Braccatorum[87] pueri, Senonumque minores,

mort de Néron n'eut aucune influence sur l'esprit de Domitien. Il fallait foudroyer les scélérats, j'en conviens, mais il fallait aussi pulvériser toutes les ordonnances d'Auguste, sans quoi l'on ne pouvait pas même parvenir à cicatriser les plaies.

« *Sur d'ignobles tréteaux*. « Néron parcourait toutes les villes de la « grande Grèce et de la Grèce proprement dite, non comme ses an- « cêtres, dit Zonare, mais la lyre à la main ; dansant sur le théâtre de « Naples, déclamant la tragédie sur celui d'Olympie : Rome ne lui suf- « fisait pas, il lui fallait un plus vaste champ de bataille. » Notre immortel Racine trace ainsi, dans *Britannicus*, le portrait du fils d'Agrippine :

Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière ;
A disputer des prix indignes de ses mains ;
A se donner lui-même en spectacle aux Romains ;
A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,
A réciter ses chants qu'il veut qu'on idolâtre ;
Tandis que ses soldats, de momens en momens,
Vont arracher pour lui des applaudissemens.

Voici maintenant le discours de Vindex à ses soldats, quand il revint de Rome : « Je ne vous parlerai point, compagnons d'armes, des « meurtres, des concussions, des rapines de Néron ; qui pourrait faire « l'énumération de ses attentats ? mais je viens d'en être le témoin, « et vous pouvez me croire. J'ai vu cet homme, si l'on peut donner ce « nom à la femme de Pythagoras ; j'ai vu cet homme infâme, en habit « d'histrion, chanter des vers sur le théâtre, jouer le rôle d'un esclave, « être chargé de fers ; devenir enceinte, et accoucher même sur la « scène : il a fait ce que nos fables racontent de plus épouvantable, etc. » (Voyez dans Suétone le récit de la mort de cet empereur.)

« Je te vois chez les Grecs, sur d'ignobles tréteaux [a],
« Disputer le vil prix du chant et de la danse...
« Aux pieds d'Ænobardus, ta noble récompense,
« Viens donc la déposer ? Que tardes-tu, Néron ?
« Le masque et le manteau d'OEdipe ou de Créon,
« Hâte-toi de les mettre à côté de son buste,
« Et suspens ta cythare au colosse d'Auguste [b]. »
Quel sang, Catilina [c], fut plus beau que le tien ?
Céthégus, tu naquis noble et patricien :
De Rome, cependant, ennemis implacables,
Plus cruels que Brennus, dans vos mains exécrables
Brille déjà le fer, la torche d'Alecton,
Qui doit faire de Rome un nouvel Ilion.

[b] *Au colosse d'Auguste.* Il reste encore à Rome quelques fragmens des statues de Néron et de Commode, mais on n'a rien trouvé de ce colosse d'Auguste dont parle Juvénal. « Après sa victoire, dit Suétone, « Néron se prosterna devant la lyre ou la cythare que les juges lui « avaient accordée; ensuite il la fit suspendre à la statue d'Auguste. » De toutes les folies de Néron, ce n'est pas la plus inepte; c'était à la lyre qu'Auguste devait sa réputation, qui, après vingt siècles, est venue se briser contre un écueil que ne redoutaient pas de leur temps Horace et Virgile.

[c] Le père et l'aïeul de Catilina restèrent inconnus dans la foule des patriciens. Mais Sergius Silo, lieutenant de Paul-Emile en Macédoine, se distingua dans la guerre contre Persée. Il me semble que M. de Voltaire a donné le plus fatal exemple, en violant, dans sa *Rome sauvée*, la vérité historique; il fait de Catilina l'âme de la conspiration, et tout le monde sait aujourd'hui que cet homme sans talens n'était que le vil instrument de César. Ensuite Voltaire fait combatre César contre Catilina, ce qui manque même de vraisemblance; Antoine le consul eut seul la gloire de vaincre Catilina. On vante beaucoup la mort de ce scélérat subalterne; mais le désespoir ne donne-t-il pas souvent aux hommes les plus lâches et les plus efféminés un courage qui nous surprend ? Cicéron, dans toute cette affaire, ne vit point la source du mal avec tous ses sentimens vertueux, et Salluste, le concussionnaire Salluste, l'intime ami de César, nous a montré d'où provenaient ces agitations politiques : l'oligarchie créa tous les fléaux, et quand elle voulut arrêter le torrent, la chose ne fut plus possible, le torrent l'entraîna. Juste punition de ceux qui pensent que l'espèce humaine n'est faite que pour leurs menus plaisirs.

Ausi, quod liceat[88] tunicâ punire molestâ.
Sed vigilat consul, vexillaque vestra coercet.
Hic novus Arpinas, ignobilis, et modò Romæ
Municipalis[89] eques, galeatum ponit ubique
Præsidium attonitis, et in omni gente laborat.
Tantùm igitur muros intra toga contulit illi
Nominis et tituli, quantùm non Leucade[90], quantùm
Thessaliæ campis Octavius abstulit udo
Cædibus assiduis gladio. Sed Roma parentem,
Roma Patrem patriæ Ciceronem libera dixit.

Arpinas alius[91] Volscorum in monte solebat
Poscere mercedes alieno lassus aratro;

[a] *Auguste*. Puisqu'il reparaît sur la scène cet homme, il faut que j'achève son portrait, que je n'ai fait qu'ébaucher dans ma Dissertation. Lecteur, si vous frémissez d'indignation, si votre âme se soulève, si vous détournez la vue, ne m'accusez pas de vouloir vous faire éprouver des sensations si pénibles; accusez plutôt ce La Harpe, qui veut absolument faire un honnête homme du plus infâme débauché. Le traducteur de Suétone ignoroit-il l'épigramme d'Auguste contre Fulvie? *Il y a loin*, dit plaisamment Voltaire, *de cette épigramme à la divinité*. Piron n'a jamais rien écrit de plus obscène. Néron fit-il périr sa fille après en avoir joui? Ne disait-on pas publiquement sur le théâtre, à Rome :

Et le doigt d'un giton gouverne l'univers.

Fût-il différent du proscripteur celui qui fit trancher la tête à Césarion, fils de son père adoptif, qu'il avait reconnu roi d'Égypte? celui qui fit égorger les fils d'Antoine au pied de la statue de César? celui qui soupçonnant le préteur Gallius-Quintus d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa tunique, le fit, en sa présence, appliquer à la torture, comme un esclave? La violence des tourmens arrache au malheureux quelques expressions dures, il traite de tyran son assassin : le dictateur, indigné, s'élance de son tribunal, et dans un transport de rage il se précipite sur sa victime et lui arrache les yeux de ses propres mains!.... Et vous n'avez pas éprouvé, M. de La Harpe.... je

Ce crime méritait le plus affreux supplice;
C'en était fait.... Qui donc, au bord du précipice,
Protégea le sénat, ses temples et nos dieux?
Chevalier municipe, un consul généreux,
Objet de vos mépris, arrêta votre audace;
L'Italie à sa voix se lève et vous menace;
Il règle et prévoit tout; Rome est en sûreté.
Est-il de plus beau titre à l'immortalité?
Dans nos murs, sous la toge, il acquit plus de gloire
Qu'Auguste[a] n'en reçut des mains de la victoire
Sur les mers de la Grèce, aux champs thessaliens,
Champs deux fois arrosés du sang des citoyens.
Et Rome libre encor, grâces à son génie,
Proclama[b] Cicéron *père de la patrie*.
Un autre Arpinien, dès ses plus jeunes ans,
Chez les Volsques d'un maître ensemença les champs;

m'arrête; d'ailleurs où trouver des expressions capables de retracer les sensations qu'éprouve mon âme, et contre le tyran assez dépravé pour se métamorphoser publiquement en bourreau, et contre son audacieux apologiste. En voilà assez pour une note. Je pourrrai vous retrouver encore sur le champ de bataille, M. de La Harpe; et si le public daigne applaudir à mon amour pour la vérité, je puiserai, dans cette approbation, de nouvelles forces pour vous faire sentir que tôt ou tard l'écrivain est sévèrement puni de l'avoir insolemment outragée.

[b] *Proclama*. Sur le rapport de Porcius Caton, dans l'assemblée du peuple, et sur la demande de Luctatius Catule, au sénat, Cicéron, par un plébiscite et sur un sénatus-consulte, fut proclamé *Père de la Patrie*, surnom glorieux que le peuple Romain n'avait accordé qu'au seul Camille, après sa victoire sur les Gaulois. L'adulation prodigua ensuite ce titre à Auguste, à Néron, à Domitien, etc., qui ne s'en contentèrent pas : il leur fallait des temples. Dans les beaux temps des républiques grecques et romaine, le mot *patrie* était le seul que bégayait l'enfance; chez les Grecs et les Romains, elle était l'âme des conversations, le cri de guerre; il embellissait la poésie, il échauffait les orateurs, il présidait au sénat, il retentissait au théâtre et dans les assemblées, il était gravé sur tous les monumens publics. Je ne parlerai point ici de l'éloquent morceau de l'abbé Coyer sur la patrie; mais je répéterai volontiers avec lui que quiconque met un homme au-dessus de la patrie, est par cela même indigne d'en avoir une.

Nodosam post hæc frangebat vertice[92] vitem,
Si lentus pigrâ muniret castra dolabrâ.
Hic tamen et Cimbros, et summa pericula rerum
Excipit, et solus trepidantem protegit urbem;
Atque ideò postquàm ad Cimbros, stragemque volabant,
Qui numquàm[93] attigerant majora cadavera, corvi,
Nobilis ornatur lauro collega secundâ.
Plebeiæ Deciorum animæ, plebeia fuerunt
Nomina: pro totis legionibus hi tamen, et pro
Omnibus auxiliis, atque omni pube Latinâ,
Sufficiunt diis infernis, Terræque parenti:
Pluris enim Decii, quàm qui servantur ab illis.

Ancillâ natus trabeam[94], et diadema Quiriní,
Et fasces meruit regum ultimus ille bonorum.

[a] *Marius*, dit Mably, quoique d'une naissance obscure, portait dans son cœur une ambition qui ne pouvait être satisfaite par sept consulats; passant successivement par tous les grades de la milice, il en avait rempli les fonctions avec cette supériorité d'un homme né pour être le plus grand capitaine de son temps: mais Marius n'avait pas cette espèce d'ambition qui fait aspirer à la tyrannie; il était ambitieux en citoyen; il voulait que la République subsistât, qu'elle fût bien servie, qu'elle triomphât de ses ennemis; mais il désirait que toute la gloire lui en fût due. Tant s'en faut que Mably veuille excuser les barbares exécutions de Marius; mais il pense, comme tous les publicistes qui ont le sens commun, que ce fut la faction aristocratique qui l'obligea à devenir cruel. Quels moyens infâmes n'employa-t-elle pas pour opprimer un homme qui venait d'arracher la République au plus imminent danger? Tous les orages politiques dans Rome naquirent de la vanité des patriciens, de leur dureté, de leur mépris pour le peuple, et ils jetèrent l'État dans les convulsions les plus affreuses, parce qu'un plébéien avait eu l'honneur de battre les Cimbres et les Teutons, ennemis qu'ils n'osaient pas regarder en face: car aucun noble dans cette circonstance, dit Plutarque, n'osa se présenter comme candidat, et le peuple fut obligé de nommer Marius quoique absent.

Puis du centurion le cep impitoyable
Vint souvent se briser sur sa tête coupable...
C'est lui... c'est Marius [a], le vainqueur des Teutons.
Des Romains qu'effrayaient leurs nombreux bataillons,
Il ranime l'ardeur, nul danger ne l'étonne;
Il combat, il triomphe, et le sénat ne donne
Que la seconde palme au noble Catulus,
Quand ces géans [b] du Nord, sur la terre étendus,
Des corbeaux étonnés devinrent la pâture.
Ils naquirent aussi dans une classe obscure
Les Décius [c]; pourquoi la mort de ces héros
Calma-t-elle la terre et les dieux infernaux,
Ces dieux qui paraissaient méditer la ruine
De toute la jeunesse et romaine et latine?
Oui, ce sang plébéien, ils le prisèrent plus
Que tout le noble sang sauvé par Décius.
D'un prince vertueux que Rome encor révère,
Du sage Servius [d] une esclave fut mère:
En mérita-t-il moins le sceptre et les faisceaux?

[b] *Quand ces géans.* Plutarque, dans la *Vie de Marius*, dit que ces hommes qui inondèrent alors la Gaule et l'Italie étaient d'une taille fort élevée, et pour ainsi dire gigantesque. Voyez ce que Florus dit, dans son troisième liv., du roi des Cimbres, *Teutoboch.*

[c] *Décius.* Décius Mus, père et fils, l'un, dans la guerre contre les Latins, l'autre, dans la guerre contre les Gaulois, se dévouèrent pour la patrie aux dieux mânes et à la Terre. Voici de quelle manière se faisait la cérémonie du dévouement : le magistrat qui se dévouait était obligé de prendre les marques distinctives de sa dignité, c'est-à-dire la robe bordée de pourpre, dont une partie, rejetée par derrière, formait autour du corps une espèce de ceinture; l'autre partie lui couvrait la tête; il était debout, le menton appuyé sur sa main droite par dessous la robe; il avait un javelot sous les pieds. Cette attitude montrait l'offrande qu'il faisait de sa tête, et le javelot sur lequel il marchait désignait les armes des ennemis qu'il dévouait aux dieux infernaux. Dans cette situation, armé de toutes pièces, il se jetait dans la mêlée et s'y faisait tuer. On appelait cette action se dévouer à la Terre et aux Dieux infernaux.

[d] Servius Tullius, sixième roi de Rome, et successeur de Tarquin-

Prodita laxabant portarum claustra tyrannis
Exulibus juvenes ipsius consulis, et quos
Magnum aliquid dubiâ pro libertate deceret,
Quòd miraretur cum Coclite Mutius, et quæ
Imperii fines [95] Tiberinum virgo natavit.
Occulta ad patres produxit crimina servus
Matronis lugendus [96] : at illos verbera justis
Afficiunt pœnis, et legum prima securis.

Malo pater tibi sit Thersites, dummodò tu sis
Æacidæ similis, Vulcaniaque [97] arma capessas,

l'Ancien, gouverna cette petite ville avec beaucoup de sagesse ; mais il était fils d'un esclave, et cette naissance était un objet d'horreur pour sa propre fille Tullie, qui fit passer son char sur le corps de ce malheureux père, assassiné par ses ordres sur les premières marches du temple où le sénat était assemblé. Le peuple ne vengea pas Servius, et mérita d'avoir un Tarquin pour roi.

[a] *Et les fils d'un consul.* Une infinité d'écrivains ont désapprouvé l'action de Brutus. Virgile, dans son sixième livre de l'*Énéide*, fut le premier à mettre en doute l'opinion de la postérité sur le fameux jugement prononcé par le premier consul de la République romaine; personne avant lui n'avait osé prononcer un tel blasphême : tant il est vrai que chaque espèce de gouvernement a son langage, ses opinions et ses préjugés. Pour moi, je pense que, lorsqu'on a fait le sacrifice de sa liberté pour se réunir en corps, les lois qui régissent ce corps doivent nécessairement l'emporter sur les lois naturelles. C'est au législateur à faire en sorte que les lois positives ne soient point sans cesse en contradiction avec les lois naturelles; car alors il y aurait besoin d'un code pénal aussi volumineux que la collection du *Moniteur*.

[b] *Horatius Coclès.* Bravo! j'aime qu'on attende son ennemi en face; mais pour Clélie et Scævola, je ne partage pas l'opinion des anciens historiens : Clélie, remise en otage par un traité, devait se soumettre au sacrifice qu'exigeait d'elle sa patrie, et ne pas exposer les Romains à devenir victimes de sa mauvaise foi. Quant à Scævola, je n'aime point les assassins. L'esprit de parti peut bien leur dresser des autels, accorder

Et les fils d'un consul [a] tramant de noirs complots,
A des tyrans bannis veulent ouvrir les portes!
Eux qui devaient donner l'exemple à nos cohortes,
Etonner le courage et l'intrépidité
Des premiers défenseurs de notre liberté;
Et fixer les regards d'Horace [b] et de Clélie,
Par quelque noble exploit digne de leur envie!
Quel mortel généreux vint alors au sénat
Dénoncer cet horrible et barbare attentat?
Un homme gémissant [c] sous le poids de ses chaînes.
L'esclave mérita les larmes des Romaines,
Et les fils de Brutus, ces vils fauteurs des rois,
Tombèrent tous les deux sous le glaive des lois.
Sois le rival d'Achille, et quel que soit ton père,
Fût-il même Thersite [d], ami, je te préfère

l'apothéose à Jacques Clément, traiter la Saint-Barthélemy de rigueur salutaire; il n'en est pas moins vrai que l'homme qui veut se faire justice lui-même les armes à la main, et qui se rue comme un animal féroce sur son semblable, faible et désarmé, a perdu tout droit à la protection accordée aux hommes par l'acte de réunion, et devrait être traité comme le tigre, s'il osait se montrer dans nos villes et nos campagnes.

[c] Vindicius, esclave dans la famille noble des Aquilins, vint dénoncer au sénat le projet qu'avait conçu la jeune noblesse d'ouvrir les portes de Rome aux tyrans bannis. Tite-Live, dans un discours qu'il met dans la bouche de l'un de ces conjurés, découvre, avec une admirable sagacité, quels sont les motifs qui engagent les grands d'un État à favoriser le despotisme. Il y aurait de la hardiesse, de la témérité même aujourd'hui de parler comme Tite-Live. Revenons à l'esclave, et citons les beaux vers de Voltaire :

Et toi dont la naissance et l'aveugle destin
N'avait fait qu'un esclave et dut faire un Romain,
Par qui le sénat vit, par qui Rome est sauvée;
Reçois la liberté que tu m'as conservée,
Et, prenant désormais des sentimens plus grands,
Sois l'égal de mon fils et l'effroi des tyrans.

[d] *Thersite.* Le plus hideux, le plus lâche et le plus insolent des Grecs qui allèrent au siége de Troie. Homère raconte qu'il eut l'audace d'injurier Achille, qui le tua d'un coup de poing. Que de Thersites de nos jours mériteraient la même destinée! Insolens, audacieux autant que

Quàm te Thersitæ similem producat Achilles.
Et tamen, ut longè repetas, longèque revolvas
Nomen, ab infami[98] gentem deducis asylo.
Majorum primus quisquis fuit ille tuorum,
Aut pastor fuit, aut illud quod[99] dicere nolo.

pusillanimes, n'ont-ils pas lâchement insulté au courage malheureux, devant lequel la veille ils s'inclinaient profondément; et l'on appelle cela de l'adresse! La postérité n'y verra que de la turpitude; et qu'importe la postérité à des hommes qui ne veulent qu'amplement végéter sur la terre!

[a] *Asile.* Lieu de sûreté, à couvert de pillage, exempt de violence. Nous avons emprunté ce mot des Latins, qui eux-mêmes l'empruntèrent aux Grecs. Avec ce mot, nous exprimâmes ce fameux droit que s'étaient attribué quelques monastères et quelques églises, de mettre à l'abri de l'animadversion des lois les hommes les plus coupables, les scélérats les plus déterminés. Lisez l'histoire moderne, et voyez les scènes scandaleuses que produisit à Bordeaux, à Venise, à Paris, le droit d'asile: véritable fléau de la société, que la saine philosophie a eu tant de peine à faire disparaître; mais, hélas! il pourrait bien faire comme les jésuites.

[b] Denys d'Halicarnasse donne aux Romains une origine plus noble que Tite-Live, mais l'opinion de ce dernier prévalut chez les Romains. Juvénal se sert habilement de cette opinion pour réprimer l'orgueil de la noblesse. Sénèque avait dit avant le poète: « Parcours la longue « chaîne de tes aïeux, il faudra bien, noble, qui que tu sois, tomber « dans la chaumière. Et pourquoi chercher ailleurs des preuves? N'ai-je

Au fils de ce héros, si sa débile main
Ne peut point soutenir les armes de Vulcain.
Noble, de tes aïeux parcours l'immense chaîne;
Où t'arrêteras-tu? dans un asile [a] obscène.
Quel fut, dans les forêts, le chef de ta maison?
Un sicaire, un berger [b], ou... [c] le dirai-je? non.

« pas Rome pour témoin, pour garant de la vérité... » Poètes et philosophes, que signifient tous ces raisonnemens; prenez garde à vous, on prépare un *auto-da-fé*, dans le faubourg Saint-Germain, de tous ces mauvais livres qui ne savent dire que la vérité; maître Boileau, vous-même vous serez condamné à faire amende honorable, pour avoir dit du noble:

Cependant à le voir, avec tant d'arrogance,
Vanter le faux éclat d'une haute naissance,
On dirait que le ciel est soumis à sa loi,
Et que Dieu l'a pétri d'autre limon que moi.

Cessons de plaisanter; mais je ne puis finir sans donner à la noblesse un avertissement charitable: elle veut reconquérir tous ses droits, tous ses anciens priviléges, et elle laisse entre les mains de toute la jeunesse française, comme ouvrage classique, la cinquième satire de Boileau; c'est vouloir inspirer aux jeunes gens des idées pour lesquelles on les tyrannisera dans la suite; croyez-m'en, mettez Boileau à l'index, ainsi que La Bruyère et Massillon, sans quoi vous risquez de perdre votre cause.

[c] *Ou*... Oh! monsieur Achaintre! Qu'ai-je vu! Pourquoi le dire crûment.... Fils de p**! traiter ainsi Romulus et Rémus! Vous faites dire des sottises à Juvénal; tant pis pour vous.

# SATIRA IX.

Vehementer carpit in hâc satirâ Juvenalis hoc vitium quod respuit nobilis sermo Gallicus. A recenti scholiaste, injuriâ dicitur, eò devenire stultitiæ Nævoli effata ut omnium risum movere debeant; ego vero contrà stomachari graviter probos in istum adeò turpem. Censuêre quidam ab oculis Juvenum removendam esse hanc imaginem, tametsi adeò fœdis adumbraverit coloribus vates, ut vitii formam horridam magis quàm illecebrosam reddiderit. Haud impar quartæ hæc stylo facilis, levis et perjucunda, tota insuper dramatica est.

---

Scripta fuit primis Hadriani Augusti temporibus.

## CINÆDI ET PATHICI.

JUVENALIS.

SCIRE velim quarè totiès mihi, Nævole, tristis
Occurras, fronte obductâ, seu Marsya victus.
Quid tibi cum vultu qualem deprensus habebat
Ravola, dùm [a] Rhodopes udâ terit inguina barbâ?

[a] *Imitation :*

Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier,
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier?
Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie
Semblait d'ortolans seuls et de bisques nourrie;
Où la joie en son lustre attirait les regards,
Et le vin en rubis brillait de toutes parts?
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine?
A-t-on par quelque édit réformé la cuisine?
Ou quelque grande pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins et vos melons?

BOIL. Sat. III.

# SATIRE IX.

Dans cette satire, Juvénal attaque vivement un vice qu'il n'est pas même permis de nommer en français. Quoi qu'en dise un commentateur moderne, les principes de Nævolus, loin de dérider le lecteur, ne peuvent que lui inspirer le plus grand dégoût pour un homme qui se dégrade à ce point. Quelques critiques ont pensé qu'il fallait soustraire ce tableau aux regards de la jeunesse : mais les couleurs employées par Juvénal sont si hideuses, que ce vice paraît bien plus horrible qu'attrayant. Cette satire, si souvent proscrite, est, sous le rapport du style et de l'élégance, digne d'être mise à côté de la quatrième ; elle est encore toute dramatique.

---

Elle a été écrite au commencement du règne d'Adrien.

## LES PROTECTEURS ET LES PROTÉGÉS OBSCÈNES.

JUVÉNAL.

Te verrai-je toujours triste, morne, abattu [a],
Et le front plus ridé qu'un Marsyas [b] vaincu ?
Parasite lascif, et gourmand adultère,
Ce Ravola, surpris aux genoux de Glyscère,

Où vas-tu donc ? pourquoi ce teint livide ?
Ces yeux baissés ? ce front pâle et timide ?
Porterais-tu le deuil de tes écrits ?
Ah ! — Tu te plains ? — J'en veux à tout Paris.
CHÉNIER, Ier. Dialogue. Le Public et l'Anonyme.

[b] *Marsyas.* Cet homme, dont les poètes ont fait un satyre, joignait beaucoup d'esprit à une grande industrie : on connaît la dispute qu'il eut avec Apollon, et quelle en fut la suite. Si l'on écorchait aujourd'hui tous ceux qui chantent mal !!! A ce sujet, lisez le petit ouvrage de *Fortunato Liceti*, qui seul, à mon avis, a bien trouvé le sens de l'allégorie de Marsyas. On voyait à Rome, dans le temple de la Concorde, un Marsyas garrotté, peint par Zeuxis ; c'est à ce tableau que fait allusion Juvénal.

Nos colaphum[a] incutimus lambenti crustula servo.
Non erat hâc facie miserabilior Crepereius
Pollio, qui triplicem usuram[3] præstare paratus
Circuit, et fatuos non invenit. Undè repentè
Tot rugæ? Certè modico contentus agebas

[a] *La barbe.* Après avoir comparé une infinité de textes, et lu presque tous les commentaires des scholiastes, j'avais résolu d'abord de retrancher le vers commençant par *Nos colaphum*, qui ne paraît avoir aucun rapport avec ce qui précède; mais craignant ensuite que l'on ne m'accusât d'avoir évité la difficulté, j'ai pris le parti d'adopter l'explication de Lubin, fort bien développée par Achaintre. ( Voyez, pour les détails de cette explication, la note sur le texte latin. ) Il faut maintenant motiver ma traduction : les obstacles à surmonter présentaient les plus grandes difficultés; dans notre langue noble, nous manquons d'expressions propres à rendre avec élégance la pensée de l'origiual; il y a bien dans notre langue usuelle et triviale des mots assez énergiques, et qui peignent bien les goûts cyniques et singuliers de *Ravola*, mais ils sont proscrits. Il a donc fallu avoir recours au style métaphorique, employer le mot *parasite* dans un sens assez extraordinaire : le qualificatif *gourmand*, donné au substantif *adultère*, m'a paru convenable pour bien marquer la comparaison que j'ai adoptée. De plus, après avoir indiqué la position du *fellator*, j'ai hasardé le vers commençant par ces mots : *La barbe*, etc. Ce dernier coup de pinceau m'a paru hardi, mais non pas audacieux; sans blesser la décence, tyranniquement imposée par nos législateurs suprêmes, j'ai mis sous les yeux du lecteur le misérable état dans lequel se trouve l'aphrodisiaque Silène, surpris par un mari jaloux.

[b] *Sur la table.* Je ne suis point du tout de l'avis d'un traducteur moderne, prétendant qu'il faut seulement donner à entendre en français ce que l'original a peint en traits vifs et énergiques; que de pareilles infamies ne doivent pas être exposées au grand jour, surtout quand elles répugnent à nos mœurs. Il me semble qu'il y a quelque partialité dans cette opinion, et si nous avons copié avec quelque énergie les mœurs infâmes des Romaines au milieu des mystères, il était nécessaire de retracer avec la même exactitude les honteuses débauches de ces Romains efféminés, qui descendaient au dernier degré de la turpitude : la justice nous en fait un devoir, la morale y gagnera peut-être.

[c] *Usure.* Ce mot, chez les Romains, signifiait d'abord l'usage ou la jouissance d'un bien quelconque; il désignait aussi le loyer, le prix fixé pour l'usage d'une somme prêtée, et en cela il n'y avait de honteux que l'excès et l'abus. L'on a donné le nom d'usure en français à cet excès, à ce dernier abus; mais le mot *usura* latin est pris dans une acception

La barbe [a] encor mouillée et témoin de ses goûts,
N'est pas comme toi pâle; et cependant l'époux
A l'infâme prépare un châtiment plus grave
Que les soufflets donnés à ce friand esclave,
Sur la table [b] léchant les gâteaux du patron.
Il n'est pas plus hideux le sombre Pollion
Allant partout offrir triple usure [c] et remise,
Et sans trouver un sot [d] que son appât séduise.
Que de rides, grands dieux, ont sillonné ton front!
Toi que j'ai vu jadis, exempt d'ambition,
Aimable et sémillant chevalier domestique [e],

infiniment plus étendue. Les usuriers, à Rome, furent d'abord les premiers citoyens et les sénateurs les plus distingués. Dans toutes les discussions entre le peuple et le sénat, les tribuns inutilement reprochent aux patriciens l'intérêt énorme des légères sommes qu'ils prêtaient à leurs cliens. Jamais les patriciens ne répondirent à ce reproche, ce qui annonce un plan suivi de la noblesse pour asservir le peuple, et se réserver toute l'autorité. C'est de là que partirent toutes les querelles, toutes les dissensions : *Per fas et nefas*, ils arrivèrent à la grande propriété; de la grande propriété à l'oligarchie, chez un peuple agricole, il n'y a qu'un pas que franchirait aisément un pygmée.

[d] *Et sans trouver un sot.* Les marchands d'argent, à Rome, car je ne donnerai point le nom de banquiers à ces ignobles usuriers, tous affranchis ou fils d'affranchis, avaient leur comptoir dans la partie du grand Forum, appelée les *Quinque tabernæ*. Leurs opérations de bourse roulaient sur les spéculations les plus immorales : les débauches des jeunes patriciens étaient pour eux une source d'immenses bénéfices; c'était la proie à laquelle ils s'attachaient de préférence. Le ridicule dont Plaute et Térence couvrirent ces usuriers n'en diminua pas le nombre; et quand le gouvernement voulut se mêler de les réprimer, on parvint facilement à éluder les lois, dictées par ceux-là même qui, de tout temps, avaient fait valoir leur argent, car souvent les affranchis n'étaient que des prête-noms. Ces désordres se sont renouvelés souvent en France; ils se renouvellent encore aujourd'hui que l'intérêt est presque le mobile de toutes nos actions; mais malheur au peuple dont toutes les idées sont bornées à l'exergue d'une pièce d'or. Voyez les Hollandais, la liberté les rendit héros; la passion de l'argent, qu'a-t-elle fait de ces audacieux pêcheurs, qui luttèrent pendant trente ans contre toutes les forces de la monarchie espagnole ?

[e] *Chevalier domestique.* On donnait ordinairement à Rome le nom

Vernam[4] equitem, conviva joco mordente facetus,
Et salibus vehemens intra pomœria[5] natis.
Omnia nunc contra : vultus gravis, horrida siccæ
Sylva comæ, nullus totâ nitor in cute, qualem
Bruttia[6] præstabat calidi tibi fascia visci;
Sed fruticante pilo neglecta, et squalida crura.
Quid macies ægri veteris, quem tempore longo
Torret quarta dies, olimque domestica febris?
Deprendas animi tormenta latentis in ægro
Corpore, deprendas et gaudia : sumit utrumque
Indè habitum facies[7]. Igitur flexisse videris
Propositum, et vitæ contrarius ire priori.
Nuper enim, ut repeto, fanum Isidis, et Ganymedem[8]
Pacis, et advectæ secreta palatia[9] matris,

de chevaliers domestiques, *equites vernæ*, aux enfans mâles, nés du patron et d'une esclave; ils jouissaient, quoique esclaves, de quelques priviléges dans la maison; ils étaient ordinairement élevés avec les enfans légitimes, auxquels ils cherchaient à se rendre agréables pour alléger le poids de leurs chaînes, et se faisaient souvent remarquer par la subtilité de leur esprit et la finesse de leurs reparties.

[8] *Sur le corps.* Pline, Horace, et quelques écrivains modernes ont parlé de cette correspondance qui existe entre les sensations de notre âme et les traits de notre visage, le mouvement de nos mains et le trépignement des pieds. Mais le morceau le mieux pensé, le mieux écrit sur cette matière est de Buffon : « Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties « du visage sont dans un état de repos; leur proportion, leur union, leur « ensemble marquent assez la douce harmonie des pensées, et répon- « dent au calme de l'intérieur; mais lorsque l'âme est agitée, la face « humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec « autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme « est exprimé par un trait, chaque action par un caractère, dont l'im- « pression vive et prompte devance la volonté, nous décèle, et rend « au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agi- « tations; c'est surtout dans les yeux qu'elles se peignent et qu'on peut « les reconnaître. » M. de Buffon combat ensuite le système de Lavater;

L'âme de nos festins, facétieux, comique,
Et sachant allier à la causticité
Le ton de l'élégance et de l'urbanité.
Quel contraste aujourd'hui! ta figure est livide,
J'aperçois sur ta tête une forêt aride;
Tu n'as plus cet éclat ni ce vif coloris
Que la gomme donnait à tes membres polis;
Et ta jambe est vraiment la jambe d'un sauvage.
Ton horrible maigreur me retrace l'image
Du squelette ambulant que la fièvre a cent fois
Ravagé de ses feux, et réduit aux abois.
Sur le corps[a] sont empreints les tourmens de notre âme;
L'œil réfléchit la joie ou l'amour qui l'enflamme.
Quel changement de vie! est-ce bien Nævolus?
Infidèle à lui-même, eh! ne serait-il plus
Cet homme que l'on vit, adultère intrépide,
Infatigable athlète, heureux rival d'Aufide,
Que les autels des dieux n'ont pas épouvanté,
Dans les temples d'Isis[b] fêter la volupté;
Jouir de ses faveurs, sous les yeux de Cybèle,

mais je crois que l'on aurait pu faire à ce grand naturaliste des objections fort difficiles à résoudre. Quoi qu'il en soit, l'éducation a toujours modifié l'un et l'autre langage de la nature; mais aussi quand ces modifications ne sont pas l'œuvre d'une main habile et exercée, l'hypocrisie et la dissimulation viennent nous présenter leur masque : il n'est pas difficile de voir entre les mains de qui ce masque se trouve, on ne se donne plus aujourd'hui la peine de le cacher.

[b] *Dans les temples d'Isis.* Ovide, dans son *Art d'aimer*, nous parle du temple d'Isis de la même manière que Juvénal : voici, sinon la traduction littérale, au moins la pensée du spirituel poète :

> Ne fais pas les autels de la tendre génisse,
> Qui brava de Junon les transports furieux.
> Elle aime à voir la femme offrir ce sacrifice
> Qu'elle fit elle-même au souverain des dieux.

Qui peut douter encore que ces temples d'Isis n'aient été relevés par Auguste? N'avaient-ils pas été rasés sous le consulat de Glabrion? Ovide en eût-il parlé, si les autels de la Génisse égyptienne n'eussent

Et Cererem (nam quo non prostat fœmina templo?),
Notior Aufidio mœchus celebrare solebas,
Quodque taces, ipsos etiam [10] inclinare maritos.

NÆVOLUS.

Utile et hoc multis vitæ genus ; at mihi nullum
Indè operæ prætium. Pingues aliquandò lacernas
Munimenta togæ, duri, crassique coloris,
Et malè percussas textoris pectine Galli
Accipimus, tenue argentum, venæque secundæ.
Fata regunt homines [11]; fatum est et partibus illis
Quas sinus abscondit. Nam, si tibi sidera cessant,
Nil faciet longi mensura incognita nervi [12],
Quamvis te nudum spumanti Virro labello
Viderit, et blandæ, assiduè, densæque tabellæ
Sollicitent : αὐτὸς γὰρ [13] ἐφέλκεται ἄνδρα κίναιδος.

été rétablis par le Martial et le Névolus du siècle auquel il a donné son nom ?

[a] *Un vil manteau.* La lacerne, espèce de manteau que l'on mettait ordinairement sur la toge ou sur la tunique. On l'attachait sur les épaules avec une agrafe ; elle était d'abord fort courte, parce que les Gaulois la portaient fort courte, ensuite on l'allongea ; les femmes même s'en servaient le soir ou la nuit pour courir dans Rome, et c'était le manteau de la galanterie : jamais femme honnête ne mit la lacerne. Qui eût jamais dit qu'après un laps de seize ou dix-sept siècles, les lacernes seraient en vogue chez un peuple qui n'aime pas trop cependant à cacher ni ses vices ni ses défauts?

[b] C'est, je crois, Homère qui, le premier, donna l'idée du Destin, maître de tous les dieux. Les philosophes sans doute n'eurent point recours au poète pour se persuader que tout se fait par des lois immuables, et cette opinion devint si générale dans l'antiquité que presque tous les hommes instruits l'adoptèrent : en vain quelques sages voulurent élever la voix contre cette doctrine, leur voix fut étouffée, et malgré leurs doctes dissertations, la doctrine contraire à celle du destin fut toujours regardée comme absurde. Nos philosophes modernes écartent avec soin

( La femme ! de nos jours quels lieux respecte-t-elle ? )
Et ce qu'entre nous deux je puis dire tout bas....
Les époux complaisans, ne les courbais-tu pas?

NÆVOLUS.

Plusieurs à ces talens doivent leur opulence ;
Et de mes travaux, moi, qu'ai-je eu pour récompense !
Un vil manteau [a] gaulois d'une épaisse couleur,
De ma robe en lambeaux unique protecteur ;
Quelques vases d'argent d'une seconde veine.
Du destin [b] des mortels arbitre souveraine,
La fortune à ses lois n'a-t-elle pas soumis
Les organes secrets que voilent nos habits ?
Seriez-vous noblement traité par la nature,
Virron, Virron [c] lui-même écumant de luxure,
Après avoir aux bains dévoré vos attraits,
Vous a-t-il accablé de ses tendres billets ?
Si votre astre est fatal, vaine est votre espérance,
Vous resterez toujours en proie à l'indigence.

les questions du plus haut intérêt, et regardant comme résolues des difficultés, des problèmes encore à résoudre, ils croient avoir triomphé quand ils ont opposé les mœurs à la raison, et le système social au système de la nature. Plaisante manière de raisonner !

[c] *Virron.* De pareilles mœurs nous paraîtraient inconcevables, si nous n'avions pas des preuves certaines de cette horrible dépravation. Avant Juvénal, Catulle, en parlant aussi d'un Virron, avait dit : (le lecteur me permettra bien de ne pas traduire dans cette circonstance.)

*Nescio quid certè est, an verè fama susurrat,*
*Grandia te medii tenta vorare viri.*
*Sic certè est, clamant Virronis rupta miselli*
*Ilia.* . . . . . .

Voilà pour les temps qui ont précédé le siècle de Juvénal ; pour les siècles postérieurs, tout le monde sait qu'Héliogabale envoyait dans toutes les provinces de l'Empire romain des émissaires pour conduire dans son palais les hommes conformés en Hercule, et dont les parties nobles pouvaient rivaliser avec ces phallus que l'on appendait aux bannières des Égyptiens, dans les processions des initiés aux mystères.

Quod tamen ulterius monstrum, quàm mollis avarus?
Hæc tribui, deindè illa dedi, mox plura tulisti.
Computat, ac cevet [14]. Ponatur calculus, adsint
Cum tabulâ pueri : numera... sestertia quinque
Omnibus in rebus : numerentur deindè labores.
An facilè et pronum est agere [15] intra viscera penem
Legitimum, atque illìc hesternæ occurrere cœnœ?
Servus erit minùs ille miser, qui foderit agrum
Quàm dominum. Sed tu sanè tener, et puerum te,
Et pulchrum, et dignum cyatho, cœloque putabas.
Vos humili adseclæ, vos indulgebitis umquàm
Cultori, jam nec morbo donare parati?
En, cui tu viridem umbellam, cui [16] succina mittas

[a] *Mes jetons.* Lorsque le luxe s'établit à Rome, on abandonna les petits cailloux, *calculi*, d'où dérive notre expression, *calcul*, *calculer*, pour les jetons d'ivoire, d'argent, d'or même; cette manière de calculer avec des jetons et des cailloux remonte jusqu'à l'invention de l'arithmétique. Savans, si superbes de vos exactes connaissances, ne vous enorgueillissez pas tant de votre supériorité : la poésie, la littérature, la peinture et la musique, sont nées dans un berceau qui charme et plaît à l'œil, et je vois la base essentielle de toutes vos sublimes découvertes sortir du sein de l'égoïsme et de la cupidité.

[b] *De fouiller dans tes flancs.* Quand je remis en l'an 1812 mon manuscrit à M. d'Avrigni, censeur alors de la librairie, il m'obligea, sous peine de rayer la neuvième satire, de supprimer ces deux vers; je fus donc forcé de prendre l'idée principale, et de traduire, ou plutôt d'imiter ainsi ce fameux passage de Juvénal :

. . . . . complaisance
D'assouvir, ô Virron! tes brutales fureurs,
D'affronter le dégoût qu'inspirent tes faveurs.

Aujourd'hui je rétablis mon texte sans crainte : le moment est arrivé de montrer ce hideux vice dans toute sa difformité. Et que m'importe qu'un jeune écolier fasse de l'esprit sur Juvénal, et se montre ardent disciple de La Harpe! On est invulnérable quand on marche sous les drapeaux de la vérité; et puis je préfère deux, quatre, six ennemis en

Des monstres que la terre a vomis de son sein
Quel est le plus hideux? l'avare libertin.
« Tant la première fois... je t'ai donné moi-même
« Pour la seconde tant... et plus pour la troisième... »
Il calcule et s'agite... « Esclave! mes jetons [a]...
« Ma table... cent écus, le total de mes dons.
« Tes travaux maintenant, mets-les dans la balance.
« — Et comptes-tu pour rien la triste complaisance
« De fouiller dans tes flancs [b], d'y trouver sur mes pas
« Les onctueux débris d'un précédent repas.
« En sillonnant la terre, et non le corps du maître,
« L'esclave est plus heureux! Tu te croyais, peut-être,
« Beau, tendre, délicat, et tel que l'échanson [c]
« Que Jupiter donna pour rival à Junon.
« Au malheur ferais-tu le moindre sacrifice,
« Toi qui n'en fais pas même à ton horrible vice?
« Quand auras-tu pitié de tes pauvres cliens? »
Voilà donc à quel homme, au retour du printemps [d],

face qu'un seul par derrière; ce n'est pas là le compte des ennemis de Juvénal.

[c] *L'échanson.* Malgré l'exemple de Jupiter, et quoi qu'en dise Lactance, le vice monstrueux dont il s'agit ici n'était pas autorisé par les lois de Solon. Sextus Empiricus a beau m'assurer que cette débauche était recommandée par les lois de la Perse, l'article 9 du *Sadder* porte qu'elle était un énorme péché : les Turcs le commettent hardiment aujourd'hui; mais leurs lois le punissent. Enfin, tous les législateurs se sont accordés pour le proscrire, et l'histoire de Ganymède n'est sortie que de l'imagination dépravée de quelque poëte.

[d] *Au retour du printemps.* Ce vers serait inintelligible si l'on ignorait qu'il y avait à Rome des fêtes matronales, célébrées religieusement le premier jour du mois de mars : les dames se rendaient dès le matin au temple de Junon, et lui présentaient les fleurs dont elles étaient couronnées elles-mêmes; de retour à la maison, elles y passaient le reste de la journée extrêmement parées, et recevaient les félicitations et les présens de leurs amis et de leurs époux. Cette fête fut instituée en commémoration de l'heureuse harmonie que rétablirent les dames romaines entre les armées de Romulus et de Tatius. Voilà de véritables fêtes nationales! Que nous sommes petits à côté de ces colosses que la Répu-

Grandia, natalis quotiès redit, aut madidum ver
Incipit, et stratâ positus, longâque [17] cathedrâ,
Munera femineis tractat secreta [18] kalendis.
Dic, passer, cui tòt montes, tòt prædias ervas
Appula, tòt milvos intra tua pascua lassos?
Te Trifolinus ager fecundis vitibus implet,
Suspectumque jugum Cumis, et Gaurus inanis.
Nam quis plura linit victuro dolia musto?
Quantùm erat exhausti lumbos donare clientis
Jugeribus paucis? meliùsne [19] hic rusticus infans
Cum matre, et casulis, et conlusore catello,
Cymbala pulsantis legatum fiet amici?
Improbus es, cùm poscis, ait; sed pensio clamat,
Posce; sed appellat puer [20] unicus, ut Polyphemi

blique romaine enfanta pendant les quatre premiers siècles de son établissement! Tout était chez eux Romain; mais pour être Romain il faut être citoyen, pour être citoyen il faut avoir une patrie, et quand on n'a qu'un pays, on n'est qu'un simple bourgeois, c'est-à-dire serf du bourg.

[a] *Ces prés.* Regnard, dans sa satire des Maris, qu'il voulut sottement opposer à la satire des femmes de Boileau, imite ce vers de Juvénal, quand il dit :

> Mais cent vases d'argent parent ses longs buffets;
> Avec peine un milan traverse ses guérets.

On voit, en lisant les épîtres satiriques de Regnard, que ce charmant poëte comique avait beaucoup étudié Juvénal. Comment se fait-il qu'ayant pris pour guide le prince des satiriques latins, l'aimable auteur du *Joueur* et du *Légataire* n'ait point réussi? c'est que Juvénal, quoi qu'en dise M. de La Harpe et son adjoint de l'École Normale, n'était point gai; que la satire des mœurs ne supporte point la plaisanterie. Regnard était capable de bien imiter Horace; mais pour imiter Juvénal, le *vis comica* ne me paraît point utile : *singula quæque locum teneant sortita decenter.*

[b] *Le Gauro.* Montagne de Campanie, entre Pouzzol, le lac Lucrin et le lac Averne. L'épithète *inanis* ne signifie pas *stérile*, vide de productions, car ce mont produisait des vins excellens. *Inanis* est un qualifi-

Nous venons prodiguer les galantes étrennes,
L'utile parasol, les coupes phrygiennes;
Et lui, comme une femme, aux calendes de Mars,
Sur sa chaise étendu, promène ses regards
Sur les bijoux offerts par la main du mystère...
« Réponds-moi donc, infâme, avorton de Cythère*,
« A qui réserves-tu ces monts, ces vastes champs,
« Ces prés[a] dont le trajet fatigue les milans?
« Le Gaure[b], Trifolin[c], Cumes et sa colline
« Remplissent tes tonneaux d'une liqueur divine,
« Digne d'être transmise à la postérité;
« Du client affaibli par ta lubricité,
« Quelques arpens auraient allégé la misère.
« — Quoi! léguer à ce Galle une ferme, et la mère,
« Et l'enfant, et le chien qui folâtre avec lui!
« A-t-il mieux[d]... — Impudent! de me presser ainsi. —
« Mais le loyer me dit : Sollicite, importune. —
« Unique, ainsi que l'œil du berger de Neptune,
« Mon esclave se plaint, me presse, m'étourdit;

catif indiquant les profondes cavernes que le *Gaurus* recelait dans son sein : en effet, on trouve encore au *Monte-Barbaro*, qui est le *Gaurus* des anciens, de grottes immenses, de profondes excavations d'où émanent des vapeurs sulfureuses; tout même semble indiquer qu'il vomissait jadis des flammes. Mais ce volcan s'est éteint comme tant d'autres; au moins ce fléau n'a point reparu pour nous désoler; mais, hélas! combien d'autres fléaux, que l'on croyait à jamais disparus, renaissent aujourd'hui de leurs cendres pour dévaster le monde.

[c] *Trifolin*, aujourd'hui Saint-Martin, dans la Campanie (terre de Labour), aux environs de Naples. Ce mont produisait d'excellens vins, que l'on nommait *vina trifolina*, vins de trois feuilles, c'est-à-dire que l'on ne devait les boire que la troisième année.

[d] *A-t-il mieux*. Tout ce passage, vraiment dramatique, a été imité par Juvénal, et Plaute fut son modèle. (Voyez la Com. int. *Trucul.*, acte v, scène première.) Nous rejetons à la note latine l'explication de tout ce passage, que n'ont entendu ni Achaintre ni les autres commentateurs; Grangée lui-même, que M. Dussault a suivi dans sa traduction, me paraît n'avoir pas bien saisi le sens.

Lata acies, postquàm solers evasit Ulysses.
Alter emendus erit; namque hic non sufficit : ambo
Pascendi. Quid agam brumâ spirante? quid, oro,
Quid dicam scapulis[21] servorum, mense decembri,
Et pedibus? Durate, atque exspectate cicadas?
Verum ut dissimules, ut mittas cætera, quanto
Metiris pretio, quod, ni tibi deditus essem
Devotusque cliens, uxor tua virgo maneret?
Scis certè[22], quibus ista modis, quàm sæpè rogaris,
Et quæ pollicitus. Fugientem sæpè puellam
Amplexu rapui : tabulas quoque ruperat, et jam
Signabat : totâ vix hoc ego nocte redemi,

[a] *Si je ne t'inquiète.* La singularité de ces mœurs, de ces usages, nous étonne. L'effronterie d'un Nævolus nous présente quelque chose de hideux et de choquant; mais quand on remonte aux temps des dictateurs perpétuels, on voit un César, un Antoine, un Octave, devenir eux-mêmes de vils gitons : en étaient-ils moins superbes et moins orgueilleux? Le bon Plutarque accuse même le grand Pompée de gratter légèrement sa tête du bout du doigt. Je crois que Montesquieu, en voulant nous indiquer l'origine d'un vice qui place l'homme au-dessous des animaux les plus stupides, n'a pas profondément réfléchi sur l'influence du climat, les mœurs et les habitudes des Asiatiques, qui, les premiers, ont donné ce fatal exemple; c'est un des cent mille fruits amers qu'a produits l'esclavage volontaire ou forcé. Je ne puis, dans une note, faire une dissertation; mais peut-être la circonstance me fournira quelque occasion de développer mes pensées.

[b] *Mon dévoûment.* Qu'il est singulier, qu'il est bizarre le spectacle offert par l'histoire aux yeux du philosophe! A Rome, on faisait par avarice ce qu'à Lacédémone on faisait pour le bien de l'État. On trouve dans Plutarque un fragment d'une chanson lacédémonienne, qui nous met à même de juger du sang-froid des Spartiates, et nous fait concevoir jusqu'à quel point les institutions peuvent effacer les lois gravées par la nature dans le cœur de l'homme :

Allez, gentil Acrotatus,
Prenez, prenez ma kélonide, etc.

Ce qui donc était au pied du Capitole une action abominable, deve-

« De ses cris douloureux ma maison retentit ;
« Il me demande un aide, il faut que je l'achète :
« Et comment les nourrir si je ne t'inquiète[a] ?
« Au solstice d'hiver, pieds nus, sans vêtemens,
« Puis-je les voir marcher ? Dirai-je à ces enfans,
« Quand Borée étendra ses ailes glaciales,
« Patience, attendez le retour des cigales.
« Dissimule, Virron, cherche à tout oublier.
« Qu'importe ! mais comment ne pas apprécier
« Mon dévoûment[b], mon zèle à calmer ta jalouse ;
« Elle était vierge encore avec le nom d'épouse :
« Que de sermens alors ! que ne promis-tu pas !
« Fugitive, souvent je la pris dans mes bras.
« Rappelle à ton esprit l'orageuse journée,
« Où brisant de sa main l'anneau de l'hyménée
« Elle signait[c] déjà.... Pour calmer son dépit,
« Toute une nuit d'hiver à peine me suffit.

nait sur les [illegible] l'Eurotas une preuve de patriotisme. Il y aurait ici un rapproc[illegible]pittoresque à faire entre nos mœurs modernes et les mœurs des [illegible] Romains. « Des petits singes, dit Voltaire, ont été « les héritiers des plus grands noms dans quelques pays de l'Europe ; ils « ont dans leur première salle les portraits de leurs prétendus aïeux, hauts « de six pieds, beaux, bien faits, armés d'un estramaçon que la race d'au- « jourd'hui pourrait à peine soulever. Un emploi important est possédé « par un homme qui n'y a nul droit, et dont le cœur, la tête et le bras « n'en peuvent soutenir le faix. » Tout le monde connaît le conseil que donna le cardinal d'Est à Catherine de Médicis, quand elle vint épouser Henri II : la politique italienne ! que de maux elle a faits à l'humanité, que de maux elle lui prépare !

[c] *Elle signait.* Servius Tullius, pour connaître le nombre de ses sujets, ordonna aux pères de faire, devant le magistrat, la déclaration de la naissance, de la mort, du mariage de leurs enfans : nous avons encore la formule, qui se trouvait inscrite sur la table de mariage : *Procreandorum causâ liberorum uxorem duco.* Or, tout homme incapable, soit par libertinage, soit par défaut de nature, de procréer des enfans, était cité devant les magistrats, qui étaient alors obligés d'ordonner le divorce. Il y avait en France une plaisante coutume avant la révolution, quand il s'élevait un procès d'impuissance ; cette coutume était le *con-*

Te plorante foris. Testis mihi lectulus, et tu,
Ad quem pervenit lecti sonus, et dominæ vox.
Instabile, ac dirimi cœptum, et jam penè solutum
Conjugium in multis domibus servavit adulter.
Quò te circumagas? quæ prima[23] aut ultima ponas?
Nullum ergò meritum est, ingrate ac perfide, nullum,
Quòd tibi filiolus vel filia nascitur ex me?
Tollis enim, et libris actorum spargere gaudes
Argumenta viri. Foribus suspende coronas,
Jam pater es: dedimus, quod famæ[24] opponere possis.
Jura parentis habes, propter me scriberis hæres,

*grès;* mais les Athéniens étaient-ils plus sages quand ils remettaient à cent ans toute demande de divorce en cas d'impuissance? le sommes-nous maintenant, nous, qui n'avons pas su trouver un moyen d'arrêter les abus d'une loi que l'illustre Joseph II avait cru nécessaire à la prospérité de ses États? Pauvre Joseph II.... et.... Qu'allais-je dire?.

[a] *Tu pleurais.* Un mari répudié par son épouse p[illegible]our infâme, et le fisc s'emparait de tous les legs qui lui étaient [illegible]s les testamens; aussi l'on ne doit pas être surpris de l'acte du[illegible]e Juvénal : partout où l'intérêt parle il commande en maître, on [illegible]sacrifie même ses plus chères affections. Je ne parle point de l'opinion, c'est aujourd'hui une vérité si triviale, qu'il serait ridicule d'en parler.

[b] *Dans les actes publics.* On perfectionna ensuite à Rome l'institution de Servius Tullius : on établit un grand livre, où tous les mois de l'année, à commencer par janvier, furent placés par ordre, ainsi que les jours, avec la qualité que Numa leur avait assignée : ce livre se nommait *Fasti;* les pontifes furent, il est vrai, déclarés dépositaires uniques et perpétuels des *Fastes*; mais à Rome la religion était dans l'État, et non l'État dans la religion. On donna ensuite le nom de *Fastes* à des registres de moindre importance : on y inscrivait les événemens particuliers, les prodiges surtout; voilà les archives de la République. Tous ces registres portaient en tête le nom des deux consuls, et les Romains ne firent en cela qu'imiter les Grecs, chez lesquels cet usage d'enregistrer tous les événemens publics et particuliers, remontait à la plus haute antiquité. Platon ordonne, dans sa République, d'en faire une loi expresse, et veut qu'elle soit exécutée dans la chapelle de chaque tribu.

[c] *Ceins.* A la naissance d'un fils, le citoyen romain ornait la porte

« Tu pleurais [a] à la porte, et, frappant tes oreilles,
« Les soupirs de la dame annonçaient nos merveilles.
« Ton lit fut le témoin de mes nobles exploits.
« Au moment du divorce, on a vu mille fois
« D'un robuste client la vigueur soutenue
« Resserrer les anneaux d'une chaîne rompue.
« Que peux-tu m'objecter, ingrat, n'est-ce donc rien
« De t'avoir fait présent d'un jeune citoyen ?
« Tu l'élèves pourtant avec la jeune fille
« Qui, par mes soins, bientôt, augmenta ta famille ;
« Dans les actes publics [b] l'un ou l'autre cité
« Est un gage certain de ta virilité.
« Ceins [c] ta porte de fleurs. Enfin la médisance,
« Grâces à Nævolus, est réduite au silence.
« Virron, te voilà père, et jouissant des droits [d]

de sa maison de fleurs, de guirlandes faites avec des feuilles de myrte, de laurier, d'olivier, de branches de lierre, que l'on parsemait de roses. Les fleurs ont été dans toute l'antiquité le symbole de la joie et de l'allégresse, et nous, nous avons dédaigné ces moyens simples que nous fournit abondamment la féconde nature. Quel est donc le premier, dont l'imagination bizarre alla inventer, pour signe d'une réjouissance publique, le coup de canon? Passe encore pour les feux d'artifice, ils nous présentent souvent l'image des fleurs, des gerbes; mais que présente le coup de canon? Que signifient ces explosions de boîtes dans les villes et les bourgs qui n'ont pas l'honneur d'avoir des canons sur leurs remparts? la mort, le sang humain versé. Tableaux vraiment fort agréables! singulière manière de se réjouir! Moquons-nous ensuite des Barbares qui boivent avec délices dans le crâne de leurs ennemis.

[d] *Jouissant des droits.* Tacite appelle ce droit *Privilegium parentûm;* par la loi Poppia, portée sous Auguste, si l'époux et l'épouse ne laissaient point d'enfans, le fisc héritait de la dixième partie des biens. Nos financiers modernes se sont bien gardés de laisser dans l'oubli cette loi romaine : voyez nos lois sur l'enregistrement, quand il s'agit d'un héritage recueilli par les collatéraux. Revenons à la loi romaine : les époux et les épouses qui n'avaient point d'enfans ne recevaient que la moitié des biens ou des legs que leur laissait par testament un parent ou un ami. Au sujet de cette fameuse loi Poppia, voici ce que dit Tacite : « On fit ensuite le « rapport pour modérer la loi *Poppia Popæa*, qu'avait sanctionnée Au- « guste dans un âge un peu trop avancé, afin d'engager les citoyens à se ma-

Legatum [25] omne capis, nec non et dulce caducum.
Commoda prætereà junguntur multa caducis,
Si numerum, si tres implevero [26].

JUVENALIS.

Justa doloris,
Nævole, causa tui : contra tamen ille quid affert?

NÆVOLUS.

Negligit, atque alium bipedem [27] sibi quærit asellum.
Hæc soli comissa tibi celare memento,
Et tacitus nostras intra te fige querelas ;
Nam res mortifera est inimicus pumice [28] lævis ;
Qui modò secretum commisent, ardet et odit,
Tanquàm prodiderim quidquid scio. Sumere ferrum,
Fuste aperire caput, candelam apponere valvis

« rier, par la crainte des peines infligées aux célibataires, et en même temps « pour augmenter le trésor public. » Cette loi n'avait produit aucun bien. Je le crois sans peine, elle était plus fiscale que politique ; les mariages ne se multiplièrent pas ; la population ne s'accrut point ; j'en suis intimement convaincu : rendez les citoyens heureux, et vous les verrez se marier avec plaisir ; mais toutes les fois que l'homme n'aura qu'une existence précaire, il ne se souciera pas d'augmenter le nombre des malheureux. Le célibat l'emporta malgré les dangers que l'on courait, car les délateurs se mêlaient d'interpréter les lois et bouleversaient tout. Écoutez, législateurs, cette réflexion du célèbre historien : *Atque ante hanc flagitiis, ità tunc legibus laborabatur*. Tel est l'effet des mauvaises lois ; loin de remédier aux désordres, elles deviennent elles-mêmes un nouveau désordre. Cette loi Poppia et son inexécution, sous le rapport moral, mais non sous le rapport pécuniaire, prouvent combien Auguste était abhorré de ses concitoyens.

[a] *Si je remplis*. Le citoyen qui avait trois enfans était exempt de tutelle et de curatelle ; il recevait trois tessères dans la distribution du froment faite aux citoyens de Rome. Les candidats aux magistratures

« Qu'aux chefs d'une famille ont accordé nos lois.
« Ton nom d'un testament pourrait remplir les pages;
« Et je ne compte pas cent nouveaux avantages
« Si je remplis[a] le nombre et te donne trois fils. »

JUVÉNAL.

De ton ressentiment je ne suis point surpris;
Mais, Virron, que dit-il?

NÆVOLUS.

L'ingrat! il me délaisse,
Et va chercher ailleurs un sot de mon espèce.
Que mon secret versé dans le sein d'un ami,
Dans ton cœur à jamais demeure enseveli.
D'un épilé[b] craignons la sombre inquiétude.
Vous a-t-il dévoilé toute sa turpitude;
Vous n'êtes plus pour lui qu'un objet odieux.
« Je suis trahi, dit-il; » et tel qu'un furieux
Il veut me poignarder; il menace ma tête;
Pour brûler ma maison la torche est déjà prête;

curules, pères de trois enfans, étaient préférés à leurs compétiteurs; ainsi l'ordonnait la loi; ensuite le nombre de trois était chez les anciens d'un favorable augure : trois était admirable, quatre divin. Ce préjugé s'est maintenu dans toute sa force pendant les cinq ou six premiers siècles de la chrétienté. Il faut lire le cinquante-troisième sermon, et les articles 21, 22 et 23 du quarante-unième sermon de S. Augustin, pour croire qu'un homme, qui était regardé comme le flambeau de son siècle, pût à ce point pousser l'extravagance. Que diriez-vous d'un prédicateur moderne qui viendrait vous affirmer sérieusement en chaire que le nombre treize est fatal?

[b] *Epilé.* On connaît les mille moyens employés à Rome et dans la Grèce pour donner à la peau ce poli, ce velouté qui rend la femme si fière; les Grecs furent les premiers qui donnèrent ce triste exemple, et parmi eux on remarquait principalement les baptes, prêtres de la déesse Cotyto. Il ne manquait à ces *gynimimes*, pour être femmes, que la faculté d'être mères : le siècle dernier nous a aussi présenté d'assez jolis modèles en ce genre.

Non dubitat. Non contemnas, aut despicias, quòd
His opibus numquàm cara[29] est annona veneni.
Ergò occulta teges, ut curia Martis[30] Athenis.

JUVENALIS.

O Corydon, Corydon, secretum divitis ullum
Esse putas? Servi ut taceant, jumenta loquentur,
Et canis, et postes, et marmora. Claude fenestras,
Vela tegant rimas, junge ostia, tollito lumen
E medio; taceant[31] omnes; propè nemo recumbat:
Quod tamen ad cantum galli facit ille[32] secundi,
Proximus ante diem caupo sciet; audiet et quæ
Finxerunt pariter librarius[33], archimagiri,
Carptores. Quod enim dubitant componere crimen
In dominos, quotiès rumoribus ulciscuntur

[a] *Aréopagite.* La Grèce n'a point eu de tribunal plus renommé. Ce corps acquit une autorité sans bornes, sur la bonne opinion qu'on avait dans l'Etat de la gravité et de l'intégrité de ses membres. Voyez Isocrate, qui a tracé le portrait de ces juges vraiment admirables. D'après les marbres d'Arundel, il est prouvé que ce corps existait neuf cent quarante-un ans avant Solon.

[b] *Corydon, Corydon.* Allusion à la seconde églogue de Virgile, bien plus dangereuse pour la jeunesse que la neuvième satire de Juvénal. « Octave-Auguste, dit avec raison Voltaire, ce meurtrier débauché et « poltron, qui osa exiler Ovide, trouva très-bon que Virgile chantât « Alexis. » Il me semble qu'Achaintre, en expliquant ce mot *Corydon*, n'a pas bien entendu le vers de Juvénal : *Insensé, fou, butor.* Est-ce ainsi que l'on doit commenter le mot *Corydon?* Ce n'est point par un sentiment de pudeur, sans doute, car dans son commentaire, on trouve, Dieu merci, tout ce que la poésie romaine a produit de plus inutilement obscène. Serait-il par hasard le partisan d'Auguste? partagerait-il les sentimens de M. de La Harpe pour ce vénérable restaurateur de la morale publique? Non, je ne puis le croire, et Achaintre connaît trop la littérature latine pour ne point être de mon avis sur le successeur de César? Mais pourquoi cette réticence ici? est-ce parce que Juvé-

Le poison, quoiqu'avare, il l'achète à tout prix,
Quand il se sent blessé par les traits du mépris.
Ami, sois plus discret qu'un aréopagite [a].

JUVÉNAL.

Corydon! Corydon [b]! quelle frayeur t'agite!
L'homme riche peut-il compter sur le secret?
Ses chevaux, ses lambris, le marbre parlerait,
Si la crainte obligeait un esclave à se taire.
Porte, rideaux, fenêtre, inutile barrière!
En vain s'entoure-t-il d'une profonde nuit,
N'eut-il pas le témoin qui partage son lit;
Quand, à la voix du coq, l'aurore va paraître,
Le cabaret [c] saura tout ce qu'a fait le maître;
Là, devant l'échanson du bachique logis,
Le scribe, l'intendant, au cocher réunis,
A quelques vérités ajoutent mille fables:
Le souvenir du fouet les rend impitoyables.
L'esclave fustigé que n'invente-t-il pas?

nal donne un coup de fouet à Virgile? Le vil flatteur ne le mérite-t-il pas?

[c] *Le cabaret.* A l'esclavage des anciens, chez nous a succédé la domesticité; c'est-à-dire que l'homme ou la femme vend maintenant son temps et sa peine à l'opulence; mais en conservant toujours une partie de sa liberté, qu'il est impossible d'aliéner totalement. « Combien de dames, dans Paris et dans Londres, s'écrie un philosophe « moderne, qui se croient fort honorées, et qui fondraient en larmes, « si elles entendaient ce que l'on dit d'elles dans leur antichambre. « Heureusement qu'elles se rassurent en prenant ces argus pour des « imbéciles, et elles se flattent qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne « daignent point leur cacher. Aussi, dans leur mutine obéissance, ne « leur cachent-ils pas tout le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres et « valets sentent mutuellement que ce n'est pas la peine de se faire « estimer mutuellement les uns des autres. » La seule différence que j'aie remarquée de nos jours entre nos domestiques et les esclaves des anciens, c'est que les premiers sont un peu moins méchans, parce qu'ils jouissent d'une partie de leur liberté. Qu'on les en prive, il n'y aura plus la moindre distinction: tant l'esclavage dénature l'homme.

Baltea? Nec deerit qui te per compita quærat
Nolentem, et miseram vinosus inebriet aurem.
Illos ergò roges, quidquid paulò ante petebas
A nobis, taceant illi : sed prodere malunt
Arcanum, quàm subrepti potare Falerni,
Pro populo faciens[34] quantùm Saufeia bibebat.
Vivendum rectè est cùm propter plurima, tunc his
Præcipuè causis, ut linguas mancipiorum
Contemnas; nam lingua mali pars pessima servi.
Deterior tamen hic, qui liber[35] non erit illis,
Quorum animas et farre suo custodit et ære.

NÆVOLUS.

Idcircò[36] ut possim linguam contemnere servi,
Utile consilium modò, sed commune, dedisti :
Nunc mihi quid suades post damnum temporis, et spes
Deceptas? Festinat[37] enim decurrere velox

[a] *Malgré moi.* « Le jugement des domestiques me paraît, dit le « même philosophe, l'épreuve la plus sûre et la plus difficile de la « vertu des maîtres. Il n'y a point de héros, a-t-on dit, pour son « valet-de-chambre : cela peut être; mais l'homme juste a l'estime de « son valet.... L'insolence des domestiques annonce plutôt un maître « vicieux qu'un maître faible; car rien ne leur donne autant d'audace « que la connaissance de ses vices; et tous ceux qu'ils saisissent en lui « sont à leurs yeux autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne « sauraient plus respecter. » Un vieux proverbe, dit Sénèque, porte : Autant d'esclaves, autant d'ennemis; mais pourquoi ce philosophe paraît-il si surpris d'un semblable apophthegme? Des esclaves! Et pourquoi l'étaient-ils? Ne regarderiez-vous pas comme ennemis tous ceux qui vous enleveraient des droits imprescriptibles, des droits accordés par la nature? et ne les rendez-vous pas encore ennemis irréconciliables, quand, oubliant qu'ils sont hommes, vous les traitez avec la dernière barbarie? C'est du mépris que l'on a pour eux que naît cette propension invincible des serviteurs à dénigrer leurs maîtres.

Il me poursuit partout, sans cesse sur mes pas,
Malgré moi[a] de son maître il chante les merveilles,
Et fait boire son vin à mes pauvres oreilles.
Va donc le conjurer aussi d'être discret.
Lui ne pas te trahir! lui, qui préférerait
Le plaisir de médire au vin de Campanie,
Dût-il en boire autant qu'en buvait Calpurnie[b],
Pour le peuple romain sacrifiant aux dieux.
Vivons modestement; riche, sois vertueux
Pour mépriser l'esclave et tout ce qu'il peut dire:
Du perfide la langue est ce qu'il a de pire;
Mais au-dessous de lui le patron s'avilit,
Quand il dépend de ceux qu'il paie et qu'il nourrit.

NÆVOLUS.

Bien, pour qui veut braver la langue du reptile;
Mais l'avis est pour moi vague et fort inutile.
Trompé dans son espoir, que fera Nævolus,
Après tant de travaux, tant de beaux jours perdus?
La vie est une fleur que le matin voit naître,
Et que la faux du temps[c] le soir fait disparaître.

Tout être méprisé cherche et cherchera toujours à rendre méprisable celui qui le méprise: telle est la loi de la nature. Vos institutions, vos gibets, vos supplices ne la changeront point. L'orgueil voudrait-il par hasard s'élever au-dessus d'elle?

[b] Voyez dans la sixième satire la description des mystères de la bonne déesse. Les Agapes succédèrent aux mystères; les francs-maçons ont succédé aux Agapes. Quels seront les successeurs des francs-maçons? Un fameux ministre les tient déjà dans la boîte de Pandore; les lâchera-t-il? fort indécis, il hésite; il a cependant envoyé des éclaireurs en campagne.

[c] *Que la faux du temps.* « La source de tous les désordres qui « règnent parmi les hommes, dit Massillon, est le mauvais emploi du « temps. » Les nations modernes, plus industrieuses et plus actives que les anciens peuples, ne voient guère se renouveler ces vices que ceux même qui en sont souillés regardent comme honteux; et s'il est des pays encore où l'on entrevoit quelques traces d'un désordre si ré-

Flosculus augustæ, miseræque brevissima vitæ
Portio : dùm bibimus, dùm serta, unguenta, puellas
Poscimus, obrepit non intellecta senectus.

JUVENALIS.

Ne trepida : numquàm pathicus[38] tibi deerit amicus,
Stantibus et salvis his collibus : undique ad illos
Convenient et carpentis et navibus, omnes
Qui digito scalpunt uno caput. Altera majôr
Spes superest : tu tantùm[39] erucis imprime dentem.

NÆVOLUS.

Hæc exempla para felicibus ; at mea[40] Clotho
Et Lachesis gaudent, si pascitur inguine venter.
O parvi, nostrique Lares, quos thure minuto,
Aut farre, et tenui soleo exorare coronâ,
Quandò ego[41] figam aliquid, quo sit mihi tuta senectus

voltant, soyez convaincu de la mollesse, de l'indolence des hommes qui l'habitent. On peut trouver encore quelque Nævolus; mais un Virron! il ne pourrait se montrer au peuple, sans encourir son indignation. Un roi tel qu'Henri III serait le jouet de la plus vile populace, et César, favori de Nicomède, oserait-il se présenter dans une de nos assemblées? Telles sont nos mœurs actuelles, et l'on regrette nos anciennes mœurs! Il faut que l'intérêt personnel soit bien puissant pour aveugler à ce point quelques individus! Ausonne a imité ce passage de Juvénal :

*Dicebam tibi, Galla, senescimus, effugit ætas,*
*Utere rene tuo, casta puella anus est.*
*Sprevisti, obrepsit non intellecta senectus :*
*Nec revocare potes, qui periére dies.*

Galla le temps s'enfuit, ah! couronne ma flamme;
Nous vieillissons, profite du moment;
Hâte-toi, viens dans les bras d'un amant;
Fille pudique est déjà vieille femme.

Tandis que nous buvons étendus sur nos lits,
En demandant des fleurs, des parfums, des Laïs,
Sur nos fronts rayonnant de joie et d'allégresse,
Se glisse à notre insçu la fâcheuse vieillesse.

JUVÉNAL.

Loin de toi, Nævolus, ces paniques terreurs!
Et dans Rome peux-tu manquer de protecteurs?
Tant qu'elle existera, chars, vaisseaux et litières,
Traîneront dans son sein des légions entières
De mortels[a] dont le doigt, léger et délicat,
Sur le front se promène et t'invite au combat.
Espère; tu seras bientôt digne d'envie;
Mais, surtout, de Vénus mâche l'herbe chérie.

NÆVOLUS.

Aux mortels nés heureux donne de tels avis;
Pour moi, je ne saurais plaire à ma Lachésis
Qu'en vivant de mes flancs... O mes modestes lares[b]!
Victime jusqu'ici des protecteurs avares,

Qui jamais répara le temps qu'il a perdu?
La vieillesse vers nous se glisse à notre insu.

[a] *De mortels.* Ce vice, comme nous l'avons dit, fut aussi reproché à Pompée; Sénèque l'en blâme, et Plutarque, dans la vie de ce grand homme, dit qu'il se grattait trop souvent la tête en présence d'un centurion ou de quelque tribun dont la vigueur pouvait satisfaire ses goûts. La locution en latin est difficile et presque inintelligible pour quiconque ne connaît pas tous les idiotismes proverbiaux de la langue.

[b] *Lares.* C'étaient, chez les Romains, les dieux domestiques, les dieux du foyer, les Génies protecteurs de chaque maison et les gardiens de chaque famille. Non-seulement les simples particuliers, mais encore les peuples, les provinces, les villes avaient leurs lares; c'est pourquoi les Romains, quand ils assiégeaient une ville, évoquaient les dieux tutélaires de la cité, et les priaient de passer dans leur camp. Les lares de Rome avaient un temple dans la huitième région; il fut bâti par Titus Tatius. Les dévots aux dieux Lares leur offraient souvent des fleurs, surtout des violettes, du thym et du romarin; enfin on mettait devant ces statues des cierges allumés.

A tegete et baculo? Viginti millia[42] fœnus
Pignoribus positis, argenti vascula puri,
Sed quæ Fabricius censor notet, et duo fortes
De grege Mœsorum, qui me cervice[43] locatâ
Securum jubeant clamoso insistere Circo?
Sit mihi prætereà curvus cælator, et alter
Qui multas facies fingat[44] citò : sufficiunt hæc,
Quandò ego pauper[45] ero : votum miserabile! nec spes
His saltem ; nam, quùm pro me Fortuna rogatur,
Affigit ceras illâ de nave[46] petitas,
Quæ Siculos cantus effugit remige surdo.

[a] *Auraient d'un vieux censeur.* Juvénal fait allusion ici à C. Fabricius Luscinus, qui, censeur, l'an de Rome 478, expulsa du sénat Publius Cornélius Ruffinus, patricien, qui avait été trois fois consul, et qui avait rempli les hautes fonctions de la dictature, parce qu'il avait trouvé sur sa table vingt-cinq marcs d'argent en vaisselle, et autres objets de luxe. Cette sentence d'expulsion ne doit surprendre personne: « La magistrature qui contribua le plus à maintenir le gouvernement « républicain de Rome fut la censure, dit Montesquieu. » Les censeurs corrigèrent les abus que n'avaient pas prévu les lois : il y a de mauvais exemples qui sont pires que les crimes, et plus d'États ont péri parce qu'on a corrompu les mœurs, que parce qu'on a violé les lois.

[b] *Mysiens.* Mœsie, d'où les Romains tiraient leurs esclaves les plus forts et les plus vigoureux. Ce pays était situé sur les bords du pont Euxin, aujourd'hui Mer-Noire; cette région perdit, vers le septième siècle, le nom de Mœsie, et prit celui de Bulgarie ou Volgarie, des Bolgares ou Volgares, peuples nomades ou tatars, qui vinrent s'établir sur les bords du Danube. C'est du mot Boulgare que tire son étymologie l'expression française qui équivaut au *Κινιδος* des Grecs et au *Cinædus*

Je n'ai pu vous offrir que de légers présens,
Quelques minces gâteaux, des fleurs, un peu d'encens!
Quand, dans un coffre-fort, pourrai-je avec délices
Enfermer la Fortune, et bravant ses caprices,
Mettre ainsi ma vieillesse à l'abri de la faim?
De trois cent mille écus le revenu certain,
Des vases dont l'éclat et la riche matière
Auraient d'un vieux censeur [a] excité la colère;
Quand les posséderai-je, avec deux Mysiens [b]
Qui fendront devant moi les flots des citoyens?
Quand aurai-je un Miron, courbé sur son ouvrage?
Un statuaire habile à tracer mon image?
Pauvre... tels sont mes vœux... si j'étais écouté!
Mais la Fortune, hélas! semble avoir emprunté
La cire qui rendit, sur les liquides plaines,
Ulysse et ses rameurs sourds aux chants des Syrènes [c]

des Latins. On donna d'abord ce nom à quiconque avait des mœurs barbares et corrompues. Le grand inquisiteur, frère Robert, sous saint Louis, fut accusé par les communes de Picardie d'être un Boulgare, et notre bouillant Philippe-le-Bel donna cette belle épithète au pape Boniface VIII.

[c] *Sirènes*. On les nommait Parthénope, Leucosie et Ligée : toutes les trois filles du fleuve Achéloüs et de la muse Calliope; elles se retirèrent dans une île déserte sur les côtes de la Sicile. De là elles attiraient sur les écueils, par l'harmonie de leur chant, les navigateurs et leur donnaient la mort. Désespérées de n'avoir pu surprendre Ulysse, elles se précipitèrent dans la mer, et ne furent plus entendues depuis. L'allégorie est belle; mais pourquoi cette fin tragique des sirènes? Et plût au ciel qu'elles ne fussent plus entendues! Pourquoi les faire périr quand il est si nécessaire de prévenir les jeunes gens qu'elles existent encore, et qu'elles ont de plus ajouté quelques cordes à leur lyre.

# SATIRA X.

Ex omnibus Juvenalis satiris, nulla, doctorum judicio, præstantior et consummatior. Inter recentes veteresque satirographos quidnam reperitur opus illi conferendum? apud Platonem, in libro cui nomen Alcibiades secundus, reperiuntur eadem argumenta, miraque præcepta, quæ posteà tractaverunt Aristoleles, Lucianus, Valerius, nec non Persius (sat. II), sed nemo ea vividiùs, vehementiùs, majorique animo explicuit. Ad sapientiæ metam pervenit concludendo Juvenalis sublimia expromens. E virtutis studiosissimo viro hæ tantùm voces proficisci queunt.

---

Scripta fuit hæc satira, ut creditur, Hadriano imperante.

## VOTA.

Omnibus in terris, quæ sunt à Gadibus [1] usque
Auroram et Gangem, pauci dignoscere possunt
Vera bona, atque illis multum diversa, remotâ
Erroris nebulâ. Quid enim ratione timemus,

[1] *Les vœux*. Presque tous les vœux des anciens étaient conditionnels; c'était un engagement qu'ils prenaient avec la Divinité, de faire telle ou telle chose qui pourrait lui être agréable, dans la vue et sous la condition d'obtenir telle ou telle faveur. « C'était un pacte, dit M. de « Jaucour, entre l'homme premier contractant et premier intéressé, et « les dieux, qu'il se flattait de faire entrer dans ses vues, par l'appât « de quelque avantage. » Cette opinion est d'une impiété révoltante; voilà ce que M. de La Harpe appelle un lieu commun. Avait-il son bon sens, quand il a écrit un semblable paradoxe, ou le teinturier des grâces sortait-il de chez madame de G.? Était-il le partisan des vœux conditionnels? Et malheureusement ces vœux n'ont pas suivi l'orphéisme dans sa chute. Les vœux de Clovis, de Constantin, de Philippe-Auguste ne ressemblent-ils pas aux vœux de Romulus? Et que dirons-nous de celui du Tibère moderne, de Philippe II? Homme,

# SATIRE X.

De l'avis de tous les hommes éclairés, c'est la satire la plus belle et la plus morale de Juvénal. Il n'est rien de comparable à ce bel ouvrage parmi les satiriques anciens et modernes. Le poëte a puisé dans le second Alcibiade de Platon les plus belles sentences; ces sentences admirables que nous ont répétées ensuite Lucien, Aristote, Valère-Maxime et Perse dans la seconde satire. Mais aucun de ces savans ne les ont développées avec plus de force, avec plus d'énergie, avec plus d'éloquence: dans la péroraison surtout de ce discours qui appartient à la haute philosophie, Juvénal s'est montré sublime; il n'y a que l'ami de la vertu qui puisse s'exprimer ainsi.

---

Cette satire a été écrite, à ce que l'on croit, sous Adrien.

## LES VOEUX [a].

Des portes du soleil jusqu'aux rives du Tage [b],
Quel mortel, de l'erreur dissipant le nuage,
Des véritables biens sait distinguer les maux?
Quand, de l'homme ennemi de son propre repos,
La raison [c] règle-t-elle et les vœux et les craintes?

misérable jouet des passions humaines, quand cesseras-tu d'insulter à la Divinité!

[b] *Imitation:*

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
Qui marchent sur la terre ou nagent dans la mer,
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

BOILEAU, Sat. VIII.

[c] *La raison.* « Ce n'est pas toi, Macrinus, qui fais de ces prières où l'on marchande avec les dieux, et que tu ne croiras pouvoir leur confier qu'après les avoir corrompus. » (*Perse*, deuxième sat., vers 3 et 4.) Horace dit lui-même qu'il ne sait pas composer avec les dieux; *votis pacisci*. Tel est le vice qu'attaque Juvénal dans toute cette belle satire; en est-il qui mérite mieux les violens coups de fouet lancés par

Aut cupimus? quid tam dextro [2] pede concipis, ut te
Conatûs non pœniteat, votique peracti?
Evertêre [3] domos totas optantibus ipsis
Dî faciles. Nocitura togâ, nocitura petuntur
Militiâ. Torrens dicendi copia multis
Et sua mortifera est facundia. Viribus ille
Confisus periit, admirandisque lacertis.
Sed plures nimiâ congesta [4] pecunia curâ
Strangulat, et cuncta exsuperans patrimonia census,
Quantò delphinis balæna Britannica [5] major.

la satire des mœurs? C'est de ce principe, que n'a pas vu, que n'a pas voulu voir le Quintilianus, que découlent ces belles conséquences développées avec la plus énergique éloquence par notre poëte. Il est donc condamné par ses protégés Horace et Perse, qui ne veulent point pactiser avec les dieux. M. de La Harpe aurait-il voulu quelquefois pactiser avec eux? Que n'eût-il pas promis à la Divinité, pour faire oublier les vers de Gilbert et la fraternelle correction de M. de Saint-Maur?

[4] *Des dieux*. « N'avons-nous pas vu, dit Platon, des hommes qui, « soupirant après la tyrannie, parvenus enfin au comble de leurs vœux, « ont péri de la manière la plus misérable? Écoutez l'histoire du « Macédonien Archélaüs : il croyait que les rois seuls étaient heureux; « il parvint jusqu'au trône; mais un rival qui avait la même pensée que « lui, le tua et prit sa place : ce dernier, après un règne de trois « ou quatre jours, périt de la même manière. » Quelle suite de catastrophes, de malheurs et de désordres dans la société, si, d'après les principes de M. de La Harpe, il était permis de demander à Dieu des honneurs, du crédit, de l'argent! et pourquoi ne serait-il pas permis de lui demander la royauté? Vous êtes fou, me dira-t-on... Point du tout, ce n'est pas moi qui suis l'insensé, mais bien l'écrivain qui avance des propositions desquelles on déduit des conséquences semblables. O Platon, Platon! Mais à propos de ce philosophe, il avait un jour défini l'homme, un animal à deux pieds et sans plumes. Diogène arrache toutes les plumes à un pauvre coq d'Inde, le cache sous son manteau, se rend à l'académie, et jette son oiseau dans la salle à manger, en s'écriant : Voilà l'homme de Platon. Si Diogène eût eu sous la main un chaud partisan de M. de La Harpe, que je connais bien, il n'aurait pas été dans la triste nécessité d'arracher les plumes à ce pauvre dindon.

Ses vœux sont exaucés... Mais pourquoi donc ces plaintes,
Ce repentir au sein de la prospérité?
Des dieux [a] trop complaisans la perfide bonté
A renversé, détruit des familles entières,
Pour avoir écouté [b] leurs funestes prières.
Au camp ou sous la toge on ne demande aux dieux
Qu'une gloire nuisible ou des biens dangereux.
Que de grands orateurs a perdus l'éloquence!
Dans ses forces Milon [c] a trop de confiance,
Et ses muscles nerveux le livrent au trépas.
L'ardente soif de l'or n'immole-t-elle pas
Tous ces ambitieux dont les vastes domaines
A côté de nos biens [d] sont tels que les baleines
Dans les glaces du Nord à côté des dauphins?
Témoins ces jours marqués par le sang des Romains,

[b] *Pour avoir écouté:*

Mais sans cesse ignorans de nos propres besoins,
Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le moins.

[c] *Dans ses forces Milon.* Les anciens Grecs firent le plus grand cas de la force du corps: d'abord parce qu'elle était absolument nécessaire à leurs soldats, même à leurs généraux, qui luttaient quelquefois corps à corps dans la mêlée avec leurs ennemis. « L'art de la guerre perfec- « tionné, dit Barthélemy, l'habileté des manœuvres rendirent cette « force moins nécessaire. » Cependant les honneurs que l'on rendait aux plus vigoureux athlètes furent toujours excessifs. Le voyage de Milon à Thèbes et dans quelques autres villes de la Grèce fut un triomphe continuel. Je suis étonné de cette admiration des Grecs pour ces colosses, dont l'esprit était aussi épais que le corps. Milon périt misérablement, dit l'histoire, dévoré par des bêtes féroces. Vieux conte! il n'a pas guéri l'homme de cette fureur qui le porte toujours à abuser de sa force.

[d] *A côté de nos biens.* Tous les traducteurs en vers de cette satire, et ils sont nombreux, ont négligé cette comparaison; je ne sais pourquoi; le bon goût la repousse-t-elle? je ne le crois pas; serait-ce parce que les naturalistes modernes ont prouvé que le poisson nommé dauphin n'existe pas dans le sein des mers? Mais les anciens croyaient à leur existence. Combien de comparaisons dans Virgile, Horace et Lucrèce, dont les nouvelles découvertes en astronomie, physique et chimie ont anéanti la justesse! Les négligera-t-on, parce qu'elles ne

Temporibus [6] diris igitur, jussuque Neronis,
Longinum, et magnos Senecæ prædivitis hortos
Clausit, et egregias Lateranorum obsidet ædes
Tota cohors; rarus venit in cœnacula [7] miles.
Pauca licet portes argenti vascula puri,
Nocte iter ingressus, gladium contumque timebis,
Et motæ ad lunam trepidabis arundinis umbram :
Cantabit vacuus coram latrone viator.

Prima ferè vota, et cunctis notissima templis,
Divitiæ ut crescant et opes, ut maxima toto
Nostra sit arca [8] foro. Sed nulla aconita bibuntur
Fictilibus : tunc illa time, quùm pocula sumes
Gemmata, et lato Setinum ardebit in auro.

sont pas en harmonie avec les idées reçues aujourd'hui? mais c'est enlever aux tableaux des grands maîtres ce vernis d'antiquité qui les rend si précieux.

[a] *Vos immenses jardins.* Ammien Marcellin rapporte que les jardins de Rome, au temps de sa magnificence, étaient d'une somptuosité dont nos jardins publics ne nous présentent qu'une faible idée; il les compare à ces vastes maisons de plaisance qu'avait élevées le luxe dans les environs de Baies. Les plus fameux, à Rome, étaient les jardins de Pompée, de Lucullus, de Salluste, et de Mécène sur les Esquilies; ils étaient ouverts au public, qui souvent s'amusait à mettre sur les arbres des inscriptions ou des épigrammes assez plaisantes. Et qui le croirait? ces jardins avaient aussi, comme les nôtres, leurs arbres de Cracovie.

[b] *Sénèque, Longinus.* Voyez dans Suétone, *Vie de Néron*, chap. XXXVII, la mort de Caïus Longinus. Quant à Sénèque, Sicilius lui avait prédit sa malheureuse destinée; voyez dans Tacite, *Ann.*, liv. XV, les détails sur la mort de ce philosophe, qui éprouva, de la part de Néron, le même traitement que Cicéron de la part d'Auguste: encore Néron ne vendit-il pas le sang de Sénèque, et n'en fit-il pas un

Où d'un vil empereur les féroces cohortes
Des plus riches palais investirent les portes.
Vos immenses jardins [a], Sénèque [b], Longinus,
Vos biens, votre or, voilà ce qui vous a perdus.
Rarement le soldat assiège une chaumière.
Avec quelques bijoux d'une riche matière
Voyagez-vous la nuit, tout est glaive à vos yeux.
Si de l'astre argenté l'éclat silencieux
Vous montre d'un roseau la tige vacillante,
De l'arbuste agité l'ombre vous épouvante;
Mais, dénué de tout, le pauvre voyageur
Marche sans crainte et chante à côté du voleur.
« O fortune! à moi seul prodigue tes largesses;
« Que mon coffre au Forum, regorgeant de richesses,
« Soit le plus grand de tous. » Dans les temples des dieux,
Aux pieds de leurs autels entend-on d'autres vœux [c]?
Rarement on a bu le poison dans l'argile.
Mais cette coupe d'or qu'enrichit le béryle,
Ce vase précieux où pétille le vin,
Infortuné! frémis en y portant la main.

infâme trafic; mais Octave donna le sang de l'orateur romain en échange du sang de Julius-César, oncle du triumvir Antoine. Quel fut donc le plus cruel d'Octave ou de Néron? Revenons à Sénèque : il possédait une fortune de 59 millions de notre monnaie. Quelle proie pour les Tigellinus! Ce n'est pas que je veuille comparer le maréchal d'Ancre et le sur-intendant Fouquet à Sénèque; mais, quand je vois leurs dépouilles devenir la proie des courtisans, je m'écrie : Et nous avons eu aussi nos Tigellinus!

[c] *Entend-on d'autres vœux.* Juvénal attaque dans ce vers non-seulement les Romains, mais aussi les Athéniens, qui, de son temps encore, s'assemblaient dans les temples ou sur les places publiques, et faisaient aux dieux les harangues les plus pathétiques, pour les engager à secourir leurs adorateurs dans l'extrême besoin : c'était à haute voix qu'ils sollicitaient le ciel; aussi les Athéniens furent-ils surnommés *les cigales de la Grèce* par tous les peuples de cette région. Quel nom donnerons-nous ou donnera la postérité à ceux qui font des prières un trafic assez singulier?

Jamne igitur laudas, quòd de sapientibus alter
Ridebat, quotiès de limine moverat unum
Protuleratque pedem; flebat contrarius alter?
Sed facilis cuivis[9] rigidi censura cachinni:
Mirandum est, undè ille oculis suffecerit humor.
Perpetuo risu pulmonem agitare solebat
Democritus, quamquàm non essent urbibus illis
Prætexta[10] et trabeæ, fasces, lectica, tribunal.
Quid, si vidisset Prætorem in curribus altis

[a] *Démocrite, né à Abdère.* Le seul Démocrite moderne qui nous ait corrigé de quelques défauts, de quelques vices même, c'est Molière. Ah! que ne sort-il du tombeau pour venir encore attaquer, harceler, couvrir de ridicule ces fléaux de l'humanité, qui reparaissent avec orgueil sur la scène du monde. Ce grand auteur comique fut, à mon avis, plus philosophe que le sage Abdéritain. Ce dernier, dit-on, se creva les yeux pour ne plus voir cette foule d'insensés qui peuplent cette misérable planète : le Français conserva les siens pour pénétrer dans tous les replis du cœur humain, et nous exposer ensuite le plaisant tableau du *Tartufe*, du *Misantrope*, de l'*Avare*, et des *Femmes savantes*. Quelques partisans du romantisme, dans un écrit assez bien rédigé, veulent accréditer, ce me semble, une opinion bien fatale, et qui peut être bien funeste à l'état dans lequel les circonstances nous ont placés; ils pensent que la comédie de caractère est de nos jours inutile : c'est bien choisir le moment; ces romantiques ne sont-ils pas membres de quelque association secrète?

[b] Héraclite florissait dans la soixante-neuvième olympiade. Né mélancolique, porté à la retraite, ennemi du tumulte et des embarras, il abandonna les affaires publiques pour l'étude de la philosophie. Darius désira l'avoir à sa cour; mais l'âme élevée du philosophe rejeta toutes les offres et les promesses du monarque : la méchanceté des hommes l'affligeait, mais ne l'irritait point; il voyait combien le vice les rendait malheureux, il en versait continuellement des larmes. Dans les *Voyages d'Anténor*, Lantier maltraite ce grand homme : je ne sais dans quelle source impure il a puisé ses renseignemens. Il n'a pas épargné Diogène, Cratès. Et les Épicuriens n'avaient-ils pas aussi leurs défauts; mais avaient-ils la même force d'âme? Les cyniques étaient orgueilleux, j'en conviens; mais quelle distance de l'orgueil de ces philosophes à la superficielle vanité de leurs antagonistes!

Qui n'approuverait point le sage Démocrite [a]?
Et je ne puis blâmer les larmes d'Héraclite [b];
L'un sans cesse riait de nos folles erreurs;
L'autre sur nous versait un déluge de pleurs.
Facilement toujours la censure peut rire;
Mais ces pleurs! quelle source a pu donc les produire?
A peine dans la ville avait-il fait un pas,
Démocrite riait, et riait aux éclats;
Et jamais cependant il ne vit dans Abdère [c]
Et trabée, et prétexte, et faisceaux, et litière.
Qu'eût-il dit si le cirque eût offert à ses yeux,

[a] *Imitation:*

Démocrite, après tout, s'estima-t-il moins sage,
Lorque d'un ris moqueur il châtia son âge;
Et que les dés lombards qu'il trouvait en tous lieux,
Pour n'en voir plus enfin il se creva les yeux?
Cependant de son temps voyait-on dans Abdère
Un Pécourt de ses airs insulter le parterre;
Voyait-on la. . . . . sous un dais de velours;
La. . . . . d'un duc devenir les amours?

REGNARD, Sat. IV.

Voici de quelle manière ce poëte comique développe les motifs qui engageaient Démocrite à rire toujours, quand il trouvait un homme sur ses pas. Ce morceau m'a paru comique, et digne d'être mis sous les yeux du lecteur.

. . . . . L'homme est à tout moment
La dupe de lui-même et de son changement.
Il aime, il hait, il craint, il espère, il projette,
Il condamne, il approuve, il rit, il s'inquiète;
Il se fâche, il s'apaise, il évite, il poursuit;
Il veut, il se repent, il élève, il détruit;
Plus léger que le vent, plus inconstant que l'onde,
Il se croit en effet le plus sage du monde;
Il est sot, orgueilleux, ignorant, inégal;
Je puis rire, je crois, d'un pareil animal.

REGNARD.

Je ne puis quitter Démocrite sans exposer aux yeux du lecteur ce que pensait Cicéron de ce grand philosophe : « Ce grand homme, dit-il, « dans ses *Tusculanes*, avait un génie supérieur, etc. » Dans son livre de la *Nature des Dieux*, Cicéron soutient qu'Épicure est redevable à Démocrite de tout son système : *Democritus magnus vir in primis cujus fontibus Epicurus hortulos suos irrigavit.* Démocrite était contemporain d'Hippocrate. On connaît la belle réponse de ce dernier aux Abdéritains.

Exstantem, et medio sublimem in pulvere Circi,
In tunicâ Jovis, et pictæ [11] Sarrana ferentem
Ex humeris aulæa togæ, magnæque coronæ
Tantum orbem, quantò cervix non sufficit ulla?
Quippè tenet sudans hanc publicus, et sibi consul,
Ne placeat, curru servus portatur eodem.
Da nunc et volucrem, sceptro quæ surgit eburno,
Illinc cornicines, hinc [12] præcedentia longi
Agminis officia, et niveos ad frena Quirites,
Defossa in loculis [13] quos sportula fecit amicos.
Tunc quoque materiam risûs invenit ad omnes
Occursus hominum, cujus prudentia monstrat,
Summos posse viros, et magna exempla daturos,
Vervecum in patriâ, crassoque sub aere nasci.
Ridebat curas, nec non et gaudia vulgi,
Interdum et lacrymas, quùm [14] Fortunæ ipse minaci
Mandaret laqueum, mediumque ostenderet unguem.

[a] *Préteur.* Magistrat dont les fonctions étaient 1°. de donner des jeux, et surtout des jeux de cirque; 2°. de remplir les fonctions urbaines des consuls, quand ces derniers étaient absens. Mais la principale fonction du préteur était ce qui regardait la juridiction; il exprimait toute l'étendue de cette juridiction par ces trois mots : *Do*, *dico*, *addico*. Il donnait audience aux parties, soit assis sur son tribunal, soit chez lui, debout; il était assisté par les centumvirs. La distribution de la Justice entre les mains d'un agent du pouvoir exécutif m'a toujours paru un des vices les plus funestes à la constitution de la République romaine.

[b] *Thèbes et Abdère.* Abdère, ville de Thrace, était aux yeux des Grecs ce que fut pendant long-temps parmi nous la petite ville de Beaune en Bourgogne, *vervecum patria*, que l'on pourrait plaisamment traduire en français par le proverbe sur les Champenois. Abdère, néanmoins, fut la patrie de Démocrite, de Protagore, d'Anaxarque, d'Hécatée, et de plusieurs autres philosophes célèbres. Les Abdéritains ne devaient donc pas être traités si rigoureusement; mais ces maudits Athéniens,

Exhaussé sur son char, ce préteur[a] orgueilleux;
Ce manteau, qu'a brodé le luxe asiatique,
Et l'or étincelant de sa riche tunique?
Qu'eût-il dit s'il eût vu ce cercle radieux
Capable d'ébranler le cou le plus nerveux?
(Un esclave public soutient ce poids immense;
Regarde-le, consul, et que ton arrogance
Disparaisse en voyant l'esclave auprès de toi.)
A ce faste ajoutez, d'un peuple jadis roi,
L'aigle majestueux et le sceptre d'ivoire,
Ces clairons, ces hérauts, et, pour comble de gloire,
Ces nombreux bataillons d'élégans chevaliers
Que groupe la sportule autour de ses coursiers.
Dans un temps étranger à ce pompeux délire
Le sage à chaque pas trouve un sujet de rire;
Pour modèle en tous lieux digne d'être cité,
Il prouve que l'esprit et la sagacité
Peuvent naître dans Thèbe et sous le ciel d'Abdère[b].
Démocrite riait des frayeurs du vulgaire;
Il riait de sa joie, il riait de ses pleurs.
De la fortune même il bravait les rigueurs,
Et son doigt du mépris menaçait la déesse.

avec leur esprit et leur sel attique, étaient les maîtres de la réputation des peuples qui les environnaient. Que ne dirent-ils pas aussi sur Thèbes et les Béotiens? et cependant quel homme ont-ils à opposer à Epaminondas, quel poète lyrique peuvent-ils mettre en parallèle avec Pindare? Les Athéniens fléchirent le genou devant Philippe et Alexandre, et les Thébains aimèrent mieux s'ensevelir sous les ruines de leur patrie : ils apprirent à toute la Grèce que les phalanges lacédémoniennes n'étaient pas invincibles; et les dames de Sparte virent-elles jamais du haut du mont Taygète la fumée d'un camp athénien? Je pourrais bien ici repousser avec force ce que dit le *Dictionnaire encyclopédique* au sujet de ma patrie; mais le médecin Barthès, le philosophe et naturaliste Marcorelle, l'antiquaire abbé Bousquet, l'ont déjà assez vengée; et vous, mes professeurs et mes amis, *savans Labories*, que vous a-t-il manqué pour devenir des littérateurs distingués? Un plus grand théâtre.

Ergò supervacua hæc, aut perniciosa petuntur,
Propter quæ fas est genua incerare [15] Deorum.

Quosdam præcipitat subjecta potentia magnæ
Invidiæ, mergit longa [16] atque insignis honorum
Pagina; descendunt statuæ restemque sequuntur.
Ipsas deindè rotas bigarum impacta securis
Cædit, et immeritis franguntur crura caballis.
Jam stridunt [17] ignes, jam follibus atque caminis
Ardet adoratum populo caput, et crepat ingens
Sejanus; deindè ex facie toto orbe secundâ,
Fiunt urceoli, pelves, sartago [18], patellæ.
Pone domi lauros, duc in Capitolia magnum
Cretatumque bovem; Sejanus [19] ducitur unco

[a] *Vois :*

Soit que sur un édit arrivé de Caprée
Il brise de Séjan la statue adorée.

Ce tableau de Juvénal le place au rang des plus grands poëtes de l'antiquité. Quelle force, quelle énergie, quelle vigueur ! l'harmonie imitative, pédantesquement appelée *onomatopée*, où la trouver mieux que dans ces vers : *Stridunt ignes ?* Dans mes notes sur le texte latin, j'ai copié ce tableau traduit par Thomas; il est beau, sans doute, mais n'est-il pas paraphrasé? Il a mis quarante-quatre vers pour en traduire vingt-six. Si je n'ai pas d'autre mérite, au moins ai-je celui de la précision.

[b] *Au dieu du Capitole.* Ce fameux temple de Jupiter, à Rome, était situé dans cette partie du Capitole qui regardait le *forum olitorium*, le marché aux légumes; il occupait un espace de trois arpens, avait deux cents pieds de long sur cent quatre-vingt-cinq de profondeur : il fut consacré par le consul Horace, cinq cent quatre ans avant J.-C., et brûlé quatre-vingt-un ans avant l'ère chrétienne. Sylla le rebâtit, et ce second temple périt par les flammes quand Vitellius assiégea Sabinus, qui s'était réfugié dans le Capitole, l'an 69 de l'ère chrétienne. Vespasien le releva. On peut lire dans Tacite, *Hist.* liv. IV, toutes les cérémonies qui eurent lieu à cette occasion. Le feu le consuma encore peu de temps après la mort de Vespasien; Domitien le réédifia sans délai,

Hâtez-vous donc, mortels, d'imiter sa sagesse;
Et pour solliciter des biens pernicieux,
Cessez de fatiguer les oreilles des dieux.
Vois [a] de l'ambition les nombreuses victimes;
L'envie en rugissant plonge dans les abîmes
Ces mortels qu'enivraient les titres, les honneurs.
Aux efforts redoublés de mille bras vengeurs,
De l'idole du jour l'orgueilleuse statue
Chancèle, tombe et gît sur la terre étendue.
Le char vole en éclats, et la hache à la main,
La fureur a brisé le quadrige d'airain.
Les feux sont allumés, déjà le fourneau brille;
Cette tête adorée en se fondant pétille;
Et le rival des dieux ne sera plus demain
Qu'un vase domestique, un ignoble bassin.
« Ceins de fleurs ta maison, hâte-toi, cours, immole
« Le plus beau de tes bœufs au dieu du Capitole [b];
« Séjan [c] est en public traîné par les bourreaux,

la première année de son règne. La seule dorure coûta 12,000 talens. Ce pauvre Capitole qu'est-il devenu! *Il campidoglio.*

[c] *Séjan.* Voyez la tragédie de Chénier, *Tibère.* Suétone et Tacite nous ont laissé le portrait de ce fameux ministre; mais une partie du cinquième livre des *Annales* de ce dernier écrivain a été perdue, et cette partie contenait la narration du supplice de Séjan. Après avoir lu tout ce que disent ces historiens sur Séjan et Tibère, croirait-on qu'il s'est trouvé un homme assez vil, assez abject, pour faire de Tibère et de Séjan le plus grand éloge? il les regarde comme les plus vertueux personnages de leur siècle; ne les compare-t-il pas à tout ce qu'a produit de plus illustre et de plus magnanime l'ancienne Rome? Le lecteur a vu dans la dissertation, quelle était l'opinion de Thomas sur Velleius Paterculus. Voici de quelle manière le traite un autre écrivain, qui jouit parmi nous d'une grande réputation: « Flatteur jusqu'à la bassesse, « louant sans mesure Auguste et Tibère, il tait ou déguise les traits « infâmes qui ont obscurci la gloire de l'un et flétri à jamais la mé- « moire de l'autre; il ne rougit pas de peindre des mêmes couleurs et ce « divin Caton, et cette Livie, à qui l'histoire a si justement reproché « l'ambition et l'artifice, sans parler des attentats dont elle a été soup- « çonnée. S'il n'a pu refuser son admiration à Cicéron, à Caton et à

Spectandus. Gaudent omnes. Quæ labra! quis illi
Vultus erat! Numquàm, si quid mihi credis, amavi
Hunc hominem. Sed quo cecidit[20] sub crimine? quisnam
Delator? quibus indiciis, quo teste probavit?
Nil horum : verbosa et grandis epistola venit
A Capreis. Benè habet[21], nil plus interrogo. Sed quid
Turba Remi? sequitur fortunam, ut semper, et odit
Damnatos. Idem populus, si[22] Nursia Tusco
Favisset, si oppressa foret secura senectus
Principis, hâc ipsâ Sejanum diceret horâ
Augustum. Jam pridem, ex quo suffragia nulli
Vendimus[23], effudit curas; nam qui dabat olim
Imperium[24], fasces, legiones, omnia, nunc se
Continet, atque duas tantùm res anxius optat,

« d'autres grands hommes de la République, il n'en est que plus con-
« pable d'avoir prostitué un encens mercenaire à Tibère et à Séjan, dont
« il eût dû éterniser les infamies, comme le fit depuis Tacite avec tant
« d'énergie et de vérité. »

[a] *Un écrit.* « On lut, dit Xiphilin, *Vie de Tibère*, une longue lettre
« de l'empereur, dans laquelle il se plaignait de Séjan, mais par inter-
« valles; cette lettre même paraissait d'abord avoir été écrite pour des
« motifs étrangers au préfet du prétoire. Il revenait ensuite à Séjan,
« mais d'une manière courte et succincte. Après avoir parlé de différentes
« affaires d'administration, il se plaignait encore de Séjan; en dernière
« analyse, il demandait que l'on sévît contre deux sénateurs, liés avec son
« ancien favori, et recommandait de faire arrêter provisoirement Séjan. »
Suétone rapporte que Tibère, craignant vivement que le peuple ne se soulevât, chargea Nævius Sertorius Macro, auquel il avait donné le commandement des gardes prétoriennes, de se transporter au sénat, et de faire connaître, particulièrement à chaque sénateur, quelles étaient ses véritables intentions. Voilà tout ce que nous dit l'histoire sur cette scène tragique; mais Tacite assure qu'il y eut des sénateurs qui, dans l'infortune, n'abandonnèrent pas leur ancien ami. Je suis fâché de ne point avoir trouvé dans Tacite, cinquième liv. des *Annales*, le nom de ce patricien qui osa dire à Tibère : « On poursuit les hommes qui ont

« Et le Tibre joyeux bientôt avec ses flots
« Roulera son cadavre. Ah! l'horrible visage!
« Je n'ai jamais aimé ce hideux personnage.
« Qui l'a donc accusé? les preuves? le délit?...
« Les témoins, où sont-ils? — Rien de tel... Un écrit [a],
« Long, prolixe, diffus est arrivé de l'île...
« — Il suffit... Je t'entends; mais, dis-moi, dans la ville,
« Le peuple, que fait-il? — Les enfans de Rémus
« Adorent la fortune [b], et malheur aux vaincus!
« Si mieux favorisé des dieux de sa patrie,
« Séjan au vieux Tibère eût arraché la vie,
« En ce moment ce peuple inconstant et pervers
« Proclamerait Séjan maître de l'univers.
« Depuis qu'il ne met plus son suffrage à l'enchère,
« Lui qui donnait jadis le sceptre consulaire,
« Ce peuple prosterné devant son souverain
« Ne demande aujourd'hui que des jeux et du pain [c].

« été attachés à celui que tu avais choisi pour gendre et pour collègue; « pourquoi te pardonner à toi-même? » Belle leçon pour ces reptiles que l'on voit toujours aux pieds des favoris! Nous avons dans notre histoire un exemple pareil, Cinq-Mars et de Thou.

[b] *Adorent la fortune.* Et qu'avaient-ils de mieux à faire? Achaintre compare les propos du peuple de Paris à la mort de Robespierre, et les propos du peuple de Rome à la mort de Séjan. En apparence, le tableau n'est-il pas le même? mais l'est-il en effet? Un jour on lira dans les véritables mémoires sur la révolution que c'était une main étrangère qui soldait les bras de la partie abjecte du peuple français, pour se débarrasser des talens et des hommes éclairés. Si je pouvais fouiller dans les archives de l'échiquier de Londres, on y verrait de belles choses!

[c] *Que des jeux et du pain.* « Le peuple de Rome, ce que l'on appelait « *plebecula*, ne haïssait pas les mauvais empereurs, dit Montesquieu; « depuis qu'il n'était plus occupé à la guerre, il était devenu le plus vil de « tous les peuples : il regardait le commerce et les arts comme des choses « propres aux seuls esclaves; et les distributions de blé qu'il recevait, lui « faisaient négliger la culture des terres. On l'avait accoutumé aux jeux et « aux spectacles : or, Caligula, Néron, Commode, Caracalla, furent re- « grettés du peuple, à cause de leur folie; car ils aimaient avec fureur ce « que le peuple aimait. Ce dernier voyait dépouiller sans peine les grandes « familles; il jouissait des fruits de la tyrannie, et il en jouissait sans

Panem[a] et circenses[25]. Perituros audio multos.
Nil dubium, magna est fornacula[26] : pallidulus mî
Brutidius meus ad Martis fuit obvius aram.
Quàm timeo victus ne pœnas exigat[27] Ajax,
Ut malè defensus! Curramus præcipites, et,
Dùm jacet in ripâ, calcemus Cæsaris hostem.
Sed videant servi, ne quis neget, et pavidum in jus
Cervice obstrictâ[28] dominum trahat. Hi sermones
Tunc de Sejano; secreta hæc murmura vulgi.
Visne salutari sicut Sejanus? habere
Tantùmdem, atque illi sellas donare[29] curules?
Illum exercitibus præponere? tutor haberi
Principis augustâ Caprearum in rupe sedentis,
Cum grege Chaldæo[30]? vis certè pila, cohortes,

« crainte, car il trouvait sa sûreté dans sa propre bassesse. » La lecture de ce passage fait faire des réflexions bien tristes aux amis de la liberté. Voyez les tyrans de 93, de qui s'étaient-ils entourés? et quand l'aristocratie voulut reprendre son ancienne prépondérance, quels furent ses satellites?

[a] Tacite, dans son troisième livre des *Annales*, trace ainsi le portrait de ce Brutidius dont parle ici Juvénal. « Brutidius montra d'abord « quelques bonnes qualités; il eût même acquis une grande réputation, « s'il fût resté dans la carrière qu'il avait commencé à parcourir; mais « l'ambition de s'élever sur-le-champ lui inspira le véhément désir de « surpasser ceux qui le devançaient, et d'aller même au-delà de ses « espérances. Il se défit d'une infinité de rivaux, parmi lesquels se « trouvaient des gens de bien. Il préféra les moyens prompts de s'avan- « cer, tout dangereux qu'ils sont, à ces voies lentes, qui ne nous ex- « posent point, et cependant nous conduisent aux mêmes succès. Ce « Brutidius était l'ami de Séjan; c'est à ce favori qu'il dut son édilité. »

[b] *Sur la rive.* Le cadavre de Séjan resta, d'après Dion, liv. LVIII, sur la rive du Tibre pendant trois jours entiers, exposé à tous les outrages de la populace.

[c] *Vil délateur.* Tibère avait donné aux esclaves la faculté d'accuser

« Que de têtes, dit-on, doit frapper la vengeance!
« Gardez-vous d'en douter. la fournaise est immense.
« — Près de l'autel de Mars, consterné, plein d'effroi,
« L'ami Brutidius [a] vient de s'offrir à moi. —
« Je tremble qu'irrité de notre indifférence,
« Sur ce troupeau qui prit mollement sa défense
« Il ne fonde en Ajax, m'a-t-il dit : sans retard
« Courons fouler aux pieds l'ennemi de César,
« Tandis que le cadavre est encor sur la rive [b].
« Esclaves, affranchis, il faut que tout nous suive.
« En le niant, un seul pourrait, vil délateur [c],
« Me traîner enchaîné devant le dictateur. »
Tels étaient sur Séjan les discours du vulgaire,
Les bruits qui circulaient sous le sceau du mystère.
A ce prix voudrais-tu jouir de ses honneurs;
A Rome et dans les camps prodiguer tes faveurs;
Voir par les courtisans ta fortune adorée;
Et sur l'étroit rocher de l'auguste Caprée [d],
Tenir sous ta tutelle un prince efféminé,
D'un troupeau de devins sans cesse environné?
« Qui ne désire pas commander aux cohortes [e],

leurs maîtres. Nous avons eu naguère sous nos yeux un exemple pareil. Voyez la loi *Julia*, crime de lèze-majesté.

[d] *De l'auguste Caprée.* Presque tous les textes portent *angustâ;* dans quelques-uns cependant on trouve *augustâ:* ce dernier qualificatif paraît plus satirique, et nous l'avons adopté dans notre traduction, de manière néanmoins à ne pas rejeter le premier; la chose était facile. Si l'on pouvait aussi aisément, dans toutes les circonstances, concilier les scholiastes, quels tourmens, quelles peines de moins pour ceux qui sont obligés de fouiller dans ce labyrinthe d'érudition! Quant à l'île de Caprée, elle est située entre le golfe de Naples et les rochers des Sirènes. Tibère, charmé de la situation pittoresque de cette île, bordée de tous les côtés par des rochers escarpés, aux pieds desquels la mer était profonde, et voyant que l'on ne pouvait y pénétrer que par une seule gorge, la choisit pour son séjour habituel, et en fit le théâtre de ses débauches.

[e] *Cohortes.* Cohortes prétoriennes. Auguste forma un corps de neuf

Egregios equites, et castra[31] domestica? Quid ni
Hæc cupias? et qui nolunt occidere quemquam,
Posse volunt. Sed quæ præclara et prospera tanti,
Ut rebus lætis par sit mensura[32] malorum?
Hujus, qui trahitur, prætextam sumere mavis;
An Fidenarum[33], Gabiorumque esse potestas,
Et de mensurâ jus dicere, vasa minora
Frangere pannosus vacuis[34] Ædilis Ulubris?
Ergò quid optandum foret, ignorâsse fateris
Sejanum: nam qui nimios optabat honores,
Et nimias poscebat opes, numerosa parabat
Excelsæ turris tabulata[35], undè altior esset
Casus, et impulsæ præceps immane ruinæ.

Quid Crassos, quid Pompeios evertit? et illum
Ad sua qui domitos deduxit flagra[36] Quirites?

cohortes, plus fortes du double que celles des légions, en conséquence de douze cents hommes chacune. Ce corps était uniquement occupé à la garde des empereurs et du palais; il était commandé par un préfet du prétoire, qui avait sous lui des tribuns et des centurions. Ce qu'Auguste n'avait pas prévu, et ce qui était facile cependant à prévoir, cette garde privilégiée porta loin ses prétentions; elle aurait entièrement ruiné l'Empire, si Constantin ne l'eût détruite et cassée: tant il est vrai que le despotisme porte l'aveuglement au point que les moyens qu'il imagine pour sa sûreté sont précisément ceux qui accélèrent sa chute. combien de fois ces cohortes mirent l'État à deux doigts de sa perte!

[a] *La fortune.* Quel exemple frappant des vicissitudes de la fortune a, de nos jours, étonné l'univers! Un homme sorti des rangs des défenseurs de la patrie, brise tous les obstacles, et parvient à la souveraine puissance: on lui dresse des statues; presque toute l'Europe s'incline avec respect devant lui; bientôt l'orage gronde, la foudre éclate, le trône s'écroule, ses statues sont renversées, et le plus humble de ses serviteurs est plus heureux que lui.

[b] *Ulubres.* Chétive bourgade de l'Italie dans le Latium, au voisinage

« Aux nobles chevaliers campés devant nos portes?
« Et cette ambition ne puis-je pas l'avoir?
« On ne me veut point tuer, mais on veut le pouvoir. »
Cette prospérité, cette magnificence,
Sont l'objet de tes vœux! mais vois dans la balance
La fortune[a] mettant un égal poids de maux.
La toge d'un Séjan traîné par les bourreaux,
Dois-tu la préférer au vêtement modeste
De l'édile qui veille à Gabie, à Préneste?
Dans Ulubres[b] plutôt, interprète des lois,
Fais régner le bon ordre et brise les faux poids.
Séjan, vous l'avouerez, au sein de l'opulence,
Plus avide toujours et d'or et de puissance,
Méconnut les seuls biens dignes de notre amour.
Quelle fut sa folie! il bâtit une tour
Dont l'élévation[c] creusa l'immense abîme
Qui devait engloutir la superbe victime.
Qui vous a renversés, ô Pompée[d]! ô Crassus!
Et toi qui mis aux fers les enfans de Rémus?
Le désir effréné d'aller au rang suprême,

de Vellétri. Les habitans sont nommés *Ulubrani* par Cicéron, et *Ulubrenses* par Pline le naturaliste, quoique Ulubres, d'après Frontin, fût une colonie romaine. Horace, en écrivant à son ami Bullatius, s'écrie: « C'est là que tu te rends, à Ulubres; heureux, heureux, si le « cœur ne te manque pas en entrant dans cet affreux hameau! »

[c] *Dont l'élévation.* Claudien, contre Rufin, imite Juvénal et dit: « J'aime à voir l'injustice au faîte des grandeurs; plus elle s'élève, « plus sa chute sera terrible. »

[d] *Pompée.* J'ai lu attentivement toute la vie de Pompée, dans Plutarque, et je n'ai vu rien d'étonnant. S'il vainquit Carbon, Scipion et Brutus en Italie, il fut vaincu par Sertorius en Espagne; et, sans le crime de Perpenna, il n'eût jamais remis le pied dans cette région. Quelle fut sa conduite envers Lucullus, dans la guerre contre Mithridate? Son triumvirat, son orgueil, son opposition presque continuelle aux avis des hommes qui désiraient le salut de l'État, tout annonce en lui l'ennemi de la république; et sa conduite enfin, quand il eut forcé César à prendre les armes, est inconcevable. Un simple capitaine n'eût

Summus nempè locus nullâ non arte petitus,
Magnaque Numinibus vota exaudita malignis.
Ad generum Cereris[37] sine cæde et vulnere pauci
Descendunt reges, et siccâ morte tyranni.

Eloquium, aut famam Demosthenis, aut Ciceronis,
Incipit optare, et totis Quinquatribus[38] optat,
Quisquis adhùc uno partam colit asse Minervam,
Quem sequitur custos angustæ[39] vernula capsæ.
Eloquio sed uterque perît Orator : utrumque

pas commis les fautes qu'on lui reproche avec raison. Si Ptolémée se montra ingrat envers lui, si ce roi viola tous les droits de l'hospitalité, il mérita le blâme et l'indignation de la postérité; mais si l'on savait à quel prix les Ptolémée et les Cléopâtre avaient acheté la protection de Pompée? peut-on, doit-on exiger quelque reconnaissance de la part d'un homme à qui l'on a vendu ses bienfaits?

[a] *Crassus*. Ce consulaire, le plus riche et le plus puissant patricien de Rome, fut obligé pourtant de s'humilier devant Pompée, et de lui demander sa protection auprès du peuple; mais à peine fut-il consul, qu'il se montra l'ennemi le plus acharné des plébéiens et de Pompée: Plutarque n'en dit pas la raison, mais l'avarice de Crassus est connue; donc toutes ses démarches étaient calculées; mais il ne calcula pas aussi bien son expédition contre les Parthes.

[b] *Démosthène*. Ce fameux orateur voulut opposer à l'ambitieux Philippe un obstacle dont triompha l'or du roi de Macédoine. Quand un peuple est corrompu, l'éloquence charme les oreilles, mais ne descend pas jusqu'au cœur. Et que dit de nos jours un ministre, quand un orateur véhément a lancé contre lui, du haut de la tribune, les foudres de son éloquence? Ce que Philippe disait en parlant des peuples de la Grèce : « Je suis bien sûr de m'emparer de toutes les citadelles où je « pourrai faire arriver un mulet chargé d'or; les paroles ne sont que des « paroles, j'ai des argumens d'une autre espèce. » Quand on sème l'or, que de sibylles philippisent!

[c] *Consacrés à Minerve*. Les Quinquatries, fêtes en l'honneur de Pallas. Les uns, à la tête desquels est Ovide, prétendent qu'elles furent ainsi nommées parce qu'elles duraient cinq jours : le premier on faisait les sacrifices; le second, le troisième et le quatrième, on donnait au peuple des jeux au cirque; le cinquième était employé aux lustrations. Varron et Festus assurent qu'elles prirent leur nom du cinquième jour après les ides

D'acheter à tout prix le fatal diadême [a],
La ruse, l'artifice, et ces immenses vœux
Qu'enfin dans leur colère ont exaucés les dieux.
Rarement au séjour où nous plonge Mercure
Les rois et les tyrans descendent sans blessure.
« De second Démosthène [b] accordez-moi le nom,
« Faites que je devienne un nouveau Cicéron,
« O vous qui présidez à l'art de la parole! »
Tels sont les vœux qu'adresse, en sortant de l'école,
Un imberbe écolier à la docte Pallas;
Et pour cette faveur que ne promet-il pas,
Pendant les quatre jours consacrés à Minerve [c]?
Insensé! quel destin l'éloquence réserve
A ces deux orateurs? Le fer d'un assassin
Tranche de Cicéron et la tête et la main [d];

de mars, jour où l'on commençait les cérémonies des fêtes de Minerve. Je trouve cependant ces fêtes marquées, dans le calendrier de Jules-César, au quatorzième jour des calendes d'avril, jour qui correspond au 19 de notre mois de mars, tandis que le cinquième jour des ides correspond seulement au 11 dudit mois de mars. « Quoi qu'il en soit, pendant ces fêtes, dit Ma-« crobe, les écoles vaquaient, et l'on donnait au maître des étrennes avec « leurs honoraires, connus sous le nom de *minerval*. » Quelques auteurs prétendent que l'on célébrait aussi les Quinquatries pendant le mois de janvier: je n'en trouve point de marquées sur le calendrier de Jules-César.

[d] *Et la tête et la main.* Voyez dans Crébillon la narration de la mort de ce grand homme. Le poëte français a voulu couvrir le crime d'Octave, et cette faute principale, ce démenti formel donné à l'histoire, joints à ses nombreux défauts, ont banni cette pièce du théâtre. Il en sera de même de toutes ces pièces auxquelles donnent le jour l'ambition, l'intérêt, l'esprit de parti: la postérité n'examinera pas les convenances; voyez, écrivains modernes, comme elle traite Dion, Velleïus Paterculus, Ovide, et mille autres dont il est inutile de transcrire les noms. Si les princes savaient que tous les flatteurs sont encore plus abhorrés par la postérité que les calomniateurs, ne s'empresseraient-ils pas de les expulser? Lisez Massillon, il vous dira: « Que tout périt avec le flatteur, « mais que le nom du prince reste, et que, s'il a le malheur de trouver « un Horace ou un Virgile, on ne fera dans la suite aucune différence « entre celui qui corrompt et ceux qui se laissent corrompre. »

Largus et exundans leto dedit ingenii fons.
Ingenio manus est et cervix cæsa; nec unquàm
Sanguine causidici maduerunt rostra[40] pusilli.
*O fortunatam natam, me Consule*[41], *Romam!*
Antonî gladios potuit contemnere, si sic
Omnia dixisset. Ridenda poemata malo
Quàm te conspicuæ, divina Philippica[42], famæ,
Volveris à primâ quæ proxima. Sævus et illum
Exitus eripuit, quem mirabantur Athenæ
Torrentem, et pleni moderantem[43] frena theatri.
Dîs ille adversis genitus, fatoque sinistro,
Quem pater ardentis massæ fuligine lippus,

[a] Voyez ce que dit Voltaire dans sa préface de *Catilina* : « Ce que « peu de personnes savent, etc. » Après avoir cité quelques vers qui nous restent du poëme de Cicéron sur Marius, il ajoute : « Pourquoi « donc passe-t-il pour mauvais poëte, parce qu'il a plu à Juvénal de « le dire ? » Voltaire se trompe; Sénèque, dans ses *Déclamations* et dans son *Traité de la Colère ;* Quintilien, dans l'art. 4 du neuvième livre des *Institutions*, avaient cité le vers que cite Juvénal, et l'avaient commenté à leur manière; car, à l'exception de Quintilien, les autres n'étaient pas les amis de Cicéron. Juvénal, d'ailleurs, est plein d'estime et de respect pour l'orateur romain, dont il fait le plus grand éloge dans sa huitième satire. Ensuite, que l'on médite bien ce passage, on sera convaincu de l'erreur dans laquelle est tombée le coryphée du dix-huitième siècle : ce qu'il y a de singulier dans ce dernier, c'est qu'extrêmement satirique lui-même, il n'aimait pas Juvénal, parce que la satire des mœurs ne convenait pas à son genre d'esprit, il ne lui fallait que des satires contre les ridicules.

[b] *Philippique*. Peut-on faire un plus grand éloge de l'éloquence de Cicéron? Mais voici encore un jugement de M. de La Harpe, en opposition avec tout ce que Juvénal dit du prince des orateurs romains : « Les « ennemis de sa gloire, dit le rhéteur, ont pris à tâche de citer un « vers de Cicéron, sans parler des autres, et l'on s'est imaginé que l'ora- « teur n'avait aucun talent pour la poésie. Ce vers, que lui ont reproché « avec tant d'acharnement Juvénal et Sénèque, etc. » Il ne faut que lire, même superficiellement, le satirique latin pour concevoir combien il

Il dut son infortune à son vaste génie.
Ah! vîmes-nous jamais la tribune rougie,
Les rostres teints du sang d'un mauvais avocat?
*Heureux, heureux Romains nés sous mon consulat*[a].
D'Antoine, Tullius aurait bravé la rage
S'il eût toujours parlé ce barbare langage.
Un poëme ennuyeux, sans verve et sans raison,
A toi je le préfère, immortelle oraison,
Seconde philippique[b], et fatale et céleste!
Démosthène eut-il donc un destin moins funeste,
Lui, qui comme un torrent entraînait les esprits?
De cet infortuné les astres ennemis
Présidèrent sans doute à sa triste naissance[c];
Son père, qu'entraîna leur funeste influence,
Chassieux et brûlé par l'éclat des métaux,

révérait Cicéron. J'abandonne Sénèque à M. de La Harpe. *Si Tullius eût toujours écrit de cette manière, certes il n'eût pas été la victime d'Antoine.* Voilà le reproche amer que fait Juvénal à Cicéron. Quel est l'écrivain auquel il n'est pas échappé un mauvais vers, une phrase irrégulière ou sans harmonie? et parce qu'on le relève, est-on l'ennemi acharné de l'auteur, quand, dans la même période d'ailleurs, on traite ses ouvrages avec la plus grande vénération, et qu'on les regarde comme provenant d'une source divine? Il faut être M. de La Harpe pour oser effrontément en imposer ainsi à ses auditeurs: ce qui m'étonne, c'est que M. Leclerc, dans ses notes sur la seconde philippique, ait pu insérer le passage d'un rhéteur qui ne se fait aucun scrupule d'altérer, de falsifier même tout ce qui peut donner à ses passions un démenti formel. Voilà encore une des gentillesses du protecteur d'Auguste.

[c] Banni d'Athènes par ordre de Philippe, Démosthène ne revint dans sa patrie qu'après la mort d'Alexandre; il engagea alors ses compatriotes à faire quelques efforts pour recouvrer leur ancienne liberté: ils gagnèrent deux batailles, mais ils furent enfin écrasés par Antipater. Vingt-deux mille citoyens furent relégués en Thrace. Démosthène s'enfuit; mais, sur le point d'être saisi par les satellites du ministre macédonien, il se réfugia dans un temple de Neptune, où il avala le poison qu'il portait toujours avec lui. Antipater lui fit offrir son pardon. Tout le monde connaît sa belle réponse: *Malheur à qui se fie aux promesses d'un tyran!* Il avait raison, les tyrans sont comme les Grecs dont parle Polybe.

A carbone, et forcipibus, gladiosque parante
Incude, et luteo Vulcano, ad rhetora misit.
Bellorum exuviæ[44], truncis affixa tropæis
Lorica, et fractâ de casside buccula pendens,
Et curtum temone jugum, victæque triremis
Aplustre[45], et summo tristis captivus[46] in arcu,
Humanis majora bonis creduntur : ad hæc se
Romanus, Grajusque, ac Barbarus Endopetator[47]
Erexit; causas discriminis, atque laboris
Indè habuit : tantò major famæ sitis est, quàm
Virtutis. Quis enim virtutem[48] amplectitur ipsam,
Præmia si tollas? Patriam tamen obruit olim
Gloria paucor[illegible]9, et laudis, titulique cupido
Hæsuri saxis c[illegible]um custodibus; ad quæ
Discutienda valent sterilis mala robora ficûs;
Quandòquidem data sunt ipsis quoque fata[50] sepulcris.
Expende[51] Annibalem : quòt libras in duce summo

[a] *Lui fit*. Plutarque n'est pas de l'avis de Juvénal; il rapporte, dans sa *Vie de Démosthène*, que ce ne fut qu'après la mort de son père qu'il quitta l'atelier où il était né, pour se rendre chez un rhéteur, et que ce ne fut même qu'après avoir entendu Callistrate, qu'il se livra entièrement à l'art oratoire. Théopompe, historien grec, a fourni au poëte latin les détails dont il est question dans cette satire. Plutarque était-il mieux instruit?

[b] *Pavillon*. *Aplustre*, nom que les Romains donnaient à un ornement placé au haut de la poupe des vaisseaux : c'était ordinairement des figures représentant des Tritons ou autres dieux marins; à ces figures était attachée une pique avec un pavillon. « Il y a d'habiles gens, dit le « père Montfaucon, tome IV, page 212, qui ont cru que l'aplustre était « la flamme du vaisseau, qui sert à faire connaître la direction des vents. « Je ne sais si jamais ce mot a été employé dans ce dernier sens, mais « je suis sûr que plusieurs auteurs anciens l'ont employé dans le sens « d'ornement. » Cette observation m'a semblé si puérile, que je n'ai rien

Lui fit [a] abandonner l'enclume et les marteaux
Pour aller d'un rhéteur écouter les maximes.

Ces triomphes de Mars, ces dépouilles opimes,
Ces casques en trophée et ces chars sans timon;
D'un navire vaincu le sanglant pavillon [b];
Sur un arc des captifs silencieux et blêmes,
Ambitieux mortel, voilà tes biens suprêmes!
Pour ces biens vous allez braver mille travaux,
Grecs, Barbares, Romains! tant le nom de héros
A de charmes pour nous; c'est la gloire [c] qu'on aime,
La vertu n'est plus rien. Qui donc pour elle-même,
Nue et sans espérance, oserait l'embrasser?
Nous avons vu jadis des mortels renverser
Leur patrie et ses lois pour une vaine gloire,
Pour qu'un titre, un éloge honorât leur mémoire,
Sur ce marbre que ronge un stérile arbrisseau;
Et la mort sait aussi triompher du tombeau.

Les cendres d'Annibal [d], mets-les dans la balance:
Deux livres sont le poids de ce colosse immense!

changé à ma traduction : d'ailleurs l'oracle s'en est servi, dans ce sens, dans sa harangue pour Cluentius; et le père Montfaucon n'avait pas vu sans doute l'*aplustra fluitantia*.

[c] *La gloire.* « Le conquérant, dit Massillon, épuisera, renversera ses « propres États pour en conquérir de nouveaux; il troublera la paix de « l'univers, il se rendra célèbre en faisant des millions de malheureux. « Quel fléau pour le genre humain! Et s'il y a sur la terre un peuple ca- « pable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui souhaiter un tel « maître. » L'observateur philosophe doit comparer, avec ce passage de Juvénal, le morceau de Massillon sur la fausse gloire; décidera-t il ensuite que cette belle satire n'a pour base qu'un lieu commun : j'en doute, il est vrai que tout le monde n'a pas la perspicacité de M. de La Harpe. Ausone a imité le dernier vers de Juvénal, quand il dit :

. . . . . *Monumenta fatiscunt,*
*Mors etiam saxis nominibusque venit.*

[d] *Annibal.* J'abandonne à Juvénal Alexandre et Xerxès, ils méritent

Invenies? hic est quem non capit Africa[52] Mauro
Percussa Oceano, Niloque admota tepenti,
Rursùs ad Æthiopum populos, aliosque[53] elephantos!
Additur imperiis Hispania; Pyrenæum
Transilit: opposuit Natura Alpemque nivemque;
Diducit scopulos, et montem rumpit[54] aceto.
Jam tenet Italiam, tamen ultrà pergere tendit:
Actum, inquit, nihil est, nisi pœno milite portas
Frangimus, et mediâ vexillum pono[55] Suburrâ.
O qualis facies, et quali digna tabellâ,
Quum Gætula ducem portaret[56] bellua luscum!
Exitus ergo quis est? ô gloria! vincitur idem
Nempè, et in exilium præceps fugit, atque ibi magnus,
Mirandusque cliens sedet ad prætoria regis,
Donec Bithyno libeat vigilare[57] tyranno.
Finem animæ, quæ res humanas miscuit olim,

d'être rigoureusement traités par la postérité; il n'en est pas de même d'Annibal. Celui qui sert son prince ou sa patrie n'est ni juge, ni garant des projets qu'il exécute: Annibal avait reçu l'ordre d'affaiblir, d'anéantir même la République romaine, qui, dans le traité qui mit fin à la première guerre punique, fit connaître toute son ambition. La rigueur des travaux que le général carthaginois s'imposa, les dangers affreux qu'il courut, les nombreux sacrifices qu'il fit de son repos, de sa liberté, de sa vie, ne pouvaient être dignement récompensés que par sa gloire: il ne combattait pas pour lui, comme Alexandre et Xerxès; mais il combattait pour une patrie ingrate, qui l'abandonna dès qu'il fut malheureux, et qu'il n'abandonna jamais, même dans son exil. On lui reproche sa haine implacable contre les Romains. Ce génie supérieur ne voyait-il pas que Rome devait un jour anéantir Carthage? Il connaissait trop bien les Romains pour ne pas frémir à ce nom seul; il songea toujours à retarder le moment fatal qui menaçait sa patrie; et ce fut à cet effort continuel que les patriciens donnèrent le nom de *haine*.

[a] *Belle figure à peindre.* Je n'aime point que les poëtes et les historiens ridiculisent les ennemis de leur patrie. Croient-ils rapetisser

Le voilà donc celui que ne continrent pas,
Des rivages du Nil au pied du mont Atlas,
Les vastes régions; il y joint les Espagnes;
De la Celtibérie il franchit les montagnes.
Vainement la nature oppose à ses guerriers
Ses Alpes, ses frimas, ses hideux glaciers.
Il dissout, il triomphe, et s'ouvrant un passage,
Il court en Italie. Est-ce assez pour sa rage?
« Non, rien n'est fait, dit-il, tant que sur ses remparts
« Rome ne verra pas flotter nos étendarts. »
Belle figure à peindre [a]! ô le plaisant Hercule,
Que ce borgne guindé sur sa bête gétule!
Quelle sera sa fin! ô gloire! il est vaincu.
Chassé de sa patrie il s'enfuit éperdu,
Et de cet univers la huitième merveille
Sous un portique attend que Prusias [b] s'éveille.
Il ne périra pas, ce fléau des humains,
De la mort des héros, mais de ses propres mains.

aux yeux de la postérité ces hommes célèbres qui défendent les droits de leur nation, et quelquefois les droits de l'humanité? Si les écrits des Carthaginois étaient parvenus jusqu'à nous, que n'auraient-ils pas dit des Scipions? que de choses ils nous apprendraient sur l'orgueil, l'avarice, la cruauté, l'insupportable tyrannie de Rome? On ne dirait pas aujourd'hui la foi punique, mais la foi romaine, si, dans cette grande lutte, les Carthaginois avaient été vainqueurs. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est le soin que prirent les Romains d'anéantir toutes les pièces et les écrits qui pouvaient annoncer à la postérité toute l'insolence de leurs procédés, toute la scélératesse de leur conduite.

[b] *Prusias*. Après la défaite d'Antiochus, qui n'avait pas voulu suivre le conseil d'Annibal et renouveler la guerre en Italie, le général carthaginois se réfugia chez Prusias, roi de Bithynie. Les Romains, pour qui rien n'était sacré, pas même le malheur, violèrent le droit des gens, et Flaminius demanda l'extradition du grand capitaine; il menaça Prusias de l'animadversion du peuple et du sénat. Le faible roi fléchit, eut peur; mais Annibal ne tomba pas vivant entre les mains de ses barbares ennemis; il périt leur victime, mais il ne fut pas leur jouet: ils lui destinaient sans doute la fosse de Jugurtha.

Non gladii, non saxa dabunt, non tela; sed ille
Cannarum vindex, ac tanti sanguinis ultor
Annulus[58]. I demens! I sævas curre per Alpes,
Ut pueris placeas, et declamatio[59] fias!
Unus Pellæo[60] juveni non sufficit orbis:
Æstuat infelix angusto limite mundi,
Ut Gyaræ clausus scopulis, parvâque Seripho.
Quùm tamen à figulis munitam intraverit urbem,
Sarcophago contentus erit. Mors sola fatetur
Quantula sint hominum corpuscula. Creditur olim
Velificatus Athos, et quidquid Græcia[61] mendax
Audet in historiâ; constratum classibus îsdem,
Suppositumque rotis solidum[62] mare: credimus altos
Defecisse amnes, epotaque flumina, Medo
Prandente, et madidis cantat quæ Sostratus alis.

[a] *Cannes.* Village d'Italie, dans la Pouille; il était situé près l'Aufide, un peu au-dessus de Canusium. Ce village était peu connu avant la fameuse bataille qui s'y donna l'an de Rome 536, entre les consuls Varron et Paul-Émile, et le célèbre Annibal. Les Romains y furent entièrement défaits. Silius Italicus nomme ce lieu-là le tombeau de l'Italie. Il ne reste plus aujourd'hui que des ruines, et les habitans du pays appellent encore ce lieu *Canna distrutta.*

[b] *Le monde est trop étroit.* Sans doute Charles XII n'avait lu ni Sénèque ni Valère-Maxime, quand il déchira ce feuillet de la satire de Boileau: « Alexandre était insatiable de conquêtes: un jour le philo-« sophe Anaxarque, appuyé sur l'autorité de Démocrite, disait qu'il y « avait dans l'univers des millions de mondes qui roulaient dans l'espace. » (Que dites-vous, physiciens modernes, de l'opinion du rieur? elle n'était pas dépourvue de sens commun.) « Alexandre alors s'écria: Malheureux! « et je ne suis pas maître d'un seul! » Lucain avait dit avant Juvénal: Ci-gît l'heureux brigand, fils insensé de Philippe, roi de Pella; et Boileau, en parlant du conquérant de l'Asie, n'a fait que paraphraser la pensée de Juvénal.

Qui? cet écervelé, qui mit l'Asie en cendre;
Ce fougueux l'Angely qui, de sang altéré,

Son anneau vengera Paul-Emile et les mânes
Des guerriers égorgés dans les plaines de Cannes [a].
Des Alpes, insensé, cours, gravis les hauteurs
Pour fournir un sujet à nos verbeux rhéteurs.

Le monde est trop étroit [b], il ne pourrait suffire
Au vainqueur de l'Asie; il étouffe, il soupire,
Comme si dans Gyare il était circonscrit.
Bientôt dans Babylone un tombeau lui suffit.
Quel est notre néant! La mort va te l'apprendre;
Vois l'espace qu'il faut au tombeau d'Alexandre!
L'impérieux Xerxès parle aux flots écumans,
Et du superbe Athos [c] ils entourent les flancs;
Ces vaisseaux enchaînés sur la plaine azurée
Présentent à ses chars une route assurée;
Les nymphes gémissaient de voir en un repas
Leurs flots majestueux taris par ses soldats;
J'admets enfin des Grecs la fabuleuse histoire,
Tout ce qu'elle inventa pour rehausser leur gloire,
Et tout ce que Sostrate [d], échauffé par le vin,
Nous chante chaque jour au pied de l'Aventin.

Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré!
L'enragé qu'il était, né roi d'une province,
Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,
S'en alla follement, et pensant être Dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu;
Et traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre.
Heureux! si de son temps, pour de bonnes raisons,
Le Macédoine eut eu des Petites-Maisons.

[a] *Le mont Athos.* Fameuse montagne d'Europe sur les côtes maritimes de la Macédoine, vers l'ancienne Thrace ou Romanie moderne, dans une presqu'île dont elle occupe toute la longueur. Des deux côtés se forment deux golfes, que l'on nomme aujourd'hui *il golfo di Contessa, il golfo di Monte-Santo.* L'Athos porte ce dernier nom parce qu'il est couvert de monastères, desservis par des papas, connus sous le nom de *caloyers.*

[d] *Sostrate.* On ne connaît pas précisément ce Sostrate dont parle ici Juvénal. Un ancien scholiaste prétend que ce Sostrate était un poëte

Ille tamen, qualis rediit, Salamine relictâ,
In Corum atque Eurum[63] solitus sævire flagellis
Barbarus, Æolio nunquàm hoc in carcere passos,
Ipsum compedibus qui vinxerat[64] Ennosigæum?
(Mitius id sane, quod non et stigmate dignum
Credidit.) Huic quisquam vellet servire Deorum?
Sed qualis rediit? nempè unâ nave cruentis
Fluctibus, ac tardâ per densa cadavera[65] prorâ.
Has toties optata exegit gloria pœnas!

Da spatium vitæ, multos da Jupiter annos!
Hoc recto[66] vultu solum, hoc et pallidus optas;
Sed quàm continuis, et quantis longa senectus

grec qui avait chanté la guerre médique; un autre ajoute que c'était un de ces pauvres poëtes grecs dont fourmillait Rome, et qui chantaient sous les portiques les pièces ou les romans historiques, composés sur les grands événemens dont leur ancienne patrie avait été le théâtre. Hérodote, dans son livre *Polymnie*, raconte tous ces faits prodigieux avec cette imperturbable assurance que donne la certitude d'être cru sur parole. Les Grecs aimaient passionnément les fables; Hérodote les servit à leur goût. Nous n'avons presque pas un historien qui n'ait marché sur les traces d'Hérodote: que de contes, que de sottises, que d'*ana*, que de faussetés, que de pitoyables rapsodies! Depuis Hincmar et Grégoire de Tours, jusqu'à Anquetil, quelle misérable compilation de faits souvent faux, souvent controuvés, quelquefois imaginés! On jette le livre avec indignation, et l'on se demande où donc est l'histoire de France! O Goldsmith! à quelle distance nous sommes de ta franchise et de ton indépendance! Ce serait bien ici le cas de parler de nos professeurs d'histoire dans nos colléges royaux ou dans nos académies; mais on ne peut pas tout dire dans une note.

[b] *Salamine*. Petite île de Grèce dans le golfe Saronique: sa longueur était de soixante-dix à quatre-vingts stades. D'après Strabon, elle est fameuse, 1°. parce qu'elle fut un royaume dont Ajax et Télamon, son père, portèrent la couronne; 2°. par la célèbre victoire que remporta la flotte grecque sur celle du grand roi; 3°. pour avoir donné le jour au fameux poëte Euripide, dans la soixante-quinzième olympiade.

Comment revint ce prince en quittant Salamine[a];
Lui qui jadis, bravant la puissance divine,
A Neptune lui-même osa donner des fers;
Lui qui fit châtier et les vents et les mers.
Le fouet aux vents!! jamais aux prisons d'Eolie
Ils n'avaient éprouvé pareille ignominie.
Il fut même trop doux; pourquoi le fer ardent
N'a pas flétri le dieu qui porte le trident?
Et le ciel aurait-il protégé ce monarque!
Comment revint-il donc? Sur une seule barque,
Qu'arrêtèrent cent fois les cadavres Persans.
C'est ainsi que la gloire[b] a traité ses amans.
« Prolonge, ô Jupiter, prolonge ma carrière! »
Triste ou joyeux, voilà ton unique prière.
Insensé, que fais-tu? Vois donc de toute part
La cohorte des maux[c] assaillir un vieillard.

[b] *C'est ainsi que la gloire.* La gloire! plus je réfléchis, moins je conçois ce que peut présenter à l'esprit une semblable expression; toutes les idées, que fait naître ce mot, sont vagues, elles n'ont rien de déterminé, rien de fixe, rien de positif. En vain les philosophes et les orateurs ont établi la fameuse distinction, je ne vois la gloire nulle part. Exécutons-nous de grandes choses? ou nous y sommes portés par l'amour de l'humanité, ou par notre propre intérêt: voilà les deux seuls mobiles des actions de l'homme. Appelez donc les choses par leurs noms, et n'allez pas inventer des termes qui jettent dans l'esprit le doute, l'indécision et l'incertitude. La fausse gloire, c'est la vanité; la véritable, c'est la vertu. Ce mot est donc inutile et funeste, surtout quand l'homme n'est pas capable de faire la distinction précitée. Nous sommes des pygmées, et nous voulons monter sur des échasses pour paraître grands; mais l'on ne mesure jamais l'homme que de ses pieds à sa tête, nos expressions gigantesques n'ajoutent pas un pouce à notre taille.

[c] *La cohorte des maux.* Les littérateurs et les rhéteurs, pour exemples d'hypotypose, citent et ont cité dans leurs cours une infinité de tableaux qui réellement frappent notre imagination: mais pourquoi donc ont-ils gardé le silence sur le tableau des incommodités de la vieillesse? Nos voisins n'ont pas commis la même faute. D'où provient notre injustice? Regarde-t-on les Français comme un peuple frivole, qui frémit comme une jolie femme en voyant une ride légèrement sillonner sa figure? Je rends plus de justice à ma nation. Piron, disent quelques mémoires,

Plena malis! deformem et tetrum ante omnia vultum,
Dissimilemque[67] sui, deformem pro cute pellem,
Pendentesque genas, et tales adspice rugas,
Quales umbriferos ubi pandit Tabraca saltus,
In vetulâ scalpit jam mater simia[68] buccâ.
Plurima sunt juvenum discrimina : pulchrior ille
Hoc, atque ille alio; multùm hic robustior illo :
Una senum facies; cum voce trementia labra,
Et jam læve caput, madidique infantia nasi.
Frangendus misero gingivâ panis inermi :
Usquè adeò gravis uxori, natisque, sibique,
Ut captatori moveat fastidia Cosso.

après avoir lu ce tableau de Juvénal, voulait se précipiter de la fenêtre de son appartement. Ce désespoir, dans un épicurien, n'a rien qui me surprenne : le portrait est chargé, dira-t-on..... J'ouvre Buffon, et je lis : « Tout change dans la nature, tout s'altère, tout périt, et le « corps de l'homme n'est pas plutôt arrivé à sa perfection, qu'il com- « mence à décheoir : les membranes deviennent cartilagineuses, les « cartilages deviennent osseux, les os deviennent plus solides, toutes « les fibres plus dures, la peau se dessèche, les rides se forment, les « cheveux blanchissent, les dents tombent, le visage se déforme, le « corps se courbe, etc. » Il y a là de quoi se pendre pour les Pirons modernes ! Un pareil tableau convient parfaitement dans un livre où l'on traite des sciences naturelles; mais dans un poëte n'est-il pas déplacé? C'est ce dont je ne conviens pas, surtout quand, dans l'emploi des couleurs, le poëte et le naturaliste ne présentent point de nuances différentes, et que le poëte même, malgré la vigueur de sa touche, n'emploie que les expressions consacrées par la science. Le naturaliste instruit l'élève qui se destine à parcourir la carrière scientifique; le poëte est plus utile, il porte ses regards sur toute l'espèce, et présente le miroir de la vieillesse à ceux qui font à la Divinité des vœux ou des demandes exagérées, impies, attentatoires à la majesté de l'Être-Suprême. C'est assez, trop même, pour le tableau physique; ce n'est pas moi, c'est Buffon qui prouve que Juvénal n'a point ici employé l'hyperbole, et son autorité me paraît préférable à celle de Boileau même.

Il ne reconnaît plus sa hideuse figure ;
Sa peau, jadis flexible, a changé de nature ;
Sur sa joue en lambeaux, que de rides, grands dieux !
Dans les bois du Numide[a] un singe déjà vieux
Sur sa face jamais n'en éplucha de telles.
La jeunesse, en tous lieux, sous des formes nouvelles,
Vient flatter nos regards ; quelle variété !
L'un a pour lui la force, et l'autre la beauté.
Mais dans tous les pays les vieillards se ressemblent :
C'est une tête chauve, et des lèvres qui tremblent.
N'ont-ils pas de l'enfance et la voix et la main ?
Sa bouche est désarmée, il faut broyer son pain
A ce squelette à charge à toute sa famille ;
Odieux à sa femme, à lui-même, à sa fille,
Tout, jusqu'au captateur[b], est dégoûté de lui.

[a] *Dans les bois du Numide.* D'après Ptolémée, liv. IV, chap. III, Juvénal désigne ici la forêt qui se trouvait aux environs de *Tabraca*, ville sur les côtes maritimes de la Numidie. Strabon raconte qu'un voyageur nommé Possidonius, faisant le trajet de Cadix en Italie, et longeant la côte septentrionale de l'Afrique, vit dans une petite forêt une immense quantité de singes, les uns assis sur les arbres, les autres gambadant à terre ; des femelles qui avaient des petits, et dont les mamelles étaient pendantes : on en distinguait de chauves, et quelques-unes sujettes aux maladies périodiques des femmes. Il paraît que ces animaux se sont retirés de nos jours dans l'intérieur de l'Afrique : on n'en trouve plus sur les côtes de la Méditerranée. Quelques auteurs prétendent qu'ils ont franchi la mer pour s'établir dans nos régions boréales ; et leur opinion acquiert quelque consistance depuis qu'on en trouve un si grand nombre dans nos villes et nos campagnes.

[b] *Le captateur.* Pour bien comparer le caractère, l'esprit et le génie du captateur moderne et de l'ancien, il faudrait que Rome eût produit dans son sein un La Bruyère. Les poëtes et les philosophes de l'antiquité nous parlent souvent de ces êtres rampans et vils, mais ils ne nous en esquissent pas le portrait ; La Bruyère a peint le moderne de cette manière : « Le caractère de celui qui veut hériter de quelqu'un, « rentre, dit-il, dans celui de complaisant : nous ne sommes point « mieux flattés, mieux obéis, plus suivis, plus entourés, plus cultivés, « plus ménagés, plus caressés de personne pendant notre vie, que de « celui qui croit gagner à notre mort et qui désire qu'elle arrive. »

Non eadem vini atque cibi, torpente palato,
Gaudia : nam coïtus jam longa oblivio; vel si
Coneris, jacet exiguus cum ramice[69] nervus,
Et, quamvis totâ palpetur nocte, jacebit.
Anne aliquid sperare potest hæc inguinis ægri
Canities? quid, quòd merito suspecta libido est
Quæ Venerem affectat sine viribus? Adspice partis
Nunc damnum alterius : nam quæ cantante voluptas,
Sit licet eximius, citharœdus[70] sive Seleucus,
Et quibus auratâ mos est fulgere lacernâ?
Quid refert? magni sedeat quâ parte theatri,
Qui vix cornicines exaudiet atque tubarum
Concentus? Clamore opus est, ut sentiat auris,
Quem dicat venisse puer, quòt nuntiet[71] horas.
Prætereà minimus gelido jam corpore sanguis

[a] *La volupté.* (Voyez Suétone, *Tibère*, chap. XLIV.) Ce passage assez difficile n'avait pas été saisi par le plus grand nombre des scholiastes et des commentateurs. Achaintre l'a fort bien entendu : point de doute que Juvénal ne fasse allusion au vice de Tibère, vice dont parle Suétone dans le chapitre cité. Quand un vieillard courait après les femmes à Rome, on le soupçonnait, non sans raison, de vouloir jouer le rôle de Tibère, c'est-à-dire, de se mettre au rang de ces odieux individus auxquels on donnait le nom de *fellatores*, d'*irrumatores*. *Ravola, Ravola*, criait-on de tous côtés, quand ils paraissaient sur la place publique. La chronique scandaleuse assure que ce cri, parvenant quelquefois aux oreilles de l'illustre successeur d'Auguste, fut une des causes qui l'engagèrent à quitter Rome pour aller s'établir à Caprée.

[b] *Chantres radieux.* Les joueurs de flûte, les harmonistes se promenaient sur le théâtre des anciens, richement vêtus. (Voyez Phèdre, fable *Tibicen*, et Horace, *Art poétique.*) *Tibicen, traxitque vagus per pulpita vestem.*

[c] *Un esclave.* Cet esclave se nommait *Nomenclator*, *Fastor* : il était chargé d'introduire les cliens qui se rendaient auprès du patron pour les salutations ordinaires : de plus, il se tenait toujours à côté de son maître. Quand ce dernier se rendait sur la place publique ou sous les

Comment trouverait-il, ce palais engourdi,
Aux mets le même goût, aux vins la même sève?
Les plaisirs de l'amour! ils ne sont plus qu'un rêve.
En vain, toute la nuit, par un pénible effort,
La volupté [a] l'excite; il languit, il est mort.
Et qu'espérer, hélas, d'un organe débile?
D'un vieillard sans vigueur la passion stérile
N'annonce-t-elle pas de vicieux penchans?
Mais n'est-il pas encor privé d'un autre sens?
Sur ton luth, Séleucus, opère des merveilles,
Tu ne parviendras pas à charmer ses oreilles;
Sur le théâtre en vain des chantres radieux [b]
Font résonner les airs de sons mélodieux,
Assis aux premiers rangs, il n'entendra qu'à peine
Les trompettes, les cors dont retentit la scène!
Veut-il connaître enfin et les heures du jour,
Et les cliens admis à lui faire la cour:
Un esclave [c], à grands cris, est chargé de l'instruire.
Contre ce corps glacé la fièvre qui conspire,
Seule, par les accès de sa brûlante ardeur,
A son sang appauvri donne quelque vigueur.

portiques, il lui disait à l'oreille les noms des citoyens qu'ils rencontraient dans les rues. Du temps de la République, le *Nomenclator* tenait un registre exact des cliens, des amis; et lorsque le citoyen romain briguait quelque emploi, quelque magistrature, d'après l'indication de l'esclave, il accablait de civilités ceux dont il désirait avoir les suffrages. Pauvres gens! qu'ils étaient peu habiles de mendier ainsi la protection et les suffrages du peuple! Comme nous sommes supérieurs aux Romains sur ce point! A Rome, on ne connaissait point l'art de se procurer une majorité constante dans les comices: la vénalité, la corruption s'y glissèrent, parce que, dans toute réunion d'hommes, l'intérêt particulier joue souvent le principal rôle; mais si un candidat eût osé menacer les tribus ou les centuries, quel eût été le sort de cet audacieux? Si des licteurs.... Que dis-je? les licteurs baissaient leurs faisceaux devant la majesté du peuple. A ces mots j'entends les éclats de rire partir de certains salons de la capitale..... Si j'étais à Rome, *Marphorio* pourrait à son tour s'égayer aux dépens *del Pasquino*.

Febre calet solâ; circumsilit, agmine facto,
Morborum omne genus, quorum si nomina quæras,
Promptius expediam quòt amaverit Hippia mœchos,
Quòt Themison ægros autumno occiderit uno,
Quòt Basilus socios, quòt circumscripserit[72] Hirrus
Pupillos, quòt longa viros exsorbeat uno
Maura die, quòt discipulos inclinet[73] Hamillus;
Percurram citiùs, quòt villas possideat nunc,
Quo tondente gravis juveni mihi barba sonabat.

Ille humero, hic lumbis, hic coxâ debilis; ambos
Perdidit ille oculos, et luscis invidet : hujus
Pallida labra cibum accipiunt digitis alienis.

[a] *Hippia.* Nous avons parlé dans la sixième satire de cette femme qui, épouse du sénateur Veienton, s'enfuit en Egypte avec un monstrueux gladiateur. Si tant d'ignominie vous surprend, lecteurs, et que vous soupçonniez le poëte de pousser trop loin sa mordante hyperbole, lisez un instant les Mémoires du cardinal de Retz, vous en verrez bien d'autres : je ne parle point de Brantôme, il serait cependant utile d'en tirer quelques portraits pour les mettre en opposition; car l'on verrait quelle est la bonne foi de ces hommes qui nous parlent sans cesse des mœurs de nos ancêtres.

[b] *Thémison.* Médecin de Laodicée, disciple d'Asclépiade : il vécut du temps de Celse, sous le règne d'Auguste; ainsi ce n'est pas de ce médecin dont parle Juvénal. Il est vraisemblable que le poëte avait ici en vue quelque médecin méthodique de son temps, quelque docteur *Sangrado.*

[c] Regnard, dans sa cinquième épître satirique, a imité ce passage de Juvénal :

Plutôt que d'épuiser une telle matiere,
Je compterais vingt fois combien au cimetière
Pilon, l'homme aux pardons, a fait porter de corps;
Combien au jeu Robert a perdu de trésors;
Et combien Lamilieu, la beauté de notre âge,
A de fois en un an recrépi son visage.

Tous les maux conjurés l'environnent sans cesse,
Ils l'accablent; comment en désigner l'espèce?
J'aurais plus tôt nommé les amans d'Hippia[a];
Les hommes qu'en un jour épuise Laufella;
Tous les infortunés que, dans un seul automne,
Envoya sur les bords où mugit Tisiphone
L'habile Thémison[b]; les pauvres alliés
Qu'effrontément jadis Basile a spoliés;
Combien il faut par an de maris à nos dames;
Tous ces adolescens que, pour ses goûts infâmes,
Dresse dans son palais et façonne Hamillus;
Les pupilles enfin qu'a ruinés Paulus[c].
Je compterais plus tôt les maisons de plaisance
Du mortel qui venait, dans mon adolescence,
Promener sur ma barbe[d] un acier frémissant.
L'un se plaint[e] de l'épaule; un autre, en gémissant,
Sur ses reins douloureux porte une main débile,
Ou péniblement traîne une jambe inutile;
Un autre, hélas! privé de la clarté des cieux,

Et Boileau, satire IV :

> En un mot, qui voudrait épuiser ces matières,
> Peignant de tant d'esprits les diverses manières,
> Il compterait plutôt combien, dans un printemps,
> Guénaud et l'antimoine ont fait mourir de gens,
> Et combien La Neveu, devant son mariage,
> A de fois au public vendu son pucelage.

[d] *Promener sur ma barbe.* On a parlé dans la première satire de ce misérable barbier, nommé *Cinamus*, qui avait su faire une brillante fortune d'une manière aussi ignominieuse que comique : il exigeait une récompense de toutes les dames auxquelles il voulait bien accorder ses faveurs. Après avoir acquis, par ces nobles moyens, le cens nécessaire, il eut l'audace de se faire inscrire dans l'ordre des chevaliers romains; mais il ne jouit pas long-temps de cette illustration : accusé de faux, il fut banni et se retira en Sicile. Martial parle de ce barbier. Un ancien scholiaste prétend que Juvénal fait allusion au barbier d'Auguste, Licinus, qui devint sénateur sous le règne de ce prince. Octave fit donc son barbier sénateur! En vérité, M. de La Harpe, vous auriez dû faire quelques observations judicieuses sur l'excellence de ce choix.

[e] *L'un se plaint.* Tout le monde connaît l'ode d'Anacréon sur la

Ipse ad conspectum[74] cœnæ diducere rictum
Suetus, hiat tantùm, ceu pullus hirundinis, ad quem
Ore volat pleno mater jejuna. Sed omni
Membrorum damno major dementia, quæ nec
Nomina servorum, nec vultum agnoscit amici,
Cum quo præteritâ cœnavit nocte, nec illos
Quos genuit, quos eduxit; nam codice sævo
Heredes vetat esse suos, bona tota feruntur
Ad Phialen[75] : tantùm artificis valet halitus oris,
Quòd steterat multis in carcere[76] fornicis annis!
Ut vigeant sensus animi, ducenda tamen sunt

Vieillesse; elle a été traduite dans toutes les langues; mais on ne connaît pas en France la jolie traduction de cette ode en italien, par Mazarelli Pharao, de Naples : c'est, à mon avis, celle qui se rapproche le plus de l'original.

*Bianche nevi, e puro argento*
*M'ingombrar le tempia, ahimè,*
*Guasti no i denti, e più non sento*
*Il bollor del sangue in me :*
*Quasi ho scorso la carriera*
*Che all' uom data è dal destin :*
*Lungi o speme lusinghiera,*
*Che alla metà io son vicin.*
*Quindi avvien, che spesso spesso*
*Tal pensier m'afflige il cor :*
*Ah! che il Tartaro (il confesso)*
*In me desta un grand terror :*
*Fa'l di Pluto ancor la stanza,*
*E a ognun spiace il scender giù :*
*Poicchè tolta è la speranza*
*Per chi v'entra, uscirne più.*

[a] *Trop souvent.* Dans le *Traité de la Vieillesse*, par Cicéron, je n'ai rien trouvé qui pût satisfaire ma curiosité. Quoique assez bon anatomiste, comme il le prouve dans son livre de *Naturâ Deorum*, chap. II, parag. 54, il n'a pas, avec assez d'exactitude, suivi la nature de l'homme dans sa marche rétrograde, pour déterminer d'une manière juste et précise l'effet que produit sur notre intelligence le changement opéré dans

A tout instant s'écrie : « Heureux, cent fois heureux,
« L'homme qui n'a qu'un œil ! il peut voir la lumière ! »
Sur sa lèvre flétrie une main étrangère
Avec précaution porte quelque aliment;
A peine est-il à table, il ouvre lentement
Une bouche fétide et la laisse béante,
Ainsi que l'oisillon, quand il s'impatiente,
Et que sa mère, à jeun, vole apaiser sa faim.
Trop souvent [a] à ces maux le rigoureux Destin
Ajoute la démence; en proie à la folie,
Il ne reconnaît plus ses enfans, sa patrie,
L'esclave qui le sert, et les traits d'un ami,
La veille assis à table, et soupant avec lui.
Dépouillant de ses biens l'héritier légitime,
Un affreux codicile [b], inspiré par le crime,
Ne porte que le nom de l'obscène Phryné:
Tant il a du pouvoir le souffle empoisonné
De celle qui, vingt ans, trafiqua de ses charmes!

notre corps par la révolution des années. Voici seulement ce que dit l'orateur philosophe, dans ses *Tusculanes*, liv. 1er, chap. XXXIX : « On « vante beaucoup le bonheur de ceux qui meurent dans un âge fort « avancé; mais Callimaque a fort bien dit que Priam a plus versé de « larmes que Troïle. » Je pense qu'une trop longue vie ne peut être agréable à qui que ce soit, car elle nous enlève toutes nos facultés. Voilà toute la pensée de Juvénal. Sénèque, dans sa lettre sur la mort du philosophe Metronacte, me paraît plus profond, plus judicieux, et sa dernière pensée est sublime.

[b] *Un affreux codicile.* Voyez pour tableau de comparaison la scène 4e du 3e acte du *Vieux Célibataire*, par Colin d'Harleville : le langage de madame Evrard fut celui d'une infinité de femmes dont je ne veux pas citer le nom, elles sont trop connues; Colin d'Harleville avait plus d'un modèle devant les yeux quand il a tracé le rôle de madame Evrard. Mais il manque à cet écrivain ce que César reprochait à Térence. L'intrigue et l'hypocrisie ont remplacé de nos jours la cynique débauche; l'intérêt a pris en apparence une voie moins hideuse, mais qui le mène au même but : il n'est pas de caméléon plus prompt à changer ses couleurs. Un instant écoutons madame Evrard :

Ecoutez-donc, mon cher, et bientôt vous verrez

Funera natorum, rogus adspiciendus amatæ
Conjugis, et fratris, plenæque sororibus[77] urnæ.
Hæc data pœna diù viventibus, ut, renovatâ
Semper clade domûs, multis in luctibus, inque
Perpetuo mœrore, et nigrâ veste senescant.
Rex Pylius[78], magno si quidquam credis Homero,
Exemplum vitæ fuit à cornice[79] secundæ.
Felix nimirùm, qui tot per sæcula mortem
Distulit, atque suos jam dextrâ[80] computat annos,
Quique novum totiès mustum bibit. Oro, parùmper

Tout ce qu'il m'a fallu de courage et d'adresse
Pour être en ce logis souveraine maîtresse...
Nous avons de concert banni tous les voisins,
Les amis, les parens, jusqu'aux derniers cousins, etc.

Et personne n'ignore ce qu'était madame Evrard dans la maison du *Célibataire;* ce qu'avait été la femme du perruquier dans le *Lutrin* de Boileau, avant que l'official eût prononcé les paroles sacramentelles.

[a] *La raison survit-elle.* « Quel avantage me procure une longue vie? « dit le sage. L'avantage de voir une infinité de choses que je ne voudrais « point voir. » « A parler humainement, dit La Bruyère, la mort a un bel « endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse : la mort qui prévient la « caducité arrive plus à propos que celle qui la termine. » Voyez encore la lettre de Cicéron sur la mort de Crassus; celle dans laquelle il jette quelques fleurs sur la tombe d'Hortensius. Je m'étonne que M. de La Harpe n'ait rien dit du portrait des vieillards. Quant à la thèse de l'écolier de l'école Normale, bientôt je le mettrai aux prises avec son maître, M. Gueroult, traducteur de la seconde Philippique, et le public jugera de la sagacité de cet élève, et de l'inepte raisonnement de son professeur.

[a] *Bûcher.* La coutume de brûler les corps était générale chez les Grecs, elle précéda même les temps de la guerre de Troie. Il ne faut pas s'imaginer cependant qu'elle fut la plus ancienne. Voyez Xénophon, Cyropéide. Mais à Rome, voici ce que dit Pline : « L'usage de brûler « les corps n'est pas fort ancien dans cette ville; il doit son origine « aux guerres que nous avons faites dans les contrées éloignées : « comme on y déterrait les morts, on prit le parti de les brûler. » Sylla fit déterrer et jeter à la voirie le corps de Marius, vengeance bien digne d'un oligarque : ce fut peut-être la crainte d'un pareil traitement qui lui

La raison survit-elle [a] ; alors combien de larmes,
Quand tristement on suit un fils jusqu'au bûcher [b] !
Quels chagrins, quand la mort vient à nous arracher
Nos frères, nos amis, une épouse chérie !...
Des cendres de nos sœurs l'urne est déjà remplie ;
Tout est, dans la maison, par le temps moissonné.
Voilà donc le supplice auquel est condamné
Ce malheureux vieillard dont l'éternelle vie
Est un funeste don de la Parque ennemie !
Je le vois chaque jour, entr'ouvrant un cercueil,
Vieillir dans la tristesse [c], et sous l'habit de deuil.
De la sombre corneille, à ce que dit Homère,
Le vieux roi de Pylos [d] atteignit la carrière.
Déjà de la main droite il calculait ses ans ;
Trop heureux d'avoir vu quatre fois vingt printemps.
Si souvent de Bacchus savourer les prémices !
Ne payer son tribut qu'après tant de solstices !

suggéra l'article de son testament par lequel il ordonne de brûler son corps après sa mort. Ce fut le premier des patrices cornéliens auquel on ait élevé un bûcher. Que ne l'y jetait-on de son vivant!

[c] *Vieillir dans la tristesse.* Je crois que Juvénal se trompe ici : l'homme, en général, n'aime pas à s'occuper de son néant ; plus il vieillit, moins il songe à l'anéantissement de son être ; tout disparaît autour du vieillard, mais il n'en est pas affecté ; car à cet âge les sensations sont lentes, faibles et émoussées, parce que les sens intermédiaires n'ont plus la même élasticité : la mémoire chez lui n'est plus en rapport avec ce qui se passe autour de lui ; l'avenir ne l'effraie point, il n'a pas assez de force pour le prévoir ; le présent ne l'émeut en aucune manière, ce n'est que son corps qui se trouve dans le présent, son âme est tout entière dans le passé.

[d] *Nestor*, roi de Pylos, vécut trois générations, dit Homère ; et je pense que tous les commentateurs, les scholiastes, etc., n'ont pas bien entendu le vers du poëte grec : il dit bien *trois générations*, γενε ἀνδρων ; mais à l'époque où écrivait Homère, avait-on fait le calcul des trente ans que dure chaque génération ? je ne le crois pas. Nestor a-t-il vécu trois cents ans ? cela serait absurde. Il faut donc prendre un parti raisonnable, et dire que Nestor a vu trois siècles, ce qui peut arriver à un vieillard âgé de cent-vingt à cent trente ans ; et c'est sans doute l'opinion de Juvénal qu'indique sa comparaison.

Attendas, quantùm de legibus ipse queratur
Fatorum, et nimio de stamine, quùm videt acris
Antilochi barbam ardentem; cùm[81] quærit ab omni
Quisquis adest socius[82], cur hæc in tempora duret,
Quod facinus dignum tam longo admiserit ævo.
Hæc eadem Peleus, raptum quùm luget Achillem,
Atque alius, cui fas Ithacum lugere natantem.
Incolumi Trojâ, Priamus venisset ad umbras
Assaraci, magnis solemnibus, Hectore funus
Portante, ac reliquis fratrum cervicibus, inter
Iliadum lacrymas, ut primos edere planctus

[a] *Embraser de son fils.* Juvénal imite ici Properce, qui, dans la treizième élégie de son second livre, s'exprime ainsi :

> Jusqu'au trentième lustre il prolongea sa vie,
> Ce Nestor si vanté; mais si, dans la Phrygie,
> Le glaive eût abrégé les longs jours du vieillard,
> Du bûcher d'Antiloque il n'eût point vu la flamme,
> Le désespoir n'eût pas arraché de son âme
> Ces cris : « O mort! pourquoi viens-tu si tard. »

Antiloque fut tué par Memnon; ce jeune homme fut la victime de sa piété filiale : il exposa ses jours pour sauver ceux de son père, et périt victime de son dévoûment.

[b] Pélée, Laerte, Priam, personnages assez connus. La conduite de ce dernier, d'après ce que rapportent les poëtes grecs et les poëtes latins, paraît inconcevable : mais les Grecs ne nous ont pas dit toute la vérité; l'expédition des Argonautes qui précéda la guerre de Troie, les excursions de Thésée et de Pirithoüs, tout semble nous dire que de la Grèce sortait tous les ans une nuée de bandits qui infestaient les régions voisines, et mettaient tout à feu et à sang. Ces brigands trouvèrent quelque résistance en Phrygie, et, furieux, ils appelèrent à leur secours tous les chefs des peuplades égyptiennes établies dans le continent de la Grèce, et dans les îles qui l'entouraient; quelques historiens assurent même que ces barbares ne seraient pas venus à bout de renverser Troïe sans la trahison d'Énée. Fiez-vous ensuite au récit des poëtes.

[c] *Une reine étrangère.* L'auteur d'Athènes ancienne et moderne a raison de faire observer que mille personnes parlent de la belle Hélène, et ne savent point de quelle manière mourut cette *Messaline* des temps

Quel bonheur ! direz-vous ; mais entends ce Nestor
Accuser de lenteur l'inexorable sort,
Quand il voit au bûcher la flamme dévorante
Embraser de son fils [a] la barbe encor sanglante.
« Quel supplice, grands dieux ! dit-il, ô mes amis !
« Pour vivre si long-temps, quel crime ai-je commis ? »
Pélée ainsi du Ciel maudissait l'injustice ;
Ainsi gémit Laërte en attendant Ulysse
Errant de mers en mers, triste jouet des flots.
Si Priam [b], descendu dans la nuit des tombeaux,
N'avait point vu Pâris sur sa flotte adultère
Ramener dans Pergame une reine étrangère [c] ;
Laissant dans la splendeur sa ville et ses Troyens,
Son ombre aurait rejoint, aux Champs Elysiens,
Du grand Assaracus [d] l'ombre majestueuse ;
De ses fils éplorés la cohorte nombreuse
Aurait porté son corps sur le bûcher fatal ;
Des larmes Polyxène eût donné le signal ;

fabuleux ou héroïques. Polyra, dont l'époux était mort au siége de Troie, regardant Hélène comme la cause de son veuvage, envoya des femmes pour l'étrangler et la pendre à un arbre. L'ordre ne fut que trop bien exécuté ; mais les Rhodiens, touchés de cette injustice, lui bâtirent un temple sous le nom d'*Hélène Dendritis*. C'est à Pausanias que nous devons cette particularité. Il n'y a que le mot *injustice* qui me révolte dans ce récit. Comme si toutes les femmes qui ont excité de grandes guerres, des guerres d'extermination, ne méritaient pas une semblable destinée ; chez les Français surtout, dans les temps si regrettés, un pareil exemple n'eût pas été peut-être inutile : il faut lire les *Mémoires* de Frédéric-le-Grand pour s'en convaincre.

[d] *Assaracus*, fils de Tros et frère de Ganymède et d'Ilus. Ce dernier succéda à son frère, car Ganymède périt frappé d'un coup de foudre : de là l'origine de la fable dont nous avons parlé dans une de nos précédentes notes. Ilus eut pour fils Laomédon, père de Priam. Laomédon fut encore la victime de quelques aventuriers grecs qui couraient les pays pour ravager et acquérir quelque célébrité. Ces aventuriers furent Hercule du Péloponèse, un excellent archer de Délos, nommé Apollon, et un marin nommé Neptune, petit roitelet d'une partie de l'île de Crète : en vérité, messieurs les poëtes, voilà de belles divinités.

Cassandra inciperet, scissâque Polixena[83] pallâ,
Si foret extinctus diverso tempore, quo non[84]
Cœperat audaces Paris ædificare carinas.
Longa[85] dies igitur quid contulit? omnia vidit
Eversa, et flammis Asiam ferroque cadentem.
Tunc miles tremulus posita tulit arma[86] tiarâ,
Et ruit antè aram summi Jovis, ut vetulus bos,
Qui domini cultris tenue et miserabile collum
Præbet, ab ingrato jam fastiditus aratro.
Exitus ille utcumque hominis: sed torva[87] canino
Latravit rictu, quæ post hunc vixerat, uxor.
Festino ad nostros, et regem transeo Ponti,
Et Crœsum, quem vox justi facunda[88] Solonis

[a] *Scamandre.* Fleuve de l'Asie mineure dans la Troade; il prend sa source dans le mont Ida, et son cours n'est pas d'une fort longue étendue. On dit que le Scamandre ne méritait pas la réputation que lui ont donnée les poëtes; mais les voyageurs anglais n'en parlent pas avec autant de dédain que *Belon.* Quant aux poëtes, plût au ciel qu'ils n'eussent prodigué les éloges les plus hyperboliques qu'aux choses inanimées, le mal n'eût pas été grand; mais prodiguer les louanges les plus outrées aux plus cruels ennemis de l'humanité, etc., voilà des crimes, et des crimes impardonnables. Je n'aime point qu'on chagrine les princes, le poids qu'ils ont à supporter est assez lourd; mais ne les flattons pas, ne nous prosternons pas devant leurs vices, osons leur dire la vérité. Quelle distance de Boileau à Fénélon! lisez, poëtes modernes, lisez la lettre authentique de ce prélat à Louis XIV, lettre que l'on vient de retrouver, et songez que si vous devez quelque chose au prince, vous devez encore plus à vos concitoyens.

[b] *Priam vécut.* L'histoire moderne est, aussi bien que l'ancienne, remplie de ces exemples terribles. Si Charles XII eût péri à la bataille de Narva, Louis XIV avant la révocation de l'*Edit de Nantes* et la guerre de la Succession, et Bonaparte avant la guerre de Russie, n'auraient-ils pas été mille fois plus heureux qu'ils ne le furent en survivant à leur gloire et à leurs succès?

[c] *Hécube*, fille de Cisseis, roi de Thrace, et sœur de Théano, prêtresse d'Apollon, épousa Priam, roi de Troie. On montrait encore du

De ses cris douloureux la sensible Cassandre
Aurait fait retentir les rives du Scamandre [a].
Priam vécut [b], hélas ! pour voir Agammemnon
Renverser sa patrie et détruire Ilion !
Mais vainement alors, guerrier faible et débile,
Il veut armer sa main d'une lance inutile ;
L'infortuné chancèle et, tombant sous le fer,
Il rougit de son sang l'autel de Jupiter :
Tel un antique bœuf, que le timon rejette,
Vient offrir aux couteaux sa misérable tête.
Le trépas de Priam fut horrible, cruel ;
Mais il périt au moins sous les traits d'un mortel.
Hécube [c] n'aura point les honneurs de la tombe ;
Hécube lui survit, elle aboie, et succombe.
Mais laissons Mithridate, et le prince orgueilleux
A qui le sage dit : « Pour te nommer heureux,
« Attends le jour [d] qui doit terminer ta carrière. »

temps de Strabon le lieu de sa sépulture, en Thrace : on l'appelait le *Tombeau du chien*. Quand donc les hommes apprendront-ils à respecter le malheur ! On raconte différemment la mort de cette princesse ; voici celle qui me paraît la plus vraisemblable. Hécube, esclave dans le camp des Grecs, préférant la mort à la servitude, ne cessa point d'accabler d'outrages les superbes auteurs de sa triste infortune. Fatigués de ses imprécations, les Grecs la lapidèrent, et firent ensuite courir le bruit qu'elle avait été métamorphosée en chienne enragée. Nous avons vu de nos temps la force ne pas prendre la peine de couvrir d'un voile ses odieuses iniquités : aussi les Grecs songeaient quelquefois à la postérité ; les modernes pensent qu'elle ne vaut guère la peine qu'on y songe.

[d] *Attends le jour*. Cet ancien adage, *ne donne qu'après sa mort le nom d'heureux à l'homme*, ne me paraît pas une sentence digne de la haute philosophie. Le bonheur, n'étant qu'un être idéal qu'il est permis à tout individu de qualifier à sa manière, ne doit jamais se présenter dans une maxime générale ; il doit toujours être relégué dans la classe des hommes pourvus seulement des sens et des organes qui servent d'intermédiaire aux sensations physiques : le véritable philosophe stoïcien n'est pas heureux, il est sage, et il y a loin de la sagesse à ce qu'on appelle bonheur. Socrate tourmenté par Xantippe, Socrate condamné à mort, Socrate buvant la ciguë, ne fut pas heureux ; il jouit de cette paix inté-

Respicere ad longæ jussit spatia ultima vitæ.
Exilium, et carcer, Minturnarumque paludes,
Et mendicatus victâ Carthagine panis,
Hìnc causas habuêre. Quid illo cive tulisset
Natura in terris, quid Roma beatius unquàm,
Si circumducto captivorum agmine, et omni
Bellorum pompâ, animam exhalâsset[89] opimam,
Quùm de Teutonico vellet descendere curru?
Provida[90] Pompeio dederat Campania febres
Optandas, sed mœstæ urbes, et publica vota
Vicerunt : igitur fortuna[91] ipsius et urbis
Servatum victo caput abstulit. Hoc cruciatu[92]
Lentulus, hâc pœnâ caruit, ceciditque Cethegus
Integer, et jacuit Catilina[93] cadavere toto.

rieure qui nous rapproche de la Divinité; mais Crésus fut heureux tant qu'il s'imagina de l'être, et sa catastrophe ne put jamais détruire les jouissances que son imagination lui avait fait éprouver. Solon ne raisonna pas juste, il fit un sacrifice à la faiblesse humaine.

[a] *Les marais de Minturne.* Minturne, ancienne ville d'Italie, sur le fleuve Liris, aujourd'hui *Garigliano*, au-dessus de son embouchure, à quatre-vingts stades de Formies. C'est dans cette ville que fut conduit Marius après avoir été pris dans les marais de Marca. Tout le monde connaît cette histoire, et la frayeur du Cimbre; mais les citoyens de Minturne, que devinrent-ils après le triomphe de Sylla? Le dictateur épargna-t-il ces pauvres gens qui craignirent la colère des dieux, et sortirent en foule pour accompagner Marius au moment de son départ? Plutarque se tait, et les autres auteurs latins ne parlent plus de Minturne. Pour moi, je pense que la ville était pauvre, et que les vétérans ne voulurent point de ses marais.

[b] Quoi qu'en disent certains commentateurs, qui ont mal interprété ce passage et celui de la huitième, où il est question de Marius, il n'en est pas moins vrai que Marius, après sa victoire sur les bords de l'Adige, refusa le triomphe que vint lui offrir le peuple à trois milles de la ville à son retour de l'expédition, et il ne consentit à en recevoir les honneurs, qu'à condition que son collègue, dont le peuple ne voulait pas entendre parler, monterait avec lui sur le char couronné de laurier. Mais rien ne

Le Tibre à mes pinceaux offre une ample matière;
Les marais de Minturne [a], et l'exil et les fers,
Illustre Marius, voilà les fruits amers,
Que t'offrit une longue et fatale vieillesse.
Carthage avec plaisir te vit, dans la détresse [b],
Errer sur ses débris et mendier ton pain.
Rome eût-elle jamais vu naître dans son sein
Un plus heureux mortel, si, tout couvert de gloire,
En descendant du char traîné par la victoire,
Le vainqueur des Teutons, l'âme de nos guerriers,
Eût exhalé son âme au milieu des lauriers?
Prévoyant [c] du héros la triste destinée,
L'automne, en Campanie, avait frappé Pompée;
Mais des tristes cités les prières, les vœux,
Obtinrent son salut de la bonté des dieux;
Et le sort, ennemi de sa gloire et de Rome,
Au fer d'un assassin réserva ce grand homme!
Avec moins de rigueur le destin vous traita,
Barbare Lentulus, cruel Catilina;
On vit vos corps entiers couchés sur la poussière.

put calmer l'aristocratie, elle rendit, par ses intrigues, le troisième fondateur de Rome, cruel, barbare, inexorable. Que ne le faisait-elle plutôt assassiner! Elle crut se défaire de Marius aussi facilement qu'elle avait abattu les Gracques : son erreur lui coûta cher; pour ne plus éprouver de semblables désastres, Pompée fit assassiner Sertorius, et fit mourir ensuite son complice Perpenna.

[c] *Prévoyant.* Cicéron, dans ses *Tusculanes*, liv. 1er, n° 86, dit : « Pompée, notre ami, fut dangereusement malade à Naples; quel bon-« heur pour lui s'il fût alors descendu dans la tombe! il n'eût pas pris « les armes contre son beau-père; il n'eût point fait la guerre sans « moyens et sans ressources; il n'eût pas abandonné Rome, l'Italie, et « ne fût point tombé sous le fer d'un esclave assassin, après la défaite « de Pharsale. » M. de La Harpe, quand il a frondé si amèrement les maximes de Juvénal, avait-il lu les *Tusculanes* de Cicéron? Non, non, il n'aimait que les *harangues* de l'Orateur. Les traités philosophiques ne devaient avoir aucun attrait pour un homme qui traite de sophismes les vérités éternelles, gravées dans notre âme par la main de la nature même.

Formam optat modico pueris, majore puellis
Murmure, quùm Veneris fanum[94] videt anxia mater,
Usquè ad delicias[95] votorum. Cur tamen, inquit,
Corripias? pulchrâ[96] gaudet Latona Dianâ.
Sed vetat optari faciem Lucretia, qualem
Ipsa habuit. Cuperet Rutilæ Virginia gibbum
Accipere, atque suam Rutilæ dare. Filius autem
Corporis egregii miseros trepidosque parentes
Semper habet : rara est adeò concordia formæ
Atque pudicitiæ! Sanctos licet horrida mores
Tradiderit domus, ac veteres imitata[97] Sabinas;
Prætereà castum ingenium, vultumque modesto
Sanguine ferventem tribuat natura benignâ.

[a] *Au temple de Vénus.* Les Romains regardaient Vénus comme leur mère. « L'amour du dieu de la guerre pour la déesse, dit Legouvé, est « une des plus séduisantes fictions de la Mythologie; il a fourni à « Lucrèce le magnifique début de son poëme de la *Nature*; et le discours « de Vénus dans le dixième liv. de l'*Énéide*

*O pater, o hominum divumque æterna potestas, etc.*

« peut nous mettre à même de juger quel était le superstitieux attache- « ment des Romains pour cette déesse. »

[b] *Latone.* Voyez Ovide, Apollodore et Noël Lecomte. Elle était hyperboréenne d'après Diodore de Sicile; Hérodote la fait égyptienne, et ce dernier pourrait avoir raison. Il est assez vraisemblable que les Grecs embellirent de leurs fictions une histoire, un fait véritable arrivé sur les bords du Nil : une reine jalouse poursuivit inexorablement une pauvre esclave qui avait été forcée de céder aux désirs de son maître, etc., etc. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette déesse avait un temple, un culte et un oracle très-respecté dans la ville de Butis en Egypte.

[c] *Pour le dos.* Rutila, femme vieille, hideuse et bossue, dont parle Pline, liv. VII, chap. XLVIII. Elle mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans.

[d] *Virginie*, thème tragique pour une infinité de poëtes. M. de La Harpe a traité ce sujet avec cette véhémence, cette énergie, cette verve qui caractérisent tous ses ouvrages. Avait-il lu la pièce d'*Alfieri*? Non, certes, car il aurait fait un article virulent contre le Corneille de

Au temple de Vénus[a] entends-tu cette mère,
Tout bas, pour ses enfans, demander la beauté?
Bientôt sa voix s'élève : « Aimable déité,
« Daigne exaucer mes vœux! que ma fille soit belle!
« Qui pourrait me blâmer? Latone[b] gémit-elle
« En voyant de Diane et la grâce et les traits?
« — Mais Lucrèce vous dit : Redoutez mes attraits... »
Pour le dos[c] trop saillant de cette créature
Qu'en marâtre cruelle a traité la nature,
Virginie[d] eût donné sa taille et ses appas.
Quels chagrins, quels tourmens ne causera-t-il pas
Cet Adonis moderne à son malheureux père!
Désormais, ici-bas, avec son front sévère,
La pudeur rarement s'unit à la beauté.
Des mœurs de ta maison l'austère majesté
Frappe en vain ses regards; ton fils, dès son enfance,
Possédât-il[e] ce front que rougit l'innocence,

l'Italie. Quand ce Zoïle ne peut pas atteindre à la tête de la statue, il l'abat, pour le seul plaisir de la fouler aux pieds.

[e] *Possédât-il.* Pour tableau de comparaison entre les mœurs de Paris, au dernier siècle, et les mœurs de Rome à l'époque indiquée par Juvénal, nous citerons quelques vers de Gilbert :

. . . Vole, et que cet or, de mes feux interprète,
Coure avec ces bijoux marchander sa défaite;
Qu'on la séduise. Il dit, ses eunuques discrets,
Philosophes abbés, philosophes valets,
Intriguent, sèment l'or, trompent les yeux d'un père;
Elle cède, on l'enlève : en vain gémit sa mère;
Echue à l'Opéra par un rapt solennel,
Sa honte la dérobe au pouvoir paternel.
Cependant une vierge aussi sage que belle,
Un jour à ce sultan se montra plus rebelle;
Tout l'art des corrupteurs auprès d'elle assidus,
Avait, pour le servir, fait des crimes perdus.
Pour son plaisir d'un soir que tout Paris périsse :
Voilà que dans la nuit, de ses fureurs complice,
Tandis que la beauté victime de son choix
Goûte un chaste sommeil sous la garde des lois,
Il arme d'un flambeau ses mains incendiaires,
Il court, il livre au feu les toits héréditaires, etc.

Il faut avouer que la comparaison n'est pas en notre faveur, et, si le

Larga manu (quid enim puero conferre potest plus
Custode [98] et curâ natura potentior omni?)
Non licet esse [99] viris; nam prodiga corruptoris
Improbitas ipsos audet tentare parentes:
Tanta in muneribus fiducia! Nullus ephebum
Deformem sævâ castravit [100] in arce tyrannus;
Nec prætextatum rapuit Nero loripedem, nec
Strumosum [101], atque utero pariter gibboque tumentem
Nunc [102] ergò specie juvenis lætare tui, quem
Majora exspectant discrimina! Fiet adulter
Publicus, et pœnas metuet quascumque [103] mariti
Exigere irati; nec erit felicior astro
Martis, ut in laqueos numquàm [104] incidat. Exigit autem
Interdùm ille dolor plus, quàm lex ulla dolori
Concessit. Necat hic ferro, secat ille cruentis

fait est vrai, nous n'avons rien à reprocher aux Romains, ils pourraient rétorquer nos argumens avec une force capable de nous blesser à mort.

[a] *Vit-on.* Voyez tout ce que dit Suétone dans la *Vie de Néron:* il commet tous les crimes que peut suggérer une passion brutale; mais je ne vois pas en lui un César, un Auguste; il ne joua jamais le rôle de femme dans cette espèce d'union qui rendit Nicomède maître du premier dictateur; il ne poussa point la bassesse au point où la porta Auguste en vendant son corps à Hirtius; pour une somme très-considérable. Voilà donc, le voilà le héros de M. de La Harpe! Pourquoi, avec tant de talens, n'a-t-il pas fait l'éloge de l'abbé Desfontaines?

[b] *Mais vois donc les dangers.* On n'en court plus dans le même pays. Vous avez à craindre le stylet des dames quand elles sont *inamorate* et que vous vous avisez d'être infidèle. L'ignorance, le climat et la superstition produisent un effet singulier sur le moral de nos belles voisines; un exemple peut seul en donner l'idée: Une signora de Plaisance se prend de belle passion pour un capitaine de notre armée, homme de mérite, et qui parvint dans la suite au grade de général de division; il jouit bientôt de tous les droits de l'époux; mais un jour, dans les bras de son amant, la dame entend sonner l'*Angelus*, elle se débarrasse de son vainqueur, court à l'église voisine, se prosterne au pied des autels,

(Plus puissante qu'un maître, à cet adolescent
La nature ne peut faire un plus beau présent),
Tout disparaît, bientôt l'affreux libertinage
Prépare à sa beauté le plus sanglant outrage;
L'Adonis n'est plus homme; un adroit séducteur
Sous le toit paternel sème un or corrupteur;
Et l'or a tout pouvoir. Vit-on[a] la tyrannie
Dans son antre priver des sources de la vie
Un jeune infortuné, difforme et chassieux?
Néron enlevait-il un salien boiteux,
Un Thersite en prétexte, un hideux Garamanthe?
Mère aveugle, applaudis à la taille élégante
De ton divin Narcisse, admire ses appas;
Mais vois donc les dangers[b] qu'il court à chaque pas?
Des maris furieux, ce public adultère[c]
N'a-t-il pas tous les jours à craindre la colère?
Pour éviter un piége ou leurs filets tendus,
Sera-t-il plus adroit que l'amant de Vénus?
Dans ses bouillans transports la cruelle vengeance,
Maudissant de nos lois la funeste indulgence,
Saisit le glaive, un fouet, ou l'instrument fatal[d].

et revient achever le doux sacrifice qu'avait si mal à propos interrompu le funèbre son de la cloche. L'anecdote est vraie, je la tiens du général lui-même, et de la bouche de la dame, qui se gardait bien d'en faire un mystère.

[c] *Ce public adultère.* Les anciens Romains n'eurent point d'abord de loi pénale contre l'adultère : l'accusation et les châtimens furent arbitraires. Octave-Auguste ne s'avisa-t-il pas, lui, public adultère, et giton reconnu d'*Hirtius*, d'en faire une. Ce fut la loi *Julia*, portant peine de mort contre les coupables; mais sa maison était si bien réglée, que les premières victimes de cette loi furent prises dans sa famille. Il eût bien pu sauver ses enfans, mais comment aurait-il pu se justifier lui-même, et justifier sa conduite envers Ovide?

[d] *Ou l'instrument fatal.* Juvénal rappelle ici le supplice du *mugil* ou *mulet*, qui fut d'abord en usage chez les Athéniens. Sous les empereurs, ce châtiment fut introduit à Rome parmi les esclaves grecs, fort nombreux alors dans cette ville. Quand l'époux surprenait un adul-

Verberibus; quosdam mœchos et mugilis intrat.
Sed tuus Endymion dilectæ fiet adulter
Matronæ; mox quùm dederit Servilia [105] nummos,
Fiet, et illius, quam non amat : exuet omnem
Corporis ornatum. Quid enim ulla negaverit udis
Inguinibus, sive est hæc Hippia [106], sive Catulla?
Deterior totos habet illìc femina mores.
Sed casto quid forma nocet? quid profuit olim
Hippolyto [107] grave propositum? Quid Bellerophonti?
Erubuit nempè hæc, ceu fastidita, repulsâ.

tère, il le faisait saisir par ses valets, on l'étendait sur une table, et, après avoir épilé, avec des cendres brûlantes, le fondement du pauvre patient, on enfonçait dans l'anus le poisson nommé *mugil* ou bien une grosse rave : c'était un abrégé du supplice du *pal*. Cette coutume, généralement adoptée, puisque Catulle en parle, reçut une espèce de sanction de la loi Julia. Un article de cette loi établissait, dans certaines circonstances, le mari juge et exécuteur dans sa propre cause, et lui permettait de se venger. On conviendra donc de la défectuosité d'une pareille tolérance; mais ce qui prouve que la loi était mauvaise, c'est qu'elle n'empêchait pas l'adultère, et la torture à laquelle on s'exposait ne fit qu'augmenter la rage de vivre aux dépens d'autrui. Il est une réflexion bien affligeante, et, le dirai-le, une vérité dont ne sont pas assez pénétrés les législateurs, plus les supplices sont cruels, plus les crimes se multiplient.

[a] *Endymion*. Les mythologues racontent qu'Endymion fut aimé de la Lune, et qu'il eut d'elle cinquante filles, et les poëtes le mirent au rang des dieux. Pausanias assure qu'il y eut deux Endymions : l'un, roi d'Elide; les Eléens montraient son tombeau dans la ville d'Olympie; l'autre fut ce beau berger de Carie, que la chaste Diane se garda bien de métamorphoser en cerf comme le pauvre Actéon. Les Héracléotes, peuplade voisine de Milet, assurent qu'Endymion, fatigué de ses exploits, se retira sur le mont Athmos et qu'il y mourut. La Lune, affligée, le prit dans son char, et depuis ce moment elle voyage toujours avec ce joli cadavre. Dans son affliction elle fit le serment de protéger toujours les amans malheureux, et de se cacher quand ils courraient quelque danger. Diane, ainsi complaisante! on la prendrait pour une Isis.

[b] *Oppie ou Catula*. Ce passage avait été, ce me semble, bien interprété par tous les scholiastes et les anciens commentateurs. Achaintre prétend

Qu'elle plonge cent fois dans le corps d'un rival.
« Mais, mon Endymion[a] n'aura que sa déesse;
« Elle seule sera l'objet de sa tendresse. »
Quoi! seule! y songez-vous? Servilie à ses yeux
Fait à peine briller un métal précieux
Qu'il devient, sans l'aimer, l'amant de Servilie;
Il la ruine et fuit. Eh! telle est la folie
Des dames de nos jours, Oppie ou Catula[b].
Jamais pour ses plaisirs femme ne calcula;
Et faut-il d'un Hercule acheter les caresses,
La plus avare alors prodigue ses richesses.
« Quand on est chaste, en quoi peut nuire la beauté? »
Et quel fut donc le prix de votre chasteté,
Prudent Bellérophon[c], chaste fils de Thésée[d]?
Phèdre écume de rage et se croit offensée;
Plus furieuse encor, l'épouse de Prœtus

qu'il faut traduire ainsi : « Quelle femme, fût-elle effrontée comme Catula, « ou prude comme Oppie, refusa jamais, quoi qu'il en coûte, d'assou- « vir sa passion? » Voyez dans ma note sur le texte latin le motif qui m'a engagé à suivre la leçon reçue avant le nouveau commentaire; on y trouvera une sentence de Jean-Jacques admirable, et je suis bien fâché de ne point trouver une semblable pensée dans ce passage de Juvénal, elle eût produit dans ce petit tableau le plus grand effet.

[c] *Bellérophon*, petit-fils de Sisyphe, roi de Corinthe, fut obligé de se réfugier à Argos, pour éviter la punition du meurtre de son frère, dont il s'était rendu coupable. La reine Sténobée conçut pour lui une violente passion; le prince, jeune et beau, ne voulut point céder aux instances de la femme de son hôte. Jamais femme ne pardonne un semblable affront : Sténobée accusa Bellérophon d'avoir voulu la séduire; et le roi, respectant les droits de l'hospitalité, parut borner sa vengeance au bannissement; mais il lui donna des lettres de recommandation pour quelques princes du Péloponèse, dans lesquelles Prœtus engageait ses amis à faire périr le jeune homme. Bellérophon eut quelque méfiance, il ouvrit les lettres, et évita le piége qu'on lui tendait; de là vient le proverbe : *Lettres de Bellérophon*. Elles ont fait souvent en France le pendant des lettres de cachet; de nos jours on a poussé plus loin l'adresse.

[d] *Thésée*. Il n'y a de fabuleux dans les tragédies de Racine et d'Euripide que l'intervention des dieux.

Nec Sthenobœa minùs, quàm Cressa excanduit, et se
Concussêre ambæ. Mulier sævissima [108] tunc est,
Quum stimulos odio pudor admovet. Elige quidnam
Suadendum esse putes, cui nubere Cæsaris uxor
Destinat. Optimus hic [109], et formosissimus idem
Gentis patriciæ, rapitur miser extinguendus
Messalinæ oculis : dudùm sedet illa parato
Flameolo, tyriusque palàm Genialis in hortis
Sternitur, et ritu deciès [110] centena dabuntur
Antiquo; veniet cum signatoribus Auspex [111].
Hæc tu secreta, et paucis commissa putabas?
Non nisi legitimè vult nubere : quid placeat? dic :
Ni parere velis, pereundum erit antè lucernas :
Si scelus admittas, dabitur mora parvula, dùm res

[a] *Qu'importent ses vertus.* Juvénal n'est point d'accord ici avec Tacite sur les mœurs de Silius. L'historien nous le représente comme un ambitieux, qui voulait profiter de la passion momentanée qu'il avait inspirée à Messaline, pour s'élever au souverain pouvoir en l'épousant et en adoptant Britannicus : mais, quant à l'audace de la princesse, le poëte et l'historien sont parfaitement d'accord. « Je n'ignore pas, dit « Tacite dans son livre II des *Annales*, paragraphe 27, que mon récit « sera traité de fable; car peut-on pousser plus loin l'insolence et la « témérité? En présence de toute une ville, exposé aux sarcasmes de « tout un peuple, Silius, n'étant pas encore désigné consul, se maria « avec l'épouse du prince, au jour annoncé, en présence des témoins « qui signèrent l'acte de mariage dans lequel on n'avait pas oublié la « formule du *Procreandorum liberorum causâ*. Messaline elle-même « consulta les auspices, offrit des sacrifices aux dieux, assista au ban- « quet de noces, reçut les félicitations, les souhaits en usage dans cette « circonstance, et passa la nuit dans le lit génial avec son nouvel époux. « Ce ne sont point des fictions, je n'ai point voulu présenter des tableaux « extraordinaires et prodigieux, je copie simplement ce que nous ont « transmis et la tradition et les écrits du temps. » Vient ensuite la description des fêtes et des orgies qui eurent lieu quelques jours après ce singulier hymen, orgies dont nous avons parlé dans la sixième satire.

Veut venger dans le sang un vertueux refus.
Quand le dépit, la honte aiguillonnent son âme,
Rien n'est dans l'univers plus cruel qu'une femme.
Au jeune Silius que conseillerez-vous?
L'épouse de César veut l'avoir pour époux.
Qu'importent ses vertus[a] et sa noble origine!
Il périt s'il ne cède aux vœux de Messaline.
La princesse l'attend dans ses riches jardins;
Le voile nuptial est déjà dans ses mains.
Le lit[b] est prêt, la dot[c], les témoins, l'haruspice.
Penses-tu qu'en secret l'auguste impératrice
Veuille former ces nœuds? Non, au pied de l'autel,
En public, elle exige un hymen solennel.
Que faire? avant la nuit tu seras la victime
Si tu n'obéis point; achèves-tu le crime?

Claude eut des craintes, et Narcisse fut encore plus effrayé : les prétoriens n'avaient qu'à choisir entre un prince stupide et la plus déhontée des femmes : ils préférèrent la démence à la débauche, et dès lors Silius et Messaline furent perdus. Voyez à quoi tient la destinée des empires! Sans quelques pièces d'argent répandues à propos par le favori de Claude, Silius était empereur, Britannicus reconnu pour héritier, et Néron n'aurait pas déshonoré le trône des Césars.

[b] *Le lit nuptial* était un lit que l'on dressait exprès pour la nouvelle mariée, dans une salle située à l'entrée de la maison. Properce appelle ce lit *adversum lectum*, parce qu'on le plaçait vis-à-vis la porte de l'appartement; on le nommait encore *genialis*, parce qu'on le consacrait au Génie, c'est-à-dire au Dieu de la nature, qui présidait à la naissance des hommes.

[c] *La dot.* Chez les Romains, l'usage fut toujours de recevoir des dots des femmes que l'on épousait par *conferréation ;* en considération de la dot, les maris faisaient un avantage à leurs épouses et proportionné à la somme ou aux biens qu'ils recevaient; mais la dot la plus forte ne pouvait excéder cent livres d'or, ce qui équivaut aujourd'hui à la somme de cent vingt mille francs. Je ne sais pourquoi les législateurs anciens et modernes n'ont point supprimé l'usage des dots; c'est le fléau le plus funeste non-seulement pour les mœurs, mais encore pour la population des Etats; les souverains ont commencé à sentir eux-mêmes l'immoralité d'une pareille habitude, ils y ont presque tous renoncé. Dieu veuille que les sujets imitent un si bel exemple!

Nota urbi et populo contingat principis [112] aures.
Dedecus ille domûs sciet ultimus : intereà tu
Obsequêre imperio, si tanti vita dierum
Paucorum. Quidquid melius, leviusque [113] putaris,
Præbenda est gladio pulchra hæc, et candida cervix.
Nil ergò optabunt homines? si consilium vis,
Permittes ipsis expendere numinibus, quid
Conveniat nobis, rebusque sit utile nostris :
Nam pro jucundis aptissima quæque dabunt Dî.
Carior est illis homo quàm sibi. Nos animorum
Impulsu, et cæcâ magnâque cupidine ducti,
Conjugium [114] petimus, partumque uxoris; at illis
Notum, qui pueri, qualisque futura sit uxor.
Ut tamen et poscas aliquid, voveasque sacellis
Exta, et candiduli divina tomacula [115] porci;

[a] *Tu périras.* D'après Tacite, Silius ne fut point tué dans les jardins de Lucullus, avec Messaline, comme Achaintre l'assure : Narcisse conduisit Claude au camp des prétoriens, qui demandèrent à grands cris la mort des coupables. Silius parut là, devant le tribunal de l'Empereur, et, sans prendre la peine de se défendre, sans chercher à différer le moment fatal, il supplia les juges de hâter son trépas; et il fut exécuté non loin du camp, avec une infinité de sénateurs, témoins du crime et peut-être complices de la conspiration.

[b] *L'homme leur est plus cher.* Ce n'était pas là l'opinion de tous les philosophes de l'antiquité; en convenant tous de l'existence d'un Être-Suprême, ils n'étaient point d'accord sur les attributs qui conviennent à la Divinité, et sur ce point ils ne différaient en rien de nos théologiens modernes. Juvénal suit ici l'école de Platon, et Sénèque, dont les idées sur l'Être-Suprême varient à chaque instant, semble cependant adopter dans son traité *de Beneficiis*, le sentiment de Socrate : *Neque tantùm necessitatibus provisum est nostris, sed etiam usque ad delicias amamur.* Il me semble que l'opinion des stoïciens était plus relevée encore : si le sage des stoïciens est un dieu sur la terre, quelles doivent être la puissance, la majesté, la grandeur de cet être qui préside à des millions de globes errant dans l'espace, et desquels nous n'a-

Tu vivras jusqu'à l'heure où le bruit de ces nœuds,
Formés devant le peuple, en présence des dieux,
Vienne apprendre à César cette horrible infamie.
Ah! si quelques instans d'une pareille vie
Te sont si précieux, obéis, Silius!
Tu périras [a] demain; et ton noble refus
Livre ton cou d'albâtre au fer de ton amante;
Ce jour verra tomber cette tête charmante!
Mais de l'homme, ici-bas, quels seront donc les vœux?
Mortels trop ignorans, laissez faire les dieux;
Et ne doutons jamais de leur bonté suprême:
L'homme leur est plus cher [b] qu'il ne l'est à lui-même.
Ils ne nous feront point d'inutiles présens.
En proie aux passions, entraînés par nos sens,
Nous voulons une épouse et modeste et féconde:
Déjà des Immortels la sagesse profonde
Connaît ce que seront et l'épouse et les fils.
Mortels, écoutez-moi: je ne vous interdis
Ni prières, ni vœux, ni dons, ni sacrifices [c];

percevons peut-être encore que la partie la plus exiguë! Voilà l'Être-Suprême des stoïciens. Qu'elle est petite la chaîne des êtres de Platon, comparée à cette sublime pensée, qui rend le stoïcien digne de notre profonde vénération.

[c] Toutes ces pensées sont tirées du second Alcibiade de Platon, et les pensées, les maximes du philosophe grec ont été traduites presque littéralement dans la dissertation qui précède les satires du premier volume. Il ne me reste qu'à gémir de mon insuffisance à les rendre en français; j'ai senti, je sens encore toute la sublimité des préceptes que contient cette péroraison. Plus je l'examine, plus je réfléchis sur les sentences admirables qu'elle contient, moins je suis content de ma traduction. Si j'avais pu faire passer dans les expressions que m'a fournies le dictionnaire de notre langue noble, toute cette force, toute cette énergie qui me transporte intérieurement, avec quel plaisir j'aurais indiqué à mes concitoyens, à tous mes semblables, cette belle, cette unique route qui peut nous procurer sur la terre le calme, la tranquillité, dont nous privent les vices inhérens à la constitution de la société moderne. O Juvénal! quand on a lu ta péroraison, quel est l'homme sur la terre qui peut se déclarer ton ennemi! Et cependant La Harpe, le croirait-on,

Orandum est[116] ut sit mens sana in corpore sano.
Fortem posce animum, mortis terrore carentem,
Qui spatium vitæ[117] extremum inter munera ponat
Naturæ, qui ferre queat quoscumque labores;
Nesciat irasci[118], cupiat nihil, et potiores
Herculis ærumnas credat sævosque labores,
Et Venere, et cœnis, et plumâ Sardanapali.
Monstro quod ipse tibi possis dare. Semita certè
Tranquillæ per virtutem patet unica vitæ.
Nullum numen[119] abest, si sit prudentia; nos te,
Nos facimus, fortuna[120], deam, cœloque locamus.

La Harpe a fait quelques prosélytes. Ce n'est pas moi qui punirai certain élève de sa vanité normale; mais je le placerai bientôt entre Césaroti et Dryden; nous verrons la belle figure que fera ce jeune homme entre ces deux colosses. Peut-être ai-je eu tort d'aller dans les tombeaux de la Sorbonne exhumer quelques cadavres, dont l'odeur fétide et nauséabonde peut douloureusement affecter les hommes vertueux et sages; mais quand même mon action serait généralement blâmée par quelques moralistes, prétendant qu'il ne faut point troubler les cendres des morts, j'aurai toujours rendu justice à un professeur distingué, au traducteur de la seconde philippique de Cicéron, à M. Gueroult, dont les principes, et nous transcrirons les pièces quand il en sera temps, dont les principes, dis-je, sont diamétralement opposés à ceux du jeune professeur, élève, dit-on de M. Cousin.

[a] *Une âme forte.* Je ne me sens pas le courage, quand je jette les yeux sur ce passage de Juvénal, de transcrire ici les quatre vers d'Ho-

Conduisez à l'autel et taureaux et génisses;
Mais en les honorant ne demandez aux dieux
Qu'un esprit droit et sain dans un corps vigoureux;
Une âme forte[a], noble, et qui, toujours paisible,
Aux terreurs de la mort se montre inaccessible.
Qu'elle dise en voyant l'inexorable arrêt,
La mort[b], de la nature, est le dernier bienfait.
Au luxe, à la mollesse, aux délices de Gnide,
Préférez les travaux de l'immortel Alcide.
Par soi-même ces biens on peut les obtenir;
Mais à ce calme heureux comment donc parvenir?
La vertu nous y mène, et l'aveugle déesse
N'est plus qu'un vain fantôme aux yeux de la sagesse.
A qui dois-tu, fortune, et le temple et l'autel?
A l'homme, dont la main te plaça dans le ciel[c].

race, dans la trente-unième ode du premier livre; et si le lecteur veut se convaincre de la distance incommensurable qui existe entre un disciple de Zénon et un disciple d'Epicure, il n'a qu'à porter un instant ses regards sur la prière faite aux dieux par le favori de Mécène.

[b] *La mort.* Voulez-vous savoir comment s'exprime l'ennemi de Socrate, l'ami de Mélitus et de tous les partisans de la vénérable superstition? « Mes « amis, s'écrie Aristophane, *Buvez, mangez, aimez les femmes; tout* « *le reste n'est rien.* » Tel est le langage de l'épicuréisme, ce joli langage qu'aime tant M. de La Harpe. Il est vrai qu'il n'avait pas un estomac capable de digérer les saines maximes du portique.

[c] Nous avons vu, dans une note précédente, combien la fortune avait de temples à Rome; et cependant il n'est pas de peuple qui ait moins accordé au hasard que le peuple romain. Voyez Montesquieu, *Grandeur et Décadence des Romains*, chap. XVIII.

# NOTES

## SUR LE TEXTE LATIN.

### SATIRE VI.

NOTE 1, P. 4.

*Cynthia.* Que de recherches l'Arétin de Rome n'a-t-il pas faites, pour transmettre à la postérité des noms odieux! Nous avons eu nos Apulées dans les siècles précédens; nous avons de nos jours les dictionnaires de nos grands hommes, politiques, littérateurs, écrivains, financiers, peintres, poëtes, généraux; Feller et compagnie vous envoient en poste à l'immortalité des personages surpris de se trouver en si bonne compagnie.

NOTE 2, *ibid.*

*Rupto robore.* L'homme fils du chêne ou de l'ormeau. Phocilide a dit le premier que notre corps, né de la terre, rentrait dans la terre et devenait poussière. Virgile, à qui Juvénal a emprunté sa pensée, a dit :

*Gensque virum truncis et duro robore nati.*

Stace ne s'est point contenté du chêne, il assure que le frêne et l'ormeau produisirent aussi des fruits animés qui portèrent bientôt sur eux leurs mains parricides :

. . . . . *Populos umbrosa creavit*
*Fraxinus et fœtâ viridis puer excidit orno*, etc.

NOTE 3, P. 6.

*Per caput alterius.* Le serment le plus terrible des an-

ciens était de jurer sur leur tête, sur celle de leurs enfans, sur celle de leurs amis. Les Grecs, qui n'employaient presque jamais le pronom possessif, par le moyen du complément démonstratif, rendaient leur serment amphibologique; et c'est cette amphibologie que Juvénal leur reproche ici. Aucun commentateur ni scholiaste n'avait encore remarqué ce trait de satire contre les Grecs, que Juvénal détestait parce qu'ils avaient porté dans le sein de Rome tous les vices qui peuvent corrompre les mœurs.

NOTE 4, P. 6.

*Conventum.* Cette expression a été encore torturée par les scholiastes et les commentateurs; les uns assurent qu'elle signifie *contrat*, les autres *fiançailles*; d'autres enfin *recherche*. On appelle *conventæ*, dit Festus, la première demande et les premières stipulations verbales du contrat; ce n'est donc point la *recherche*, comme le dit Achaintre, qui présente à l'esprit une image toute différente; mais bien la première proposition faite et acceptée. Je ne sais si je me trompe, mais je crois avoir trouvé le véritable sens du mot *conventum*.

NOTE 5, *ibid.*

*Salvis tot restibus.* L'expression française : *pourquoi ménager les cordes*, était la seule qui pût rendre le *salvis restibus*. Je n'ai pas osé l'employer, notre langue, et si pauvre et si fière, ne ressemble pas mal aux anciens gentilshommes de la Basse-Bretagne ou du pays de Galles.

NOTE 6, *ibid.*

*Fenestræ caligantes.* Le commentateur Grangée est le seul qui ait bien entendu le sens du qualificatif, *caligantes... cùm aspicimus deorsùm ex loco altiori, quasi tenebræ et caligo nostris accidit*, etc. On entend par *caligo*, l'air

condensé dans les régions inférieures de l'atmosphère qui enveloppe tous les individus attachés à la terre, quand on les aperçoit d'une élévation où l'air est plus pur et moins dense.

NOTE 7, P. 6.

*Pons Æmilius :* il est souvent nommé, *pons Sublicius.* Ruiné par le temps, il fut reconstruit en pierres de Ligurie par le consul Æmilius Lépidus. On jetait du haut de ce pont dans le Tibre les esclaves pervers et marrons, les vagabonds, et les simulacres des Argéens. (Voyez Plutarque, *Questions sur les Romains.*)

NOTE 8, P. 8.

*Tollere.* Il existait à Rome une singulière habitude qu'il faut connaître pour bien entendre la signification du verbe *tollere.* Les enfans nouveau-nés étaient placés immédiatement après leur naissance sur le parquet ou mosaïque de l'appartement; si le père les relevait et les donnait à la nourrice, c'était un signe qu'il les reconnaissait comme légitimes, et il les faisait élever; mais quand le père ne les relevait pas, c'était une preuve qu'il ne voulait point les reconnaître : alors on les exposait. Il n'est pas besoin de répéter ici que les pères avaient droit de vie et de mort sur leurs enfans.

NOTE 9, *ibid.*

*Turture magno.* Britannicus assure que Juvénal parle ici de l'oiseau nommé *tourterelle;* je ne suis point de son avis. Je crois, avec Grangée et Mancinellus, qu'il s'agit ici d'un poisson que les Grecs nommaient τριγονα, et les Latins *turtur* ou *pastinaca marina*, espèce de raie dont le corps était un mets friand; mais la queue de ce poisson était vénéneuse. L'adjectif *magno* ne convient pas à la

tourterelle et peut fort bien qualifier cette espèce de raie, assez abondante encore sur les côtes de la Toscane.

NOTE 10, P. 8.

*Mullorum jubis*. Mullus, poisson de mer; *mullus barbatus*, *mullus barbatulus*, dit Cicéron : mais je ne crois pas qu'il faille traduire par *barbeau*; le barbeau est un poisson de rivière ou d'étang, espèce que dédaignaient les Romains, et que dédaignent encore les habitans des côtes maritimes. Le *mullus*, à ce que je crois, est le loup de la Méditerranée, poisson fort délicat, qui a une espèce de crinière à côté des nageoires, et qui pèse souvent cinq à six livres.

NOTE 11, *ibid.*

*Ora capistro : lou cabestré*, dirait, en traduisant par un mot équivalent, le Languedocien : corde que l'on noue autour du cou de l'âne, du mulet ou du jeune poulain; ils portent, toute leur vie, ces insignes de la servitude. La métaphore me paraît singulière, hardie; mais si la comparaison est juste, il faut bien l'admettre; et qu'aurait dit Juvénal s'il eût connu toutes les prétentions de certaines dames, maîtresses absolues dans une ville où les maris ne sont que leurs premiers esclaves? C'est pousser un peu loin l'hyperbole, dira-t-on. Je désirerais me tromper, mais cet esprit de domination que stimule, qu'aiguillonne l'intérêt personnel alimenté par le luxe, ne fait malheureusement que trop de progrès. Comment l'arrêter? la chose me paraît fort difficile; toute l'adresse et la profondeur de nos moralistes modernes échouerait devant un tel obstacle.

NOTE 12, *ibid.*

*Cista Latini*. Nous avons parlé de ce Latinus dans la première satire : il jouait dans une *Atelane* le rôle d'amant;

mais ses vœux s'adressaient à une femme mariée; surpris par l'époux, il était obligé de se cacher dans un coffre pour se soustraire au supplice de la rave. Ces allusions, quand on ne connaît pas bien les mœurs et les usages des Romains, sont difficiles à bien saisir; je n'ai rien négligé pour aplanir toutes les difficultés de cette espèce qui pourront se présenter dans le texte latin.

NOTE 13, P. 8.

*Delicias hominum*, exclamation ordinaire à Rome. Cette expression *deliciæ* était employée dans une foule d'idiotismes et de locutions populaires; nous la trouvons souvent dans Sénèque, dans tous les poëtes; Plaute et Térence s'en servent dans des acceptions souvent si différentes, que les commentateurs et les scholiastes sont obligés de revenir à tout moment sur une explication précédente, et d'altérer le sens primitivement adopté. C'est leur faute s'ils sont obscurs; pourquoi se sont-ils imposé l'immense tâche de tout expliquer? Dans notre langage ordinaire nous avons adopté une locution à peu près semblable au *delicias hominum* de Juvénal. Nous disons, en parlant d'un homme dont les prétentions sont un peu extraordinaires, ou qui émet des pensées en opposition avec le ton et les modes en vigueur, *il est délicieux*: dans vingt siècles, si la langue française devenait une langue morte, un tel idiotisme serait fort difficile à expliquer.

NOTE 14, *ibid.*

*Tarpeium limen adora*. Achaintre et Dussault ne sont point d'accord sur ce passage; ce dernier prétend que le poëte adresse ces expressions à un autre personnage nommé Urfidius, qu'il distingue du Posthume à qui Juvénal parle au commencement de la satire. 1°. Il est évident que Juvénal apostrophe toujours le même personnage

qu'il a introduit sur la scène : *Urfidius Posthumus ;* 2°. Farnabe et quelques autres commentateurs se sont expliqués sur cet Urfidius d'une manière amphibologique, mais fort adroite, et sont parvenus ainsi à rendre obscure une phrase qui n'avait pas besoin de note explicative; 3°. les commentaires sont appuyés sur l'autorité d'un ou deux anciens scholiastes qui n'ont pas entendu le texte et qui l'ont torturé cruellement, et même au point de jeter le doute et l'incertitude dans l'esprit de l'homme qui saisit avec le plus de sagacité les rapports qu'ont les choses entre elles. Je conclus de là que Dussault, dans sa traduction, n'a pas assez réfléchi sur son texte; et qu'Achaintre, en relevant une faute d'une importance si médiocre, ne s'est pas montré judicieux Aristarque. Ce dernier commentateur n'est-il pas un peu trop sévère dans ses fréquentes observations sur l'élégante traduction de Dussault? C'est, ce me semble, la couleur que je crois avoir aperçue dans ses différentes notes sur cet excellent ouvrage. J'attribue cette aspérité à la différence d'opinion qui, malgré soi, influe toujours sur la manière d'écrire.

NOTE 15, P. 10.

*Timet oscula.* Charles Valois, dans sa note sur *pater oscula*, nous assure que Juvénal parle ici des dames romaines qui pendant long-temps s'abstinrent de boire du vin; et qui craignaient, quand elles avaient violé cette abstinence, rigoureusement commandée par le chef de la famille, de se soumettre à l'épreuve usitée. Cette opinion a été unanimement rejetée et devait l'être; elle n'est en rapport ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit; osons le dire, cette interprétation n'a pas le sens commun, et souvent les Valois, si fiers de leur vaste érudition, nous mettent dans la triste nécessité de douter de la rectitude de leur jugement. En général, de tous les commentateurs

de Juvénal, ce sont les seuls qui s'égarent toujours en voulant s'écarter de la voie tracée par leurs prédécesseurs.

NOTE 16, P. 10.

*Unus Iberinæ*, nom supposé, mais correspondant à l'expression usée par nos froids poëtes érotiques, *Chloris*, etc.

NOTE 17, *ibid.*

*Cedo, cedo, dis-moi.* Quel idiotisme! Ce *cedo* et *amabo te* m'ont toujours surpris, et ce n'est qu'avec répugnance que je cède à l'usage; mais de quelle source proviennent ces idiotismes? Vous n'en trouvez pas un qui n'ait une origine singulière. Horace a beau me dire que l'usage est l'arbitre des langues, je le regarderai toujours comme un arbitre ignare, ou comme un aveugle qui veut s'ériger en juge quand il s'agit des couleurs et des proportions; ce sont les poëtes qui presque toujours ont introduit ces locutions obscures, inintelligibles, souvent incorrectes, et, pour se mettre à couvert de la censure, ils ont invoqué l'usage, qu'ils auraient dû réprouver, supposé qu'il eût introduit ces vicieuses constructions, qui hérissent les langues de difficultés, sans les rendre ni plus claires, ni plus harmonieuses.

NOTE 18, *ibid.*

*Porticibus.* Pompée fit faire celui qui porta son nom devant la cour de son palais, et non, comme le prétendent quelques érudits, devant le théâtre qu'il n'éleva que long-temps après. Ce portique était la promenade la plus délicieuse de Rome et la plus fraîche pendant l'été; les poëtes l'appelaient *Pompeiana umbra.* Le portique de Pompée était pour les Romaines ce qu'était le portique de Jason pour les commerçans; il y avait cependant quelque différence entre les dames qui se rendaient sous le portique de Pompée et celles qui se promenaient sous le

portique d'Isis : les premières cherchaient à s'établir, pour les autres leur affaire était faite.

NOTE 19, P. 10.

*Cuneis*. *Cuneis* signifie-t-il simplement siége ou banc du théâtre, comme l'assure Achaintre; ou bien ne désignait-on pas plutôt, par cette expression, la partie des siéges destinée aux femmes? Elles n'étaient point d'abord confondues avec les citoyens, leurs places étaient marquées. Ne formaient-elles pas dans ces parties du cirque assignées au sexe, une masse, un corps semblable à ces divisions ou subdivisions d'armée que l'on appelait *cunei*? Je puis être dans l'erreur, mais il me semble que le sens que je donne à cette expression est plus en harmonie avec la pensée de Juvénal, que celui d'Achaintre qui ne fait, au reste, qu'effleurer cette difficulté.

NOTE 20, *ibid.*

*Cheironomon Ledam*. Danser la Léda; espèce de danse et de pantomime dans laquelle excellait Bathylle. Par ses mouvemens étudiés, par l'attitude de son corps, par l'agitation de ses bras et de ses mains, en jouant le rôle de Léda, il peignait à merveille, dit-on, les transports de la mère de Castor et Pollux quand elle voyait approcher son élégant oiseau.

NOTE 21, *ibid.*

*Appula gannit*. Nous n'avons point de terme correspondant en français; tout ce passage est difficile, et les interprètes, pour augmenter encore la difficulté, l'ont ponctué de différentes manières. Il faut rejeter la ponctuation d'Alexandre Ruppert, ainsi que tout son commentaire, quoi qu'en dise Achaintre. Jouvency, dans sa grande édition, Calderini, Henninius, ont suivi la marche simple

du latin : *Thymélé examine avec attention tous les mouvemens de Bathylle, et cette novice Thymélé prend alors quelques leçons*, etc. Comparez ce sens naturel, qui se lie parfaitement avec ce que vient de dire le poëte; comparez-le, dis-je, à celui donné par Grangée, suivi par Dussault, et préféré par Achaintre. Ils vous chassent impitoyablement de la scène Bathylle qui joue la Léda, pour introduire sur la scène une autre actrice ou danseuse nommée Thymélé, dont les mouvemens sont imités par les dames présentes au spectacle et fort novices dans l'art de varier leurs mouvemens. Pour arriver à ce sens il faut donner au verbe *attendit* la signification du verbe *exprimit*; ensuite sous-entendre *spectatrix*, et la transformer en future Thymélé. Je ne tirerai point de conséquence de cette exposition; je n'ai voulu, dans cette note, que motiver mon choix. Je laisse ensuite au lecteur à décider si j'ai montré quelque jugement dans ma traduction.

NOTE 22, P. 10.

*Subitum et miserabile longum.* Les grandes difficultés, les scholiastes et les commentateurs ne les attaquent jamais; dans cette circonstance ils ne parlent de ces trois adjectifs que d'une manière vague, ils semblent les dédaigner: cependant ils méritaient quelque attention. En vain Achaintre me renvoie à Pollux pour y consulter les genres de danses usitées chez les anciens; je n'y trouve rien qui puisse résoudre la difficulté que présentent à mon esprit ces trois qualificatifs qui peuvent, à la vérité, être des substantifs métaphysiques. Voici quel est le résultat de mes fréquentes réflexions sur ce passage: *Thymélé, attentive, examine dans quelles circonstances il faut user de célérité, prendre le ton lamentable, différer les plaisirs d'un amant pour le rendre plus pressant et plus aimable.* Il s'en faut bien que ce soit là le sens adopté par

le moderne commentateur. Je me garderai de prononcer comme lui d'une manière affirmative : *ces expressions désignent les genres de danses, comme chez nous la gavotte, le pas de deux, l'allemande*, etc. L'attention de Thymélé serait-elle, dans ce sens donné au passage, une attention digne de la censure du poëte ? Jugez, lecteur.

NOTE 23, P. 12.

*Aulæa recondita cessant.* L'*aulæum* correspondait à ce que nous nommons le *rideau*. ( Voyez Juste-Lipse, sur le mot *pegma*. )

NOTE 24, *ibid.*

*Megalesia.* Jeux de cirque, célébrés en l'honneur de la grande déesse : le nom grec annonce lui-même que ces fêtes avaient été imitées, et que c'était les Grecs qui en avaient donné l'idée aux Romains. Or, avant le décemvir Appius, les communications entre la Grèce et Rome étaient rares. Je ne trouve dans l'Histoire romaine qu'un ou deux voyages entrepris par les Romains, seulement pour aller consulter l'oracle de Delphes. Comment donc se fit-il que ces fêtes prirent le nom de *mégalésiennes*, quand elles furent établies par Junius Brutus? Je pense que l'origine de ces cérémonies est plus moderne. Quoi qu'il en soit, les mégalésiennes étaient à Rome ce qu'étaient les grandes Dionysiaques à Athènes; toutes les pièces de Térence, à l'exception des *Adelphes* et de *Phormion*, furent représentées pendant ces fêtes, comme celles de Sophocle et d'Euripide sur le théâtre de Bacchus.

NOTES 25 et 26, *ibid.*

*Atellanæ*, petits drames, petites pièces dramatiques, fort goûtées du peuple romain ; on ne peut mieux les comparer qu'à nos vaudevilles, à nos parades, à nos

comédies-folies... la satire des mœurs et des individus en faisait tout le charme. On les appelait *Atellanes*, d'Atella, ville des Osques, peuple du Latium, où, pour la première fois, elles furent jouées par des bouffons ambulans qui venaient de Toscane. Achaintre voudrait que l'on ponctuât différemment les 71e. et 72e. vers; je crois que cette ponctuation serait vicieuse. Tous les commentateurs regardent Autonoé, comme un personnage figurant dans la pièce. Le mot grec, l'aventure d'Actéon, la surprise de sa mère à la nouvelle de la métamorphose de son fils, les sarcasmes, les plaisanteries que pouvait suggérer ce tableau, tout paraît militer en faveur des anciens commentateurs; et ce n'est qu'après de nombreuses comparaisons entre les deux sentimens et les deux opinions que nous avons rejeté la ponctuation que voudrait introduire Achaintre dans ce passage. Dans l'exposition de l'Atellane, *Urbicus, en imitant les gestes d'Autonoé (mère d'Actéon), fait rire aux éclats nos dames privées de spectacle public.* C'est, je crois, l'interprétation la plus simple, la plus analogue à la circonstance. Quelle est donc cette fureur de multiplier les difficultés, et de se voir forcé pour les expliquer d'accumuler ellipse sur ellipse? Si l'on veut ainsi faire preuve de sagacité, l'on se trompe.

NOTE 27, P. 12.

*Fibula.* Espèce d'anneau dont se servaient les anciens, dans une opération particulière, et par laquelle ils se proposaient d'empêcher les jeunes gens d'avoir commerce avec les femmes, lorsque l'on pensait que cela pourrait être nuisible à leur santé. Celse décrit cette opération, à la fin du chap. XXVI du liv. VII, sous le titre d'*infibulation.* Nous avons vu dans une précédente note que les chorèges soumettaient leurs néophytes à cette opération, moins inhumaine que celle si long-temps en usage en Italie. Cet usage

vénérable, sans doute, ne reparaîtra-t-il pas? Je n'en sais rien; car déjà, sur un certain théâtre en Europe, on ne veut plus voir de femmes.

NOTE 28, P. 12.

*Quintilianus.* (Voyez la septième satire.) A Paris comme à Rome, comment est-il arrivé, comment arrive-t-il que les femmes n'aiment guère ni les rhéteurs ni les hommes instruits, et que cependant l'ignorance soit souvent un titre d'exclusion chez elles? Ce sentiment, en apparence contradictoire, part cependant de la même source : de la vanité. L'orgueil aime les talens et prend la route noble qui y conduit; la vanité ne sait pas même comment il faut s'y prendre pour en acquérir, et, dans cette ignorance, tout ce qui brille l'éblouit.

NOTE 29, *ibid.*

*Echion*, mot grec, formé du substantif ἴχις, signifiant *vipère. Glaphyrus*, autre mot grec signifiant *élégant. Ambrosius*, *immortel.* Les traducteurs, en vers surtout, ont fait peu d'attention à ces mots, à ces expressions qui ne présentent pas seulement le nom de l'individu, mais encore leurs défauts ou leur genre de talent : je ne crois pas qu'il soit permis de les changer. Celui qui prend une pareille licence s'expose à mal saisir l'esprit de l'original qu'il a sous les yeux.

NOTE 30, *ibid.*

*Figamus pulpita.* Les rues de l'ancienne Rome étaient fort étroites et tortueuses : où donc se plaçaient les poëtes et les musiciens, quand ils venaient aux noces de quelque grand personnage donner ce que nous appelons l'*aubade*, ou réciter l'épithalame? Le long des murailles. On dressait là une espèce de théâtre entouré de feuillage, et les

nouveaux époux, prévenus, se rendaient ordinairement à ce petit spectacle, et jetaient quelques pièces de monnaie aux acteurs. Ne nous moquons pas de cet usage, nous en avons de bien plus ridicules; aussi ne les suivons-nous que dans l'intérieur de la maison.

NOTE 31, P. 12.

*Conopeo*. Synédoque pour berceau. Le κωνωπεῖον des Grecs, *conopeum* des Latins, est la cousinière des Espagnols et des riches habitans des contrées méridionales, où les insectes nommés *cousins* sont et nombreux et fort incommodes. Les berceaux des enfans à Rome étaient couverts de ce tissu que l'on tirait d'Alexandrie. Les Alexandrins, exposés surtout à ce fléau, avaient inventé cette espèce de gaze dont ils firent ensuite un commerce immense. Calderini explique d'une manière fort spirituelle la raison qui fait donner par Juvénal à Posthume le nom de Lentullus. Allusion à un riche laniste, dont fait mention Plutarque, et qui portait le nom de Lentullus Bardiacus. Cette interprétation, dit Achaintre, me paraît trop subtile, et je suis de son avis.

NOTE 32, P. 14.

*Canopo*. Le Phare, le Nil, Canope. Les deux premiers sont trop connus pour faire l'objet d'une note; mais l'origine de Canope l'est moins; elle fut fondée par Ménélas, qui fut jeté par la tempête sur les côtes d'Egypte, à son retour de la guerre de Troie. Ce prince lui donna le nom de *Canope*, nom que portait le pilote de son vaisseau. Cette ville devint célèbre par ses richesses, son luxe et sa population; mais Alexandrie lui enleva tout son commerce: privée de son industrie, Canope devint ce que deviennent ordinairement les villes riches, quand les habitans ne sont plus occupés par des affaires d'un intérêt majeur.

NOTE 33, P. 14.

*Segmentatis.* Je suis encore fâché que mes pensées sur cette expression ne soient pas en harmonie avec celles de tous les commentateurs, pas même avec Achaintre : les uns prétendent que l'adjectif *segmentatis* signifie berceau orné de bandelettes, de cordons tissus d'or, etc.; les autres veulent que le berceau soit entouré de franges, de bijoux précieux ; et le commentateur moderne entend par *segmentatas cunas*, un berceau cerclé et couvert. Est-ce bien là le sens de l'adjectif *segmentatum ?* Le *segmen*, le *segmentatum* des Latins, équivalent de l'ἀπόκοπμα des Grecs, signifie fragment, morceau, et n'a point d'autre signification ; or, comment concilier cette signification avec ce que disent tous ces scholiastes ? la chose est difficile. Pour moi, je pense que le berceau de l'enfant riche était en marqueterie, c'est-à-dire que des morceaux de bois ou de métaux précieux artistement disposés et arrangés en couvraient la superficie ; tout le monde sait combien les Romains aimaient ce genre d'ornement.

NOTE 34, P. 16.

*Quem sequitur mœchum.* Notre langue française se prête difficilement à cette espèce d'opposition marquée en latin par les pronoms *hæc, illa.* J'ai cru donc qu'il était nécessaire de réunir tous les traits épars dans l'original sous le même point de vue ; de les présenter en masse et groupés, autour de deux portraits tracés, pour les faire ressortir avec plus d'éclat. Heureux si je n'ai pas affaibli la force et l'énergie du tableau !

NOTE 35, *ibid.*

*Ludia. Concubina ludii* : il y a une pensée émise dans ce tableau d'Hippia, annonçant que l'intention de l'auteur

n'est pas seulement de présenter son premier personnage comme amante du gladiateur, mais encore comme exerçant elle-même l'art gladiatoire : *ferrum est quod amant.* Alors *ludia* serait pris dans une acception bien plus étendue, et dans le sens du *ludium* qui se trouve au commencement : mot qui, par parenthèse, semble blesser le rhythme et la mesure du vers hexamètre. Pour régulariser cette faute, quelques commentateurs ont remplacé le *ludium* par *ludum;* cette correction même avait été généralement adoptée. Je crois, avec Achaintre, qu'il faut rétablir *ludium*, et ne faire de ce mot que deux syllabes plutôt que d'altérer le sens de l'auteur; car quoi qu'en dise un vieux scholiaste, *ludi* n'a jamais signifié gladiateur; je n'en ai point vu d'exemple dans les auteurs latins que j'ai lus.

NOTE 36, P. 16.

*Sergiolus.* Mot et diminutif en harmonie avec *juventa* et *forma.* Cette expression contraste d'une manière bien pittoresque avec les traits que va donner Juvénal à ce gladiateur.

NOTE 37, *ibid.*

*Radere.* Les commentateurs ne sont pas d'accord sur la signification du verbe *radere.* Grangée prétend que Sergiolus, ne pouvant plus arracher les poils de sa barbe et l'épiler, était obligé de se raser. Calderini n'a pas entendu le texte, et son interprétation est ridicule. Lubin l'explique en contre-sens. (Voyez la note sur le texte français.) Cette explication, que je dois à Achaintre, me paraît la seule à suivre.

NOTE 38, *ibid.*

*Attritus galeâ.* Plus un gladiateur à Rome avait de

blessures, plus les femmes le trouvaient beau. « Que « de gens oisifs l'ambition de plaire arme d'un glaive! « Cette ridicule ambition les force même à combattre les « bêtes féroces, et plus ils montrent de morsures et de « cicatrices, plus ils sont beaux aux yeux de nos dames. » Tel était le langage de Sénèque bien avant Juvénal, et la corruption ne diminua pas sous Domitien.

NOTE 39, P. 16.

*Hyacinthos.* (Voyez Ovide, *Métamorphoses*, fable v.)

NOTE 40, P. 18.

*Acceptâ rude.* L'affranchissement qui tirait le gladiateur de l'état de servitude, et qui de plus lui permettait de tester, mais qui ne lui procurait pas le titre de citoyen, se faisait par le préteur. Ce magistrat lui mettait dans la main un bâton noueux que l'on nommait *rudis*. Les gladiateurs qui avaient obtenu ce bâton se nommaient *rudiarii* : mais de quelle manière alors pourvoyaient-ils à leur existence? L'Etat ne s'en mêlait pas : aussi ne faut-il pas s'étonner de voir Rome à cette époque remplie de chevaliers d'industrie, d'escrocs, d'assassins, de brigands. Quel repaire! Voilà encore un bienfait de l'esclavage.

NOTE 41, *ibid.*

*Respice rivales divorum.* Allusion à l'apothéose des empereurs romains. La belle compagnie qu'Horace et Virgile donnèrent à Jupiter! Un Auguste, un Claude, un Tibère; et les honnêtes gens, ils les placèrent aux enfers, dans les Champs-Elysées à la vérité; mais ils entendaient les gémissemens du Tartare; agréable musique! Notre moyen âge nous présente de beaux tableaux de comparaison. Rome eut donc toujours le privilége exclusif de peupler les cieux.

NOTE 42, P. 18.

*Cucullus*. Ferrarius, sur le vêtement des Romains, donne de fort grands détails sur cette mante dont se couvraient les Romaines pour courir la nuit. Cette coutume s'est conservée dans toute l'Italie et dans le midi de la France. Le *san benito* de Gênes, la mantille des Provençales et des Languedociennes, etc., ne sont autre chose que le *cucullus*.

NOTE 43, *ibid.*

*Galero*. Ce n'est pas pour se cacher que Messaline prenait une perruque blonde, mais pour avoir bien toute la physionomie d'une courtisane; la chevelure noire des dames romaines ne plaisait pas, on lui préférait les cheveux blonds, qui donnaient à la femme un air piquant d'étrangeté. Du temps de Tertullien cette mode n'avait point cessé : « Je vois des femmes, s'écrie-t-il, qui rougissent « de n'être pas nées sur les bords du Rhin ou de la Seine, « et qui veulent en imposer à la nature et au climat avec « leur blonde chevelure. » Qu'aurait-il dit, s'il eût vu quelques vieillards décrépits adopter cette parure? Au reste, ces vieillards se rendent justice; il n'y a pas une si grande distance de l'enfance à la vieillesse : les extrêmes se touchent.

NOTE 44, P. 20.

*Prostitit auratis*. Charles Valois prop[illegible]e changement de *papillis* par *capillis;* et, pour le faire adopter, force questions, force interrogations: on ne l'a pas écouté; l'on a préféré *papillis*, et l'on a bien fait; car, s'il n'a pas voulu voir le mot *crinem* du vers précédent, c'est bien sa faute, et non celle des savans qui ont entendu Juvénal tout autrement que lui : quelques éditions portent *constitit*.

Je n'aime point les verbes en composition avec une préposition qui marque suite et réunion, quand on parle d'une personne seule et isolée; le *prostitit* vaut infiniment mieux. Je ne m'arrêterai point à la difficulté élevée par quelques scholiastes sur l'expression *papillis auratis;* elle est de nature à ne pas mériter une réponse.

NOTE 45, P. 20.

*Titulum mentita Lyciscæ.* Les lieux de prostitution à Rome étaient divisés en petites cellules, en loges, sur lesquelles étaient inscrits le nom de la courtisane et le prix auquel elle ou le *leno* mettait ses faveurs. Bon réglement de police, pour éviter bien des désordres, et pour diminuer surtout le nombre de ces femmes qui n'ont plus rien de leur sexe que la faculté d'annoncer la nouvelle lune.

NOTE 46, *ibid.*

*Æra poposcit.* La rétribution: la courtisane était obligée de la demander et d'en rendre compte au *leno*, qui ne lui en laissait qu'une petite partie; l'esclavage auquel les malheureuses victimes de la guerre ou du brigandage étaient condamnées, leur servait d'excuse; elles étaient obligées d'obéir au maître qui les avait achetées pour cette vile spéculation; mais, de nos jours, tous ces prétextes n'existent plus, et nous avons des *lenones*, et nous avons des *lupæ*. Quand disparaîtront donc tous ces établissemens infâmes, qui se multiplient à mesure que le luxe augmente? On rit de mes observations; mais tel qui s'égaie à mes dépens, se trouve toujours mal à son aise dans ces réceptacles. Pourquoi s'amuse-t-il à mes dépens, si je veux économiser sa bourse et l'arracher à l'ennui?

NOTE 47, *ibid.*

*Et resupina jacens*, etc. Ce vers ne se trouve point dans

une infinité d'anciennes éditions; il n'a été rétabli que par le commentateur Théodore Pulman, qui l'a trouvé dans un ancien manuscrit. Quelques commentateurs postérieurs l'ont placé après le vers qui commence par *ostendit*, et Achaintre trouve cette place plus convenable que celle qu'il occupe dans toutes les éditions modernes. Pourquoi donc a-t-il craint de le transposer? Je n'aurais pas balancé, moi, si je n'avais pas trouvé quelque chose de plus piquant, de plus satirique, dans ce petit désordre qui règne dans les pensées émises; trop de régularité rend les tableaux monotones et fastidieux; voilà ce qui m'a empêché de faire le moindre changement. Telles sont mes raisons, à moi; quelles sont celles d'Achaintre? veut-il nous obliger à les deviner?

NOTE 48, P. 20.

*Dimittente puellas.* D'après les ordres des édiles subalternes, les lieux de prostitution n'étaient ouverts à Rome qu'à la neuvième heure du jour, c'est-à-dire vers les trois heures du soir. Quand le crieur public annonçait pendant la nuit la fin de la seconde veille, c'est-à-dire minuit; tous les cabarets, les maisons des barbiers, les thermes, les restaurateurs, les lieux de prostitution devaient être fermés; il y avait une forte amende pour les contrevenans.

NOTE 49, *ibid.*

*Tentigine vulvæ.* On a beaucoup blâmé cette expression de Juvénal, et je ne vois pas pourquoi l'on ne s'est pas acharné contre Horace. *Tentigine* signifie extension, renflement, et il découle de la même source que le *turgentis* d'Horace. Quelle différence fait-on ensuite entre *vulvæ* et *caudæ?* Je finirai cette note par un article tiré de la préface de M. Gueroult, dans sa traduction de la seconde philippique : « Ces reproches violens et grossiers, ces apos-

« trophes outrageantes, ces anecdotes honteuses doivent « offenser et blesser des oreilles françaises; mais il ne faut « pas oublier que, chez les Grecs comme chez les Romains, « la satire personnelle pouvait se donner toute licence; « c'est d'après ces réflexions, et non d'après nos mœurs, « qu'il faut lire ces invectives, que notre goût condamne « et qui étaient autorisées par les mœurs républicaines. » Si M. de La Harpe eût entendu de pareils blasphêmes, il aurait trouvé sans doute détestable la traduction de M. Gueroult; pourquoi donc? Parce qu'en littérature, on ne pouvait avoir un avis différent du sien sans encourir son indignation.

NOTE 50, P. 20.

*Hippomanes*. Mot composé de ἵππος, *cheval*, et μαίνομαι, *je suis furieux*. Dans les écrits des anciens, ce mot signifie deux choses : 1°. une certaine liqueur qui coule des parties naturelles d'une jument en chaleur; 2°. une excroissance de chair que les poulains nouveau-nés ont quelquefois sur le front. (Voyez Pline le naturaliste, liv. VI, chap. XXII; liv. XXVIII, chap. I; liv. VIII, chap. XLII.) Les anciens prétendaient que ces deux sortes d'hippomanès avaient une vertu singulière dans les philtres et autres maléfices. M. Daubenton a fait un mémoire fort curieux sur l'hippomanès. (Voyez le *Recueil de l'Académie des Sciences*, année 1751.)

NOTE 51, P. 22.

*Imperio sexûs*. Ce passage est difficile et même obscur; Pithée ne dit rien, il rapporte le sentiment d'un vieux scholiaste, exprimé d'une manière plus obscure que le texte. Les Valois se taisent; Farnabe glisse sur cette difficulté avec une célérité inconcevable, et Jouvency ne m'instruit pas plus qu'Achaintre : *Forcées par l'empire*

*qu'a sur elles leur sexe.* L'auteur entendrait-il, par ces expressions, que les femmes poussent plus loin que l'homme toutes les passions quand malheureusement elles s'y livrent? Je ne le pense point, car alors le libertinage rentrerait dans la catégorie des passions. Voudrait-il nous dire que la passion de dominer l'emporte sur elles, et triomphe de toutes les autres affections de l'âme? Je crois avoir trouvé le mot de l'énigme.

NOTE 52, P. 22.

*Libertas emitur.* Plaute avait dit avant Juvénal, dans l'*Asin.* act. I, scène I :

Ah! de combien de maux une dot est suivie!
Elle joint à l'orgueil la prodigalité.
Femme sans dot facilement se plie
Aux désirs d'un époux par elle respecté;
Mais l'époux qu'on achète est fait pour l'esclavage.
La dot peut prodiguer et l'injure et l'outrage.

Ce vice n'a pas changé de physionomie, il est toujours le même; tant pis pour les hommes qu'achète une riche dot.

NOTE 53, *ibid.*

*Exi sæpè emungéris.* Quelques commentaires portent *ut;* le sens m'a paru plus clair et plus évident avec la conjonction *et.* Les motifs du divorce sont assez plaisans; il paraît cependant que tous les Romains ne renvoyaient pas leurs femmes quand elles arrivaient à un certain âge; ils les laissaient seules : les infortunées qui n'avaient point de dot étaient ainsi traitées. Apulée ne songea pas même à répudier Emilia Prudentilla, veuve riche, qu'il avait épousée quoiqu'elle eût soixante ans; il se garda bien de lui dire *exi.*

NOTE 54, P. 24.

*Ergastula tota.* Prison souterraine dans laquelle on renfermait, à la campagne, les esclaves, pour les punir de quelque faute grave, commise pendant leur service à la ville. Στέλλω, ἔργον, j'envoie à l'ouvrage, à la culture des champs. Les esclaves condamnés à l'ergastule avaient encore les entraves aux pieds nuit et jour, ils étaient de plus privés de leurs femmes.

NOTE 55, *ibid.*

*Iason.* L'explication d'un vieux scholiaste, rapportée dans l'édition de Pithée, n'a pas le sens commun; dans quels travers nous jette le désir de faire un grand étalage d'érudition! L'explication de Jouvency me semble aussi trop recherchée; Juvénal n'a pas eu l'intention de nous dire ce qui se passait au mois de décembre aux Comices et devant le portique de Jason : il donne simplement le surnom de *Jason* au marchand qui va chercher à travers les mers des marchandises hétérogènes, et que la saison des tempêtes retient chez lui. Rien de si facile que ce passage; rien de plus embarrassant, de plus embarrassé que l'explication et le commentaire des deux scholiastes précités. L'expression *Iason* a-t-elle pu les rendre si diffus, si bizarres? Ne savaient-ils donc pas que Jason fut le premier des Grecs qui hasarda sur mer un voyage d'assez long cours pour l'époque, et que les anciens donnaient ce titre, ce qualificatif, ce surnom, à tous les capitaines marins? Ils disaient c'est un *Jason*, comme nous disons c'est un *Jean-Bart.*

NOTE 56, *ibid.*

*Murrina.* On a écrit des volumes sur les vases de murre, ou myrrhe, et l'on n'est pas plus avancé aujourd'hui que

l'on ne l'était il y a dix siècles. Pline nous dit bien qu'on les tirait de la Caramanie; mais quand il veut nous décrire quels étaient les moyens qu'employait la nature pour donner cette espèce de cristal, on voit qu'il hésite, qu'il n'est pas assuré de ce qu'il va nous dire; on croirait, en le lisant, que cette matière n'était absolument que de la lave. Nos savans ont prétendu que ces vases étaient de porcelaine, et qu'ils venaient de la Chine; cela se pourrait bien, et leur opinion n'est pas dénuée de vraisemblance. Pompée fut le premier qui apporta quelques vases de cette matière à son retour d'Asie; et tous les Romains cherchèrent à s'en procurer : on les payait au poids de l'or. Quelle folie! On peut tirer encore parti de l'or quand un accident vient à le briser; la porcelaine ou les vases de murre brisés ne fournissent que de la poussière! Mais le luxe calcule-t-il, a-t-il jamais calculé! il aime à se ruiner; sans ce plaisir, le luxe ne serait point luxe.

NOTE 57, P. 24.

*Berenices*. Dans presque tous les manuscrits on lit *Beronices;* chez les Grecs elle est appelée aussi Βερονικη; mais dans toutes les médailles de cette princesse on lit *Berenices*, Βερενικη. (Voyez la note sur le texte français.)

NOTE 58, *ibid.*

*Pede sabbata reges*. Charles Valois raisonne fort au long, pour nous faire adopter, dans ce passage, une interprétation ridicule; il appuie beaucoup sur l'adjectif *mero*, qui ne signifie pas nu, dit-il, comme l'ont assuré tous les interprètes; et il traite, à son ordinaire, d'ignorant et de barbare quiconque ne sera pas de son avis. Ne serait-il pas par hasard lui-même l'ignorant et le barbare, lui qui veut lutter contre les écrivains juifs qui nous disent de quelle manière on entrait dans le temple de Jérusalem? Personne

ne pouvait ignorer de son temps que *merus* ne signifie pas *nu;* mais on savait, on sait encore que la signification correspondante en français est *pur*. Or, on n'entrait point dans le temple du Seigneur, à Jérusalem, sans s'être purifié en lavant, dans les bassins placés à l'extérieur du temple, son corps, et surtout les pieds et les mains. Je n'ai pas recours aux livres saints que les Valois devaient connaître aussi bien et mieux que moi; mais Egesippe et Josephe nous tiennent le même langage; aussi l'on a méprisé généralement les sarcasmes et les diatribes des Valois, et l'on a adopté l'interprétation des anciens scholiastes. Ces Valois sont bien malheureux dans leurs interprétations; on n'en a pas adopté une seule. Pourquoi? parce qu'ils ont tranché; comme les La Harpe, ils ont jugé sans connaissance de cause, et tout le monde les a abandonnés parce que, au milieu de leurs bévues, ils poussaient loin l'insolence et la grossièreté. Nous avons dit dans une note française quelle était la raison qui nous a contraint à ne pas traduire ces deux vers.

NOTE 59, P. 26.

*Dirimente Sabinâ.* (Voyez Plutarque, *Vie de Romulus.*) Quelques textes portent *intactior;* mais Marckland dit que l'adjectif *intacta* ne peut convenir qu'à une vierge: or, les Sabines, quand elles se précipitèrent au milieu des deux armées, n'étaient plus vierges. (Consultez l'histoire et voyez le tableau des Sabines par David.) Achaintre, qui a voulu conserver l'*intactior* au lieu de *sit castior*, ne répond pas à Marckland; il se tire mal de ce pas, dans lequel il s'est maladroitement avancé, et, d'après sa réponse, nous n'avons pas un instant balancé à abandonner son *intactior*. Il ne faut pas être maladroit, même en parlant latin; car enfin il y a toujours quelques personnes qui vous entendent.

NOTE 60, P. 26.

*Cornelia mater.* Les Romains élevèrent une statue à Cornélie, au bas de laquelle on lisait cette inscription : *à Cornélie, mère des Gracques.* Le peuple eût mieux fait de défendre ces amis de la liberté que d'élever une statue à leur mère. Sous Auguste cette statue disparut ; que répondrait-on à M. de La Harpe ou bien à ses adhérens s'ils étaient assez audacieux pour en demander la raison? Cornélie était Romaine, Auguste ne voulait pas de Romains ; il n'aimait que le sang et les esclaves.

NOTE 61, *ibid.*

*Pæan*, surnom d'Apollon, du verbe grec παίειν, *frapper.* Les hommes ont donc toujours fabriqué des dieux à leur image, méchans, cruels et vindicatifs !

NOTE 62, *ibid.*

*Scrofâ fecundior albâ.* Cette comparaison pouvait paraître noble aux yeux des Romains qui comptaient les rois d'Albe au nombre de leurs aïeux ; cette laie blanche avec ses trente marcassins, qui désignent au successeur d'Enée les lieux où devait être construite la ville qui devait remplacer Lavinium, pouvait avoir quelque intérêt pour les habitans des rives du Tibre ; mais malgré tout le respect que je porte à la vénérable antiquité, et j'en ai donné des preuves dans le courant de cette traduction, je ne me suis pas senti la force de présenter à mes lecteurs les trente marcassins ; j'ai laissé ce soin au révérend père jésuite Tarteron : rien ne l'embarrasse lui ; aussi s'est-il acquitté de la commission avec une admirable exactitude.

NOTE 63, P. 28.

*Aloës.* Plante d'un suc amer qui ne fleurit que tous les

cent ans, disent les naturalistes. (Voyez Pline, livre XXVII, chap. IV.)

NOTE 64, P. 28.

*Septenis oderit horis*. Bocace a imité Juvénal. (Voyez le conte intitulé *Belphégor*.) La Fontaine a pris de Bocace cette même pensée, et a dit d'un ton assez plaisant :

N'épousez pas d'Honesta, s'il se peut;
N'a pourtant pas une Honesta qui veut.

NOTE 65, *ibid.*

*Græcula facta est*. Il fut un temps à Paris où tout le monde parlait anglais; Voltaire avait lui-même autorisé cette passion, et les femmes françaises voulurent parler anglais. Mais cette langue alors allait bien mal dans notre bouche, c'était la langue de la liberté; pouvait-on décemment la parler sous le canon de la Bastille. Les dames romaines adoptèrent la langue grecque, parce qu'elle était plus riche et qu'elle peignait mieux les émotions qu'elles éprouvaient; tant qu'elles furent Romaines, elles ne voulurent point être Grecques; mais quand elles ne furent plus Romaines, elles voulurent être Grecques. Leur conduite fut conséquente au moins. Ruppert prétend que le vers *cùm sit* ne se trouve point dans quelques textes, et surtout dans l'édition d'Ulm; il le rejette, sous prétexte qu'il est étranger à la pensée émise par Juvénal. Ces commentateurs vraiment poussent quelquefois la folie bien loin.

NOTE 66, P. 30.

*Lodice*. *Lodix* était une couverture, ordinairement de peau de bouc ou de chèvre, que l'on mettait sur les lits et qui servait de couverture.

NOTE 67, P. 30.

*Subsidant pennæ.* Que de commentaires, quelle diversité d'opinions! Un ancien scholiaste met *excitet*, au lieu d'*excitat* : fausse leçon. Nous avons adopté la ponctuation de Grangée et de Lubin, préférée par Achaintre, parce que nous nous sommes fait une loi de suivre tout ce qui paraîtra plus clair et plus conforme à l'esprit de l'original. Le verbe *subsidant* a-t-il la signification que lui donnent Britannicus, Pratée et Dussault, ou bien une signification contraire? Voilà le point de la question. J'ai lu et relu la note de l'élégant traducteur, et mon esprit flotte encore dans l'indécision; si le verbe *subsidere* n'était pas plus souvent pris dans le sens de *pessum do*, que dans le sens adopté par Dussault, je me serais rangé du côté de ces savans qu'Achaintre traite trop rigoureusement; il a pris un peu le ton des Valois.

NOTE 68, *ibid.*

*Mustaceum.* Espèce de gâteau que l'on pétrissait avec du vin doux, de la fleur de farine; on l'assaisonnait ensuite avec de l'anis, du cumin, du fromage, quelques feuilles de laurier, et du beurre ou de la graisse. (Voyez Caton *de re Rusticâ.*) C'était dans l'ancienne république tout le luxe alimentaire que se permettaient les mangeurs de bouillie. Quelle distance du *mustaceum* aux festins de Lucullus! Mais attendons, la satire du repas nous fournira des comparaisons assez plaisantes.

NOTE 69, P. 32.

*Germanicus auro.* Quelques anciennes éditions portent Dacius et Datius; c'est une erreur des copistes. J'ai vu un autre texte portant *Dariques*; mais je ne pense point que les dariques, ou monnaie de Darius, eussent cours à

Rome sous le règne de Trajan; elles ne pouvaient être d'ailleurs qu'un objet de curiosité. Il paraît que les empereurs ne laissaient guère circuler à Rome que des pièces de monnaie à leur titre; les pièces étrangères étaient ordinairement mises en lingots et déposées dans le trésor public, etc.

NOTE 70, P. 32.

*Simplicitas uxoria. Simplicitas* signifie ici *obsequium stolidum*. Nous donnons quelquefois en français cette acception au substantif métaphysique, *simplicité*. « L'auteur paraît jouer sur le mot *simplicité*, dit Grangée. Juvénal appelle *simplicité conjugale*, la bonhomie de s'en « tenir à une épouse simplement. Le poëte emploie le mot « *simplicité* ironiquement, sans doute, car rien n'est moins « simple qu'une femme. » Cette interprétation est fausse; c'était bien la peine de mettre son esprit à la torture pour lancer contre les femmes un trait portant à faux, et qui n'a pas été, certes, aiguisé par une main athénienne.

NOTE 71, *ibid.*

*Longè minus utilis*, etc. (Voyez dans Plaute les plaintes d'un mari sur une femme de cette espèce, *Menech.*, act. 1, scène 2). Tel est l'ordre de la nature, quand un individu faible trouve dans l'individu qu'il croyait fort, plus de faiblesse encore, la comparaison excite dans le premier des sentimens d'orgueil, de présomption, que fait bientôt éclater la satisfaction intérieurement éprouvée.

NOTE 72, *ibid.*

*Cujus janua vidit barbam.* Locution qui, dans notre langue, paraîtrait commune et triviale, mais qui dans la langue latine acquérait beaucoup de noblesse, par le respect que portaient les Romains à ce premier signe de

la virilité. On faisait hommage aux dieux de la première barbe : jamais aux déesses, quelquefois aux patrons. Avec quel dédain on rejeterait aujourd'hui un pareil présent! nous voulons de l'argent; et que nous importe que l'individu soit né homme ou femme!

NOTE 73, P. 34.

*Meruit quo crimine*, etc.. Sous les empereurs romains le supplice de la croix continua d'être le supplice des esclaves et des brigands. Il ne fut supprimé que par l'empereur Constantin, qui, par un rescrit daté de Constantinople, quelque temps après le concile de Nicée, défendit qu'à l'avenir on condamnât un criminel au supplice de la croix. Bientôt après il fut aboli dans toute la chrétienté.

NOTE 74, *ibid.*

*Pendentia linquit.* Les riches, le jour de leurs noces ou de leur naissance, ne se contentaient point d'orner les portes de fleurs et de feuillage; les plus beaux tapis, leurs plus belles tentures, couvraient les murs extérieurs, et des drapeaux flottaient aux fenêtres de leurs palais. Cet usage a été conservé chez toutes les nations européennes, mais pour les fêtes d'une plus haute importance.

NOTE 75, *ibid.*

*Res digna sepulchri.* Dans l'édition de Nuremberg on trouve, après ce vers, un vers que ne portent point, que n'ont jamais porté les éditions imprimées en France. Les Italiens et les Anglais l'ont adopté en général; ce vers est ainsi conçu :

*Nec fierent comites citiùs, quàm nuberet uxor?*

Il doit être rejeté; la pensée est trop faible pour relever la précédente : *Titulo res digna sepulchri.* Ruppert, soup-

çonné d'avoir introduit ce vers, s'est montré fort maladroit. Ce n'est pas à la fin du passage qu'il fallait le placer. Comment n'a-t-il pas vu, pour hasarder son trait, la force du précédent?... On inscrivait chez les Romains, sur le tombeau d'une femme, le nom ou les noms des époux. (Voyez Martial, liv. IX, épig. 16.)

« Du destin de Chloé, femme sois donc jalouse,
« De sept maris Chloé devint l'épouse.
« Que mon tombeau soit par toi respecté... »
Dans cette inscription quelle simplicité!

NOTE 76, P. 36.

*Decipit illa.* Ovide avait dit, dans son *Art d'aimer*, avant Juvénal :

Les yeux de cent Argus, si tel est son dessein,
Ne l'empêcheront pas d'oublier sa promesse :
Pour vous tromper elle a plus d'un moyen;
Bacchus, à son secours, vole avec son ivresse.
A quoi bon les avis, les conseils, les détours?
Les gardiens! un peu d'or en triomphe toujours.

NOTE 77, *ibid.*

*Onerosaque pallia jactat.* Le texte est si obscur, dit un traducteur moderne, que l'on ne sait point si c'est la mère ou la fille qui est malade; mais où donc Raoul a-t-il vu cette obscurité? Le mot *socru* n'est-il pas toujours le sujet des verbes, *docet*, *decipit*, *domat*, *advocat*, *jactat*. Cet estimable littérateur n'a pas bien examiné le passage avant d'écrire sa note; il n'eût pas autrement émis une proposition si erronée.

NOTE 78, *ibid.*

*Præputia ducit.* Henninius a fait sur ces mots une note assez singulière; il rappelle toutes les locutions qui, dans les différens idiomes, sont employées pour exprimer cet

acte qui donne, comme le dit fort bien Voltaire, un moment de plaisir, et la mort. Le fréquentatif *ductare* des Latins m'a paru le verbe le plus significatif.

NOTE 79, P. 36.

*Turpi vetulæ.* Saint Ambroise aussi prend dans Juvénal les conseils qu'il donne à ses jeunes néophytes : « Que « peut apprendre une jeune fille de son impudique mère? « si ce n'est les moyens de perdre sa pudeur. » Nous réservons quelques observations, quelques réflexions sur ce point essen el de morale publique pour la quatorzième satire, *l'exemple.* Elles seront, je crois, mieux placées qu'ici, où elles se trouveraient trop isolées.

NOTE 80, P. 38.

*Libellos.* Ce mot doit se traduire littéralement en français par *requête*, *assignation*, *fin de non recevoir*, *appel*, et mille autres termes inventés dans l'antre de la chicane, pour réduire au désespoir les malheureux plaideurs; mais que dis-je malheureux? ils méritent tous une autre épithète.

NOTE 81, *ibid.*

*Locos.* Les argumens, les preuves, les jurisconsultes qui ont traité des matières en litige; cette passion des femmes pour les procès existe encore dans toute sa vivacité parmi nous. Jeune, je ne concevais pas quel plaisir pouvaient leur procurer les discussions judiciaires. Me trouvant par hasard dans une ville de France que je ne nommerai point, la curiosité m'entraîna vers le palais; je vis, dans la première cour, une cinquantaine de femmes s'entretenant de lois, de témoins, de référé, de protocole, etc. J'avoue que ma surprise ne fut pas médiocre; je monte jusqu'au tribunal, l'audience venait de finir;

il fallait entendre les dissertations, les explications, les opinions d'une foule immense de jurisconsultes femelles, disputant, blâmant, approuvant les sentences qui venaient d'être rendues. Je me crus pour un instant transporté dans l'antre de Trophonius; j'écoute, et j'apprends que toutes les causes ne roulaient que sur un chemin vicinal, sur un mur mitoyen, sur quelques servitudes autorisées par l'usage, et autres procès de cette importance. Je m'enfuis indigné. Que ce peuple, dis-je en moi-même, mérite bien la réputation dont il jouit en Europe!

NOTE 82, P. 38.

*Endromidas Tyrias.* Nous avons vu dans une précédente satire ce que c'était que l'endromide dont se couvraient les gladiateurs après le combat. Les dames romaines rejetèrent ce manteau trop grossier pour elles; les esclaves les attendaient, au sortir de l'arène ou de l'académie gladiatoire, avec des endromides de pourpre.

NOTE 83, *ibid.*

*Vulnera pali.* Les novices, les élèves dans l'art gladiatoire plantaient un pieu au milieu d'un champ ou d'un enclos quelconque, et là, armés d'une épée de bois, d'un pieu sans ferremens, et d'un bouclier d'osier, ils s'exerçaient contre le tronc, qu'ils regardaient comme leur ennemi. Dans l'art de l'escrime on tire au mur.

NOTE 84, *ibid.*

*Omnes implet numeros.* Il paraît que tous les commentateurs n'ont pas bien entendu le mot *numeros*, les préceptes de l'art, les règles à observer, les situations à prendre. Le tronc ou pieu n'était-il pas marqué de craie aux endroits que l'élève devait toucher? Ces marques n'étaient-elles pas numérotées? Ne fallait-il pas les effacer

toutes, ou du moins laisser sur le blanc des traces du coup asséné? Voilà les idées qui se sont présentées à mon esprit en réfléchissant sur le substantif *numeros*. Je crois que par cette explication toute la difficulté du passage pourrait disparaître.

NOTE 85, P. 38.

*Quem præstare potest*. Dans quelques éditions on trouve le point d'interrogation après *vires amat?* Il me semble que l'affirmation *vires amat*, placée après l'interrogation, donne à la phrase un tour plus vif: « et qu'importe son sexe; qu'importe la pudeur! c'est la force qu'elle aime; » une autre ponctuation serait défectueuse, et nous avons négligé, abandonné l'observation d'Achaintre.

NOTE 86, P. 40.

*Dimidium tegmen*, espèce de bottine en cuir qui couvrait la moitié de la jambe gauche du gladiateur; la partie supérieure était couverte par le bouclier long.

NOTE 87, *ibid.*

*Puella*. Ce mot ne signifie pas seulement *jeune fille*, il signifie encore *jeune femme*. Juvénal l'a employé dans ce sens dans la seconde satire, quand il parle d'Hister; et là, comme ici, il n'y a point d'équivoque. Il paraît d'après les poëtes et les auteurs latins que le mot *puella* était l'expression favorite des époux quand ils voulaient flatter leur compagne; l'équivalent, en italien, est *donnina*.

NOTE 88, *ibid.*

*Cyclade*. La *cyclade* était une tunique de femme, ronde, comme l'indique le nom dérivé du grec, et signifiant cercle. Les plus belles cyclades étaient celles qui avaient des franges d'or pendantes autour du vêtement

circulaire. Nos actrices, sur le théâtre, sont obligées quelquefois de mettre la cyclade, mais je ne sais pour quelle raison elles ne donnent jamais à ce vêtement la forme ronde. Je m'étonne que Talma, qui a si bien saisi tous les costumes de l'antiquité, n'ait pas encore fait disparaître cette inconvenance, légère à la vérité, mais qui n'en est pas moins une.

NOTE 89, P. 40.

*Fascia.* Voici un passage fort difficile. Quelques interprètes assurent que les femmes qui s'exerçaient à l'art gladiatoire relevaient leur stole et leur tunique, et en faisaient une espèce de cuirasse sur la poitrine. Jouvency prétend que pour empêcher les genoux de fléchir, on les entourait d'un petit matelas fait avec quelques légères écorces enveloppées de nombreuses bandelettes. Ferrarius rentre un peu dans le sens des vieux scholiastes; Boissonnade rejette toute métaphore, et prétend qu'il faut traduire par *un volume élastique;* car tout corps élastique a la propriété d'amortir les coups. La première interprétation est celle que j'ai adoptée; celle de M. Boissonnade est trop technique, et la poésie la rejette; celle de Ferrarius, trop obscure, et quant à l'interprétation de Jouvency, elle est en opposition avec ce qui précède.

NOTE 90, *ibid.*

*Scaphium.* (Voyez la note sur le texte français.) Il ne me reste ici qu'à parler de l'opinion émise par un vieux scholiaste : « Elle quitte, dit-il, le glaive pour prendre « la bouteille, et boire à longs traits. » Cette opinion n'est pas aussi ridicule qu'elle le paraît au premier coup d'œil, car le mot σκάφιον, signifie bien pot à boire fait en forme de petite nacelle.

NOTE 91, P. 40.

*Semper habet lites*, pensée d'Ovide :

C'est entre deux époux querelle sur querelle,
Alternativement l'un l'autre se harcelle ;
L'éternelle dispute est la dot de l'hymen.

Grangée à ce sujet rapporte une épitaphe assez plaisante, inscrite sur un tombeau encore existant sur la route de Rome à Rivoli.

*ÉPITAPHE :*

EH ! VOYAGEUR ! CRIE : Ô PRODIGE !
ICI L'ÉPOUSE ET L'ÉPOUX NE SE DISPUTENT PAS.
« JE NE DIS PAS QUI NOUS SOMMES.
« — MAIS MOI JE LE DIRAI.
« MON ÉPOUX EST L'IVROGNE BEBIUS
« QUI ME TRAITE D'IVROGNESSE.
« — QUOI DONC MÊME DANS LES BRAS DE LA MORT
« M'INTENTER UN PROCÈS. »

NOTE 92, P. 42.

*In statione suâ*, métaphore assez plaisante. Les pleurs en faction attendent les ordres de leur maîtresse pour savoir s'ils doivent sortir de leur poste en foule ou bien larme par larme. Les commentateurs ne sont pas d'accord sur le *nec non spectantibus*. Quelques textes portent *atque ipsis spectantibus ;* mais la mesure du vers hexamètre est violée. Une édition de Milan porte *atque viris spectantibus illam*. Nous nous sommes décidés pour le *exspectantibus*. (Voyez la traduction.) Il me semble que la métaphore exige impérieusement le verbe *attendre ; spectare*, qu'a adopté Achaintre, n'a pas la même signification.

NOTE 93, P. 42.

*Curruca.* Les scholiastes ont torturé ce pauvre mot. Les uns ont soutenu qu'il fallait *eruca*, animalcule ; *urica*, disent les autres. Rejetant toutes ces ineptes discussions, nous avons adopté *curruca*, qui se trouve dans presque toutes les éditions. ( Voyez la note sur le texte français. )

NOTE 94, *ibid.*

*Hìc, Quintiliane.* Quelques textes portent *dic ;* mais ce mot quatre fois répété produirait le plus mauvais effet. Jouvency n'a pas entendu *hæremus* comme Achaintre ; je crois que ce dernier introduit sur la scène, dans ce passage, trop d'interlocuteurs. J'ai préféré l'interpellation de l'auteur lui-même, pour plus de régularité.

NOTE 95, P. 44.

*Homo sum. Je suis homme, je suis exposée aux mêmes faiblesses que vous et digne du même pardon.* Voilà l'interprétation de presque tous les commentateurs ; et je ne suis pas de leur avis. Tout ce qui précède m'annonce que la femme n'est pas dans une disposition d'esprit à réclamer l'indulgence de l'époux : *d'après nos conventions, je suis un homme, j'ai le même privilége que vous.* Voilà comme j'ai entendu le passage, et ce qui suit vient à l'appui de mon interprétation, car toute idée de faiblesse et d'excuse est éloignée par le vers qui commence : *Nihil audacius*, etc.

NOTE 96, *ibid.*

*Luxuria incubuit.* On ne peut se faire une idée du luxe de Rome après la conquête de l'Asie. Juvénal prévoit tous les malheurs que ce luxe doit causer aux Romains. En effet, le luxe tomba et expira sous le fer des barbares qui

ne le connaissaient pas. Ces barbares, parvenus par le laps du temps à une extrême civilisation, ont introduit encore le luxe qui est devenu, pour ainsi dire, le seul appui de la société moderne ; ce luxe se soutiendra-t-il ? c'est un monstre qui se dévore lui-même, mais il ne renaît de ses cendres qu'après une longue suite de siècles. Et cet intervalle comment est-il rempli ? par la barbarie.

NOTE 97, P. 44.

*Hinc fluxit ad istos.* Nous avons rejeté tous les commentaires, toutes les leçons des scholiastes qui ont cherché à obscurcir ce passage et à nous renvoyer chez les Daces et les Indiens. Ce ne fut point quand la pauvreté romaine périt, que Rome put expédier le luxe sur les bords de l'Indus et du Danube. Ce fut au contraire le moment que choisirent les Rhodiens, les Sibarytes et les habitans de Tarente pour se rendre dans la capitale du monde et y devenir les directeurs des plaisirs de ces farouches républicains qui les avaient asservis. D'après cette observation nous avons laissé le texte latin tel qu'il est dans les bonnes éditions modernes.

NOTE 98, P. 46.

*Nescit grandia.* Les Romains regardaient les huîtres, et surtout les grosses huîtres, comme un aliment aphrodisiaque. Peut-être avaient-ils raison, et je pense que les ichtyophages sont, en général, plus portés à la propagation de l'espèce que les carnivores. Il ne s'agit pas ici, comme le prétendent quelques interprètes, du *baiser florentin*, mais de ce vice qu'Aristophane reproche sur le théâtre aux chevaliers de son temps, et il le leur reproche sans circonlocution, sans périphrase : λυμαινεται την αυτου γλωτταν αισχραις ηδοναις, etc. (presque intraduisible en français). Comment donc ont-ils interprété le mot *ingui-*

*ululante Priapo* de Britannicus ne pouvait être admis. Nous avons préféré le génitif, parce que la comparaison des ménades de Bacchus avec les ménades des mystères, qui sont véritablement les ménades de Priape, m'a paru digne de la satire, c'est-à-dire, de cette satire telle que l'entend Juvénal.

NOTE 104, P. 48.

*Medullinæ frictum crissantis adorat.* Je ne sais pour quelle raison Achaintre a changé le *frictum* en *fluctum*. C. Valois ne veut ni du *fluctum* ni du *frictum*, et il ordonne impérieusement de mettre *rictum*. Il est malheureux avec ses ordonnances ce Valois; personne ne veut les suivre. Pourquoi donc Achaintre abandonne-t-il l'opinion de Britannicus, qu'il avoue être mieux dans le sens, pour suivre celle d'un vieux scholiaste qui, certes, ne s'est pas entendu lui-même, car *fluctum* n'a jamais eu le sens qu'il lui donne?

NOTE 105, *ibid.*

*Nestoris hernia poscit.* Hypallage pour *Nestor licet herniosus*. On pourrait entendre différemment ce mot *hernia*, et l'expliquer comme synonyme de *inguen*; mais alors il y aurait métaphore, et le verbe *poscit* ne serait pas bien en harmonie avec le sujet de la phrase.

NOTE 106, P. 50.

*Femina simplex.* On aurait pu traduire encore cet adjectif d'une manière plus heureuse, et j'avais dit dans mon premier manuscrit:

De l'antre mille cris alors se font entendre,
La femme n'est que femme, on ne veut plus attendre.

Mais la concision m'a forcé de temps en temps à sup-

primer quelques petits détails qui souvent en français surchargeraient les tableaux au lieu de les orner.

NOTE 107, P. 50.

*Jam dormit. Dormitat*, portent quelques textes; je préfère *jam dormit*. Le verbe fréquentatif est inutile et rend mal la pensée de cette femme qui fait l'interrogation.

NOTE 108, *ibid.*

*Psaltria.* Clodius s'introduisit dans l'appartement où l'on célébrait les mystères, sous les habits d'une danseuse. Le bon Plutarque donne quelques détails sur cette aventure, et prétend que l'adultère ne fut point consommé; mais Cicéron, presque témoin oculaire, assure que Clodius jouit de Pompeïa dans le sanctuaire de la bonne déesse. (Voyez Cic. *Orat. de Harusp.* chap. v, édition Barbou.) Pompeïa donc était complice, et César fit bien de la renvoyer, car si elle eût voulu s'opposer à l'exécution du crime rien ne lui était plus facile; mais Clodius était son amant. Je crois que les réflexions de Grangée sur les deux Anticatons, quoique fort plaisantes, ne sont pas en rapport avec l'esprit et le caractère de Juvénal, qui ne rit jamais quand il s'agit d'un adultère, et qui pis est d'un adultère sacrilége.

NOTES 109 et 110, P. 52.

*Nigrumque catinum..... de monte patellas.* Le *simpuvium* ou *simpulum*, ou bien *simpullum*, vase semblable au cyathe, en bois ou en argile, avec lequel Numa offrait des sacrifices aux dieux. On fabriquait ces coupes ou plats sur le Vatican, d'une terre noirâtre et argileuse que l'on y remarque encore. Les matières d'or et d'argent étaient si rares en Italie, au-delà de la grande Grèce, que l'on fut obligé de prendre pour monnaie des morceaux de cuir

battu, sur lesquels on mettait l'empreinte mal imitée d'une brebis.

NOTE 111, P. 52.

*Cervical, amicas.* Il n'était pas décent pour une fille ou dame bien née de paraître en public sans compagnes, sans esclaves, sans amies, ou filles de cliens, sans chaise à porteur, sans oreiller dans la chaise à porteur ( il y avait une grande différence entre la litière et la chaise) et sans nourrice, et sans confidente. Ce luxe ruinait les plus grandes familles, qui pour le soutenir se livrèrent aux excès les plus coupables; et sur ce point nos mœurs ne diffèrent en rien de celles de la vieille Rome.

NOTE 112, *ibid.*

*Lævibus athletis.* Le mot *athletis* n'a pas été bien saisi par les anciens scholiastes : il ne s'agit pas ici de véritables athlètes, de gladiateurs, qui ne prenaient pas d'ailleurs un soin particulier de leur peau et de leur chevelure, mais de ces chevaliers galans et pauvres qui se dévouaient au service des dames, et qui jadis étaient si nombreux dans cette capitale. Ils se sont perpétués en Italie sous le nom de *sigishées.* « N'as-tu pas honte, disait Diogène à un « de ces petits-maîtres? la nature t'a fait homme, et tu « veux absolument te faire femme. » Le mot *pudorem* qui se trouve dans cette phrase avait deux significations bien distinctes à Rome : elles paraissent d'abord opposées; mais, en réfléchissant bien, on voit que les deux sentimens exprimés par ce mot partent de la même source : *eodem fonte manat duplex pudor.*

NOTE 113, P. 54.

*Redivivus* ou *recidivus.* Achaintre a préféré l'adjectif *recidivus*, et croit qu'il peint mieux l'idée de la prodigue

s'imaginant que les écus *retombant* dans son coffre-fort pulluleront toujours. L'adjectif *redivivus*, *renaissant*, me semble meilleur dans la circonstance. Il n'est pas besoin de s'étendre sur ce choix dicté par le goût. Il faut laisser au lecteur la faculté de juger.

NOTE 114, P. 54.

*Imbelles eunuchi.* Peu de gens connaissent l'étymologie du mot *eunuque*, gardien du lit, ευνη εχω. C'est de la Perse que vinrent en Europe ces espèces d'hommes; et qui croirait que la superstition s'empara aussi de cette absurde opération? Souvent ils parvinrent en Perse aux premières dignités. Mais d'où naquit cette barbare habitude de mutiler les hommes? de la multiplicité des femmes, ou polygamie, de longue main établie chez les Orientaux. Quand il faut cinq cents femmes pour un seul individu mâle, il faut, d'après les probabilités, que quatre cent quatre-vingt-dix-neuf s'en passent ou vivent aux dépens de l'individu accapareur; et quand une fois on a violé les lois de la nature, il faut la fouler aux pieds, sans quoi bientôt elle reprendrait tous les droits qu'on a cherché à lui enlever: ce n'est pas là le compte de l'orgueil.

NOTE 115, *ibid.*

*Tonsoris damno*, mot fort satirique. A cette opération le médecin Héliodore gagne; la dame ne perd rien; l'époux est soulagé dans ses pénibles fonctions sans rien craindre. Le barbier seul, le pauvre barbier, est le maltraité dans cette affaire.

NOTE 116, *ibid.*

*Committere noli.* Passage assez difficultueux, que M. Dussault n'a pas bien traduit. Cela me paraît d'autant plus étonnant, qu'il a pris presque toujours pour guides

Farnabe et Lubin, commentateurs, qui ont expliqué ce vers de la manière la plus claire et la moins amphibologique. L'obscénité du tableau l'aurait-il arrêté? Mais une fois les Ligurinus, les Corydons admis, il ne s'agit que de trouver dans notre langue des expressions telles que la pudique matrone ne soit pas offensée, pour exprimer les dangers auxquels se trouvent exposés les Bromius. Césaroti ne s'y est point trompé ni Dryden; la traduction de ce dernier est plus exacte que celle du poëte italien, qui gâte son tableau par le dernier vers: *Con la pecora, insiemè anche l'agnello.*

NOTE 117, P. 56.

*Quædam de numero.* Ces scènes se reproduisent souvent sur le mobile théâtre du monde: quand, d'une certaine hauteur, on aperçoit et les premiers agens et les ressorts qu'ils manient, et les marionnettes qui dansent, on serait bien tenté de faire ce que faisait dans Abdère le jovial Démocrite. Au reste, ce passage ne présente aucune difficulté. Toutes ces cérémonies, observées dans les grands sacrifices, dans les petits, dans les oblations, dans les expiations, sont fort au long décrites dans le *Dictionnaire encyclopédique*. Mais tous ces détails sont écrits d'une manière trop sèche et trop aride: on quitte vingt fois l'article, fatigué d'une lecture monotone, et que n'assaisonne aucune réflexion capable de réveiller l'attention du lecteur. Ce dictionnaire, je le répète, a bien besoin d'être refait et remanié, sinon il tombera bientôt dans les *obsoleti*.

NOTE 118, P. 58.

*Pro cithará velare caput.* La suppliante était debout devant l'aruspice, la tête voilée, examinant avec attention de quelle manière sortait le sang de la victime, et répé-

tant mot pour mot, syllabe pour syllabe, les paroles sacramentelles, proférées lentement par le sacrificateur.

NOTE 119, P. 58.

*Non est quod agatur.* Allusion au dogme principal des épicuriens, dont Juvénal était l'ennemi mortel; mais ensuite, s'élevant à la hauteur du stoïcisme, il reproche aux dieux de prêter l'oreille à des vœux indignes de la majesté divine. Ce n'était point aux dieux qu'il fallait s'en prendre, mais à ces hommes qui, sur la terre, s'avisaient de se déclarer hautement leurs interprètes. Les bonzes, les aruspices, les lamas, les corybantes, les baptes et les faquirs ont plus causé de maux à la terre, que tous les fléaux réunis, la guerre, la peste, les déluges, les incendies et les éruptions volcaniques; ces derniers ne sont que passagers, les autres ont été toujours attachés à l'espèce humaine, et la religion chrétienne, avec la sublimité de ses préceptes, ne nous a pas débarrassés de cette horrible et continuelle persécution.

NOTE 120, *ibid.*

*Paludatis ducibus.* Le paludamentum était une espèce de cotte-d'armes que les généraux en chef plaçaient au-dessus des autres vêtemens guerriers; c'était l'insigne du commandement en chef de l'armée : les lieutenans même, lorqu'ils remplaçaient l'*imperator*, ne pouvaient pas prendre le paludamentum.

NOTE 121, *ibid.*

*Strictisque mamillis.* Charles Valois propose *rectis mamillis*, et malgré le conte qu'il débite pour servir de passeport à son *rectis*, il est resté seul de son avis. D'autres assurent qu'il faut *siccis* : le *siccis* a mieux réussi, et vingt-cinq éditions ou manuscrits l'ont admis; mais le

*strictis* a toujours réuni la majorité; et, dût-on nous appeler membre de la majorité, nous avons adopté le *strictis :* car enfin la raison peut quelquefois être du parti le plus nombreux, chose rare il est vrai, mais possible, comme on le voit dans cette circonstance.

NOTE 122, P. 58.

*Quid Seres, quid agant Thraces.* Ces peuples étaient aux Grecs et aux Romains ce que sont aux Européens aujourd'hui les Sauvages de l'Amérique septentrionale : il n'y a qu'une seule différence, c'est que les Thraces vendaient leur sang aux puissances civilisées, au lieu que les Américains combattent quelquefois comme alliés, mais ne reçoivent jamais de solde régulière d'une puissance quelconque. Ce n'est pas là la difficulté du vers; mais elle se trouve dans ces mots : *secreta novercæ.* Achaintre entend par le mot *secreta*, des liaisons secrètes et criminelles entre la belle-mère et son beau-fils : ces unions, même dans les temps les plus dépravés, existent rarement, au lieu que la haine et l'inimitié entre ces deux individus est fréquente et même assez naturelle; j'ai donc suivi dans ma traduction l'interprétation de Jouvency.

NOTE 123, P. 60.

*Decipiatur adulter. Quel est l'adultère que les femmes se disputent*, disent quelques commentateurs? C'est l'*adultère que l'on trompe*, s'écrie le coryphée des scholiastes. Charles Valois vient en troisième et prétend que c'est l'*adultère que l'on dépouille.* Que faire? Le substantif *infidélité*, dans ma traduction, annonce quel est mon avis, et c'est l'interprétation la plus simple. Au reste, Valois n'est content et satisfait que quand il a bien obscurci le texte le plus clair et le plus précis.

NOTE 124, P. 62.

*Gravis occursu.* La marche d'une Romaine de quelque distinction, quand elle allait aux bains le soir, était un spectacle aussi singulier que pitoyable : huit ou dix esclaves précédaient la litière, tenant à la main un flambeau, de l'autre une baguette pour frapper les passans qui ne voulaient pas s'éloigner à une distance respectueuse du cortége; venaient ensuite les femmes de chambre portant les masses de plomb, les strigiles, les conques, les vases nécessaires; ces esclaves entouraient la litière élevée sur les épaules de quatre ou six robustes Mésiens; la marche était terminée par d'autres esclaves, mâles et femelles, qui portaient les essences, les parfums, enfin tout l'attirail de la toilette, jusqu'au miroir; quelques cliens accompagnaient cette pompe triomphale, et veillaient à ce que la dame n'éprouvât aucune espèce de contrariété.

NOTE 125, *ibid.*

*Sudare magno tumultu. Tumultus* est pris ici dans le sens de *bruit*. Les Romains, pour exciter la sueur, se livraient à des exercices qui devaient nécessairement la provoquer : la danse, les masses de plomb balancées avec les deux mains, l'agitation presque convulsive dans les baignoires, etc. (Voyez les notes de Juste-Lipse, sur les quinzième et cinquante-sixième ép. de Sénèque.) Tout cela ne pouvait se faire sans tumulte, sans bruit, sans clameur. Quel spectacle pour un philosophe témoin de pareilles scènes! Qu'aurait dit l'âne de Boileau?

NOTE 126, *ibid.*

*Femur exclamare coegit.* Je ne trouve rien dans les commentateurs qui contente ma curiosité; ils expliquent mal tous le verbe *exclamare*; Achaintre seul donne quel-

ques détails pris dans *Britannicus;* mais je ne crois point que le verbe *exclamare*, comme il l'assure, signifie, comme le βοᾶν des Grecs, toute espèce de bruit et de son : il est en contradiction avec tous les autres scholiastes, qui n'interprètent pas le *summum femur* par *nates*. Au reste, tous ces petits détails tiennent aux localités, aux usages, peut-être aux abus qui s'introduisaient dans les bains publics, et aux manœuvres intéressées de l'*aliptes* : c'est dans ces circonstances que l'écrivain sage et judicieux peut, sans encourir la disgrâce de ses lecteurs, ne pas s'appesantir : *Nec desilire in arctum undè pedem proferre pudor vetet.*

NOTE 127, P. 62.

*Œnophorum*. Quels usages! Au retour du bain, on apportait à la dame, ou plutôt on plaçait devant sa chaise longue un œnophore semblable à une urne, c'est-à-dire, un vase connu sous le nom de *jarre* : avec le cyathe, la matrone puisait dans l'urne, lavait sa bouche et son estomac en présence de tous les convives qui l'attendaient pour commencer le *prandium* : beau spectacle pour eux! Mais, que dis-je? ils ne trouvaient pas sans doute extraordinaire une scène dont ils étaient souvent les acteurs; comme nous allons le voir dans la note suivante.

NOTE 128, *ibid.*

*Rabidam facturus orexim*. *Orexis*, *appétit* dévorant, du verbe grec ὀρέγομαι, je désire avec passion, *aveo*, *appeto* : c'est de ce dernier verbe que dérive notre expression *appétit*. Les convives à Rome croyaient que, pour exciter cet appétit, il fallait boire avant le repas une mesure de vin connue sous le nom de *sextarius*, sextier, correspondant à une de nos anciennes mesures nommée *pinte*. Quand ce vin fermentait dans le viscère, on se mettait alors le

doigt dans la bouche pour exciter les vomissemens ; voilà ce que l'on nommait *facere rabidam orexim*. Cette coutume, d'après Sénèque, était générale. Je demande pardon au lecteur si ces détails, étrangers à nos mœurs, lui causent des nausées : *in minimis declarantur gentium mores*.

NOTE 129, P. 64.

*Pelvis olet*. J'ai supprimé dans ma traduction cette petite partie de la période latine ; il est inutile d'en dire la raison : si le lecteur est curieux de la connaître, il la trouvera dans la vingt-septième note de M. Gueroult, sur sa traduction de la seconde *Philippique*. *Pelvis* était un grand bassin, fréquemment aussi appelé *matella*. On peut voir à la fin de la troisième satire quel était l'usage auquel on destinait ces bassins. Quelques commentateurs, dans leurs éditions, ont mis *aurata* à la place de *lata*.

NOTE 130, *ibid.*

*Laudat Virgilium*. Allusion au quatrième livre de l'*Enéide* de Virgile : *Pensantur eâdem scriptores trutinâ*, avait dit Horace avant Juvénal. Quintilien, dans son livre x des *Institutions*, place Virgile immédiatement après Homère, sans laisser la moindre distance : *Propior primo quàm tertio*. Il n'en est pas moins vrai que dans Virgile on aperçoit à chaque instant le caractère de courtisan, et dans le poëte grec ce caractère d'indépendance, sans lequel le poëte le plus favorisé de la nature se place à tout moment auprès d'un précipice incommensurable ; aussi, sous ce rapport, quelle distance d'Homère à Virgile !

NOTE 131, *ibid.*

*Tot tintinnabula*. Le peuple romain était le peuple le plus superstitieux du monde ; et comment ne l'aurait-il

pas été? Privé de livres et d'instruction, il était à la merci de ceux qui tiraient de la superstition les plus grands avantages sous le rapport politique et religieux : il avait pour toute ressource, afin de se procurer quelques notions élémentaires, les *scribes*, *scribæ*, qui, sous la férule des édiles et des censeurs, remplissaient de prodiges et de contes bleus toutes les rédactions faites pour donner à l'enfance les premières leçons sur les vingt-quatre signes, inventés afin de former des propositions évidentes de ces jugemens intérieurement prononcés par le principe intelligent de notre être. Il faut que les éclipses frappent bien vivement l'imagination des peuples non civilisés, puisque nous avons trouvé en Amérique, chez les Caraïbes, les mêmes superstitions et la même croyance sur ces phénomènes : et cela n'est pas étonnant, si l'on réfléchit; car l'homme non civilisé regarde la lune et le soleil comme des divinités bienfaisantes. Quand, par une cause non connue de lui, il les voit sur-le-champ disparaître ou s'affaiblir, il faut qu'il témoigne son inquiétude par ses cris de douleur; l'astre reparaît quelques instans après, il s'imagine que ce sont ses clameurs qui ont mis en fuite les ennemis de la divinité. L'erreur se perpétue; les plus intelligens profitent des circonstances, et la masse du peuple végète toujours dans la sphère la plus étroite, où le circonscrivent l'égoïsme, la cupidité, quelquefois même des motifs plus odieux.

NOTE 132, P. 64.

*Imponit finem*. Le vers est assez difficile, mais il n'est pas obscur, comme le prétend M. Dussault : une fois que l'on a bien saisi la signification du verbe *imponere finem*, toute la difficulté s'évanouit. Les philosophes se servaient de cette locution dans le sens de *définir*. Ce verbe et le mot *sage* placé immédiatement indiquent le sens de l'au-

teur : *La bavarde quitte le champ de la littérature pour aller disputer sous le Portique ou dans l'Académie*. Le *nam* n'est pas inexplicable ; il annonce la conclusion de tout ce que le poëte vient de dire : « Achève ta folie, puisque « tu veux être docte et éloquente ; immole, etc. » Quelques interprètes ont formé des conjectures sur la femme savante attaquée par Juvénal. Les uns soupçonnent qu'il a voulu peindre la fameuse Statilia Messalina, qui épousa Néron en quatrièmes noces, et qui, après la mort de cet empereur, vécut tranquillement dans Rome. Ses richesses, sa beauté, son esprit lui formèrent une cour bien préférable à celle d'un prince barbare et maniaque. Henninius prétend que le poëte attaque Sulpitia, cette femme de Calenus, dont il nous reste une satire ; mais toutes ces conjectures ne sont pas même des probabilités.

NOTE 133, P. 66.

*Enthymema*. L'enthymême que Quintilien appelle le syllogisme de rhétorique, Juvénal l'appelle *curtum*, parce qu'il est écourté, c'est-à-dire qu'il lui manque une des prémisses. Je ne sais quel est le scholiaste qui le premier a remplacé l'adjectif *curtum* par *curvum* ; n'est-ce pas Adrien Valois ? Miracle ! ce n'est pas lui ; c'est Rapheleng.

NOTE 134, *ibid.*

*Antiquaria*. Cicéron, dans l'*Orateur*, attaque vivement ces amis de l'antiquité, qui n'aiment ni la cadence ni l'harmonie ; après lui, Quintilien, dans son huitième livre des *Institutions*, plaisante finement et adroitement ces originaux qui courent après les vieilles expressions et les mots surannés ; nous aussi, nous aimons tout ce qui porte la vénérable physionomie de l'antiquité : les mœurs du douzième siècle nous enchantent ; ce langage mélodieux des croisés ménestrels charme et flatte nos oreilles ;

les tournois, les croisades, les pélerinages, les tours de vassalité, les... Je m'arrête... On penserait que j'emploie l'ironie; mais non, je dis la vérité; les jésuites nous réservent bien d'autres résurrections, s'ils parviennent à se rétablir en France. Vive l'antiquité! Que nous étions heureux quand les jésuites avaient l'honneur de compter les princes au nombre de leurs pénitens!

NOTE 135, P. 66.

*Elenchos*. On appelle *elenchi*, dit Pline le naturaliste, liv. IX, chap. XXXV, des perles s'allongeant en poires, et dont l'extrémité forme un orbe parfait, mais renflé. On porte de ces perles aux doigts, on les suspend aux oreilles. (Voyez la note française sur ces précieux ornemens.) Quelques textes portent *extentis*. Rigault se trompe; avant lui tous les textes portaient *extensis*; et la correction n'a pas fait de prosélytes; elle est si absurde!

NOTE 136, P. 68.

*Poppæana*. Onguent, essence ou parfum, d'un prix excessif, et inventé par la fameuse Poppée, seconde femme de Néron. Les dames qui n'étaient pas assez riches pour acheter le *poppæana* mettaient un masque fait avec du pain mouillé; le lendemain on lavait la figure avec du lait d'ânesse. (Voyez la note sur le texte français.) Sans autorité, dans l'édition de Burmann, on s'est permis de transporter trois vers à la fin du passage; et M. Dussault, dans ses éditions, a suivi cette correction, qui avait été rejetée. Achaintre approuve assez cette leçon, qu'il n'a pas cependant suivie; mais a-t-il fait attention au dernier vers; *Facies dicetur an ulcus?* Peut-on ajouter quelque chose après ce trait? Ce serait détruire tout l'effet que s'en est promis l'auteur; je n'hésite pas même à le dire, ce serait briser toutes les couleurs du tableau. Je m'étonne que Dussault,

homme d'un jugement sain, d'un goût exquis, n'ait pas vu cette irrégularité, qui saute aux yeux dans son édition.

NOTE 137, p. 68.

*Viscantur labra.* Les moyens sont différens, mais le but est le même; on rit des emplâtres des Romaines, et l'on ne rit pas de nos pommades, de nos essences, de notre eau de Cologne qui brûle et dessèche la peau, de ce rouge végétal dont se servaient les hommes, et surtout les abbés, dans le dernier siècle. J'ai, à ce sujet, été témoin d'une scène assez plaisante. Un ci-devant jeune homme, petit-maître, et bavard s'il en fut oncques, croyait faire disparaître ses rides avec le rouge végétal, et chaque jour il en chargeait sa figure olivâtre et décharnée; il était notre commensal en Italie, et pharmacien de première classe; jamais nous ne pûmes obtenir l'aveu de cette innocente fraude. Pour le convaincre enfin, nous lui proposâmes une partie de plaisir à la campagne, où nous attendaient quelques dames de sa connaissance; il accepte, et Dieu sait si la toilette alla son train. Le temps était beau, nous partîmes à pied, décidés à doubler, tripler le pas afin de mettre en sueur notre Adonis quinquagénaire. La poudre mêlée avec les gouttes de sueur, en passant sur ses joues, les sillonnaient et prenaient une teinte d'incarnat qui flattait l'œil; ce fut dans cet état que nous le présentâmes à la société. Parmi les dames se trouvait une Française, espiègle s'il en fut jamais, qui fait sur-le-champ apporter une table de toilette, avec tous les ingrédiens et le miroir; on riait aux éclats; le pharmacopole étonné ne perd pas la tête, se mire, s'ajuste et se lève, en disant avec le plus grand sang-froid : « J'ai tort « de vouloir être femme et jeune; ce sont cependant deux « excellens cordiaux... Oui; mais comme l'opium, ils

« enivrent ou tuent quand ils sont pris à trop forte « dose... » Malgré la leçon, notre homme n'en continua pas moins de mettre du rouge et de la poudre.

NOTE 138, P. 68.

*Foliata.* Le foliatum, ou parfum Nardin, était, dit Pline, liv. XIII, chap. IV, « un composé de verjus, d'une « espèce de gland nommé *balanon*, de moelle de jonc, de « coq, plante aromatique, de nard, d'amome et de « baume; on donnait une couleur jaune à cette composi- « tion par le moyen du safran. L'odeur de ce parfum « avait un charme et des attraits si puissans, que l'on « avait beau avoir affaire ailleurs, il fallait suivre une « femme ainsi parfumée. » Quel dommage, pour quelques-unes de nos belles courtisanes, que ce parfum soit tombé en désuétude!

NOTE 139, *ibid.*

*Facies dicetur an ulcus.* L'expression *face sophistiquée*, employée par M. Dussault, et trouvée si plaisante par Achaintre, m'a paru si bien rendre *accipit tot offas*, que je n'ai pu résister à la tentation de la lui dérober; et je suis bien persuadé que s'il vivait encore, il me pardonnerait ce petit larcin.

NOTE 140, P. 70.

*Libraria.* Esclave ou servante qui avait inspection sur les autres, et qui distribuait à chacune la tâche qu'elle avait à remplir. Ces fonctions étaient celles d'intendante et de secrétaire; dans les grandes maisons, elle tenait le registre des esclaves de son sexe; dans ce registre se trouvaient inscrits le nom et le signalement de chaque esclave, et les fonctions qu'elles avaient à remplir. Le *librarius*

avait les mêmes fonctions; mais la surveillance ne s'étendait que sur les esclaves mâles.

NOTE 141, P. 70.

*Cosmetæ* n'étaient pas précisément les esclaves qui habillaient la dame, mais elles présidaient à sa toilette. Achaintre prétend que c'étaient les femmes de chambre et les coiffeuses : non pas, ces dernières étaient soumises aux cosmètes. (Voyez le *Dict. encyclop.*)

NOTE 142, *ibid.*

*Ferulas.* Férule, arbrisseau qui ne jette que des scions; de cet arbrisseau les anciens firent un instrument avec lequel les instituteurs punissaient les enfans en les frappant sur les mains. (Voy. Pline, liv. XVIII, chap. XXII.) Martial l'appelle le sceptre des pédagogues; Martial n'avait pas vu M. Cinglant. Eh bien, M. Cinglant triomphera, quoi qu'en dise le coryphée des Atellanes modernes.

NOTE 143, *ibid.*

*Jam cognitione peractâ.* Avant de passer à ces deux mots, le lecteur nous permettra de revenir sur le mot *transversâ*, sur lequel on ne pouvait point faire une note. Quelques éditeurs ont corrigé *transversâ*, et l'ont remplacé par *transactâ.* Les anciens manuscrits et les premières éditions portent *transversâ*, bien mieux en harmonie avec *relegit* que *transactâ.* Le *cognitione peractâ* avait été mal interprété; tous les commentateurs avaient adopté ce sens, *c'est ainsi que se termine le procès*, etc. Un dernier trait si commun, si trivial, après un tableau qui le dispute en beauté à tout ce que l'ancienne littérature nous offre en ce genre, a révolté Achaintre; il a donné à ce *cognitione* une interprétation qui est la véritable, quoiqu'on ne l'eût pas saisie jusqu'à lui; nous lui témoignons toute notre re-

connaissance pour nous avoir éclairé dans cette circonstance, et nous nous sommes hâté de profiter de ce trait de lumière. M. Dussault avait si bien senti le *défaut majeur* des premières interprétations, qu'il n'a pas traduit le *cognitione peractâ*.

NOTE 144, P. 70.

*Non mitior aulâ*. Allusion non-seulement au taureau de Phalaris, mais plutôt, je pense, à la cour du premier Denys, roi de Syracuse; car l'histoire ne nous dit rien de l'administration intérieure du palais du tyran d'Agrigente; mais elle abonde en détails sur les cruautés commises par Denys, dans sa propre maison, sur ses amis, sur ses esclaves, sur sa propre famille.

NOTE 145, P. 72.

*Sacraria lenæ*. *Sacrarium* est le sanctuaire du temple; *constituit* a été mal interprété par une infinité de commentateurs; il signifie ordinairement dans Juvénal, comme nous l'avons vu dans la troisième satire, *donner un rendez-vous*.

NOTE 146, *ibid.*

*Nudisque mamillis*. M. Dussault a fort bien fait de rejeter tout ce fatras de commentaires faits sur des expressions qui n'en avaient pas besoin; et Pseccas arrive à la voix de sa maîtresse, comme Hector, dans le *Joueur*, à la voix de Valère, *in naturalibus*.

NOTE 147, *ibid.*

*Emeritâ*. Quand, dans un âge avancé, l'intendante ou l'une des cosmètes ne pouvait plus travailler aux ouvrages d'aiguille, on l'envoyait au laboratoire des laines, dont elle avait l'inspection: elles étaient cependant admises au

conseil de toilette ; et ce conseil n'est pas sorti de l'imagination du poëte. (Voyez Sénèque, *De brevitate vitæ*, chap. XII. *Dum de singulis capillis in consilium itur.*)

NOTE 148, P. 74.

*Credas aliam, cedo.* Ce mot a exercé la patience de tous les commentateurs, et j'avoue qu'il rend le vers assez difficile, assez obscur : *J'aimerais à voir cette Pygmée*, dit M. Dussault. On ne résout pas ainsi la difficulté. Lubin prétend que le *cedo* est une concession ironique et pleine de sel : *soit, permettez à ces femmes auxquelles la nature n'a donné qu'une taille de Pygmée, de construire un édifice sur leur tête.* Britannicus assure que le mot *cedo* signifie *dites-moi.* Comment fera-t-elle quand elle *voudra sans cothurne*, etc. Pratée n'est point de son avis. Achaintre veut absolument que le *cedo* soit une particule interrogative. Pour moi, je pense qu'il ne faut point rendre les idiotismes plus difficiles en imaginant des significations qu'ils n'ont jamais eues dans la langue à laquelle ils appartiennent. *Cedo* signifie *dites-moi ;* on peut construire la phrase avec une locution correspondante à celle-ci ; *que direz-vous si*, etc. Britannicus a raison, et je crois avoir prouvé qu'il faut l'expliquer comme lui, et ne pas suivre l'interprétation d'Achaintre.

NOTE 149, *ibid.*

*Adjuta nullis cothurnis.* Le cothurne était une chaussure fort élevée, que portaient dans les tragédies les acteurs qui jouaient les rôles des héros de l'antiquité. Le cothurne était nécessaire, sans quoi les héros n'auraient paru que des nains, aux yeux du spectateur, vu l'immense étendue des anciens théâtres. Pourquoi les dames romaines n'auraient-elles pas adopté le cothurne, nos dames ont bien adopté le brodequin ? et dans le dernier siècle elles

ajoutèrent aux paniers, aux hérissons, une chaussure qui les grandissait d'un pouce et demi.

NOTE 150, P. 74.

*Damnorum : vivit*, etc. Presque toutes les éditions portent *vicina mariti*. Je ne vois pas la raison pour laquelle le cas d'attribution serait plus élégant que le complément de l'adjectif *voisin*, et quand même la nuance serait un peu plus agréable faut-il pour cela sans autorité changer les désinences ? et que m'importent les vingt-cinq manuscrits dont parle Achaintre, lorsque cinq cents ne partagent pas son avis ?

NOTE 151, *ibid.*

*Gravis est rationibus*. Ruppert, dans son commentaire sur Juvénal, soupçonne qu'il y a ici une lacune d'un ou deux vers oubliés par les anciens copistes. Les mots *gravis est rationibus* ne sont point unis avec ce qui précède par une conjonction, et le poëte passe ensuite trop brusquement au tableau de la superstitieuse. On me permettra peut-être de ne pas approuver les soupçons de Ruppert : *gravis rationibus* est parfaitement en rapport avec ce qui précède, et la conjonction ne produirait d'autre effet que celui d'affaiblir la vivacité de la pensée. Juvénal n'a pas le temps d'achever ce dernier portrait, *voilà que l'Archigalle se présente*; toute idée intermédiaire aurait embarrassé la marche rapide de l'auteur. Le mot *ecce* indique l'intention du poëte ; tant pis pour ceux qui ne l'ont point saisie.

NOTE 152, P. 76.

*Xerampelinas*. Les dames portaient ordinairement à Rome des robes couleur de rose desséchée ou de feuille de vigne morte. On nommait ordinairement ces dernières *xerampelinæ* de deux mots grecs ξηρὸς, sec, et ἄμπελος,

vigne. Les Galles suspendaient pendant quelque temps ces robes dont on leur faisait présent dans le temple d'Isis, et de cette friperie ils tiraient les vêtemens pour leurs néophytes. On ne se douterait pas de la correction que propose H. Valois dans ce vers : il exige impérieusement que l'on remplace *ipsi* par *igni*. La belle leçon! Les Galles n'étaient pas si bêtes de brûler les robes qu'on leur donnait. Nos moines mendians brûlaient-ils les toiles et les draps dont leur faisaient cadeau les superstitieux villageois?

NOTE 153, P. 76.

*In tunicas eat*. Les anciens croyaient qu'en suspendant des mannequins de laine, les dieux infernaux ou les mânes irrités contre eux déchargeaient leur fureur sur ces simulacres. Cette superstition était un corollaire de la superstition qui fit inventer les bulles et les amulettes. Il n'y a pas long-temps nous étions aussi ridicules que les anciens avec nos petites statues de cire, notre baguette divinatoire, et les baquets à la Mesmer.

NOTE 154, *ibid.*

*Agrum nuda*. « Il n'est rien, dit Achaintre (et le savant « n'est pas suspect de philosophisme), il n'est rien que ne « persuade la superstition, aidée par la mauvaise foi des « prêtres. » M. Dussault a traduit l'adjectif *nuda* par nue. Je ne suis pas de son avis. (Voyez dans ma traduction le terme moyen que j'ai pris.) A Rome il n'y avait que les courtisanes qui eussent le droit pendant certaines fêtes de paraître nues en public. A Paris, dans le treizième et quatorzième siècles, il n'y avait que les jeunes filles et les vierges; les femmes mariées et les courtisanes n'avaient point cette permission. Comment concilier ces beaux fruits de la superstition?

NOTE 155, P. 76.

*Meroë.* D'après Strabon, c'était la plus grande des îles que formait le Nil dans son cours. Hérodote, dans son dixième livre, dit que cette île fut ainsi appelée de *Meroë*, sœur de Cambyse, qui, l'ayant suivi dans son expédition, mourut dans cette île. Les géographes modernes assurent que dans la haute Egypte, et dans tout le pays anciennement nommé Ethiopie, le Nil ne forme aucune île, et qu'en conséquence Strabon ne l'a inséré dans sa géographie que sur le rapport d'Hérodote, et sans examen.

NOTE 156, *ibid.*

*Surgit ovili. Temple voisin de l'auguste chaumière où naquit Romulus*, dit un vieux scholiaste. J'ai suivi cette leçon et rejeté celle des commentateurs qui, s'appuyant sur Tite-Live, assurent que Juvénal fait allusion au local où le vieux peuple romain tenait les comices, lieu qui ne ressemblait pas mal à un parc de troupeau; mais ces planches disparurent, et l'on vit à leur place s'élever un superbe portique circulaire. Or, du temps de Juvénal, on ne pouvait point appeler ce lieu *ovilis*. L'ovilis n'existait plus, mais la chaumière qui servait de palais à Romulus existait encore.

NOTE 157, P. 78.

*En animam, et mentem.* Les anciens entendaient par *anima*, le souffle, la vie, et *mens*, l'intelligence dont l'homme est doué. Quoi! des visions dans l'orphéisme? mais ces visions chez les païens n'eurent point des suites funestes. Voyez l'*Histoire des visions et des apparitions*, par l'abbé Lenglet, vous pourrez juger à quelle distance nous avons laissé les Romains et les Romaines.

NOTE 158, P. 78.

*Qui grege linigero.* Dans quelques textes français on trouve *lanigero*. Mais les textes italiens et anglais ne varient pas sur cet adjectif. La tunique et souvent la robe des Galles étaient de toile de lin. Quelques empereurs ne dédaignèrent pas de prendre cette robe. Othon célébrait souvent les fêtes d'Isis et prenait la robe de lin; mais l'histoire ne dit point qu'il se fit raser comme l'empereur Commode, qui buvait dans un anubis, dit Lampride. Ce Commode était-il réellement le fils du philosophe Marc-Aurèle? ne serait-il pas l'enfant d'un de ces matelots dont parle Aurélius Victor? (Voyez ce que dit cet historien sur la conduite de l'impératrice, femme de Marc-Aurèle Antonin.)

NOTES 159 et 160, *ibid.*

*Quotiès non abstinet uxor.* Pendant les neuf jours que duraient les fêtes d'Isis, il était défendu aux femmes mariées de céder aux désirs de leurs époux; elles étaient en même temps obligées de veiller en l'honneur de la déesse, et de ne se reposer que sur des matelas faits avec de la toile de lin. Voilà le *cadurcum* qu'il ne fallait point profaner. Celles qui violaient ces préceptes étaient obligées d'aller trouver le grand-prêtre, qui, moyennant une certaine rétribution, obtenait pour elles le pardon d'Osiris. Ne pourrait-on pas faire ici quelques rapprochemens? non; que le lecteur les fasse s'il veut.

NOTE 161, *ibid.*

*Argentea serpens.* Elien assure que l'on représentait souvent en Egypte Isis, Osiris, avec une couronne d'aspics sur la tête; mais à Rome on voyait aux pieds des statues d'Isis et d'Osiris un serpent en argent qui s'entrelaçait

autour d'un chien et d'un loup. C'est de ce serpent dont parle Juvénal, et non de la tête d'Isis entourée de serpents, comme le dit Achaintre.

NOTE 162, P. 78.

*Osiris.* Il n'y avait pas sur la terre de coquins plus impudens, plus effrontés, et plus corrompus que les prêtres égyptiens. Ce furent ces prêtres qui déclarèrent Alexandre fils de Jupiter; ils firent périrent l'astronome Nicias, parce qu'il avait involontairement tué le chat de son beau-père. Que d'argent ils gagnèrent avec leur statue de Memnon; et quand l'Egypte fut ruinée, ils l'abandonnèrent pour aller infecter l'univers de leurs mensonges et de leurs turpitudes; ils ne se bornèrent pas, comme dit Voltaire, à voler les poules et à dire la bonne aventure.

NOTE 163, *ibid.*

*Cophino.* Le *cophinum* ne ressemble pas à nos paniers, il est fait non avec des joncs, mais avec de la sparterie; il est en soufflet, forme le demi-cercle, et ressemble parfaitement à une petite gondole quand il est plein. On appelle encore ce panier, sur tout le littoral de la Méditerranée, *cophino*, en Italie, et *couffi* en provençal et languedocien.

NOTE 164, *ibid.*

*Legum Solimarum, et magna sacerdos.* Il paraît que la version des Septante n'était pas connue à Rome du temps de Pline, Tacite, Juvénal et Quintilien.

NOTE 165, P. 80.

*Ære minuto.* Petite monnaie de Rome, que l'on nommait *triens*, *quadrans*. L'une valait le tiers de l'as, l'autre le quart. L'as réduit valait 7 centimes et une fraction, que nous négligerons: le *triens* équivalait donc à 2 centi-

mes un tiers, et le *quadrans* à 1 centime trois quarts, à peu près notre ancien denier.

NOTES 166 et 168, P. 80.

*Spondet amatorem*. Le pauvre Juif mendiant, et tristement relégué dans les bois d'Aricie, *tremens mendicabat in aurem*; mais l'Arménien, le Commagène profitaient hardiment de la réputation dont ils jouissaient à Rome. *Spondebant*, ils garantissaient, etc. La Commagène était située entre le Mont Amanus et l'Euphrate. Les aruspices de cette région et de l'Arménie étaient plus considérés à Rome que les Toscans et les aruspices indigènes. C'est bien le cas de dire : Nul n'est prophète dans sa patrie.

NOTE 167, *ibid.*

*Pulmone columbæ*. Les aruspices n'immolaient la colombe, pour en examiner les entrailles, que dans les affaires de cœur; et c'était la partie la plus intéressante et la plus lucrative des aruspices étrangers. Dans les cas ordinaires, on maniait les entrailles d'une brebis, d'un chevreau, etc., et jamais celles d'un chien publiquement. La magie et les sortiléges s'étaient emparés de ces entrailles et de celles des enfans pour leurs opérations secrètes.

NOTE 169, *ibid.*

*Delphis*. Oracles, augures, aruspices, etc. Les philosophes feront donc inutilement toujours les plus grands efforts pour arracher l'espèce humaine à cet abrutissement honteux, dans lequel cherche à la plonger la rage de quelques individus trop avides de dominer sur la terre *per fas et nefas*. « Que de prospérités, que de bonheur prédirent, « en ma présence, les Chaldéens à Pompée, à César et à « Crassus, s'écrie Cicéron! Ils ne devaient tous les trois « mourir que de vieillesse, à Rome, dans le sein de la

NOTE 176, P. 82.

*Quo læta Venus.* Les anciens astrologues regardaient comme infiniment heureux le moment où Vénus se trouvait en conjonction avec la Lune. Le premier instant de l'immersion, surtout pour les horoscopes, était inscrit avec le plus grand soin sur l'*album* de ces *astromantes*.

NOTE 177, *ibid.*

*Quis mensis damno.* Le fameux Servius, ce célèbre commentateur de Virgile, se piquait aussi d'astrologie. Il nous assure, dans son commentaire sur le premier livre des Géorgiques, que Jupiter et Vénus sont deux planètes extrêmement favorables; Mars et Saturne, du plus funeste augure. Quant à Mercure, comme le proxenète des Dieux, il a tantôt quelque bonne aventure, tantôt il éprouve quelque accident fâcheux.

NOTE 178, *ibid.*

*Ephemeridus.* Almanach, album des astrologues. Il y a donc toujours eu dans le monde civilisé des Mathieu Lensberg. Nous avons adopté ce mot *Ephémérides*, auquel nous avons joint l'épithète *historiques*: encore un autre almanach de Mathieu Lensberg.

NOTE 179, P. 84.

*Ad primam lapidem.* La distance d'une pierre milliaire à une autre était de mille pas, quinze cent quarante-cinq mètres. On avait étendu en France le système décimal jusqu'aux mesures itinéraires, jusqu'à la division du temps: ces dernières sont tombées en désuétude; je ne sais pour quelle raison.

NOTE 180, *ibid.*

*Inspecta genesi.* Voyez dans Walter Scott, Guy Manne-

ring, chap. IV du premier volume, de quelle manière un astrologue tirait un thême de nativité : il n'a pas oublié le plus petit détail, et la pièce est curieuse.

NOTE 181, P. 84.

*Spatium*, etc. Un vieux scholiaste fait une longue dissertation sur le verbe *lustrare;* mais, malgré toute sa science, les amis de la saine raison l'ont abandonné pour suivre Pratée, qui semble avoir été le guide de M. Dussault. Cicéron rapporte que les barrières du Cirque fourmillaient de charlatans, de diseurs de bonne aventure, de devins, etc. Ils étaient au moins plus au large que les nôtres, jadis établis sur le Pont-Neuf.

NOTE 182, *ibid.*

*Sortes ducit.* Tirer les sorts, les dez. Les Romains devaient ce nouveau sortilége à un citoyen de Préneste, nommé *Numerius Sufficius.* Il paraît, d'après Cicéron, que ce sortilége ne jouit d'abord de quelque faveur que chez le bas peuple : *car quel magistrat, quel homme distingué voudrait y avoir recours?* dit-il. Malgré cet anathème, Tibère, partant pour l'Illyrie, consulta l'oracle de Gérion, à ce que raconte Suétone. « Après les premières « cérémonies, on lui répondit qu'il pouvait jeter des dez « d'or dans la fontaine d'Apone, et ce prince fut assez » heureux pour amener le nombre le plus considérable. « On voit encore aujourd'hui sous l'eau les dez qui con- « statent ce prodige. » Que doivent être les peuples quand les princes sont infatués de ces misérables préjugés !

NOTE 183, *ibid.*

*Poppysma.* Mille opinions différentes sur l'interprétation de ce mot nous ont forcé à choisir la plus vraisemblable. Ce n'était pas avec des baisers et des caresses que

vivaient les charlatans et les devins du Cirque. Par leurs gestes, par ce bruit que font ordinairement les lèvres quand on les presse l'une contre l'autre, ils invitaient les amateurs à venir les consulter; ils les appelaient en leur lançant des baisers, comme les mendians placés sur les ponts et sur la voie de la forêt d'Aricie. Souvent on voyait autour de ces devins leurs femmes et leurs enfans. Or, d'après cette explication, l'opinion de Ferrarius m'a paru erronée, et j'ai suivi celle de Ruppert, commentateur qui m'a fourni les idées que je viens de présenter aux lecteurs.

NOTE 184, P. 84.

*Quæ nullis.* Tous les anciens textes, avant Saumaise et Jouvency, portaient *nudis*, et cet adjectif rendait le vers inintelligible. En vain les commentateurs avaient cherché à l'expliquer; aucun d'eux n'était parvenu à présenter un sens admissible. Saumaise le premier proposa le changement de *nudis* en *nullis;* cette correction fut généralement adoptée, et toute difficulté s'évanouit. Il y a dans l'édition d'Achaintre une note sur ce passage fort bien raisonnée, et qui détruit toutes les objections que l'on pourrait opposer au changement qui n'en est pas un : car je le regarde comme un rétablissement du mot employé par Juvénal.

NOTES 185 et 186, P. 86.

*Phalæ.* Petites tours de bois placées à chaque bout de l'Epine ou dos d'âne qui divisait intérieurement le Cirque. Dans les jeux de char, on en plaçait sept autres : elles servaient de bornes, *metæ*. Ces colonnes mobiles, en tout semblables aux deux fixes, étaient supportées par des dauphins. (Voyez *Dion Cassius*, liv. XLIX.)

NOTE 187, P. 86.

*Puerpera.* Les mœurs ne sont pas changées sur ce point; c'est encore une conséquence du luxe et de la mollesse. Voyez dans l'*Espion anglais*, imprimé en 1778, quelques détails curieux sur les moyens qu'employaient de grandes dames pour se soustraire aux lois de la nature, sans cependant abandonner les plaisirs qu'elle procure dans certaines circonstances. Les Romaines elles-mêmes ne furent pas aussi ingénieuses.

NOTE 188, *ibid.*

*Impleret tabulas.* Martial, dans sa trente-neuvième épigramme du quatrième livre, dit :

Le cuisinier Santra ne fut-il pas le père
De ce patricien que l'on nomme Scaurus?
Vois donc son œil de bœuf et ses cheveux crépus.

NOTE 189, *ibid.*

*Salios.* Pour entrer dans le collége des Saliens à Rome, il fallait quatre quartiers de noblesse de père et de mère: c'était le collége de la haute aristocratie.

NOTE 190, P. 88.

*Philtra.* D'après Plaute, Horace et Apulée, les philtres de Thessalie étaient les plus renommés. De nos jours, on n'a plus besoin de recourir aux philtres: le véritable philtre, celui qui produit un effet surprenant, remarquable, c'est l'or; rien ne résiste à ce philtre; le sentiment n'est plus pour rien dans nos stipulations matrimoniales; le luxe est parvenu à l'anéantir; on le supporte encore sur la scène, mais espérons que l'intérêt l'en exclura bientôt.

NOTE 191, P. 88.

*Et soleâ pulsare nates.* Il paraît, même d'après S. Jean-Chrysostôme, que le plus grand plaisir des courtisanes était de troubler l'esprit et la raison de leurs amans, et de les maltraiter ensuite de la manière la plus outrageante. (Voyez l'homélie de ce saint personnage au peuple d'Antioche.) La *solea* était une espèce de sandale de femme, qui ne couvrait que le talon, et laissait le pied presque à découvert; les cordons supérieurs étaient souvent d'une grande richesse et d'une grande magnificence.

NOTE 192, *ibid.*

*Cui totam.* Avant ce vers, dans quelques anciens manuscrits on en trouve trois qui n'ont pas été insérés dans les éditions modernes.

*Semper aquam portes rimosa ad delia : semper*
*Istud onus subeas ipsis manantibus urnis,*
*Quo rabidus nostro Phalarim de rege dedisti.*

Voici quelle est l'opinion d'Achaintre sur ces trois vers : « Je les ai lus moi-même dans un vieux et excellent manuscrit du dixième siècle, et peu s'en est fallu que je « ne les rétablisse dans mon édition; je les ai trouvés encore « dans les deux anciennes éditions de Valla et de Plathner, « et ces vers ne sont pas indignes de Juvénal ni de son « génie. » Pour moi, je crois que cette paraphrase de la pensée de Juvénal, cette espèce de préambule, avant d'arriver à la folie de Caïus, n'est pas du poëte latin : ce n'est ni son style ni sa manière de lancer le trait satirique.

NOTE 193, P. 90.

*Tremulumque caput.* Voyez la note sur le texte français, et, pour l'apothéose des empereurs, Hérodien : l'article est

curieux, mais trop long pour être transcrit. Quelques éditions ont retenu l'ancienne leçon : *Longâ manantia labra salivâ;* l'accusatif vaut-il mieux que le terme d'*où*, dans cette circonstance? Je ne le pense pas; l'hellénisme a séduit, mais la locution manque d'exactitude, et le verbe *manare* n'exigerait-il pas impérieusement le terme d'*où*? c'était bien assez d'un latinisme *labra manantia*. Quant aux finales *a*, elles ne produisent jamais de cacophonie dans la langue latine, à moins que la voyelle ne soit précédée d'un *r*.

NOTE 194, P. 90.

Voyez dans Suétone le détail de tous les crimes que commit cet insensé; il fut l'assassin de presque toute sa famille. Dans sa folie, il fit périr les citoyens les plus distingués; il aurait encore poussé plus loin ses massacres; si Chéréa, tribun d'une cohorte prétorienne, n'eût délivré Rome de ce furieux.

NOTE 195, *ibid.*

*Tanti partus equæ*. Le commentateur Rigaut prétend qu'il faut interpréter ce passage de la manière suivante : « Vous n'avez plus besoin de dépenser des sommes im- « menses pour louer des empoisonneuses, prenez de « l'hippomanès sur le front d'une jument. » Comme ce scholiaste a torturé ce passage si simple quand on ajoute le point d'exclamation!

NOTE 196, *ibid.*

*Adipata*. C'était une espèce de mets fort succulent, rempli ou bien garni de lard et de graisse de volaille; les Romains aimaient beaucoup ce hachis, d'où dérive notre terme pâtée.

NOTE 197, P. 92.

*Papas*. Ces deux vers ne se trouvent point dans une infinité d'éditions et de manuscrits. Je n'ai pas osé les supprimer; mais je ne les crois point de Juvénal. Le *quæ peperit* me l'indique; car, dans le passage, il s'agit du *privignus*, et le *quæ peperit* implique contradiction; il y a bien le qualificatif *materno*, mais cet adjectif peut être pris ironiquement : *Veneno materno*.

NOTE 198, *ibid.*

*Grande Sophocleo*. Quelques rhéteurs n'ont vu dans ce vers qu'une exclamation emphatique; mais ils n'ont pas sans doute fait attention que ce vers est mis par Juvénal, pour ainsi dire dans la bouche des Romains, qui lui reprochent d'employer dans la satire des couleurs tragiques; et l'atroce action de Pontie, par laquelle il répond aux reproches qu'on pourrait lui faire, donne à ce vers *grande* une force, une énergie, dont on trouve peu d'exemples dans les poëtes latins.

NOTE 199, *ibid.*

*Nihil contra conor*. « Je ne ferai point des efforts inutiles » pour prouver que vos crimes ne sont pas fabuleux. » La tournure est un peu faible pour rendre cette locution *négative*. Que de difficultés a donc à surmonter un traducteur qui connaît ce vieux axiome : « Les traducteurs, dans « les siècles barbares, amènent l'aurore du bon goût; dans « les siècles éclairés, ils le conservent. »

NOTE 200, P. 94.

*Minor admiratio*. Il paraît que Juvénal avait fait une étude approfondie des ouvrages philosophiques de Cicéron; à chaque instant on voit dans ce poëte les sublimes sentences, les définitions, les pensées, les opinions du cé-

lèbre orateur, et loin de les affaiblir, on est forcé d'avouer qu'il leur donne une force, une concision qu'elles n'avaient pas dans le philosophe, qui, souvent, sacrifie trop à l'élégance.

NOTE 201, P. 94.

*Præcipites ruunt.* Rigaut seul a bien interprété ce vers auquel M. Dussault n'a pas fait assez d'attention : ces détails sont minutieux, dira-t-on; mais les comparaisons dans les poëtes ne sont jamais à dédaigner, et surtout quand elles font partie d'un tableau mis en opposition. J'ai donc suivi Rigaut dans ma traduction; ce commentateur a quelquefois des lueurs de sens commun, chose assez rare dans les vieux scholiastes.

NOTE 202, *ibid.*

*Servare catellæ. Que ma Lysisca vive.* Ce mot ou ce nom que les Romains ou les Romaines donnaient à la chienne favorite, m'a paru plus noble que le nom générique de l'animal. Mais vous avez donné ce nom à une courtisane au commencement de cette satire. Pourquoi ce reproche, censeur? Ignores-tu donc qu'entre ces deux individus la différence n'est pas grande; j'en aperçois une cependant, et qui le croirait? elle n'est pas en faveur de celui qui ne marche pas sur quatre pates.

NOTE 203, P. 96.

*Medicamina.* « La *mithridaticon*, dit Pline, chap. VIII, « livre XXIII, était composée de deux noix sèches, de « deux figues sèches, de vingt feuilles de rue triturées, et « d'un grain de sel. Pris à jeun, cet antidote empêchera « pendant une journée l'effet du poison le plus subtil. « Avec cet antidote, Mithridate s'était tellement accou-

« tumé au poison, que, lorsqu'il voulut en faire usage « pour se délivrer du fardeau de la vie, il en avala une « dose énorme. » Tout ce que nous dit Pline m'a bien l'air d'un conte, et la recette celle d'une vieille femme.

# SATIRE VII.

NOTE 1, P. 98.

*Balneolum. Conducere balneolum.* Quelques commentateurs ont pensé qu'un pauvre poëte, dénué de tout, ne pouvait point prendre à bail un établissement de bains publics, ni se charger d'une administration qui demandait quelques avances. Ils ont donné au verbe *conducere* le sens que j'ai adopté dans ma traduction. Achaintre n'est pas de notre avis; je crois qu'il se trompe, car jamais le verbe *conducere* n'a été pris dans l'acception qu'il lui donne; et d'ailleurs le nourrisson des Muses pouvait, sans se déshonorer, imiter Cléanthe, au lieu qu'il eût été méprisé s'il eût fait une spéculation d'affranchi. Tels étaient les préjugés qui régnaient à Rome; il faut donc, lorsque l'on traduit ou que l'on interprète, ne pas perdre un instant de vue les mœurs, les usages, les préjugés même du peuple chez lequel a vécu l'écrivain dont vous copiez les tableaux.

NOTE 2, *ibid.*

*Præcones.* C'étaient ordinairement des esclaves affranchis qui remplissaient les fonctions de *præconum*, qui faisaient non-seulement ce que font aujourd'hui les huissiers priseurs, mais encore les courtiers et les agens de change. Le dépôt de toutes les marchandises arrivant à Rome, était placé dans le quartier nommé aujourd'hui *Trastevere*, au-delà du Tibre, où les Alexandrins, les Carthaginois, les Espagnols, les Marseillais, les Syriens, avaient besoin d'interprètes, et le *præco* leur en servait:

c'était le *praeco* qui conclusait les marchés, qui, presque toujours, se faisaient au comptant, rarement au moyen des échanges. On sent combien ces *praecones* pouvaient, par ces voies, acquérir de richesses. Il n'en est pas moins vrai que l'agent de toutes ces transactions commerciales était vu des citoyens romains avec le dernier mépris; sur ce point, quelle différence entre nos mœurs et celles des anciens!

NOTE 3, P. 98.

*Aganippes*, fontaine qui sort du mont Hélicon en Béotie. Quoi! les Muses étaient quelquefois Béotiennes? Sans doute. *Ignorant comme un poëte*, disent encore aujourd'hui nos superbes adorateurs des sciences exactes. Les philosophes de l'antiquité avaient un peu plus de respect pour les Muses; mais ces philosophes étaient aussi des ignorans; ils n'avaient pas encore trouvé la quadrature du cercle.

NOTE 4, P. 100.

*Tibi nullus in umbrâ*. Jouvency, Dussault, Achaintre, préfèrent le substantif *umbrâ* au mot *arcâ* que l'on trouve dans une infinité d'éditions et de manuscrits; pour ne pas être toujours en opposition avec ces estimables littérateurs, nous avons laissé *umbrâ*: quoique, intérieurement, l'*arca pieria ubi nullus est quadrans* nous parût bien préférable et bien plus satirique; il est encore plus en harmonie avec *ostendatur*. Enfin le sacrifice est fait, n'en parlons plus.

NOTE 5, *ibid.*

*Auctio*. Achaintre n'est point d'accord avec Jouvency sur la signification du participe *commissa* joint à *auctio*: le premier l'entend dans le sens de *combattre*, l'autre

dans le sens de *confier*. Cette dernière interprétation me semble plus juste.

NOTE 6, p. 100.

*Pacci*. Nulle harmonie entre les commentateurs sur ces noms propres ; mais peu importe que les pièces vendues à la livre, soient l'*Alcion* de Baccius, ou l'*Alcithoé* de Paccius, ou l'*Alcinoé* d'un autre auteur tragique, l'oubli a fait justice de tous ces drames : le temps aussi nous délivrera sans doute de cette énorme multitude de tragédies, qui n'ont rien de tragique si ce n'est le nom, encore quelquefois est-il plus comique que la pièce elle-même.

NOTE 7, *ibid.*

*Faustus*. Encore un autre poëte qui sans doute métamorphosait sur la scène Térée en chauve-souris ; pourquoi n'aurait-il pas essayé de s'ouvrir une nouvelle route comme le romantisme moderne ? Un de nos poëtes modernes a bien métamorphosé Jeanne-d'Arc en publiciste du dix-neuvième siècle ; les romantiques nous préparent encore, dit-on, bien d'autres prodiges.

NOTE 8, *ibid.*

*Vidi*. Les faux témoins ! Tant que l'on ne respectera pas le serment, les faux témoins seront nombreux. Si l'on eût fait quelque exemple des parjures !... Mais que dis-je ? n'avons-nous pas les jésuites, les restrictions mentales ? Les restrictions mentales ! avec elles on va loin.

NOTE 9, *ibid.*

*Asiani*. Achaintre lutte dans ce passage contre tous les commentateurs et tous les interprètes ; il a raison, il ne s'agit pas ici des affranchis, mais bien de ces chevaliers d'industrie que l'Asie mineure et la Syrie expédiaient à Rome, pour vivre aux dépens des vainqueurs.

NOTE 10, P. 102.

*Laurumque momordit.* C'est de tous les arbres celui qui fut le plus en honneur chez les anciens; ils tenaient pour prodige qu'un laurier fût frappé de la foudre. Admis dans les cérémonies religieuses, il entrait dans les mystères : ses feuilles mâchées étaient regardées comme un instrument de divination, et l'on en couronnait les poëtes, parce qu'on était persuadé que le laurier communiquait l'esprit de prophétie et l'enthousiasme poétique. Un de nos anciens poëtes a bien employé l'adjectif *mâche-laurier* pour qualifier un poëte, mais cette expression n'a pas été reçue dans le dictionnaire de la langue noble.

NOTE 11, *ibid.*

*Membrana tabellæ.* Je ne crois pas que les anciens eussent des livres en page comme les nôtres. Tous les écrivains de Rome ne font mention absolument que du *Volumen* et du *Pugillare codicillum.* On trouve bien l'expression *pagina;* mais cette page de papirus était collée au bas d'une autre dans le *Volumen.* Les tablettes étaient différentes; et les poëtes mettaient sur ces tablettes, où les corrections étaient faciles, le premier jet de leurs compositions, ensuite ils les copiaient sur le *Volumen;* or, les tablettes étaient ordinairement blanches dans l'intérieur et jaunes à la partie supérieure. Ce sont ces tablettes dont il est ici question. D'après cette exposition, je n'ai pu adopter l'opinion d'Achaintre.

NOTE 12, *ibid.*

*Telesina.* Quoique passionné, je l'avoue, pour l'ami des Romains dignes de ce nom, pour l'enthousiaste de la liberté publique, je ne m'aveugle point sur ses défauts, et ne prétends pas les mettre au rang des beautés. L'expres-

sion de *dona marito Veneris* est de très-mauvais goût ; et je demande pardon au lecteur d'avoir suivi de trop près mon maître ; mais j'ai une observation à lui faire, je n'imite pas, je traduis.

NOTE 13, P. 104.

*Imagine macrâ.* Les poëtes modernes n'ont pas à craindre un pareil sort ; mais qu'ils ne s'avisent point de prendre l'arme de la satire, surtout de la satire des mœurs. Le sort de Gilbert les menacerait. S'ils n'embouchaient pas la trompette adulatrice, que deviendraient-ils ? Adieu salons, équipages, parties fines, maisons de plaisance. Quel funeste exemple a donné M. de Fontanes !

NOTE 14, *ibid.*

*Junonis avem.* Le paon : le terme de la comparaison me paraît singulier ; lecteur, réfléchissez un moment sur cette comparaison ; que dit-elle à votre esprit ?

NOTE 15, *ibid.*

*Maculonius.* Adrien Valois désapprouve cette rectification de Farnabe ; il prétend que le nom n'est pas latin ; il avoue cependant qu'il faut un sujet au verbe *commodat*, qui signifie *prête* et non *emprunte*. Que ce soit *maculo*, *maculonus*, qu'importe ! c'est bien susciter à Farnabe une querelle d'Allemand. Valois est-il plus correct et plus exact lui-même avec son *tel ?* Tant s'en faut ; mais il se délecte quand il peut obscurcir le texte le plus clair.

NOTE 16, P. 106.

*Portas. Januæ*, portes des maisons et des édifices particuliers ; *portæ*, portes d'une ville ; *fores*, les portes secrètes ; *postes*, les portes à deux battans. C'est dans ce vers surtout que l'on sent bien que *janua* n'est pas le synonyme de *porta*.

NOTE 17, P. 106.

*Libertos.* Dans les premiers temps de la république, on faisait une grande différence entre le *libertus* et le *libertinus*, l'affranchi et le fils d'affranchi. Le patron n'avait pas sur ce dernier le même pouvoir que sur le père : mais sur la fin de la république, avant Cicéron, et depuis sous les empereurs, on ne fit plus cette différence : tous les affranchis sans distinction étaient appelés *liberti* ou *libertini*. Cette remarque est de Suétone.

NOTE 18, *ibid.*

*Subsellia.* D'après les observations de Juste-Lipse, ce mot désigne les siéges placés au milieu, sans aucune espèce de distinction ( les banquettes du parterre ). *Anabathra*, dérivant du verbe grec ἀναβαίνω, *je monte*, désigne les gradins et l'amphithéâtre. A l'orchestre étaient des siéges séparés du parterre, et placés en face de l'acteur ou du déclamateur. On donnait encore le nom d'orchestre à la partie du théâtre où le pantomime dansait.

NOTE 19, *ibid.*

*Cathedris.* Mot grec composé de la préposition κατά et du substantif ἕδρα. Ce mot en grec signifie la partie du corps sur laquelle on s'assied : ce n'est que par extension ou par catacrèse, comme disent les rhéteurs, qu'il signifie *siége*, *chaise longue*.

NOTE 20, *ibid.*

*Cacoëthes*, κακοήθεια, *mauvaise habitude*, *démangeaison*, *rage incurable*, et non, comme le dit Achaintre, un *ulcère*. Avec quelle irrévérence cet homme-là parle des Dieux ! Je n'ai que parodié les vers de Molière ; je ne les ai point copiés littéralement, parce que je ne veux pas, etc.

NOTE 21, P. 106.

*Triviale monetâ.* Achaintre ne se trompe-t-il pas quand il nous parle d'une pièce de monnaie que l'usage et la circulation détériorent? le ens n'est-il pas au contraire, *frapper un vers au coin de la trivialité*, *monetâ* pris, par métonymie, pour le coin auquel on frappe la monnaie? Telle est l'opinion de Jouvency, et je l'ai préférée à celle du moderne commentateur.

NOTE 22, P. 108.

*Aonidum.* L'Aganippe n'était pas la seule fontaine qui sortît de l'Hélicon; il y avait encore l'Hippocrène : ce qui motive bien le pluriel *fontibus*.

NOTE 23, *ibid.*

*Thyrsum.* Thyrse, demi-pique ornée de feuillages, de lierre et de pampre de vignes entrelacés en forme de bandelettes. Le thyrse était tout ensemble l'arme et le symbole de Bacchus. Les Hébreux appelaient aussi thyrse un bâton entouré de feuillages, qu'ils portaient en signe de réjouissance, à la fête des Tabernacles.

NOTE 24, *ibid.*

*Sana.* Quelques éditions anciennes portent *mœsta*. Ce qualificatif *sana* avait été employé par Horace dans son Art Poétique :

> . . . . *Excludit sanos Helicone poetas,*
> *Democritus*. . . . . .

Le philosophe a raison : sans imagination point de poésie. Un enthousiasme factice, comme celui de quelques poëtes modernes, les conduira-t-il à l'immortalité? Non, mais à la fortune : ce qui vaut infiniment mieux.

NOTE 25, P. 108.

*Euæ*. Le mot grec est ευοι, *evoë*; contraction de ευ υιε, *courage, mon fils;* mot que les mythologues mettent dans la bouche de Jupiter pendant le combat contre les Titans en Egypte.

NOTE 26, *ibid.*

*De lodice parandâ*. J'ai suivi dans ce passage le sens donné par tous les commentateurs et les traducteurs. Qu'Achaintre préfère le gérondif *ad aspiciendum*, il est le maître de donner à ce dernier vers d'un tableau magnifique une couleur terne et presque bizarre; mais il ne trouvera point d'imitateurs.

NOTE 27, *ibid.*

*Rutulum*. Turnus, agité, tourmenté par les furies; et quel était son crime? de défendre sa patrie contre une poignée de brigands, qui vinrent chercher, les armes à la main, un asyle en Italie. Permis à Virgile de transformer en furieux le héros qu'indigne une invasion funeste. Que de littérateurs de nos jours préfèrent encore son Turnus à son larmoyant Enée!

NOTE 28, P. 110.

*Pignerat*. Nous nous sommes bien gardés d'adopter l'interprétation d'Achaintre, ni celle de Jouvency, qui métamorphosent Atrée en usurier. Le premier, tout en proposant une nouvelle leçon, lui fait son procès. Celle du second n'est-elle pas trop ridicule?

NOTE 29, *ibid.*

*Seranus*. Martial parle de ce poëte dans la trente-septième ép. du liv. IV. Un ancien scholiaste avait changé *marmoreis* pour *marmoreus*, et mis *sit* à la place de *si*. Pour

donner un autre sens à la phrase; il n'est pas besoin de dire que tous les efforts de Burman et de Ruppert, pour faire adopter leurs conjectures, ont été inutiles.

NOTE 30, P. 112.

*Thebaïdos*, la Thébaïde. Ce poëme est parvenu jusqu'à nous avec Achille à Scyros et les Sylves du même poëte. Je ne fais point un cours de littérature; mais je ne suis point de l'avis d'un rhéteur moderne sur les ouvrages de ce poëte.

NOTE 31, *ibid.*

*Tantâque libidine vulgi.* Ce goût pour les lectures et surtout pour les improvisations s'est soutenu en Italie. Lisez la Corinne de madame de Staël.

NOTE 32, *ibid.*

*Agaven.* Valois blâme Farnabe d'avoir interprété ce passage de la manière que nous l'entendons tous aujourd'hui, et voici quel est le sens qu'il adopte : *Stace serait mort de faim s'il n'eût fourni à Pâris une jeune fille assez proprette.* En vérité Valois fait faire un beau métier à Stace : et comment ensuite ne pas s'égayer sur le compte de ces savans commentateurs !

NOTES 33 et 34, *ibid.*

*Semestri vatum.* Voyez *Juste-Lipse*, de Mil. rom., liv. II, chap. IX. Juvénal appelle l'anneau des chevaliers ou des tribuns militaires *semestris*, parce que, après les six mois d'hiver, ces militaires quittaient l'anneau de poids pour en prendre un plus léger, que l'on nommait l'anneau d'été.

NOTE 35, *ibid.*

*Camerinos*, illustre famille de Rome. Je trouve dans

l'histoire romaine un Sulpicius Camerinus qui fut choisi par le peuple pour aller à Athènes examiner les lois de Solon, et les apporter à Rome.

NOTE 36, P. 112.

*Præfectos.* Il y avait dans les armées romaines trois sortes de préfectures, savoir : le préfet d'une cohorte, le préfet d'une légion, et le préfet du camp. Il y avait à la suite des armées des maçons, des charpentiers, des menuisiers, des peintres, des boulangers, etc. Tous ces ouvriers étaient sous les ordres du préfet des camps. Il n'y avait pas dans l'armée de poste plus lucratif. César le donna à Bulbus en Espagne, et à Mamurra dans les Gaules. Ils y acquirent des richesses immenses. Il y aurait ici quelques rapprochemens à faire; mais je veux laisser ce plaisir au lecteur.

NOTE 37, *ibid.*

*Proculeius.* C'est sans doute le Proculeius dont parle Horace : *Extentio vivat Proculeius*, etc., Fabius Maximus, que Valère-Maxime cite comme un patricien ami des lettres et fort généreux; Cotta, que chante Ovide dans son épître *de Ponte*; Lentulus Spinther, à qui Cicéron dut son retour à Rome, et dont cet orateur fait le plus grand éloge.

NOTE 38, P. 114.

*Papyro.* On ne convient pas du temps où l'on a commencé à se servir du papyrus pour en faire du papier. Varron place cette découverte dans le temps des victoires d'Alexandre-le-Grand; mais des autorités plus sûres prouvent que les prêtres d'Egypte se servaient de cette espèce de papier avant l'époque précitée.

NOTE 39, P. 114.

*Sed genus ignavum*, etc. Quelques interprètes ont, de leur propre autorité, changé *lecto* en *tecto* : mauvaise correction. *Colitur lectus et umbra*, dit Ovide; et c'est sans doute à ce vers que fait allusion Juvénal en parlant des historiens.

NOTE 40, *ibid.*

*In fasce libelli*, ces liasses de papier auxquelles nos légistes ont donné le nom de dossier.

NOTE 41, P. 116.

*Cavi spirant mendacia folles*. Un vieux scholiaste dit *buccas* : il se trompe; c'est le *pulmo*. Les poumons sont les véritables soufflets du corps humain. Nous avons encore de ces odieux *sialoques* ou énergumènes qui, pour toutes raisons, vous donnent de l'écume et des injures. C'est le dernier retranchement des écrivains de mauvaise foi; ils combattent *pro aris et focis*.

NOTE 42, *ibid.*

*Lacernæ. L'homme à la jaquette rousse*. Nous avons rejeté avec Achaintre l'inexplicable *lacertæ*. Point de doute que Juvénal ne parle de ce riche écuyer de Domitien, appartenant à la faction Rousse que protégeait ce prince dans les jeux de char au cirque. Il y avait quatre factions distinguées par les couleurs des vêtemens que portaient les *Aurigæ*. La faction favorisée par l'empereur était toujours récompensée avec magnificence. Je ne relève pas ici le *solium* d'Adrien Valois : il faudrait se mettre en colère.

NOTES 43 et 44, *ibid.*

*Ajax*: Cette comparaison n'a pas encore été bien entendue, je crois : aussi quelques vieux scholiastes ont-ils

cherché à l'expliquer ; mais ils n'ont pas résolu la difficulté. Certainement il y avait un rapport entre le *consedére*, l'*Ajax* et le *bubulco judice*, que le temps a fait disparaître : c'était sans doute un de ces rapports de circonstance qui disparaissent avec les causes qui le font naître, et dont on ne trouve pas même les traces après quelques siècles. C'est une vérité dont n'ont jamais été convaincus les scholiastes ; et cette obstination les a mille fois induits en erreur. Les présomptueux Valois sont tombés trop souvent dans ce défaut : aussi leurs commentaires sont hérissés d'inepties.

NOTE 45, P. 116.

*Gloria scalarum*. Les habitations des pauvres citoyens à Rome étaient construites de manière que l'escalier, pour parvenir à la chambre où ils couchaient, était en dehors. En Italie et dans le midi de la France, il existe encore un grand nombre d'habitations construites de cette manière. Cette note fera cesser sans doute la surprise de Raoul.

NOTE 46, *ibid.*

*Pelamydum*, thon, poisson de la Méditerranée. Quelques-uns ont trois ou quatre pieds de long, et leur circonférence au centre est souvent de deux pieds et demi. On les morcelait, on les marinait à Rome comme on le fait encore sur les côtes de la mer de Toscane et de Gênes. C'est la nourriture du bas peuple dans ce pays, comme le saumon l'est en Irlande et en Ecosse.

NOTE 47, *ibid.*

*Epimenia*. Ce mot signifie exactement *les sacrifices que l'on faisait tous les mois*. Voyez dans Achaintre les différentes opinions des commentateurs. Calderini, Britannicus, Farnabe, Ruppert ont écrit des volumes pour nous faire adopter le sens qu'ils avaient imaginé, et les chan-

gemens introduits dans le vers. Sans avoir recours à Pline, à Columelle, à Ovide, nous avons suivi la marche que nous traçait le sens commun, et nous avons dit : *Quelques racines bulbeuses, autant qu'en reçoivent tous les mois les esclaves Africains.* Ces racines font encore la nourriture des pauvres habitans de Rome, où croissaient le meilleur ail et les meilleurs oignons de l'Italie. C'est la seule production qui soit abondante aux environs de cette capitale.

NOTE 48, P. 118.

*Pragmaticorum.* Les *pragmatici* chez les Romains étaient ce que sont aujourd'hui les avoués ou procureurs. Ils assistaient les orateurs, et leur fournissaient les moyens usités en jurisprudence ; leur rappelaient les lois, et leur indiquaient la forme à suivre dans les procédures.

NOTE 49, *ibid.*

*Pedo conturbat, Matho deficit. Faire banqueroute.* A Rome, le banqueroutier frauduleux, et il ne pouvait pas y en avoir d'autres, s'exilait volontairement. On ne pouvait pas le poursuivre quand une fois il était hors de l'Italie, comme nous le verrons dans la douzième satire.

NOTE 50, *ibid.*

*Murrina, villas.* Il y a un charlatanisme de luxe, comme il y a un charlatanisme d'expressions. Ce charlatanisme de luxe est fort commun à Paris. Que de Mathons, que de Tongillus! sans compter les charlatans dont parle le spirituel Scribe.

NOTE 51, *ibid.*

*Purpura stlataria. Stlatarium*, vieille expression, signifiant *fourbe, qui attire quelqu'un pour le séduire, pour le tromper.* On pourrait aujourd'hui, dans cette capitale, dire *officinæ stlatariæ.*

NOTE 52, P. 120.

*Amethystina.* Vêtemens couleur d'améthyste, pierre d'un violet foncé. L'expression est remarquable, *vendunt causidicum.* Il est impossible de faire passer dans notre langue un semblable hypallage.

NOTE 53, *ibid.*

*Fidimus eloquio.* Dans une infinité de textes le vers commence par ces mots : *Ut redeant veteres.* Les deux leçons m'ont tenu long-temps en suspens, et je les crois toutes les deux de Juvénal. C'est l'oreille, et non mon esprit, qui a dicté mon choix dans cette circonstance.

NOTE 54, *ibid.*

*Sardonyche.* Il paraît que les diamans étaient fort rares à Rome, ou que l'on n'avait pas encore trouvé l'art de les tailler. Les pierres précieuses les plus estimées, et dont parlent souvent les poëtes et les orateurs, étaient le sardoine, l'améthyste, le berylle et l'agathe.

NOTE 55, P. 122.

*Declamare doces, Vetti.* Vettius, Vectius, rhéteur qui vivait sous l'empereur Claude. Messaline accorda, dit-on, ses faveurs à ce pédagogue. Quelle bonne fortune! d'ailleurs un rhéteur valait bien un portefaix. Nous avons laissé *Vetti* au vocatif, quoi qu'en dise Achaintre. Il me semble que le verbe *doces* l'exige impérieusement. L'opinion de Ruppert ne m'a point souri, et je l'ai rejetée.

NOTE 56, *ibid.*

*Crambe.* Que de recherches pour expliquer ce mot! Tous ces commentateurs ignoraient donc le proverbe grec δὶς κράμβη θάνατος, *un dîner réchauffé ne valut jamais rien; le chou servi deux fois donne la mort.* Juvénal fait allusion

à ce proverbe. Ainsi vous avez perdu votre temps et vos peines, Calderini, Valois, etc. : aussi pourquoi vous êtes-vous refusés à l'évidence ?

NOTE 57, P. 122.

*Arcadio juveni.* Les Grecs, et les Athéniens surtout, appelaient les Arcadiens βικτιτιλήνοι, *avant le pain et la lune, stupides.* Cependant tous les historiens nous les présentent comme d'habiles musiciens : mais ils aimaient la paix et la tranquillité ; ils étaient doux, aimables, hospitaliers. Que fallait-il donc aux *cigales* pour les contenter ? du bruit, du tumulte, des armes. Pauvres Athéniens ! avec tout votre esprit les ânes d'Arcadie en savaient plus que vous : ils vivaient heureux ; et vous, depuis Pisistrate jusqu'à Sylla, de quel bonheur avez-vous joui ?

NOTE 58, P. 124.

*Cannis.* Achaintre et Jouvency ne sont point d'accord sur la continuation du monologue. Le jésuite le coupe aux mots *quantùm vis stipulare* : alors, dit-il, le rhéteur s'adresse au gouverneur de l'enfant. Je ne crois pas que le monologue soit interrompu ; mais Achaintre n'a pas bien expliqué le pronom *illùm* ; il a évité la difficulté : voyez son interprétation. Cet *illum* n'annonce-t-il pas que Vettius ne s'adresse plus à l'écolier qui n'a rien appris ? Voici de quelle manière je rends ce pronom : *Je voudrais bien que le père l'entendît*, etc. : car il est vraisemblable que c'est par ordre de ce père que l'élève ne paie pas le maître.

NOTE 59, *ibid.*

*Consilia.* Voyez la note au-dessous du texte français. Voici maintenant le sens donné à ce passage par Jouvency et presque tous les autres commentateurs : « Laisse là, « rhéteur, ta chaire et ton école, Pâris, Médée, Jason,

« et descends au barreau : car si tu enseignais plus long-
« temps l'art oratoire, tu serais réduit à ce point d'indi-
« gence que tu ne pourrais pas même *acheter la tessère.* »
On voit que le verbe *venit* a été fort mal interprété, et que ce passage n'a pas été entendu. Il n'a pas été difficile à Dussault de triompher d'un pareil adversaire, qui a prêté des armes contre lui-même.

NOTES 60 et 61, P. 126.

*Tenta.* Encore une erreur dans Jouvency, et j'avoue que le passage est difficile ; mais les scholiastes auraient dû faire attention qu'ils faisaient recommencer à Juvénal un tableau achevé, en revenant sur une pensée émise sur la modicité des émolumens accordés au rhéteur. *Tenta* commence le tableau des concessions que fait le riche aux arts de luxe, à la musique, à la danse, à l'architecture, etc. Pollion, Chrysogone et Théodore ne sont donc point des rhéteurs, mais des harmonistes, des musiciens, qui suivaient dans leurs leçons les règles données par Théodore. Tel est le sens que j'ai adopté, et qui me paraît le plus en harmonie avec ce qui suit. J'ai même rejeté l'interprétation de Raoul et d'Achaintre sur le verbe *scindere.* Je puis me tromper sur ce dernier point ; mais je n'ai point voulu, pouvant faire autrement, insérer dans ce nouveau tableau un trait qui semblerait appartenir au précédent.

NOTE 62, *ibid.*

*Cœnatio.* Les Romains, je ne sais pour quelle raison, placèrent d'abord dans la partie la plus élevée de l'édifice la salle à manger, qu'ils appelèrent *cœnatio.* Voyez *Vitruve*, *Pallas* et *Columelle.* Bientôt on sentit l'incommodité d'une pareille situation, et l'on plaça les salles à manger au rez-de-chaussée : mais le nom de *cœnatio* resta toujours à la partie supérieure de la maison. Ainsi

on ne doit pas être surpris quand les traducteurs souvent emploient notre équivalent *grenier* pour rendre l'expression latine *cœnatio*.

NOTE 63, P. 126.

*Condat*. Suivant presque tous les anciens interprètes, il faut *componit* et *condit*. Mais pourquoi n'ont-ils pas altéré le *veniet* qui précède ; et cependant il est répété deux fois. *Structurus*, dit un ancien scholiaste : il avait donc lu *componat* et *condat*, absolument nécessaires.

NOTE 64, P. 128.

*Exemplo novorum fatorum. Fatum*, mot fort en usage chez les anciens, même chez les philosophes ; il signifie proprement la même chose qu'*effatum*, mot, décret prononcé par la Divinité, ou une déclaration fixe, par laquelle Dieu marque l'ordre des choses et désigne ce qui doit arriver à chaque individu. Quelques auteurs ont divisé la destinée en astrologique et en stoïcienne. (Voyez la définition de cette dernière dans Cicéron, *De fato*. Quant à la première, tout le monde en sent aujourd'hui le ridicule.

NOTE 65, *ibid.*

*Alutæ*. Nous avons parlé de cette chaussure sénatoriale, appelée la *lunule* ; les empereurs n'en voulurent pas, et adoptèrent le *phécase*, qui était la chaussure des divinités.

NOTE 66, *ibid.*

*Jaculator*. Dialecticien habile, qui rétorque avec adresse et force les argumens de son adversaire. En général, tous ces habiles dialecticiens, à Rome et dans la Grèce, finirent par être des sophistes, et firent le plus grand tort à la profonde et belle science du raisonnement, si nécessaire

à tous les écrivains, même aux poëtes; car ils ont beau charger leur style d'ornemens, s'ils raisonnent comme M. de Bonald et l'abbé de La Mennais, ils survivront sans doute à leurs inintelligibles ou barbares productions.

NOTE 67, P. 130.

*Et occulti miranda.* Les Latins employaient quelquefois le mot *fatu* pour désigner un bonheur inouï, extraordinaire, inattendu; joignez à cela l'astrologie dont ils étaient tous infatués, alors vous ne serez pas surpris de cette locution : *Miranda potentia fati occulti.*

NOTE 68, *ibid.*

*Cicutas.* Allusion aussi à la mort de Socrate. Scribonius détaille fort au long l'effet que produit la ciguë : « La vue « s'affaiblit, l'esprit se trouble, les membres et le sang se « refroidissent, la circulation diminue insensiblement ; « l'individu qui a pris la ciguë tombe en défaillance et « périt sans éprouver la moindre douleur. » Telle est l'opinion des anciens sur ce poison. Quelle est l'opinion des modernes? Les chimistes pourraient me donner quelques détails; mais laissons là ces détails dans le coin d'un laboratoire, ils sont mieux placés que dans un ouvrage de littérature.

NOTE 69, P. 132.

*Cauda magistri.* Le centaure *Chiron.* On connaît la fable des céntaures, qui, les premiers, domptèrent le cheval, la plus belle conquête que l'homme ait jamais faite, dit Buffon. Il paraît que ce centaure n'était pas un homme ordinaire : il fut l'instituteur de presque tous les héros du siècle qui précéda le siége de Troie. Les Grecs, avec leurs fables, ont rendu les investigations des savans extrêmement difficiles.

NOTE 70, P. 132.

*Allobroga dixit.* Il paraît que cette belle habitude des jeunes Romains de porter la main sur leurs maîtres était fort ancienne. Plaute introduit dans une de ses comédies un grammairien qui se plaint vivement. « J'ai vu, dit-il, « plus que je n'aurais voulu voir ; il eût mieux valu pour « moi avoir vécu que de vivre encore. Quoi ! des écoliers « menacent leur maître ! Bientôt je verrai les miens cou- « verts de mon sang, etc. » Il y avait dans le caractère romain quelque chose de dur et d'impitoyable, qui se manifestait même dès les premières années : c'était le traitement barbare des esclaves dans la maison paternelle qui les rendait tels.

NOTE 71, *ibid.*

*Enceladi et Palæmonis*, grammairiens. Dans tous les pays civilisés, les grammairiens ont toujours été les victimes de l'avarice ou de la cupidité. Quand donc sentira-t-on les services qu'ils rendent à la société ? Jamais.

NOTE 72, *ibid.*

*Acœnonetus*, écrit Jouvency, pédagogue de l'enfant, nom propre ; *Acœnonoëtus*, dit Achaintre, et point d'autres renseignemens ; un eunuque, dit un vieux scholiaste ; pour moi, je ferais le vers spondaïque, et je mettrai *acœnonhetus*, vigilant pour ses intérêts, ἀκοινώνητος.

NOTE 73, *ibid.*

*Institor.* Ce mot signifiait deux choses à Rome : 1°. une espèce de revendeur à gages ; et Sénèque s'en sert souvent dans cette acception. Mais *institor* signifiait aussi commis, commis-voyageur, facteur, colporteur ; c'est dans le sens de colporteur que le mot *institor* doit être pris ici.

NOTE 74, P. 134.

*Cognitione tribuni.* Il ne s'agit ici, ni du tribun du peuple, ni du tribun militaire; mais de ces tribuns *ærarii*, que Cicéron appelle plaisamment *ærati*, chargés, par la loi *Aurelia*, de terminer les petites causes ou procès pécuniaires. *Ærarius* ne signifie que chargé de ces affaires où il ne s'agissait que de cuivre.

NOTE 75, *ibid.*

Cicéron dit que les grammairiens, à Rome, étaient chargés d'expliquer et d'analyser les poëtes; de faire les cours d'histoire; de faire connaître la valeur et la propriété des expressions; on exigeait même d'eux quelques talens dans l'art de la déclamation. A ce prix, combien dans Paris aurions-nous de grammairiens?

NOTES 76 et 77, *ibid.*

*Thermas.* Les thermes et les bains de Phébus étaient les plus renommés sous l'empereur Trajan et Nerva. Mécène fit bâtir à Rome les premiers bains publics. Agrippa, pendant l'année de son édilité, en fit construire cent soixante-dix : sous le règne des Antonins, on comptait huit cents de ces édifices répandus dans tous les quartiers de Rome.

NOTE 78, P. 136.

*Ne faciant vicibus.* Valla avait supprimé ce vers de son autorité pleine et entière; tous les commentateurs et scholiastes qui l'ont suivi se sont hâtés de rétablir le texte altéré on ne sait pour quelle raison.

NOTE 79, *ibid.*

*Quum se verterit annus.* L'année scholastique finissait au mois de décembre, disent quelques auteurs; d'autres

prétendent qu'elle finissait à l'équinoxe du printemps. Les émolumens étaient payés à cette époque au grammairien ou rhéteur des écoles publiques. Il n'y avait point de vacances, les fêtes étaient trop nombreuses pour admettre un pareil repos ; dès lors, peu importe que l'année finisse en mars ou en décembre, aux saturnales ou aux quinquatries.

NOTE 80, *ibid.*

Je n'ai plus qu'une réflexion à faire sur l'or donné au gladiateur par le peuple. L'homme chargé d'élever l'homme n'est, ne fut, ne sera jamais, aux yeux de l'homme, qu'un serviteur à gages, et qui se débat sous le poids de ses chaînes. On se plaint ordinairement de l'ingratitude des élèves, ils ne sont que les singes de leurs parens. Voyez les conseils que donne Mercier aux grammairiens, dans son *Tableau de Paris.*

# SATIRE VIII.

NOTE 1, P. 138.

*Stemmata.* Mot grec signifiant couronne, branches qui partent du même tronc, arbre généalogique. Celui des anciens différait du nôtre : une chaîne de fleurs partait de la première image, et venait entrelacer tous les descendans. Il paraît certain qu'à Rome il n'y eut que les poëtes qui fabriquèrent des généalogies; mais depuis deux siècles, que de généalogies fabriquées à Paris ! Quels alchimistes que certains érudits de cette capitale ! de l'or ils ont tiré du sang, et du sang noble encore !

NOTE 2, P. 140.

*Curios.* Marcus Curius Dentatus, dont on a parlé dans la seconde satire : dans l'édition d'Amsterdam, Elzevir, on trouve *humero*, dans Achaintre *humeros*, dans Jouvency *humeris ;* presque tous les autres commentaires portent *nasumque minorem.* Il y a erreur des anciens copistes dans ces derniers mots, vu la répétition du *naso* qui se trouve dans le vers suivant : la leçon d'Elzevir m'a paru la meilleure, et je l'ai suivie.

NOTE 3, *ibid.*

*Lepidis.* Les Lépides, illustre branche de la famille Emilienne. Le triumvir Lépide, associé d'Antoine et d'Octave, était le plus noble des trois; car la famille de Jules, quoi qu'en disent Horace et Virgile, n'était pas fort ancienne; mais l'imbécile, comptant trop sur sa noblesse, fut la victime de la dissimulation d'Octave, qui parvint

à corrompre ses légions. Voyez ce que devient la noblesse sans la force! et la force, d'où provient-elle?

NOTE 4, P. 140.

*Numantinos.* On trouve dans quelques anciennes éditions *matutinos.* La mesure du vers est violée ; c'est bien le vainqueur de Numance dont parle ici Juvénal. Ce siége de Numance et la destruction de cette ville ne sont pas les plus beaux exploits des Romains et de Scipion. La conduite de ce général fut aussi infâme devant Numance que devant Carthage.

NOTE 5, *ibid.*

*Allobrogicis.* Q. Fabius Maximus Emilianus, consul l'an de Rome 634, d'après la chronologie de Schœll, et non l'an 632, comme le dit Achaintre, vainquit Bituite, roi des Auvergnats, auxiliaire des Allobroges, et reçut le surnom d'*Allobrogique.*

NOTE 6, P. 142.

*Attritus.* Les jeunes Romains avaient adopté l'usage de s'épiler les jambes et surtout les bras; ils employaient avec succès la pierre-ponce, lave calcinée et spongieuse, sortant du mont Etna; on en trouvait beaucoup aux environs de Catane, ville de Sicile, située au pied du Volcan. Cette explication est plus simple que celle d'un vieux scholiaste, insérée dans l'édition de Pithée.

NOTE 7, *ibid.*

*Frangenda miseram funestat.* Les anciens se croyaient souillés par le contact, l'approche même d'un cadavre. On lustrait, c'est-à-dire on purifiait par des lustrations la maison, surtout l'appartement où l'homme expirait. La rencontre même d'un libitinaire était d'un fort mauvais

augure. L'expression *funestare* fut même inventée pour exprimer cette espèce de souillure. D'où provenait un tel préjugé? Je l'ignore; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que, de tous les cadavres des animaux, celui de l'homme est le plus hideux : aussi, pour figurer la mort dans toute sa difformité, a-t-on pris la tête de cet animal raisonnable.

NOTE 8, P. 142.

*Pone tuorum.* Le pronom *hos*, dans cette phrase, n'est pas en relation avec les noms propres, comme l'ont cru quelques scholiastes; mais il a pour antécédent *mores.* J'avoue que les raisons émises par ces anciens commentateurs m'avaient séduit; mais, pour si peu de chose, je n'ai pas voulu me mettre en opposition avec les modernes.

NOTE 9, *ibid.*

*Prima mihi debes,* etc. Les anciens philosophes distinguaient trois sortes de biens : ceux du corps consistant dans la santé, la prestesse, la force, la majesté; ceux de la fortune, comme la naissance, l'éducation, les richesses. Mais ces biens ne sont qu'extérieurs, disaient-ils; ils ne font point, ils ne constituent point l'homme, ils ornent l'individu. Les véritables biens sont la sagesse, la prudence, la modération, etc.; mais non dans le sens que les modernes entendent ces mots : car, de nos jours, un homme sage est celui qui se laisse entraîner par le torrent, sans opposer la moindre résistance; un homme prudent, celui qui, dans ses opérations à la Bourse, car tout le monde y joue, se contente d'un gain médiocre; un homme modéré, celui qui se contente de cinquante mille livres de rente, qu'il s'est procurées on ne sait comment, et qui, fatigué de son rôle, n'en veut pas davantage.

NOTES 10 et 11, P. 144.

*Getulice, Silanus.* Nous avons parlé du Gétulique dans la note française. Quant à Silanus, il y eut à Rome une foule d'hommes illustres de ce nom, entre autres, un Silanus, qui fut lieutenant de Scipion, en Afrique; mais il ne voulut pas se mêler de l'exécution du fameux décret du sénat. J'ai bien vu des crimes politiques; mais je n'en ai jamais lu de plus hideux et de plus révoltant que ce décret et ces instructions secrètes données à Scipion. Non; pas même le crime politique d'une nation voisine, quand elle voulut établir solidement sa puissance dans l'Inde!

NOTE 12, *ibid.*

*Exclamare libet.* Il paraît, d'après quelques fragmens qui nous restent des philosophes d'Alexandrie, qu'Osiris fut le premier cultivateur en Egypte, et qu'il apprit aux habitans de cette région l'art de semer, de greffer, d'émonder. Cette opinion était celle des savans de l'antiquité, et même des poëtes; car Tibulle dit:

Osiris le premier inventa la charrue;
Le premier de la terre il déchira les flancs;
L'arbre lui dut ses fruits, la vigne soutenue
Sourit, et le combla de ses riches présens;
Et sa faux détestant une vaine parure,
Emonda des jardins la verte chevelure.

NOTE 13, *ibid.*

*Nanum.* Antiphrase, et peut-être une des meilleures que l'on puisse trouver dans la poésie latine; les exemples d'une antiphrase si bien amenée sont rares dans toutes les langues; car ordinairement cette figure est ou ridicule ou bien hyperbolique.

NOTE 14, P. 144.

*Creticus aut Camerinus.* Quintus Cæcilius Metellus reçut le surnom de *Creticus*, pour avoir soumis l'île de Crète. *Camerinus*, patricien illustre, dont on vantait partout la justicè et la bonne foi; ce fut encore un de ces jurisconsultes qui furent envoyés à Athènes l'an 301, pour copier et rapporter à Rome les lois de Solon.

NOTE 15, P. 146.

*Drusorum sanguine. Stemmate*, dit Achaintre : variété de peu d'importance; mais il me semble que le mot *stemma* ne convient pas si bien dans cette circonstance, quand on réfléchit un moment sur les vers qui suivent; on pourrait m'opposer la répétition du substantif *sanguine.* Quelque mauvais effet que produise la répétition, il n'en est pas moins vrai qu'il ne s'agit pas ici de généalogie, mais de sang.

NOTE 16, *ibid.*

*Conducta sub aere.* Nous avons suivi l'édition de Farnabe et de Britannicus, et celle d'Elzevir : un petit nombre de manuscrits portent *aggere*, rempart de Rome entre les Esquilies et la porte Collatine; il me semble que l'expression *aggere* restreint trop la proposition.

NOTE 17, *ibid.*

*Cecropides.* Qu'était donc devenue cette fameuse loi qui prescrivait aux censeurs de veiller sur les citoyens, et d'examiner quels étaient leurs moyens d'existence? La noblesse a donc partout donné le plus fatal exemple! Que d'actions de grâces ont à rendre à la révolution ces jeunes gens d'une ancienne famille, privés de l'héritage de leurs pères par des coutumes barbares, et qu'un

vieux préjugé empêchait d'embrasser des professions utiles et honorables !

NOTE 18, P. 148.

*Enigmata legum.* Les lois des douze Tables, les plébiscites, les sénatus-consultes ayant force de loi, formaient à Rome un recueil immense qui ne fut jamais mis en ordre, rédigé, commenté de manière à ne pas laisser les lois à la merci des parties intéressées : c'était un dédale ; mais pouvait-il être comparé aux cent trente ou cent quarante coutumes qui régissaient les provinces et les différentes villes de l'ancienne France? et je n'ignore pas que ces vieilles coutumes sont regrettées. Pourquoi serions-nous surpris d'un tel excès de démence, la féodalité ne l'est-elle pas?

NOTE 19, *ibid.*

*Batavi.* Les Bataves, peuples que les anciens géographes placent dans la Germanie, et qui faisaient, je crois, partie de la nation Belge, habitaient ce pays que nous nommons aujourd'hui Hollande; et, pour se faire une idée de ce peuple, il faut lire dans Tacite les détails de la guerre qui éclata entre ces peuples et les Romains, sous Vespasien ; guerre que le Batave Civilis aurait pu rendre utile à sa patrie, si l'or n'eût point corrompu cet habile général.

NOTE 20, *ibid.*

*Hermæ.* Je ne parlerai point des Hermès grecs, Barthélemy l'a fait pour moi. (Voyez son *Introduction* au *Voyage du Jeune Anacharsis.*) Les Hermès romains étaient ordinairement carrés, ornés sur le bas et sur le corps du pilastre, d'inscriptions qui instruisaient les passans des villes où chaque chemin conduisait; le haut de ces pilastres se terminait par la figure de quelques dieux, gardiens

et protecteurs des chemins : tels que Mercure, Bacchus, Apollon, Hercule. Plaute les appelle *Lares viales*. Ces Hermès, de marbre, de pierre ou de bois, étaient fort grossièrement sculptés ; il y en avait même que les villageois fabriquaient à coups de hache.

NOTE 21, P. 148.

*Facili cui plurima.* Tous les anciens commentateurs n'ont pas entendu cette phrase poétique : ils ont tous pris *palma* pour palme, prix de la victoire. Achaintre, en marquant *palma* d'un accent circonflexe, paraît avoir abandonné l'interprétation de Ruppert, la plus exacte et la seule que l'on doive suivre : *Cui facili plurima palma fervet. Pour lequel on applaudit avec tant d'ardeur que les mains sont brûlantes.* Ensuite viennent les cris de joie et d'allégresse dont retentit le cirque. Quoique cette explication choque l'amour-propre d'une infinité de polyglottes, elle n'en est pas moins la seule véritable : *Plurima palma fervet plausibus* est une locution, quoi qu'on en dise, fort poétique et fort élégante.

NOTE 22, *ibid.*

*Victoria*, Victoire personnifiée, divinité fort honorée à Rome, et au rang des dieux poétiques. Le premier temple que les Romains lui élevèrent fut bâti pendant la guerre des Samnites, sous le consulat de L. Posthumius et de M. Atilius-Régulus. Selon Tite-Live, on lui dédia un autre temple après la défaite de Cannes, pour se rendre la divinité propice ; enfin, dans les succès de leurs armes contre les Carthaginois et les autres peuples, les Romains multiplièrent à Rome, et dans toute l'Italie, les autels de la Victoire ; et Sylla établit des jeux en l'honneur de cette divinité.

NOTE 23, P. 148.

*Corytæ*. Il y avait chez les Sabins une montagne nommée *Hirpin*, renommée par la vigueur, la beauté, la prestesse des chevaux qui naissaient dans les environs. Corytho était aussi une montagne d'Italie, nommée aujourd'hui *Monte-Corvo*. Maintenant il n'y a d'estimé en Italie que les mulets de Gênes et des Apennins.

NOTE 24, P. 150.

*Epirhedia*, mot composé de la préposition grecque ἐπὶ et du mot gaulois *rheda* (chariot, charrette); adopté par les Latins, et correspondant à notre expression *tombereau*. On appelait *hybride* un individu né de deux animaux d'une espèce différente, comme le mulet, etc., du mot grec ὕβρις outrage, outrage fait à la nature; on donna ensuite le nom d'hybrides aux mots composés de deux termes pris dans deux idiomes différens. Ces mots, ainsi composés, sont un outrage fait à la langue du pays.

NOTE 25, *ibid.*

*Molam*, etc. Les anciens scholiastes avaient estropié ce vers; quelques ignorans copistes avaient même brisé la cadence et l'harmonie, en insérant *tritoque ducunt*. Cette faute grave a été corrigée par Ruppert, et, depuis, tous les commentateurs ou traducteurs ont suivi sa leçon. (Voyez, quant à la meule, Apulée, dans son *Ane d'Or*, liv. VII et liv. IX.)

NOTE 26, *ibid.*

*Et dabimus*. Achaintre prétend que Dussault et Marckland ont inutilement changé pour le sens, le parfait *dedimus* en futur *dabimus*. D'abord je ne crois point que Marckland se fût permis un tel changement sans autorité, et quelques anciens manuscrits, en effet, portent *dabi-*

*mus*, bien plus fort, bien plus naturel que le parfait. Nous n'avons pas un instant hésité à suivre la correction de Marckland, plus dans le génie de la langue latine, et plus en harmonie avec la manière de s'exprimer usitée par les Romains dans ces circonstances. Je ne sais pas pourquoi quelques modernes écrivains jettent ou font semblant de jeter quelques regards de complaisance sur le passé : ils ne craignent donc pas de redevenir ce qu'ils étaient alors. Autrefois ils allaient solliciter les pensions ; aujourd'hui ce sont les pensions qui viennent les solliciter.

NOTE 27, P. 150.

*Sensus communis*. Et vous aussi, M. Raoul, vous faites la cour à la noblesse. Les nobles, j'en conviens, peuvent être des modèles de politesse et de bon esprit : mais qu'entendez-vous par politesse ? Vous savez aussi bien que moi que si on lui enlève le masque, on ne trouve point là le sens commun : et par bon esprit? Le bon esprit, d'après le sens de cette locution, n'est pas la rectitude du jugement, mais bien cette apathie ou cet esprit de calcul qui nous oblige à suivre le torrent; et le sens commun ne se trouve guère dans l'individu qui ne pense et n'agit que d'après les autres, sans examen et sans réflexion. « Le sens commun, s'écrie Voltaire, n'est pas si commun que l'on pense; » et voici quel est le résultat de mes recherches. Je l'ai trouvé plus souvent dans les campagnes que dans la ville, plutôt dans la classe de la médiocrité qu'au sein de l'opulence. Est-ce ma faute, à moi, si je le trouve dans les chaumières et non dans les palais, où l'on s'occupe de choses trop relevées pour songer au pauvre sens commun. *Commun*! ce qualificatif ne blesse-t-il pas certaines oreilles ?

NOTE 28, P. 152.

*Phalaris*, tyran d'Agrigente. Tout le monde connaît son taureau. Juvénal s'élève ici au sublime de l'ode, et le soutient; tandis que dans le *justum et tenacem* d'Horace, je trouve à côté des plus belles pensées cette basse, cette vile, cette insupportable adulation, *Quos inter Augustus recumbens, purpureo bibit ore nectar.* Vil courtisan! non ce n'était pas le nectar qui avait donné à ses lèvres la couleur de pourpre, c'était le sang de ses concitoyens.

NOTE 29, *ibid.*

*Animam præferre pudori. Anima* est souvent pris chez les Latins pour la *vie*, le *souffle*, l'*existence*, ce qui nous donne le mouvement et la faculté d'être.

NOTE 30, *ibid.*

*Cœnet ostrea.* La note neuvième de Raoul ne me paraît pas digne d'un traducteur de Juvénal. Pouvait-il ignorer que son modèle met toujours en opposition deux tableaux contrastans? Il est de l'essence de la satire de mœurs, quand on a peint la vertu dans toute son élévation, de montrer à côté toute la difformité du vice, du luxe et de la débauche. Ce sont ces contrastes qui frappent, qui commandent au cœur. Ici, sans l'opposition de l'homme dépravé qui cherche à noyer ses remords dans les parfums, le portrait sublime du stoïcien n'aurait peut-être pas autant d'éclat.

NOTE 31, *ibid.*

*Cosmus.* Ce Cosmus n'était pas un citoyen riche et efféminé, comme le dit Achaintre; mais bien un marchand de parfums et d'essences. Voyez la note sur le texte français.

NOTE 32, P. 154.

*Exsucta.* Peu de textes portent ce participe. Presque

tous les autres ont *exuta*, *exhausta* : ce dernier participe a été adopté par Jouvency; mais Achaintre et Amar ont mieux aimé *exsucta*. Je regarde cette dernière expression comme trop recherchée; il y a plus de simplicité, moins de prétention dans le verbe adopté par le révérend.

NOTE 33, P. 154.

*Curia mandet*. Les magistrats annuels qui partaient de Rome pour aller gouverner les provinces dressaient, avant de partir, un édit qu'ils devaient soumettre à l'approbation du sénat et du prince, selon que la province était du département du prince ou du sénat. Ils étaient obligés de ne rien changer à cet édit pendant tout le cours de leur administration; et c'est à cet édit que fait allusion Juvénal en employant le verbe *mandet*.

NOTE 34, *ibid.*

*Chærippe*. La phrase est obscure, et présente deux sens : *Chérippe*, *laisse vendre tes meubles*, etc.; ou bien *fais vendre tes meubles pour payer*, etc. Il me semble que Dussault, Achaintre, Raoul, qui ont adopté cette dernière interprétation, n'ont pas bien réfléchi sur la signification du verbe *circumspice*. Ensuite la tyrannie du proconsul n'est pas assez marquée par la seconde interprétation : et d'ailleurs, *aspice præconem circùm pannis tuis*, *vois le crieur public autour de tes vêtemens*, indique assez que c'est la violence et la force qui les a arrachés au malheureux Chérippe.

NOTE 35, *ibid.*

*Naulum*. Mot grec ναῦλον, *nauli* en italien et languedocien : *naulis* en français, expression indiquant le prix que l'on paie pour le transport par mer d'une marchandise quelconque.

NOTE 36, P. 156.

*Spartana chlamys*. Les *murices* ou petits coquillages qui donnaient la pourpre se trouvaient en quantité vers le promontoire de Ténare, et la ville de Sparte n'était pas éloignée de ce cap.

NOTE 37, *ibid.*

*Navibus altis*. Juvénal fait allusion au vaisseau nommé le *Cybée* dont parle Cicéron dans sa harangue contre Verrès (*de signis*). Ce concussionnaire fit construire par des ouvriers publics, aux frais de la cité de Messine, un vaisseau large et profond pour y placer les précieuses dépouilles des Siciliens : bien plus, un sénateur, Mammertin, fut chargé de présider à la construction de ce vaisseau.

NOTE 38, *ibid.*

*In ædiculâ*. Petite chapelle, ou plutôt niche dans laquelle on plaçait la statue de quelque dieu.

NOTE 39, P. 158.

*Resinata juventus*. Les jeunes efféminés, pour s'épiler, c'est-à-dire pour rendre la peau plus unie et plus douce que celle d'une femme, employaient la pierre-ponce. La résine ou le suc des végétaux ne servait pas à l'épilation, mais à rendre flexible l'épiderme qu'avait desséché la pierre-ponce. Les petits-maîtres du dix-huitième siècle avaient poussé plus loin l'industrie : les jeunes patriciens n'étaient que des barbares, des sauvages à côté d'eux.

NOTE 40, *ibid.*

*Hispania, Gallicus axis*. Si Juvénal paraissait parmi nous, que dirait-il des Espagnols, des Français, des Esclavons, des Africains? Où l'ignorance conduira-t-elle les premiers? Que deviendront ces Gaulois qui pendant quelques instans

NOTE 48, P. 160.

*Pico*. Picus, fils de Saturne, père de Faunus, premier roi des Aborigènes. Comment les Orphéistes ont-ils ainsi négligé un frère de Jupiter ! mais il naquit après la chute de son père; il n'eut point sans doute pour mère Rhea, et le pauvre homme resta seul, petit roitelet d'un petit état au pied de l'Apennin. Les dieux des anciens aussi étaient dédaigneux : triste vice dans la divinité !

NOTE 49, P. 162.

*Lasso lictore*. Les magistrats romains avaient des ministres ou satellites nommés licteurs, rabdophores, qui furent institués par Romulus, et même par Janus, prétendent quelques vieux scholiastes. Ils faisaient à la fois l'office de sergens et de bourreaux. Les dictateurs étaient précédés de vingt-quatre licteurs, les consuls de douze, les préteurs de six. On les nomma licteurs parce qu'ils liaient les pieds des criminels, un moment avant l'exécution. Nos hallebardiers étaient des licteurs en mignature; mais les Tristan l'Hermite étaient de véritables rabdophores. « Tout ce morceau de Juvénal, dit Achaintre, devrait être gravé dans l'esprit et le cœur des nobles; » et ce n'est pas Juvénal seul qui leur adresse ces sublimes vérités : « Dans leurs harangues, dit Salluste, les nobles, « portant aux nues les actions de leurs ancêtres, croient, « en nous présentant les exploits de leurs aïeux, se ren- « dre plus illustres : mais c'est tout le contraire. Plus la « vie de leurs pères a été brillante, plus leur turpitude « est hideuse. La gloire des aïeux est comme un flambeau « placé devant leurs descendans, et son éclat ne permet « pas que leurs bonnes ou mauvaises actions restent ense- « velies dans les ténèbres. »

NOTE 50, P. 162.

*Cucullo. Bardocucullus* : c'était le nom que donnaient à ce capuchon les Montanus, les Othon, et tous les complices de ce fils d'Agrippine qui monta sur le trône des Césars.

NOTE 51, *ibid.*

*Ossa.* La république n'accorda jamais le droit de sépulture dans Rome qu'aux vestales et au petit nombre de particuliers qui avaient rendu des services importans à la république. Des lois formelles obligeaient d'établir les tombeaux hors de l'enceinte de la ville; et chez nous, quand les parlemens ont voulu faire adopter cette mesure sanitaire, j'ai moi-même été témoin de l'opiniâtre opposition qu'ils trouvèrent dans quelques membres de l'ancien clergé de France, bien supérieur cependant au clergé de nos jours, et par ses talens, et par ses connaissances, et par ses lumières : car, il faut l'avouer, le clergé de France, abstraction faite du clergé régulier, avait rendu aux sciences et aux lettres de grands services : aussi la cour de Rome, au moment des malheurs du grand clergé de France, ne protégea que, etc.

NOTE 52, *ibid.*

*Damasippus*, qui signifie en grec *dompte chevaux*. On trouve dans quelques textes *laterantus*; et quelques scholiastes prétendent que Juvénal a voulu désigner Plautius Lateranus, un des mille favoris de Messaline, qui se trouva compromis dans la conjuration de Pison, et périt avec tant d'autres sénateurs.

NOTE 53, *ibid.*

*Sufflamine.* Les commentateurs ont donné au mot *sufflamen* deux significations : enrayure, la chaîne ou le sa-

bot, qui dans les descentes est placé sous une roue. D'autres prétendent que Juvénal a forgé ce mot pour marquer la peine et les efforts de l'épais Damasippe quand il attache et lie la roue de son char. Cette dernière opinion n'est pas dénuée de vraisemblance, et dans notre traduction nous avons en peu de mots réuni ces deux leçons.

NOTE 54, P. 164.

*Nunquàm trepidabit amici.* Il ne faudrait pas remonter fort loin dans l'histoire pour rencontrer des Damasippes français. « Si j'étais lieutenant de police, disait Louis XV, je n'aurais point permis les cabriolets. » Le mot est singulier dans la bouche d'un roi. Je l'aime mieux quand il dit à un certain seigneur de haut parage : « Voilà la quinzième grâce que je vous accorde pour crime de meurtre : mais la grâce de celui qui vous tuera est déjà toute prête. » S'il y a de la faiblesse dans ces propos, on doit avouer que Louis XV était bon par caractère, et que ses courtisans seuls furent de grands coupables. Les malheureux ont payé cher leur imprévoyance ! Ce prince ne manquait pas de sagacité. Il apprit par une gazette le partage de la Pologne, et s'écria : *Jamais cela ne serait arrivé si j'avais eu Choiseul pour ministre.*

NOTE 55, *ibid.*

*More Numæ.* En vain Lactance veut jeter de la défaveur sur ce prince pacifique et religieux. « Ce fut la politique, et non l'esprit de religion qui le dirigea, dit-il : » Il est bon là Lactance avec son observation ; il paraît qu'il n'avait pas été ministre de Constantin, de Valens et de tant d'autres princes du Bas-Empire.

NOTE 56, *ibid.*

*Eponam.* La déesse des ânes ou la déesse des chevaux, comme l'on voudra. ( Voyez la note sur le texte français. )

On associait, à ce qu'il paraît d'après une inscription trouvée en Suisse, Epone à Hercule. C'est sans doute Fausta, l'épouse du grand Marc-Aurèle Antonin, qui fit graver cette inscription. Elle était bien digne de cette impératrice.

NOTE 57, P. 164.

*Syrophœnix*. Les parfumeurs à Rome portaient tous le nom de Syrophéniciens. La Cananéenne, dont parle Saint-Marc, était aussi syrophénicienne. Les habitans de la Phénicie, soumis par droit de conquête aux Syriens par les Séleucides, prirent tous ce nom chez les étrangers où ils allaient faire le trafic des productions de leur pays.

NOTE 58, *ibid.*

*Fecimus*. Cette habitude de fréquenter les cabarets s'est soutenue jusqu'au règne de Louis XIV. Vers la fin de ce règne, les cafés succédèrent aux cabarets : mais si l'on a gagné quelque chose en décence, combien sous un autre rapport n'a-t-on pas perdu !

NOTES 59 et 60, P. 166.

*Damasippus ad calices thermarum*. Les Anglais, qui ont conservé presque tous les usages des Romains, vont encore à la taverne, surtout les francs-tenanciers, à l'époque des élections. Nous avons aussi nos *calices thermarum*; et si quelques curieux veulent des tableaux de comparaison, ils n'ont qu'à se rendre à Ath, à Spa, à Barrèges, à Plombières, à Vichy. Que de Damasippes dans ces réunions !

NOTE 61, *ibid.*

*Istro*. L'Ister, le Danube, le plus grand fleuve de l'Europe, qui fut la barrière de l'empire romain du côté du nord-est. Trajan franchit le fleuve, et porta la guerre

chez les Daces : mais ses successeurs furent obligés de rentrer dans les anciennes limites. Les Scythes et les Tatars ont toujours triomphé des autres peuples. Européens, prenez garde à vous ! Louis XV avait plus de bon sens que le phœnix de nos ministres modernes : ce dernier a sacrifié l'Europe à son animadversion contre les assemblées délibérantes.

NOTE 62, P. 166.

*Mitte ostia.* Les commentateurs, pour expliquer ce passage, ont entassé ineptie sur ineptie. Je veux épargner au lecteur ce nauséabonde détail. *Ostia Tyberrina vel ostia Rheni* : les principales forces des Romains étaient toujours à Ostie ou sur les bords du Rhin, de l'Euphrate, du Danube. Sur le verbe *mitte*, je ne suis point de l'avis d'Achaintre ni de Raoul : il signifie *laisse là*, *oublie*, *n'aille pas chercher*. La conjonction *sed*, qui joint les deux verbes, indique, sans qu'il soit besoin d'une grande contention d'esprit, le sens du verbe *mitte* qui, dans les orateurs et les poëtes latins, est mille fois pris dans cette acception.

NOTE 63, *ibid.*

*Fabros sandapilarum.* Les libitinaires, fabricateurs de bières, de cercueils destinés à ensevelir la populace ou les cadavres des condamnés.

NOTE 64, *ibid.*

*Resupinati. Ebrii vel turpia patientis.* Fausse interprétation. *Supino* et *resupino* ont la même signification : or, *resupinati*, étendu sur le dos, ne peut pas avoir la signification que lui donne Achaintre : il a sans doute oublié le vers de Messaline, *et resupina jacens*, etc.

NOTE 65, P. 168.

*Nec mensa remotior.* On observait chez les Romains les

mêmes usages que l'on observe aujourd'hui dans les repas de cérémonie. Si quelquefois il n'y a pas une table séparée, les siéges distinguent les convives. L'aristocratie s'est glissée jusque dans les festins : elle avait poussé jadis plus loin ses prétentions ; elle osait disputer le haut du pavé.

NOTE 66, P. 168.

*In Lucanos*, etc. La Lucanie, aujourd'hui Basilicate, située à l'extrémité orientale de l'Italie, dans le royaume de Naples. ( Voyez ce que nous avons dit des ergastules, sat. VI, vers 148. )

NOTE 67, *ibid.*

*Volesos Brutosque.* Volesus était le premier nom de la famille Valérienne. Le Sabin Volesus, aïeul de Publius Valérius Publicola, passa à Rome avec Tatius, disent quelques historiens.

NOTE 68, *ibid.*

*Sipario. Siparium* était chez les Latins ce que nous appelons *toile*, *rideau*. Ce mot est employé ici par métonymie, et signifie *théâtre* ; et le mot *aulæa* que signifie-t-il alors? Est-ce un synonyme? Raoul assure que le *siparium* annonçait une comédie, et l'*aulæa* une tragédie. Je crois qu'il se trompe : le *siparium* était réellement la toile qui servait pour toutes sortes de drames ; l'*aulæa* désignait les tapis et les ornemens de la scène. ( Voyez Donat, *Commentaire sur Térence.* ) L'*aulæa* de l'art poétique d'Horace ne doit point nous arrêter ; il signifie, non toile, rideau, mais bien *ornemens scéniques*.

NOTE 69, *ibid.*

*Phasma Catulli.* La note d'Achaintre, sur la difficulté qu'ont élevée bénévolement quelques commentateurs, me

semble trop longue ; cependant les savans peuvent la consulter ; elle est fort bien faite, et la conclusion exactement tirée des prémisses. Mais si Tertullien voulait, deux siècles après, en savoir plus que Juvénal, il fallait laisser ce père de l'Eglise avec son commentaire, et suivre la leçon qu'indiquait le bon sens, le sens commun. La pièce intitulée le *Fantome* eut pour auteur un mime, nommé Q. Lutatius Catulus, qu'il ne faut pas confondre avec le poëte élégiaque C. Valérius Catulus, de Vérone.

NOTE 70, P. 170.

*Triscurria.* Je n'en finirais point si je voulais faire l'énumération des mots par lesquels les scholiastes et les commentateurs ont voulu remplacer le *triscurria;* elle serait fort inutile et sans intérêt pour le lecteur. Le mot *triscurria* dérive évidemment de *scurra*, *bouffon* : nul auteur latin ne l'a employé, cela est vrai ; mais nous ne pouvons savoir s'il appartient à la langue latine ; car nos dictionnaires n'ont été faits que sur les auteurs qui nous restent, et tout le monde sait que nous avons perdu les quatre cinquièmes des ouvrages latins. Ce mot *triscurria* n'a-t-il pas été mal copié ? C'est le plus vraisemblable. Nous avons donc laissé *triscurria* ; mais nous ne sommes pas de l'avis d'Achaintre, qui transporte en un clin d'œil les spectateurs du théâtre au cirque, et nous ne pensons pas que *triscurria* dérive de *discursus*. Ce savant s'appesantit un peu trop sur le verbe *spectat*. On dit en français, *J'ai vu le Misantrope*, et l'on entend fort bien celui qui s'exprime ainsi ; les Romains pouvaient ainsi voir les bouffonneries des patriciens, en être les spectateurs. Nous avons cru, d'après cette exposition, devoir rejeter la dernière partie de la note interprétative d'Achaintre.

NOTE 71, *ibid.*

*Planipedes.* Il me semble que Juvénal s'indigne mal à

propos contre ces patriciens qui s'avilissaient en montant sur la scène. A sa place, j'aurais mieux aimé les voir sur le théâtre que dans le sénat ou dans le palais du prince.

NOTE 72, P. 170.

*Celsus*. Nous n'avons pas de preuve que ce Celsus, préteur sous Trajan, fût d'une basse extraction; Pline, en parlant de lui dans sa cinquième ép. du sixième liv., ne dit rien sur la naissance de ce magistrat. L'intention satirique que Raoul prête à Juvénal dans cette circonstance disparaît donc par cette seule observation. Il y aurait encore un moyen plus puissant de repousser une semblable assertion; mais nous ne pouvons pas tout dire.

NOTE 73, *ibid.*

*Zelotypus Thymeles*. Il s'agit toujours ici de comédie, de jeux scéniques, observation nécessaire pour l'intelligence du texte : le mot *funera* qui précède a fait faire une longue note à Raoul. Juvénal ne mêle pas ses couleurs et ne confond pas les deux tableaux, comme il le prétend; par un trait il annonce le tableau qui va suivre; plein de son idée, il laisse échapper toute sa pensée, s'empresse ensuite de terminer par une image frappante ce qu'il avait encore à dire sur le théâtre pour descendre au cirque.

NOTE 74, *ibid.*

*Citharœdo principe*. Néron : nous allons voir bientôt le portrait de cet empereur tracé par Juvénal; c'est, à mon avis, le plus beau qui soit sorti de la plume d'un poëte ou d'un historien.

NOTE 75, P. 172.

*Et damnat et odit*. Un ancien scholiaste avait mis à la place de la conjonction *et*, *sed;* il n'a pas vu que cette

dernière conjonction était absurde ; Achaintre veut l'excuser : *sed* n'a jamais eu la signification de *quin etiam*. Le *sed* devrait disparaître de toutes les éditions où il se trouve.

NOTE 76, P. 172.

*Credamus*. Il y a des variations dans quelques manuscrits et anciennes éditions, dans ce vers et les précédens : on trouve *faciem* à la place de *frontem*, *libratâ* à la place de *vibratâ*. Le participe *libratâ*, dans la position du rétiaire, peint mieux son action que le participe *vibratâ;* et je suis surpris, en revoyant mon ouvrage, de ne l'avoir pas adopté. *Cedamus* pour *credamus :* Jouvency cherche en vain à expliquer le *cedamus* qu'il a laissé dans son édition. « D'autres lisent *credamus*, dit-il, » et le sens qu'il donne alors à ce vers est en harmonie avec les anciens commentaires, avec la pensée que veut exprimer l'auteur. Pourquoi donc a-t-il cherché à rendre le texte obscur et presque inintelligible avec son *cedamus?*

NOTE 77, *ibid.*

*Spira galero*. Le *galerus* était une espèce de bonnet terminé en cône, attaché sous le menton par des cordons en or et franges ; c'était la coiffure des Saliens.

NOTE 78, *ibid.*

*Pugnare secutor*. Le *secutor* était un surnom donné au mirmillon qui poursuivait le rétiaire quand ce dernier avait lancé son filet. Il y a, dans l'interprétation d'Achaintre et celle de Jouvency, une légère différence pour le sens ; mais cette différence ne m'a pas paru digne d'une note.

NOTE 79, *ibid.*

Voyez la note sur le texte français. Je me contenterai ici de copier le tableau de Néron par Raoul.

Quel Romain, s'il n'était asservi par la peur,
Ne mettrait de Néron le sage gouverneur,

Au-dessus de ce monstre assassin de sa mère,
Qui dut avec un chien, un singe, une vipère,
Subir au sein des flots une trop juste mort?
Oreste qu'entraînait un aveugle transport,
Jusqu'au même forfait porta la violence;
Mais la cause du crime en fait la différence:
De ce fils égaré les dieux poussaient le bras.
Égorgé sans défense au milieu d'un repas,
Son père tout sanglant réclamait sa victime;
Mais le vit-on depuis, marchant de crime en crime,
Faire périr sa femme, ou massacrer sa sœur?
Fut-il de ses parens le lâche empoisonneur?
Ou bien d'un vil laurier follement idolâtre,
Jamais l'entendit-on chanter en plein théâtre,
Et sur Pergame en cendre y déclamer des vers?
Vous dont l'heureux complot affranchit l'univers,
Galba, Virginius, quel plus indigne outrage
Pouvait contre Néron armer votre courage?
Que fait-il ce monarque issu de tant d'aïeux?
Il brigue du chanteur le laurier glorieux.
Triomphe, heureux Néron, et de ces nobles gages
Cours de Domitius décorer les images;
Consacre-lui ce masque et ces manteaux pompeux,
D'Atrée et d'Antigone ornemens fastueux.
Toi-même de tes mains place-les sur son buste,
Et suspends ta guitare au colosse d'Auguste.

NOTE 80, P. 174.

*Dissimilem.* Tous les poëtes et les historiens nous représentent Oreste comme un furieux. Voyez dans Tacite le sang-froid de Néron, quand Britannicus tombe expirant: « c'est une attaque d'épilepsie, dit-il sans la moindre émotion. »

NOTE 81, *ibid.*

*Electræ.* Sœur d'Oreste; sujet de tant de tragédies. Sophocle, le premier, présenta Electre sur la scène; Crébillon l'imita, et le censeur royal ne craignit pas d'avan-

cer que l'*Electre* de Sophocle avait autant de défauts que la sienne.

NOTE 82, P. 174.

*Troïca nec scripsit.* Voyez Suétone, *Néron*, chap. XXXVIII. Eutrope ajoute, liv. VII, que Néron fit lui-même incendier Rome, pour voir un spectacle semblable à celui de l'embrâsement de Troie. C'est à ce dernier crime que fait allusion Juvénal, dit Achaintre.

NOTE 83, *ibid.*

*Galba* devint empereur. (Voyez le portrait de ce prince dans Tacite, *Hist.* liv. I, chap. XLIX : *Ipsi medium ingenium magis extra vitia quàm cum virtutibus*, etc.

NOTE 84, P. 176.

*Fœdo peregrina pulpita.* Néron ne se contenta pas de montrer ses talens aux Romains; il alla à Naples, à Olympie, et dans les autres villes célèbres de la Grèce et de l'Achaïe. (Voyez Zonar., *Ann.*, lib. II.)

NOTE 85, *ibid.*

*Apium*, *ache :* on donnait aux musiciens vainqueurs des couronnes faites avec des feuilles de ache. Les historiens ne nous disent point la raison pour laquelle on donnait cette couronne, verte aux jeux némésiens, et desséchée aux jeux isthmiens.

NOTE 86, *ibid.*

*Syrma.* Habillement des dames romaines, espèce de manteau fort long, d'une étoffe riche et précieuse, dont la queue était traînante; elle se détachait du corps depuis les épaules où la *syrma* était jointe par une agrafe, le plus souvent garnie de pierreries. La mode de cette mante

s'introduisit sur la scène; dès lors les dames romaines abandonnèrent ce vêtement et le laissèrent aux acteurs. Ce fut pendant quelque temps l'inverse à Paris, les modes passaient du théâtre dans la ville, et les actrices donnaient le ton.

NOTE 87, P. 176.

*Braccatorum Senonnumque.* On appelait *Galli braccati* les habitans de la Gaule narbonnaise, parce qu'ils portaient des haut-de-chausses fort étroits. On appelle encore, dans les environs de Narbonne, ce haut-de-chausse *las braguos*. Les *Sennonois* habitaient les environs de Sens. Ce furent ces Gaulois qui, sous leur chef Brennus, prirent Rome et l'incendièrent.

NOTE 88, P. 178.

*Tunicâ molestâ.* C'était une tunique de carton, de chanvre et d'étoupes enduite de cire ou de poix, que l'on mettait aux incendiaires pour les faire brûler à petit feu. Quel supplice! Mais au moins cette horrible torture était la juste punition d'un crime horrible. Mais qu'avaient-ils fait ces malheureux que l'on brûlait à petit feu, il y a trois siècles, sur l'Estrapade? Et tout le monde courait à ce spectacle, même la cour; l'on ose nommer ces barbares exécutions des rigueurs salutaires; et c'est au XIX^e siècle que l'on avance de semblables extravagances! Ce ne sont pas des extravagances! Telle est la doctrine de Mont-Rouge; ne vous en étonnez pas, les jésuites en ont bien imaginé d'autres; lisez leur histoire, non d'après les écrivains, mais d'après les registres des tribunaux, à Paris, à Londres, à Lisbonne, à Varsovie, etc.

NOTE 89, *ibid.*

*Municipalis eques.* (Chevalier municipe.) Cicéron ne naquit pas précisément à Arpino, mais dans une *villa* à

trois milles de cette dernière ville, dans une île que forme le *Fibrino*, avant de se jeter dans le Guarigliano. « Vou-« lez-vous, lui disait Atticus, que nous allions nous en-« tretenir dans l'île de Fibrinus, qui fait mes délices? — Je « le veux bien, lui répond l'Orateur; j'aime comme vous « cet endroit, parce que c'est ma patrie, celle de mon « frère, que nous en sommes sortis. » Dans toutes les villes municipales, on distinguait aussi les trois ordres, des sénateurs, des chevaliers et du peuple; mais quelle distance de ces sénateurs, de ces chevaliers, à ceux de Rome! Au reste, était-il ennemi acharné de Cicéron, comme le dit M. de La Harpe, le poëte qui s'exprime ainsi?

NOTE 90, P. 178.

*Leucade.* Leucade, petite ville et île d'Epire, à deux cent quarante stades d'Actium, où se livra cette fameuse bataille que gagna, sur Antoine, Agrippa, lieutenant d'Auguste. Tout le monde sait avec quelle valeur, avec quel courage Octave se comporta dans ce combat, qui décida de l'empire de l'univers : il se tint pendant toute l'action à fond de cale. Ce promontoire de Leucade est encore fameux par la mort de Sapho; lisez, dans *Anténor*, le récit de cette catastrophe et le testament de cette illustre femme, victime de la superstition des prêtres : c'est le morceau le mieux pensé, le mieux écrit de cette pâle copie du *Voyage d'Anacharsis*.

NOTE 91, *ibid.*

*Arpinas alius Volscorum.* Marius, né dans un bourg aux environs d'Arpinum, n'eut pour parens que de pauvres ouvriers mercenaires, dit Plutarque. Voyez dans ce dernier écrivain quelle fut la conduite de Marius à l'armée commandée par Scipion en Espagne. Mais il détestait les

Grecs, il semblait prévoir tous les maux que ces Grecs causeraient à sa patrie, en apportant dans son sein la corruption de leurs mœurs.

NOTE 92, P. 180.

*Vertice vitem.* Les principales peines afflictives, chez les soldats romains, étaient les coups de bâton ou de sarment appliqués, par le centurion, sur la tête ou le dos de tout légionnaire qui sortait des rangs. Les déserteurs étaient battus de verges et vendus comme esclaves. Il y avait une différence pourtant, dit Tite-Live, dans le *Fustuarium :* le bâton simple était pour le soldat étranger, le cep pour le soldat romain. Des distinctions même dans les supplices ! Et n'avons-nous pas eu les nôtres, la corde et le glaive ?

NOTE 93, *ibid.*

*Attigerant majora cadavera.* Les détails de cette bataille de l'Adige font horreur. Eusèbe dit qu'il périt dans l'action deux cent mille Cimbres, hommes et femmes ; cent quarante mille, dit Tite-Live ; quarante mille, d'après Florus. Il fallut à ces barbares du Nord cinq cents ans pour réparer les pertes qu'ils avaient faites ; mais aussi les Visigoths vengèrent leurs ancêtres. Rome n'avait plus de Marius ; elle avait pour maître un Augustule, un petit Auguste, nom d'un sinistre augure pour la capitale du monde.

NOTE 94, *ibid.*

*Trabeam*, etc. Robes des rois ; les consuls la prirent ensuite, et les Augures avaient aussi le droit de la porter. Quant à ces derniers, la chose n'est pas surprenante ; qu'ai-je besoin d'en dire la raison ? Il y eut bientôt après trois sortes de robes, que l'on nomma *trabées* : la première était toute de pourpre, et l'on ne s'en servait que dans les

sacrifices offerts à la Divinité. C'est cette dernière, que portaient encore les magistrats ou podestats à Venise. La deuxième était mêlée de pourpre et de blanc; c'est celle que portaient les consuls. La troisième était mêlée de pourpre et d'écarlate; c'était la trabée des augures.

NOTE 95, P. 182.

*Imperii fines*. A cette époque le Tibre séparait le territoire de Rome de la Toscane ou Etrurie.

NOTE 96, *ibid.*

*Matronis lugendus*. Ni Tite-Live, ni Aurélius Victor, ni Florus, n'ont parlé de la mort de cet esclave, récompensé par Brutus, comme sauveur de la liberté romaine, et puni ensuite comme délateur. Achaintre profite de cette supposition, sortie du cerveau creux d'un ancien scholiaste, pour attaquer le beau caractère de Brutus, qu'il ne balance pas de comparer à nos tyrans de 93. Dans quels rangs était-il à cette époque? A-t-il cherché à sauver l'infortuné Louis XVI? J'étais alors sur la brèche. On trouverait dans les cartons du comité de salut public une de mes lettres, écrite confidentiellement à un ami, et remise par ce dernier (homme aujourd'hui riche et puissant) aux dictateurs. Le beau portrait que je faisais des gouvernans de 93! et je n'avais que vingt ans! Je faillis être la victime de ma bonne foi et de mon amour pour la véritable liberté; j'échappai comme par miracle aux poursuites du proconsul Chaudron-Rousseau, ou plutôt on m'oublia. Mais les dangers que j'ai courus ne m'ont jamais fait déserter la belle cause que soutenaient les honnêtes gens. Revenons à Brutus. L'oligarchie devrait le regarder comme un de ses premiers législateurs; la révolution qu'il opéra fut toute en faveur des nobles; et si la jeunesse fut opposante, ce ne fut point le pouvoir royal qu'elle regretta;

mais la licence que réprimèrent les nouveaux gouvernans. Voyez, dans Montesquieu, tous les détails de cette affaire, il la connaît mieux qu'Achaintre; je n'aime point les hypothèses quand on parle d'un grand homme.

NOTE 97, P. 182.

*Vulcania arma.* Armes que Vulcain fabriqua pour Achille, à la prière de sa mère Thétys. (Voyez *Homère.*)

NOTE 98, P. 184.

*Ab infami.* Boileau n'a pas osé, dans sa satire contre la noblesse, remonter jusqu'aux habitans des forêts de la Germanie; il a préféré jeter des soupçons sur la vertu des aïeules : aussi n'avait-il en vue que le *ridicule.* Juvénal est plus grand, et ne forme pas de suppositions outrageantes, il dit la vérité.

NOTE 99, *ibid.*

*Quod dicere nolo.* Rome, dans son origine, ne fut qu'une espèce de camp, qui servait d'asile aux aventuriers, aux brigands chassés de la Toscane, de la Sicile et de la grande Grèce. Si les Romains avaient eu l'imagination des Grecs, ils auraient un peu plus embelli leur origine; et de leurs pâtres ils eussent fait des héros. Mais, sous ce rapport, ils furent assez maladroits; car, quand ils voulurent revenir sur leurs pas, l'occasion était manquée, et les pâtres restèrent toujours pâtres; tandis que les aventuriers grecs obtinrent les premiers rangs dans l'Olympe.

# SATIRE IX.

NOTE 1, P. 186.

*Rhodope*, nom générique de courtisane. Voici le conte que nous ont transmis les historiens, sur la première courtisane de ce nom : « Elle était esclave d'un Samien « nommé Jadmon ; amenée en Egypte par Xanthus, et « rachetée par Charaxe, frère de Sapho, elle fut mise en « liberté, et acquit, par le trafic de ses charmes, tant de « richesses, qu'elle fit construire une pyramide à ses « dépens, et envoya de riches présens à Delphes. » Lantier raconte différemment l'histoire de Rhodope : Son soulier, enlevé par un aigle, et porté sur les genoux du roi *Psammis*, figurerait à merveille dans les *Mille et une Nuits*. Ce conte a néanmoins produit un effet qui dure encore ; je veux parler de la passion des femmes pour un petit pied : elles ne craignent pas de s'estropier pour l'avoir joli.

NOTE 2, P. 188.

*Nos colaphum*. Tous les commentateurs ont voulu expliquer ce passage ; voici le sens, dit affirmativement le plus ancien des scholiastes : *Nous donnons un soufflet à l'esclave qui lèche nos pâtisseries, et nous ne frappons point celui*, etc. ; cette interprétation n'a pas le sens commun. Les Valois se gardent bien d'attaquer cette difficulté ; après eux, tous les interprètes, Farnabe, Lipsius, Henninius, etc., ont adopté, avec quelques variantes néanmoins, le sens donné par le premier commentateur, sans faire attention aux phrases précédentes et subséquentes :

on n'a pu donc adopter leur sentiment. Lubin seul a bien développé son opinion, et tout ce qu'il dit à ce sujet porte la conviction à l'esprit éclairé par ses raisonnemens. Pour moi, je pense que le vers est de Juvénal, mais qu'il y a faute dans le texte. Point de doute qu'il n'y eût un ou deux vers placés avant celui-là, vers qui ont été négligés par les ignares copistes du onzième et du douzième siècles.

NOTE 3, P. 188.

L'usure des anciens Romains était d'un pour cent par mois; les tribuns voulurent en vain faire cesser ce scandale, on les traita de séditieux, et l'usure devint plus forte; on la réduisit pendant quelques instans à demi pour cent, mais cette concession fut illusoire : les affranchis, agens des patriciens, jouaient à peu près le rôle de l'usurier dans l'*Avare*, de Molière.

NOTE 4, P. 190.

*Vernam equitem*. Le mot *eques* correspond parfaitement au mot chevalier en français, mais l'adjectif qui qualifie en latin, donne à cette expression une extension qu'elle reçoit en français par le complément d'industrie. J'ai traduit par chevalier domestique, parce que notre chevalier d'industrie est un personnage tout différent.

NOTE 5, P. 190.

*Pomœria*. Le *Pomœrium* à Rome était un espace vide entre les murs de la ville et les premières habitations. Cet espace était réservé pour les augures et les aruspices. Hors des murs, il y avait aussi une autre espèce de boulevard réservé encore pour les aruspices et les augures. Il n'était pas permis de bâtir sur ce terrain consacré, ni d'y passer la charrue.

NOTE 6, P. 190.

*Bruttia fascia.* Achaintre prétend qu'il n'y a qu'un seul scholiaste qui ait transcrit sur son texte *bruscia* que Saumaise a corrigé par *bruttia.* Dussault, Amar, et autres éditeurs français et étrangers, ont conservé l'adjectif *bruttia*, qualifiant la résine. Pline vante beaucoup cette résine des Bruttiens, aujourd'hui Calabrois. Les médecins grecs en faisaient le plus grand usage.

NOTE 7, *ibid.*

*Indè habitum facies.* Horace avait dit avant Juvénal :

> *Format enim natura priùs nos intùs ad omnem*
> *Fortunarum habitum*, etc.

NOTE 8, *ibid.*

*Ganymeden pacis.* Raoul, dans sa note cinquième, élève ici une difficulté qui n'en est pas une. Dans presque tous les temples on trouvait l'image du père des dieux porté sur un aigle : auprès de lui l'on voyait toujours un Ganymède. Le bon Lactance adresse une vive apostrophe aux Païens au sujet de cette image : comme si dans toutes les religions la superstitieuse crédulité des peuples n'enfantait pas des prodiges !

NOTE 9, *ibid.*

*Palatia matris.* Il ne s'agit pas ici du temple de la bonne déesse, comme le dit Achaintre. Les mystères ne se célébraient point dans le sanctuaire de ce temple; mais bien dans le palais ou la maison de la citoyenne qui avait l'honneur de présider à cette assemblée secrète.

NOTE 10, P. 192.

*Quod taces.* En vain Achaintre veut-il nous faire adopter le vers écrit de cette manière :

*Quod taceo, atque ipsos, etc.*

qui se trouve dans une infinité de textes. Elzevir, Robert Etienne l'ont écrit comme nous l'écrivons ; il est plus naturel. Cette modestie dans Nævolus est plus satirique que dans la bouche de Juvénal. Il faut que je donne ici enfin une idée de la justesse et de la rectitude du jugement d'Adrien Valois. Je traduis sa note : « Juvénal place le « temple d'Isis en tête de ceux où les femmes se livraient « au plus affreux libertinage. » Dans la sixième lettre il appelle Isis, *Læna* (et à ce sujet il cite quelques vers de l'Art d'aimer d'Ovide) ; il ajoute ensuite : « Toutes les « éditions de Juvénal, excepté celles de Robert Etienne, « portent *scelerare* au lieu de *celebrare*. Robert Etienne « a rétabli le texte d'après les notes de Grangée, de Schre- « velius et de Lubin. *Celebrare, id est fréquentare.* Pour « moi, je lis :

*Pacis et advectæ secreta salacia matris.*

» Cybèle, mère des Dieux, avait, dit Farnabe, un tem- « ple sur le mont Palatin : mauvaise leçon ; mais il change « *palatia* en *salacia*, c'est-à-dire *obscena*. J'adopte cette « correction, et je retiens le *celebrare*. » Quelle ignorance et quelle vanité ! Ne pas savoir que les mystères se célébraient à Rome dans les maisons particulières, et non dans les temples, et s'exprimer ainsi, *ego lego !*

NOTES 11 et 12, P. 190.

*Fata regunt*, etc. *Nihil faciet.* Ruppert voudrait que le dialogue fût coupé au trente-deuxième vers jusqu'au trente-septième. Il prétend que Juvénal adresse quelques consolations à Nævolus. Ce sont ces expressions, *nam si tibi sidera cessant*, qui l'ont engagé à émettre une opinion fort singulière, et plus singulière encore que celle de Charles Valois quand il s'écrie : « Le premier de tous je

« change *coloris* en *solocis*. » Les hommes instruits et sages ont rejeté tous ces changemens aussi contraires au génie de la langue latine que faux et ridicules.

NOTE 13, P. 190.

*Sollicitent*. Fine et plaisante parodie d'un vers d'Homère, liv. III de l'Odyssée :

*Αὐτὸς γὰρ ἰφίλκεται ἀνδρὰ σίδηρος.*

NOTE 14, P. 194.

*Cevet*. Expression et verbe que l'on ne trouve que dans le dictionnaire de Facciolati. Il exprime l'action que font les chiens quand ils caressent leurs maîtres. Quelques éditions ont changé le *cevet* en *cavet*, *il calcule et se méfie*. Ce changement ne convient que dans les éditions faites pour les enfans, les éditions à la Jouvency.

NOTE 15, *ibid.*

*Agere intrà viscera penem*. Raoul doute que ces trois vers soient de Juvénal. Pour moi je les crois de lui. (Voyez ma note sur le texte français.) Valois cherche à donner à ces vers un sens moins obscène : et changeant l'adjectif *hesternæ* [illegible] *externæ*, il propose la traduction suivante : « Toutes les éditions portent *hesternæ*, mal : je lis *exter-* « *næ*. *Penses-tu que je puisse vivre avec ce gain, et n'avoir* « *plus recours à la table d'autrui ?* » J'oubliais de dire que le *illic* dans ses mains et sous sa plume avait été métamorphosé en *illinc*.

NOTE 16, *ibid.*

*Umbellam ac succina*. Coupes phrygiennes, ou toute autre espèce de bijoux d'ambre, matière dont les Romains faisaient le plus grand cas. Pline, liv. XXXVII, chap. 2 et 4, prétend que l'ambre ou le succin était une résine glutineuse de couleur jaune qui découlait de cer-

tains arbres, surtout des peupliers. Nous connaissons aujourd'hui deux sortes d'ambre : le jaune que l'on ramasse sur les côtes de la Baltique, et le gris que l'on pêche, et que l'on croit être formé des déjections du cachalot. Il paraît aussi que sur les bords du Tibre on adopta le parasol des Athéniennes. Que dis-je *parasol?* comme ces hommes de lettres s'expriment mal!.... Pardon, mesdames, pardon, j'appelle chaque chose par son nom : mais, puisque vous le desirez, je me rétracte. Ce n'est pas un *parasol*, c'est une *ombrelle*. Que ce diminutif est joli! comme il peint bien l'utilité de l'instrument!

NOTES 17 et 18, P. 196.

*Cathedrâ*, pris ici dans le sens de chaise longue. Quelques commentateurs ont changé les adjectifs de place, et ont conservé la seconde personne *tractas :* ce qui forme une cacophonie avec ces mots *est cui*, etc. Nævolus s'adresse ce reproche à lui-même ; et cette réflexion est bien plus plaisante que l'apostrophe directe. Presque tous les interprètes ont suivi cette leçon, même les Valois. ( Voyez pour le mot *kalendis* la note sur le texte français. )

NOTE 19, *ibid.*

*Meliùsne hic rusticus. Cet enfant grossier, sa mère*, etc., *deviendra un legs du corybante.* Ce vers a fait écrire mille inepties aux commentateurs. Les traduire ici ce serait abuser de la patience du lecteur. La note même d'Achaintre est trop longue ; il y a du remplissage. Je n'aime point son *legatus*, l'enfant légué : mais avec l'enfant il y a la mère, la chaumière et le chien. On conviendra, d'après ce simple exposé, que le mot *legatum*, legs, est l'expression qui convient dans ce passage, et que Juvénal n'a pu mettre que *legatum*.

NOTE 20, P. 196.

*Puer unicus ut Polyphemi.* Voilà vraiment une difficulté : mais ne cherchez pas des renseignemens chez les Valois ; ils ne l'abordent pas : car il leur était impossible d'obscurcir le texte. Après avoir rappelé l'opinion des commentateurs, presque tous d'un avis opposé ; après avoir blâmé le *postquam* que Grangée et Dussault ont mis à la place du *perquam*, Achaintre ne veut point se hasarder, et adopte l'observation de Lubin qui, dans tous les passages difficultueux, montre toujours une sagacité, une justesse d'esprit fort remarquables. « Juvénal, dit-il, a mis cette comparaison dans la bouche de Nævolus pour montrer combien était stupide cette bête de somme. Pour moi, je pense d'abord que la comparaison *seul comme l'œil de Polyphème* n'est pas si ridicule que le prétend Achaintre. *Perquam solers evasit Ulysses* : le poëte montre ici toute l'ignorance de Nævolus qui, voulant faire une comparaison, et montrer quelques connaissances, cite d'abord Polyphème, et fait passer ensuite Ulysse à travers l'œil du berger de Neptune. Telle était sans doute l'intention de Juvénal : il a voulu nous peindre un homme non-seulement dépravé, mais de la plus crasse ignorance. Sur nos théâtres les auteurs comiques, et Molière lui-même, n'ont-ils pas mis dans la bouche des valets des sottises encore plus ridicules et plus risibles ? Ce qui a été permis à Molière ne l'était-il pas à Juvénal ? Telle est mon opinion : je puis me tromper, mais elle ne blesse pas, je crois, le sens commun.

NOTE 21, P. 198.

*Scapulis servorum. Dirai-je aux omoplates des esclaves ?* Expression singulière, mais fort poétique dans ce genre d'écrit, c'est-à-dire dans la satire des mœurs. Quelques éditions portent *aquilone decembri.*

NOTE 22, P. 198.

*Scis certè.* Cette phrase est assez difficile à expliquer. *Ista* se rapporte-t-il à *uxor?* Je le crois, et j'ai fait le sacrifice de mon opinion. Il ne faudrait point de virgule après *certè scis*; et l'on mettrait un point et une virgule après *modis*. *Car tu sais comme tu la traitais*, etc. *Combien de fois alors tu me supplias! que de promesses tu me fis!* Cette interprétation me paraît plus simple, et je ne suis pas obligé de traduire *quibus modis* par un adverbe qui n'ajoute rien aux deux propositions suivantes.

NOTE 23, P. 200.

*Quæ prima aut ultima ponas.* Locution proverbiale adoptée surtout par les orateurs romains: *quelles que soient vos raisons, vous n'en serez pas moins mon débiteur.*

NOTE 24, *ibid.*

*Quod famæ.* *Famæ* signifie ici opinion publique; primitive acception de ce substantif auquel on donna bientôt une extension trop forte peut-être, logiquement parlant.

NOTE 25, P. 202.

*Legatum caducum.* « On appelait legs caduc, dit Achain-« tre, le legs fait à une certaine condition: par exemple, « un ami laissait à son ami une partie de ses biens, si cet « ami venait à avoir des enfans. Si cette condition n'était « pas remplie, d'après la loi Papia, le legs était caduc, « c'est-à-dire qu'il tombait dans le fisc. « *Dulce* est pris adverbialement. Cette explication est juste sous un certain rapport, pour l'application de la loi Papia: mais est-ce bien le sens ici? *Dulce caducum* ne signifie-t-il pas: « le legs « qui, destiné au trésor public avant mon œuvre, tombe « agréablement sur toi? » Le mot *caducus* repété dans le vers

suivant, n'indique-t-il pas la pensée de Juvénal? Lecteur, réfléchissez et jugez.

NOTE 26, P. 202.

*Si numerum, si tres implevero.* Le nombre par excellence, *trois*. Jusque dans leurs repas les Romains regardaient le nombre *trois* comme le nombre heureux : trois lits, trois personnes sur chaque lit; pour les convives, ou trois ou le multiple de trois, etc.

NOTE 27, *ibid.*

*Bipedem sibi quærit asellum.* Le fils de l'empereur Marc-Aurèle avait aussi un Nævolus qu'il appelait son âne, ὄνον. D'après Apulée les Galles surtout aimaient les ânes. Voyez dans cet auteur (cinquième métamorphose de l'Ane d'or), quel était le motif de leur attachement aux ânes, etc.

NOTE 28, *ibid.*

*Pumice lævis.* Pourquoi donc les hommes sont-ils si portés à contrarier les lois de la nature? Quel est ce penchant pour la destruction qui semble inné dans l'espèce humaine, surtout dans le mâle? Pourquoi n'est-il jamais content de ce qu'il a reçu en partage? Voilà bien des questions pour un vil épilé; trop peut-être.

NOTE 29, P. 204.

*Cara est annona.* Quinze manuscrits, et le manuscrit original du Vatican, portent *nunquam careas*. Il faudrait, ce me semble, avec cette lecon un point d'exclamation après *veneni;* il ne s'y trouve point. La correction d'un ancien scholiaste a été approuvée et suivie de tous les interprètes : car, avec le point d'exclamation, le vers serait encore fort obscur, et même indigne de Juvénal.

NOTE 30, *ibid.*

*Martis Athenis*, la curie de Mars à Athènes, l'aréopage

assez connu. On appelait curie en latin le lieu où s'assemblait le sénat. On en comptait trois magnifiques à Rome : la curie Calabre bâtie par Romulus, dit-on, mais plutôt par Camille; la curie Hostilienne, où se réunissaient communément les sénateurs; et la curie Pompéienne bâtie par Pompée. Ce fut dans cette dernière curie que César périt de vingt-trois coups de poignard. Elle était située à côté du magnifique théâtre que le *Magnus* avait fait construire l'an 699. Indépendamment de ces diverses curies, le sénat s'assemblait souvent, quand on devait traiter des affaires les plus importantes, dans le temple de Jupiter Stator, d'Apollon, de Mars, de Bellone, de Castor, de la Concorde et de la Fidélité, etc. Le temple de la Concorde était souvent préféré : celui de Bellone, hors de la ville, ne servait de curie que lorsqu'on recevait des ambassadeurs étrangers : ces derniers n'étaient pas toujours admis dans la ville.

NOTE 31, P. 204.

*Taceant*. Autant de textes, autant de versions différentes. Achaintre a voulu s'ériger en arbitre, et je crains bien qu'il ne se soit trompé. D'abord presque tous les textes portent *loquentur*, et il a mis le présent *loquuntur*. On sait bien que, dans certaines circonstances, quand l'action doit se faire quelques instans après, les Français et les Latins emploient, élégamment même, le présent à la place du futur : mais ici le futur était à préférer. Ce n'est là qu'une petite tache dans la nouvelle édition : mais le grand défaut est d'avoir supprimé le second *ut taceant*, et de l'avoir remplacé par *clamant*. La répétition du verbe *taceant* est inepte : Quelle épithète donner alors à *clamant ? Ce cri jeté au milieu d'un tableau silencieux :* que signifient ces mots *on le sait*, *on se récrie ?* Je ne vais pas plus loin : la répétition du verbe est mille fois préférable à cette

phrase incidente qui tombe là comme des nues, sans aucune relation avec ce qui l'entoure.

NOTE 32, P. 204.

*Galli secundi.* Hypallage pour *ad secundum cantum galli*, vers les six heures du matin, ou bien à la première heure du jour. Quelques Italiens, aux pieds des Alpes et des Apennins, continuent de compter les heures comme les anciens Romains. A Coni, à Tortone, et généralement dans tout le Montferrat, cet usage était en vigueur à l'époque de mon voyage dans cette contrée.

NOTE 33, *ibid.*

*Librarius.* Dans la sixième satire, au sujet de l'esclave nommée *Libraria*, nous avons parlé de l'esclave mâle nommé *Librarius*. L'*archimagirus*, chef de cuisine, composé de deux mots grecs ἀρχὴ, chef μαγείρων, des cuisiniers; *carptor*, écuyer tranchant. La condition de ces esclaves était si dure, dit Sénèque, qu'ils n'osaient ni se moucher, ni cracher devant leurs maîtres. Mais quand ils n'étaient plus en sa présence, comme ils se dédommageaient de cette privation, de ce silence forcé! dit le philosophe.

NOTE 34, P. 206.

*Pro populo faciens.* La signification du verbe *facere* est ici prise dans le sens du verbe ποιέω grec, d'où dérive le mot *poëte*, faiseur par excellence.

NOTE 35, *ibid.*

*Qui liber non erit illis.* Belle sentence. « Qu'il est à plaindre le sort de l'homme qui est l'esclave de ses esclaves! »

NOTE 36, *ibid.*

*Idcircò.* Une infinité de commentateurs, de traducteurs

et d'interprètes ont rejeté ce vers. Il est inutile, s'écrient ils tous ensemble, et Achaintre fait chorus avec eux. Heureusement le bruit ne m'épouvante pas. Cette répétition, en latin comme en français, est assez originale. *Mépriser la langue d'un esclave, oui, le conseil est utile : mais c'est un lieu commun : vous ne répondez pas à ma question*, etc. Voilà le sens que je donne à ce vers, et je ne vois pas pourquoi Ruppert et Achaintre sont d'avis de le rejeter.

NOTE 37, P. 206.

*Festinat.* Horace avait dit avant Juvénal :

> . . . . . *Fugit retrò*
> *Levis juventas, et decor, aridâ*
> *Pellente lascivos amores*
> *Canitie, facilemque somnum.* Ode VIII, liv. 2.

Sénèque prouve mathématiquement que nous perdons à des futilités les cinq-sixièmes du temps que nous accorde la nature, et nous osons ensuite nous plaindre que la vie est trop courte.

NOTE 38, P. 208.

*Pathicus.* Valois a beau m'assurer qu'il ne faut point d'aspiration, que le mot dérive du verbe latin *pateo*. Point du tout : il dérive de l'adjectif grec παθητὸς, *passibilis, qui pati potest*. Enfin pas une note, pas une interprétation juste dans ce superbe commentateur, et cependant il jouit d'une certaine réputation. Pour se faire un nom il suffit donc d'extravaguer à chaque ligne. C'est une vérité : lisez M. de La Mennais.

NOTE 39, *ibid.*

*Erucis.* Plante que nous nommons *roquette*, dont les feuilles et les racines sont aphrodisiaques. Tel était, du moins, le sentiment des anciens. Columelle dit qu'elle est consa-

crée à Priape, et qu'elle croît toujours au pied de sa statue. Ovide lui donne l'epithète de *salax*; et Pline, liv. IX, chap. 8, l'appelle *Veneris conciliatrix*.

NOTE 40, P. 208.

*Et mea Clotho*. Les Parques, d'après les mythologues, étaient les filles du Destin, et n'étaient pas soumises à la puissance de Jupiter. *Telle est ma destinée. Je dois nécessairement vivre de mes flancs*. La tournure latine est éminemment poétique.

NOTE 41, *ibid.*

*Figam*. Cette expression rend la phrase assez difficile à entendre : car le verbe *figere* ne signifie ni *amasser*, ni *recueillir*; moins encore *avoir*, comme le prétend le présomptueux Valois. Je n'aime pas plus l'interprétation d'Achaintre avec sa métaphore tirée de la chasse. Je pense qu'il faut traduire *quand pourrai-je attacher*, *enfermer dans mon coffre-fort*, etc. Je ne prétends pas donner pour règle mon opinion : mais au moins on avouera que j'ai conservé au verbe *figere* sa véritable signification.

NOTE 42, P. 210.

*Viginti millia fœnus*, sous-entendu *sestertiorum*. Un revenu de deux mille livres tournois, ou quatre cents écus romains, bien hypothéqués.

NOTE 43, *ibid.*

*Cervice locatâ*. L'homme qui jouissait d'un modique revenu louait des esclaves pour porter sa litière dans quelques circonstances où il voulait éviter la foule et se trouver bien placé au cirque. Il ne manquait jamais de cette marchandise à Rome : il y avait des spéculateurs à la suite des armées, qui achetaient les prisonniers, et en temps de

paix, ces spéculateurs faisaient le métier de nos vaisseaux négriers sur les côtes d'Afrique.

NOTE 44, P. 210.

*Fingat.* Le vieux scholiaste a transcrit *fingat* et non *pingat*. Ce n'est pas d'un peintre dont Juvénal parle, mais d'un sculpteur, *cælator*, d'un artiste qui cisèle des figures. Or, le *fingat* qu'ont rétabli les nouvelles éditions, est plus en harmonie avec ce qui précède; que le *pingat* d'Achaintre et de quelques anciens manuscrits.

NOTE 45, *ibid.*

*Quandò ego pauper ero.* Valois propose de mettre un point d'interrogation après *ero*. Je crois en effet maintenant que cet homme n'avait lu Juvénal que très-superficiellement. On ne peut pas proposer des changemens pareils, sans avoir perdu la raison et le jugement. La belle phrase avec son point d'interrogation! Aussi tous les savans ont rejeté cette proposition avec dédain, et ils ont bien fait.

NOTE 46, *ibid.*

*De nave petitas.* Allusion aux rameurs d'Ulysse, qui, d'après les conseils de leur sage capitaine, se bouchèrent les oreilles avec de la cire, pour ne pas entendre le chant des syrènes.

# SATIRE X.

NOTE 1, P. 212.

*Gadibus*. Les Gades étaient deux petites îles de l'Océan, sur les côtes d'Espagne, près le détroit des Colonnes, à l'embouchure du fleuve *Bœtis*, aujourd'hui *Guadalquivir*; elles n'étaient éloignées l'une de l'autre que de six vingts pas. Ces deux îles n'en forment qu'une aujourd'hui.—*Gangem*. Seleucus Nicanor est le premier, chez les anciens, qui ait pénétré jusqu'au Gange, et qui ait découvert le golfe du Bengale dans lequel ce fleuve se jette.

NOTE 2, P. 214.

*Quid tam dextro pede concipis*. Une infinité de manuscrits et d'éditions ont retenu *concupis*, faux sens. *Dextro pede*, métaphore usitée chez les Latins; *dextro* pour *felici*, *pede* pour *conatu*.

NOTE 3, *ibid.*

*Evertére domos*. Ici l'auteur fait allusion, non-seulement au vœu de Thésée, à la mort d'Hippolyte, mais encore à la prière qu'OEdipe adressa aux Immortels : prière que l'on trouve à la seconde page du deuxième Alcibiade de Platon.

NOTE 4, *ibid.*

*Congesta pecunia*. Les exemples se sont multipliés depuis Juvénal. Que d'hommes opulens, que de riches sacrifiés depuis Sénèque et Longinus, jusqu'au maréchal d'Ancre et Fouquet !

NOTE 5, p. 214.

*Balæna*. Il était difficile de dire en vers : « Le désir de « surpasser autant les fortunes de ses concitoyens, que la « baleine de l'Océan britannique surpasse le dauphin en « grosseur. C'est un défaut de fidélité, mais qui fait peu de « tort à l'original. » (Note 2 de Raoul.) Qu'entend Raoul par ces mots *défaut de fidélité?* Que la similitude n'est pas exacte sans doute! je ne suis point de son avis. Qu'il lise mes notes sur le texte français.

NOTE 6, p. 216.

*Temporibus diris*. Le poëte semble indiquer que ce furent les richesses de Sénèque qui causèrent sa mort, dit un traducteur moderne; il ne semble pas l'indiquer, il le dit positivement, et ne fait que suivre l'opinion de Tacite. « Rufus et Tigellinus portent contre Sénèque différentes « accusations, ils lui reprochent surtout d'augmenter tou- « jours ses richesses, qui déjà étaient au-dessus de celles « que doit avoir un simple particulier; de posséder des « jardins bien plus beaux, bien plus agréables que ceux « des princes, etc. »

NOTE 7, *ibid.*

*Rarus venit in cœnacula*. Nous avons vu dans une note précédente pour quelle raison les Romains appelèrent *cœnacula* le dernier étage d'une maison, le grenier : rarement le satellite d'un tyran y monte; mais dans nos états modernes, si bien constitués, le garnisaire y pénétrait souvent.

NOTE 8, *ibid.*

*Nostra sit arca foro*. Les Romains avaient la coutume de porter leur coffre-fort dans le temple de Saturne, à côté du *Forum Trajan*. D'autres commentateurs prétendent que l'on déposait au Forum les grandes sommes, pour

les soustraire à l'avidité des voleurs; car une garde nombreuse veillait aux Trapézites.

NOTE 9, P. 218.

*Sed facilis cuivis.* Rire philosophique. Il n'est pas si facile que Juvénal le pense; mais il faut avoir les talens de Démocrite : malgré ses sarcasmes, ses concitoyens l'appelèrent à l'administration des affaires publiques. Les imbéciles Abdéritains le prirent ensuite pour un magicien, pour un insensé. Telle fut la tactique de l'ignorance; elle est la même de nos jours, on outrage celui que l'on ne peut réfuter. Une femme a mis en vogue cette admirable doctrine, et cette femme a fait de nombreux prosélytes : La Harpe était son secrétaire.

NOTE 10, *ibid.*

*Prætexta.* Les robes que l'on nommait *prétextes* avaient beaucoup de ressemblance avec la toge, elles étaient palmées; les magistrats s'en revêtaient dans certaines cérémonies; les enfans de qualité la portaient jusqu'à l'âge de dix-sept ans; mais ils ne la prenaient qu'à douze ans : jusqu'à cet âge, ils portaient la chlamyde verte. Sous la prétexte, les enfans étaient une chose sacrée, inviolable; le père de famille pouvait seul les punir; les magistrats n'avaient aucun droit sur eux.

NOTE 11, P. 220.

*Sarrana.* Encore une expression que l'on réprouve dans Juvénal; mais Virgile l'a employée. Qu'importe! Virgile avait le droit de dire *et sarrano dormiat ostro;* Juvénal ne l'avait pas. Voilà à quoi se réduisent les vociférations de quelques disciples de La Harpe contre le satirique latin. C'est raisonner comme madame de Genlis, quand elle veut lutter contre Jean-Jacques. La pygmée! Il ne fau-

drait qu'un souffle de Rousseau pour la réduire en poussière.

NOTE 12, P. 220.

*Hinc præcèdentia.* Toute cette description est d'une magnificence, d'une beauté capables de faire baisser les yeux aux La Harpes modernes. L'usage dont parle ici Juvénal de faire monter un esclave sur le char avait lieu même pour le triomphateur. Afin qu'il ne s'enorgueillit pas, cet esclave avait ordre de lui répéter ces paroles, *Respice post te, hominem memento te.* Cet esclave est fort ingénieusement nommé par Pline, *Carnifex gloriæ.* Derrière l'esclave, pendaient un fouet et une sonnette. L'aristocratie de nos jours devrait un peu jeter ses regards sur le derrière d'un tel char; les sportulaires et les cliens, en robes blanches, étaient groupés autour du char du triomphe, etc.

NOTE 13, *ibid.*

*Defossa in loculis.* Trait satirique lancé contre l'opulence. Je crois que Jouvency se trompe, quand il dit *defossa in loculis triumphantis.* Achaintre a suivi le jésuite; il faut construire *quos sportula defossa in loculis fecit amicos.* Il ne s'agit pas ici de la sportule à donner, mais de la sportule donnée avant la cérémonie, sportule enterrée dans la bourse des cliens, dont elle n'occupe que le fond, tant elle est exiguë.

NOTE 14, *ibid.*

*Fortunæ ipse minaci mandaret laqueum*, espèce de proverbe qu'employaient les Latins dans le sens *Va, cours te pendre.* Apulée se sert souvent de cette locution. Perse appelle le doigt du milieu *infâme;* Martial lui donne le nom d'*impudique*, κατὰ πυγὸν. C'était le plus grand outrage

que l'on pût faire à un citoyen que de le montrer avec ce doigt du milieu, qui, parmi nous, ne porte pas encore un beau nom; cependant c'est l'*index* qui remplit aujourd'hui les fonctions que le *medius* remplissait autrefois.

NOTE 15, P. 222.

*Incerare genua deorum.* Ce vers a donné lieu à différentes interprétations : Jouvency dit d'abord que l'on allumait des cierges autour des statues des dieux. Ensuite, revenant à l'opinion de presque tous les commentateurs, il ajoute que les vœux étaient inscrits sur des tablettes de cire que l'on appliquait aux genoux des statues; alors on était obligé de les accomplir, rien ne pouvait dispenser de tenir sa promesse. Tel est le sens du verbe *incerare*. Quelques auteurs cependant l'ont employé dans la première acception, mais rarement. L'action de suspendre des *ex voto* aux genoux des statues était appelée le vœu du désespoir. (Voyez Apulée, l'*Ane d'or*, cinquième met.)

NOTE 16, *ibid.*

*Mergit longa.* Feuille ou plaque d'airain, placée au pied des portraits des grands, contenant la longue liste des honneurs, des emplois, des magistratures, le nombre des batailles gagnées, etc. Cet usage s'est perpétué presque chez toutes les nations civilisées; mais ces titres souvent, au lieu de produire sur les descendans l'effet qu'on attendait de cette salutaire institution, ont fait germer la vanité, l'orgueil, l'égoïsme, vices bien plus dangereux dans la société, que ne sont utiles les faibles avantages produits par l'exemple.

NOTE 17, *ibid.*

*Jam stridunt ignes.* J'ai promis, dans mes notes sur le

texte français, de faire ici ce que j'ai fait pour le tableau de Messaline. Ce dernier était assez court pour placer en regard le tableau de Thomas ; mais celui de la mort de Séjan est trop long, et nous avons été obligé de le rejeter aux notes latines ; le voici :

Vois Séjan, vois la haine attachée aux grandeurs,
D'un abîme à ses pieds ouvrir les profondeurs.
Ses titres éclatans renflaient de longues pages;
C'est un arrêt de mort; il tombe, et ses images,
Ses monumens si fiers, avec lui condamnés,
Roulent, par les bourreaux honteusement traînés.
Vois les Romains en foule expier leur bassesse.
Entends-tu retentir la hache vengeresse,
Et les chevaux d'airain mutilés par le fer?
Sous les soufflets bruyans, entends-tu siffler l'air?
La forge en frémissant s'allume; le feu brille,
Ce Séjan colossal dans les fourneaux pétille.
Déjà coule à torrens le bronze révéré;
Déjà ce front superbe et du peuple adoré,
Ce front qui fut jadis le second de la terre,
Et disputait l'encens au maître du tonnerre,
Devient vase, trépied, plat, cuvette, bassin.
Va, cours, que des lauriers suspendus de ta main,
De tes toits couronnés embellissent le faîte;
Immole une victime et prépare une fête;
Ce jour, pour les Romains, est un jour fortuné;
Séjan, le fier Séjan au supplice est traîné.
Quel spectacle! on s'étonne, on célèbre sa chute.
Enfin à ses fureurs je ne suis plus en butte;
Je ne l'aimai jamais; quels dédains! quel orgueil!
Comme il laissait tomber un insolent coup d'œil.
De quoi l'accuse-t-on? qu'a-t-il osé commettre?
Où sont les délateurs, les témoins? — Une lettre
Des roches de Caprée est venue au sénat.
Sa prolixe longueur est un secret d'état.
— J'entends, et ne veux point en savoir davantage.
— Mais le peuple! — le peuple! il suit l'antique usage :
Quand on est condamné peut-on être innocent?
Il hait le malheureux, adore le puissant:

Si le sort de Séjan n'eût pas été contraire;
Du lion endormi dans son triste repaire,
Si l'imprudent sommeil avait été surpris,
Dans ce même moment, tout ce peuple à grands cris
Saluerait empereur ce Séjan qu'il outrage.
Depuis que le Romain ne vend plus son suffrage,
Il dédaigne les soins et les nobles travaux;
Et celui qui donnait la pourpre, les faisceaux,
Les légions, le monde à nos braves ancêtres,
Tranquille et prosterné ne demande à ses maîtres
Que deux choses. — Eh quoi! — Des spectacles, du pain.

NOTE 18, P. 222.

*Sartago patellæ.* Le père Tarteron, avec sa fidélité ordinaire, a traduit ainsi ce passage : *Et de cette figure, qui était la seconde de tout l'univers, on fera des chopines, des pots à boire, des marmites et des poëles à frire.* L'habile homme que ce jésuite! Un peu moins de science, un peu plus de goût. Serons-nous dans la triste nécessité d'adresser cette maxime aux jésuites modernes? Et que leur importent le goût et les sciences! ils ne s'embarrassent pas de si peu de chose.

NOTE 19, *ibid.*

*Sejanus.* Dion dit aussi : « Les Romains renversèrent « toutes ses statues, les mirent en pièces, les traînèrent « dans les rues. » Mais, pour juger le peuple romain à cette époque, aussi vil dans son adulation, que terrible dans ses fureurs, il faut lire dans Pline, *Panégyrique de Trajan*, de quelle manière ce peuple traita les statues d'or et d'argent de Domitien.

NOTE 20, P. 224.

*Sed quo cecidit.* Jamais écrivain ni poëte n'a mieux peint les propos, les rumeurs du peuple, après la chute d'un favori. Qu'eût-il dit cependant s'il eût eu sous les

yeux, comme moi, l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois? Oublions ces scènes d'horreur, nous avons été plus cruels que les Romains; qui l'ignore? Aujourd'hui l'on est un peu plus civilisé; le courtisan tient simplement le pot de chambre du ministre, et le lui verse sur la tête quand il n'est plus chargé du portefeuille; voilà ce qui s'appelle agir avec humanité. L'on ne verra plus ni de Séjan de ni maréchal d'Ancre, il faut l'espérer.

NOTE 21, P. 224.

*Benè habet.* Ce dialogue coupé, peint d'une manière admirable, par sa concision et la multiplicité des interrogations, la légèreté curieuse d'un peuple oisif et sans énergie.

NOTE 22, *ibid.*

*Nursia.* Tel est le nom de la déesse qu'adoraient les Volsiniens, et Séjan était de Volsinie, issu sans doute des anciens rois de Toscane, d'après Paterculus, comme Mécène, d'après Horace. D'après Tertullien, la déesse des Œsculans était *Ancaria*, celle des Volsiniens *Nursia*, celle des habitans de *Sutri*, *Nortia*. La dernière partie de la note de M. Dussault n'est donc pas exacte.

NOTE 23, *ibid.*

*Vendimus. Depuis que nous ne vendons plus*, etc. Octave avait encore laissé au peuple la nomination de quelques magistrats subalternes; mais, pour entrer en exercice, il leur fallait son approbation. Tibère, n'ayant plus besoin de cette condescendance, transféra ces nominations au sénat, c'est-à-dire se les attribua; dès lors il mit la clef de la voûte à l'édifice construit par Auguste.

NOTE 24, *ibid.*

*Imperium.* Il n'y avait que le peuple, sous l'ancienne

république, qui pût conférer l'*imperium*; mais le droit de juridiction sur les personnes, donné par le sénat au préteur ou au proconsul envoyé dans les provinces, s'appelait *potestas*. Il ne faut donc pas confondre *potestas* avec *imperium* : on voit que ces deux noms ne sont pas synonymes.

NOTE 25, P. 226.

*Panem et circenses*. Il faut donner ici une idée de la stupidité de quelques anciens copistes, qui ont mis *pana* au lieu de *panem*, et les commentateurs sur-le-champ d'expliquer le *pana*, que d'autres, immédiatement après, ont transformé en *pannum*. Ce vers est devenu proverbe; on le cite quand on veut présenter à l'esprit un peuple qui n'a plus aucun sentiment de sa dignité.

NOTE 26, *ibid.*

*Fornacula*. M. Dussault blâme l'épithète *magna*, jointe au diminutif *fornacula*. Je crois, avec Achaintre, que ce reproche n'est pas bien fondé; cette alliance de mots donne au langage de la crainte quelque chose qui semble annoncer le trouble et l'inquiétude.

NOTE 27, *ibid.*

*Ajax*. Une infinité de commentateurs n'ont point entendu ce passage; ils se contentent de comparer Tibère à Ajax, c'est-à-dire, à Ajax devenu furieux; d'autres prétendent que c'est Brutidius lui-même qui est l'Ajax craignant d'être accablé par ses accusateurs, et puni du dernier supplice. Ces derniers sont tombés dans une erreur grossière : ils ont donné au verbe *exigere pœnas* le même sens qu'au verbe *dare pœnas*. Les autres n'ont pas assez développé la pensée de l'auteur, qui présente Tibère tel qu'Ajax après avoir été vaincu par Ulysse, fondant sur

un vil troupeau; et le peuple romain alors n'était pas autre chose.

NOTE 28, P. 226.

*Obstrictâ cervice.* Ceux qui, cités devant un tribunal pour crime de lèse-majesté, refusaient de s'y rendre, sur la proposition de l'accusateur, pouvaient y être traînés les mains liées derrière le dos et la corde au cou; l'accusateur seul même avait ce droit, sans y être autorisé par le tribunal. Belle jurisprudence! Mais elle était utile aux dictateurs, qui se gardèrent bien de l'anéantir.

NOTE 29, *ibid.*

*Curules.* C'était un siége en ivoire, sur lequel avaient droit de s'asseoir certains magistrats. On appelait magistrature curule, l'édilité, la préture, la censure, le consulat : les sénateurs qui avaient exercé cette dernière charge avaient le droit de se faire porter au sénat sur la chaise curule.

NOTE 30, *ibid.*

*Cum grege Chaldæo.* Ces charlatans (les Chaldéens) s'étaient fait un art de prédire l'avenir par l'inspection du cours des astres, où ils feignaient de lire l'enchaînement des destinées humaines; la crédulité des peuples faisait toute leur science. Sous le consulat de Popilius et de C. Calpurnius, il fut ordonné aux Chaldéens de sortir de Rome et de toute l'Italie dans l'espace de dix jours; mais Auguste les toléra, car il était le plus lâche des hommes, et par conséquent le plus superstitieux. Tibère en avait toujours une vingtaine à sa suite, et le pauvre Dion assure, dans son 58e. livre, que Tibère était fort habile en astrologie. En effet, c'était le plus habile fourbe qui soit jamais monté sur le trône des Césars.

NOTE 31, P. 228.

*Castra domestica.* Tibère, à l'instigation de Séjan, avait réuni sous les murs de Rome, et dans un camp fortifié, les cohortes prétoriennes qui avant lui, étaient dispersées dans les petites villes municipales voisines de la capitale; et celles qui étaient de service au palais, étaient logées chez l'habitant. Le chef de ces cohortes se nommait préfet du prétoire.

NOTE 32, *ibid.*

*Mensura malorum.* Le système des compensations. Nous avons un grand exemple sous nos yeux des vicissitudes de la fortune. Ce n'est point de la fortune dont il s'agit ici, mais du *tanti*; car, dans la plupart des manuscrits ou éditions, on trouve *tantum*. Que faire? Approuver la correction faite par les modernes? Mais point d'autorité. Il vaudrait mieux l'expliquer, et dire *tantum habentur bonum*, *ut*, etc. L'ellipse n'est pas étrangère au style de Juvénal. *Tanti* rend le même sens, mais pour quelle raison défigurer le texte? Je me reproche d'avoir poussé la faiblesse et la condescendance jusqu'à ce point.

NOTE 33, *ibid.*

*Fidenarum.* La ville de Fidènes était dans le pays des Sabins, un peu au-dessous du confluent du Tibre et de l'Anio. Elle devint célèbre sous Tibère; mais un désastre fit périr en un instant plus d'habitans et de Romains que n'en aurait emportés la plus sanglante bataille. (Voyez Tacite, *Ann.*, liv. IV, n°. 62, et Pline le naturaliste, liv. XXXVI, chap. V.) La catastrophe de 1771 n'est rien à côté de celle de Fidènes: quarante mille hommes furent les victimes de l'avidité de quelques entrepreneurs. Cette rage de spéculer sur la curiosité d'autrui commence à se

renouveler ; prenons garde qu'elle ne nous amène de pareils résultats.

NOTE 34, P. 228.

*Ædilis Ulubris.* « Les édiles, dit Raoul, étaient chargés « dans les villes municipales et dans Rome même de la po- « lice. Ils jugeaient des poids, des mesures, etc. » Ce littérateur se trompe, parce qu'il confond l'édilité curule avec l'édilité non curule. C'étaient les petits édiles qui étaient chargés de la police des marchés. La belle figure qu'aurait fait un édile avec sa chaise curule au milieu des navets, des choux et des carottes !

NOTE 35, *ibid.*

*Excelsæ turris tabulata.* Le vers français, qui rend la locution latine, est hardi, *l'élévation qui creuse un abîme :* mais il supporte l'analyse, et je crois même qu'il gagne à la réflexion. En pourrait-on dire autant de quelques vers brillans de nos rêve-creux, qui pour maxime ont pris : *Je ne raisonne pas* ?

NOTE 36, *ibid.*

*Deduxit flagra.* « Il n'attaque jamais le pouvoir ; il n'at- « taque que l'individu, s'écrie M. de La Harpe. » Mais je suis fatigué de ramener toujours sur la scène ce nouveau Crispinus. Je ne sais pas s'il avait lu Juvénal : mais ce que je puis assurer, c'est qu'il ne l'entendait pas plus qu'il n'entendait le grec.

NOTE 37, P. 230.

*Ad generum Cereris.* Achaintre et Raoul semblent s'étonner de voir trente tyrans et plus, successeurs de Jules César, périr d'une mort violente : mais la constitution d'Auguste devait produire ce fruit. Les six empereurs de sa famille éprouvèrent la même destinée. Livie se défit

du vieux Auguste ; Tibère mourut étouffé entre deux matelas ; Caligula tomba sous le fer d'un affranchi ; Claude fut empoisonné par son médecin Xénophon ; et tout le monde sait que Néron fut obligé de se couper la gorge dans une tanière.

NOTE 38, P. 230.

*Quinquatribus optat.* Les commentateurs ne sont point d'accord sur le sens de ces mots, *uno colit asse Minervam.* Je crois que les nouveaux interprètes ont tort. Tous les mots bien examinés, *adhùc*, *uno*, *colit*, tout semble m'autoriser à embrasser l'interprétation du vieux scholiaste. Avec un as enfin on ne payait pas le minerval ; mais avec un as tout écolier pouvait se procurer ces petites Minerves en cire que vendaient de pauvres affranchis aux portes des écoles.

NOTE 39, *ibid.*

*Augustæ vernula capsæ. Vernula*, petit esclave né dans la maison. On le nommait ordinairement *Vernula* parce qu'il était, pour ainsi dire, le pédagogue de l'enfant de famille. Il assistait à la classe du rhéteur ou du grammairien, et ramenait son maître qu'il ne laissait jamais seul.

NOTE 40, P. 232.

*Rostra.* Les rostres étaient une espèce de jubé environné de becs de navires. Il était placé devant la curie Hostilienne où le sénat s'assemblait fort souvent. Au-dessus de la plate-forme il y avait un siége ou espèce de tribunal, dit la *tribune aux harangues*, sur laquelle montaient les magistrats qui voulaient parler au peuple. Auguste fit abattre les anciens rostres sous prétexte de vétusté, en fit élever de nouveaux ; mais il les fit entourer des becs des vaisseaux pris à la bataille d'Actium, et re-

jeta les becs Antiates. Il n'est pas besoin d'en dire les raisons quand on connaît Auguste.

NOTE 41, P. 232.

*O fortunatam.* Je n'ai point voulu suivre le sentier battu, ni emprunter, comme Raoul et Thomas, les deux vers de l'abbé de Marolles : c'est au lecteur à juger si mon vers est plus mauvais que les deux adoptés par tous les traducteurs :

O Rome fortunée,
Sous mon consulat née !

NOTE 42, *ibid.*

*Divina Philippica.* Les harangues de Cicéron contre Antoine (dit Goubaux dans son Introduction, édit. Leclerc) sont au nombre de quatorze. Aulu-Gelle les appelle Antoniennes ; mais Cicéron les nomme Philippiques. Cicéron, résolu plutôt à mourir que de souffrir un nouveau tyran, répondit aux invectives d'Antoine par la seconde Philippique, modèle d'éloquence que Juvénal appelle avec raison divine. Cette harangue fut publiée l'an de Rome 709 : l'orateur achevait sa soixante-troisième année. (Extrait de l'Introduction de M. Gueroult, trad. de la deuxième Philippique.) Tous les détails sur la mort de l'orateur romain sont trop connus pour faire l'objet d'une note.

NOTE 43, *ibid.*

*Moderantem frena theatri.* Le peuple Athénien s'assemblait au théâtre de Bacchus, ou dans le marché public ; ou dans une grande enceinte voisine de la citadelle, nommée le *Pnyx.* (Barth. *Voyage d'Anach.*) Cesaroti a tort de faire un crime à Juvénal d'avoir donné quelques détails faux : mais Cesaroti n'avait point lu Théopompe ; et si Plutarque n'est pas de l'avis de l'ancien historien, faut-

il blâmer le poëte d'avoir suivi un écrivain presque contemporain de Démosthènes ?

NOTE 44, P. 234.

*Bellorum exuviæ, truncis affixa tropæis. Tropæis*, dérivé du grec τροπὴ, *changement*, *conversion*, et par extension, *mise en fuite*, *déroute*, dit Achaintre. Quoique Jouvency soit de cet avis, cette étymologie ne me paraît point claire ; à moins qu'on ne fasse dériver le mot du verbe τροπόω, et non du verbe τρέπω.

NOTE 45, *ibid.*

*Aplustre.* Les aplustres ou pavillons étaient les principaux ornemens des trophées. Le premier trophée dont parle l'histoire chez les Romains fut celui que dressa Flaminius après sa victoire sur les Insubriens ( aujourd'hui Milanais ), l'an de Rome 580. Il était d'or, et placé dans le Capitole. Ensuite ces trophées se multiplièrent : les plus célèbres furent ceux de Marius, en mémoire de ses deux victoires, l'une remportée sur Jugurtha, l'autre sur les Cimbres et les Teutons.

NOTE 46, *ibid.*

*Captivus in arcu.* Dans la partie supérieure de l'arc de triomphe, il y avait une espèce de plate-forme où l'on plaçait en airain les chars des triomphateurs avec les captifs à leurs pieds. Prudence, contre Symmaque, fait la description de ces chars placés sur un arc de triomphe. Les chevaux de Venise étaient les seuls monumens qui nous restaient de ces trophées. Que sont-ils devenus ?

NOTE 47, *ibid.*

*Endoperator.* Vieux mot employé satiriquement par Juvénal. ( Voyez la note sur ce mot à la quatrième satire, texte latin. )

NOTE 48, P. 234.

*Virtutem amplectitur*. Juvénal emploie souvent l'ironie, et l'ironie amère. C'est sa figure favorite, et non l'hyperbole, comme le prétendent certains rhéteurs qui ne l'entendaient point : mais c'est dans ce vers principalement qu'il s'en est servi avec une habileté qui l'élève au-dessus de tous les moralistes anciens et modernes. Ce qu'il dit de la vertu ne nous est pas étranger. L'astucieuse politique l'a bannie de la scène du monde ; mais au moins s'est-elle réfugiée aux pieds des autels : oui, mais les jésuites l'y poursuivent déjà ; ce mot seul les fait frémir.

NOTE 49, *ibid.*

*Gloria paucorum*. Que de noms célèbres se présentent à mon esprit ! L'histoire moderne et l'histoire ancienne sont remplies des noms de ces ambitieux qui ont sacrifié les intérêts de leur patrie à la plus folle des passions. Qu'ils sont rares ces hommes qui s'écrient : « Ce n'est point pour « Cromwell que je combats, c'est pour ma patrie ! »

NOTE 50, *ibid.*

*Fata sepulcris*. Ausonne a imité cette belle sentence de Juvénal :

> Emblêmes, monumens, tout a le même sort :
> La mort même détruit l'asile de la mort.

NOTE 51, *ibid.*

*Expende Annibalem*. Cesaroti trouve cette pensée puérile. *Entr'ouvrez le tombeau d'Annibal : pesez ses cendres. Voilà donc les restes de ce grand capitaine !* Que faut-il donc au littérateur italien ? Bossuet, tu n'as pas craint de puiser dans Juvénal cette sublime figure ; et ton approbation, quand il s'agit du sublime, vaut bien celle d'un autre.

NOTE 52, P. 236.

*Africa Mauro percussa.* Quelques textes, avec celui de Jouvency, ont *perfusa.* Nous avons préféré avec Achaintre *percussa.* Tous les anciens géographes regardaient le Nil comme la limite naturelle de l'Afrique. L'isthme de Suez, adoptée par les nouveaux, divise mieux : car, avec les anciens, une partie de l'Egypte se trouvait en Afrique, et l'autre en Asie.

NOTE 53, *ibid.*

*Rursùs ad Æthiopum.* Le *rursùs*, contre lequel se sont élevés les Valois, a été conservé par tous les interprètes, et il doit l'être. Le *versus*, offert comme remplaçant, a été proscrit : je le crois bien, il n'a pas le sens commun. Adrien ne s'est pas contenté de ce changement; il en propose un autre, *altos* pour *alios.* Ici Valois n'a pas senti l'allusion. Les éléphans de Pyrrhus, qui venaient de l'Inde, étaient différens de ceux qu'Annibal conduisit en Italie : car les Carthaginois les tiraient de l'intérieur de l'Afrique; et tout le monde convient que ces derniers sont moins gigantesques que les éléphans de l'Inde. Voilà donc encore son *altos* au néant.

NOTE 54, *ibid.*

*Rumpit aceto.* Tite-Live, liv. XXI, § 27. Le passage des Alpes, raconté par Tite-Live, est peut-être une des plus belles pages de son histoire, sous le rapport du style : mais ce récit est-il vrai? Polybe, presque contemporain d'Annibal, ne dit rien sur les moyens employés par Annibal pour s'ouvrir un passage à travers les Alpes; et, quoi qu'en dise Pline le naturaliste, je ne crois point que le vinaigre, en un instant, calcine les rochers, et les réduise en poussière. *Credat Judæus Apella.*

NOTE 55, P. 236.

*Suburrâ*. Pour se faire une idée du quartier et de la rue *Suburra* à Rome, il faut se figurer une rue extrêmement étroite, où résidaient tous les marchands de comestibles, les parfumeurs, les barbiers, les regrattiers, enfin toute la canaille romaine, ou plutôt le triste produit de l'affranchissement.

NOTE 56, *ibid.*

*Bellua luscum*. Ce vers ne plaît pas à Cesaroti. Dryden n'est pas de son avis; La Harpe se tait; Achaintre explique et admire; Raoul cite; Dussault traduit; et moi je ne puis pardonner à un Romain de s'exprimer ainsi. (Voyez ma note sur le texte français.)

NOTE 57, *ibid.*

*Tyranno*. Quelques commentateurs assurent qu'il faut *jugulare*. « Je l'avais pressenti, dit Adrien Valois en citant « ces mots de Lubin. » Il est unique avec ses pressentimens.

NOTE 58, P. 238.

*I demens! I sævas!* Jouvency, avec une infinité d'autres éditeurs, ont mis *i demens*, *et sævas*. Cette leçon a été approuvée par Amar: mais presque tous les manuscrits portent la répétition du verbe *aller*, et nous l'avons préférée, parce que les conjonctions *et*, *ut*, *et*, trop rapprochées, produiraient une cacophonie que Juvénal a sans doute évitée.

NOTE 59, *ibid.*

*Declamatio*. Les plus belles déclamations des anciens qui soient parvenues jusqu'à nous sont celles du rhéteur Quintilien. J'engage même les jeunes littérateurs à lire la troisième *Pro milite contra tribunum propinquum Marii*.

NOTE 60, P. 238.

*Unus Pellæo.* Il y avait plusieurs villes qui portaient le nom de *Pella*; mais la plus fameuse est celle de Macédoine, qui devint la capitale du royaume. Elle était située à cent vingt stades de la mer, sur les confins de l'Emathie. Tite-Live en a donné une description fort exacte. Elle fut la résidence des rois de Macédoine jusqu'à Persée. Dans la suite elle déchut beaucoup de sa première splendeur, puisque Lucien rapporte que de son temps les habitans étaient pauvres et en petit nombre. On nomme aujourd'hui ce lieu *Palatisia.*

NOTE 61, *ibid.*

*Græcia mendax.* Le bon Hérodote raconte naïvement que les soldats de Xerxès desséchèrent quatre fleuves, et qu'ils burent toute l'eau d'un lac de trente stades de circuit, qui, à soixante toises le stade, donnent dix-huit cents toises, ou une petite lieue de France environ. Le bon Rollin approuve les calculs d'Hérodote, et rejette ceux de Diodore, de Pline et d'Elien, sur le nombre de personnes qui suivirent Xerxès dans son expédition : « et la preuve, « dit-il, que le fait est vrai, c'est l'inscription mise, par or- « dre des Amphictyons, sur le tombeau des Grecs tués aux Thermopyles. » La preuve, en effet, est évidente. Mais la Grèce elle-même n'a jamais contenu plus de trois millions d'hommes. Ajoutez à ce nombre cinq millions deux cent mille hommes, vous aurez huit millions d'individus. Ensuite comment se fait-il que, sans avoir livré de bataille, l'armée de Mardonius, un an après, se trouve réduite à trois cent mille hommes. L'abbé Barthélemy, qui suit Hérodote pas à pas, n'a pas fait cette réflexion.

NOTE 62, *ibid.*

*Solidum mare.* Voyez pour la construction de ce fa-

meux pont Hérodote, liv. VII, chap. 23 et 36; Rollin, liv. VI, Hist. Anc., chap. 2, § 2; et Barthélemy, introduction au Voy. d'Anac., pag. 142, vol. I; édit. Belin.

NOTE 63, P. 240.

*In Corum atque Eurum.* Vents de nord-ouest ou de midi. Les vents nuisibles, d'après Hérodote, étaient fils des géans Typhée, Astrée et Persée : mais les vents favorables, savoir, *Notus*, *Boreas*, *Zephirus*, étaient enfans des Dieux. Virgile et Homère établissent le séjour des vents en Eolie. L'antiquité païenne sacrifiait aux vents pour se les rendre favorables. Ne nous moquons pas tant de ces sacrifices : nous formons quelquefois des vœux plus impies et plus attentatoires à la majesté de l'Être Suprême.

NOTE 64, *ibid.*

*Ennosigæum.* Mot grec composé du verbe ἐνέσσω, je frappe, γαῖαν, la terre : surnom de Neptune. Xerxès lui fit donner trois cents coups d'étrivières : encore une bévue d'Hérodote. Les Perses ne connaissaient pas plus Neptune que Jupiter: leur religion était celle des mages et de Zoroastre; et, malgré toute sa folie, Xerxès, qui ne manquait pas d'intelligence, n'aurait pas fait donner trois cents coups de fouet à des êtres inanimés. Hérodote a donc bien voulu désigner le dieu de l'Hellespont.

NOTE 65, *ibid.*

*Cadavera prorâ.* Le reste de la flotte de Xerxès, qui se retira à Cumes, ville d'Eolie, fut fort maltraité par les vents. Ce fut au milieu de ses débris que Xerxès traversa l'Hellespont sur une barque de pêcheur. (Voyez les réflexions de Justin sur cette retraite précipitée, livre II, chap. 13.)

NOTE 66, P. 240.

*Hoc recto vultu.* Achaintre et Jouvency ne sont point d'accord sur le sens de ces vers. *Joyeux ou triste*, dit le premier; *à haute voix, tremblant de ne pas obtenir ce que tu demandes*, dit l'autre. Achaintre n'a fait que reproduire l'opinion du vieux scholiaste, que Dussault et Raoul ont rejetée. Thomas a bien suivi en partie l'ancienne leçon; mais il a entendu le *recto vultu* différemment; il l'a traduit par *étendu dans son lit*. L'opposition de *hoc* n'est pas marquée, et le sens n'est pas complet. Nous avons, je crois, suivi l'intention de l'original en adoptant en son entier l'opinion du vieux scholiaste.

NOTE 67, P. 242.

*Dissimilemque sui.* On voit dans cet exemple la différence qui existe dans la langue latine entre *pellis* et *cutis*. La différence qui est entre le cuir et la peau, dit plaisamment Achaintre.

NOTE 68, *ibid.*

*Simia buccâ.* « Dans ma traduction, dit Raoul, j'ai sup-« primé ces détails de joues pendantes, sillonnées, telles « qu'une guenon, etc. » Thomas n'a pas commis une telle faute, il a paraphrasé à son ordinaire, mais il a traduit; et je crois, sans présomption, que mes vers peuvent être comparés à ceux de Thomas dans ce passage. On m'*épluchera* peut-être sur le verbe *éplucher*. Que la critique s'amuse à mes dépens, je suis homme à lui rendre la pareille.

NOTE 69, P. 244.

*Cum ramice nervus.* Avant de commencer cette note, on me permettra de dire qu'Achaintre, dans le cent quatre-vingt-dix-huitième vers, a rejeté *labra* pour mettre à

la place *membra*. N'a-t-il donc pas vu *facies*, *voce*, *caput*, *nasi*, *gingiva* ? C'est un changement à la Valois. *Ramex* signifie hernie : or l'interprétation n'est plus difficile alors.

NOTE 70, P. 244.

*Citharœdus, sive Seleucus*. Toutes les éditions nouvelles ont cru trouver un solécisme dans ce nominatif, et se sont empressées de mettre le datif *citharœdo sive Seleuco* : correction à la Valois. *Citharœdus* peut avec plus d'élégance encore servir de sujet à la phrase incidente *sit licet eximius* : cas d'apposition, hellénisme que l'on trouve à tout instant dans les auteurs latins.

NOTE 71, *ibid.*

*Quòt nuntiet horas*. Le sablier marquait bien une heure ; mais il n'y avait que le gnomon du cadran solaire, établi sur le grand Forum à Rome, qui indiquât précisément les heures du jour. On réglait le sablier sur la première heure, ou plutôt sur la sixième qui correspondait à notre midi.

NOTE 72, P. 246.

*Circumscripserit*. La signification de ce verbe, mille fois plus étendue que notre verbe *circonscrire* qui semble en être l'équivalent, d'après son étymologie, ne doit être employée que lorsqu'il s'agit de faux en écritures publiques ou particulières ; et, dans ce sens seulement, il signifie *surprendre*, *tromper*. La préposition *circùm* a la même force que la préposition παρὰ des Grecs. *Circumscribere vectigalia*, frauder les impôts ; *circumscribere testamentum*, frauder un testament en insérant, etc. Le mot substantif *circumscriptor* ne doit jamais être pris qu'en mauvaise part.

NOTE 73, P. 246.

*Hamillus*, infâme corrupteur, etc., dont parle Martial, septième livre, soixante-unième épigramme.

NOTE 74, P. 248.

*Ipse ad conspectum.* « Ingénieuse comparaison, dit « Achaintre, d'un vieillard perclus de tous ses membres, « avec les petits de l'hirondelle qui, à l'arrivée de leur mère, « ouvrent leur large bec, et le tiennent béant. » Le mot latin *rictus* dérive visiblement du verbe *ringor*. Τὴν ῥινὰ συστέλλω, je contracte les narines, je les fronce : les bons auteurs ne s'en servent qu'en parlant des animaux ; mais il est permis aux satiriques de prendre leurs couleurs là où elles se trouvent.

NOTE 75, *ibid.*

*Ad Phialen.* Voyez en grec ce que signifie le mot φιάλη, et vous serez convaincus d'une vérité émise dans une note sur la sixième satire, que les noms propres employés par Juvénal ne doivent pas être changés.

NOTE 76, *ibid.*

*In carcere fornicis. Fornix* est ici le synonyme de *lupanar*.

NOTE 77, P. 250.

*Urna.* Les urnes cinéraires étaient fort en usage chez les Romains. Elles servaient à recueillir les cendres des morts que l'on avait l'habitude de brûler. On les fabriquait avec toutes sortes de matières. Trajan ordonna dans son testament que l'on mît les siennes dans une urne d'or. Ce trait de vanité blesse dans la vie de cet empereur. Les grands ne peuvent se faire à cette idée qu'il n'y a pas de distinction après la mort ; leur vanité descend avec eux dans le

tombeau ; ils ne veulent pas même être utiles à l'espèce ou bien aux autres espèces après la division des différentes parties qui composaient leur être. Quelle folie ! tôt ou tard il faut bien que les tombeaux aussi soient moissonnés par la faux du temps.

NOTE 78, P. 250.

*Rex Pylius.* Juvénal a suivi l'opinion commune qui donnait trois cents ans d'existence à Nestor. (Voyez nos observations sur le texte français.)

NOTE 79, *ibid.*

Les corneilles, disent Pline et Macrobe, vivent pendant neuf générations de l'espèce humaine, c'est-à-dire deux cent soixante-dix ans. Buffon ne leur accorde pas une aussi longue vie. Cependant de tous les habitans de l'air ce sont ceux qui vivent le plus long-temps.

NOTE 80, *ibid.*

*Computat annos.* Voici de quelle manière on comptait avec les doigts. Les cinq de la main gauche divisaient cent; les cinq de la main droite divisaient mille.

NOTE 81, P. 252.

*Cùm.* Quelques textes ont conservé le *nam* des anciennes éditions. La répétition de *cùm* est plus énergique; mais cette correction a été faite sans autorité.

NOTE 82, *ibid.*

*Quisquis adest socius.* La plus grande partie des manuscrits portent *socio.* (Voyez la note 70.)

NOTE 83, P. 254.

*Polixena.* Les anciens avaient des institutions admirables. Cette coutume, qui prescrivait aux enfans de porter

au bûcher le corps de leur père, aurait dû être imitée par toutes les nations civilisées; mais elles ont préféré le luxe à la piété: tant pis pour elles.

NOTE 84, P. 254.

*Páris*. Il m'a paru nécessaire pour la clarté de commencer en français la période poétique par le vers *si foret extinctus*; et plus je relis ce passage, plus je m'applaudis de n'avoir pas suivi *pedetentim* la construction du poëte latin.

NOTE 85, *ibid.*

*Longa dies*. Le mot *dies* signifiant un espace de temps indéterminé, annonce ici qu'il était féminin dans cette acception seulement. Il était ordinairement masculin, pris dans le sens de *jour*, espace de temps déterminé. Sanctius assure que telle était la règle générale, règle sujette à ces exceptions introduites toujours par les poëtes. S'il y a quelques irrégularités dans les langues, vous pouvez être certain que ce sont les poëtes qui les ont mises en vogue.

NOTE 86, *ibid.*

*Tiard*. Il nous reste encore une observation à faire sur cette coiffure des anciens. Les tiares dont se servaient les simples particuliers étaient rondes et recourbées par le haut, telles qu'on en voit sur les têtes de Páris, d'Atys, de Mythras; il n'était permis qu'aux souverains de la porter droite et élevée.

NOTE 87, *ibid.*

*Sed torva canino*. (Voyez la métamorphose d'Hécube en chienne, *Ovide*, liv. XIII.) Cependant, d'après Plaute, il paraît que les Romains connaissaient la cause véritable de la mort de cette princesse.

NOTE 88, P. 254.

*Solonis*. Solon, malgré la pauvreté de sa famille, jouit de la plus haute considération. Le bruit de sa sagesse pénétra jusque dans les déserts de la Scythie et attira dans Athènes Anacharsis et Toxaris. C'est encore un mensonge des Grecs. Je ne crois pas que les *Tatars* aient jamais eu la fantaisie de devenir philosophes. Les Scythes ont été toujours Scythes; ils sont et seront toujours Scythes.

NOTE 89, P. 256.

*Exhalâsset opimam*. Cette belle épithète appliquée à Marius sur son char de triomphe n'a pas d'expression correspondante en français. Elle signifie *enivré de ses succès*. Mais quelle faiblesse dans cette circonlocution !

NOTE 90, *ibid.*

*Provida Pompeio*. « Pompée tombe dangereusement « malade à Naples, dit Plutarque, *Vie de Pompée*, ch. LXI. « Il guérit cependant, et les Napolitains, par les conseils « de Proxagoras, firent des sacrifices d'actions de grâces « pour sa guérison, etc. » Le reste du chapitre est assez curieux; et Plutarque prétend que les honneurs que Pompée reçut après cette maladie, lui dérangèrent la tête et furent la cause de ses malheurs.

NOTE 91, *ibid.*

*Igitur fortuna*. La fortune, la fortune! Il faut lire dans Plutarque et dans Florus les détails de la guerre entre Pompée et César, pour se faire une idée des fautes commises par Pompée. Il dut tous ses malheurs à sa présomption.

NOTE 92, *ibid.*

*Hoc cruciatu*. Les Romains regardaient comme aussi

ignominieuse que la mort sur une croix, celle donnée en séparant la tête du tronc. C'est bien donc dans le sens presque littéral qu'il faut entendre le substantif *cruciatus* dont la racine est *crux*.

NOTE 93, P. 256.

*Catilina.* « Cette comparaison, dit Raoul, d'un grand « homme avec Catilina, n'est propre qu'à refroidir l'esprit « du lecteur, etc. » Il me semble d'abord que Raoul n'a pas bien saisi l'esprit de la comparaison; un honnête homme peut tous les jours être exposé à souffrir un supplice plus cruel qu'un scélérat, sans qu'il y ait entre les deux individus, l'un condamné par la fortune, l'autre par la loi positive, la moindre assimilation. Reste à savoir si Pompée était un grand homme ou un intriguant digne de son sort. Il ne me serait pas difficile de prouver que le *magnus* ne méritait pas son emphatique surnom. Lisez la vie de Pompée dans Plutarque, et vous verrez que le nombre de ses mauvaises actions, de ses scélératesses, de ses brigandages, est bien supérieur au petit nombre d'actes honorables en apparence, mais dont les motifs ne furent pas toujours purs.

NOTE 94, P. 258.

*Veneris fanum.* Les poëtes emploient indifféremment pour temple *fanum* et *templum*. Mais, dès l'origine, ces deux expressions avaient une signification bien différente. Le *templum* était un édifice dédié aux grands dieux, et le *fanum* aux héros ou grands hommes qui avaient reçu les honneurs de l'apothéose.

NOTE 95, *ibid.*

*Usquè ad delicias votorum.* Locution difficile à expliquer; aussi les commentateurs ne sont pas d'accord, et personne, ce me semble, n'a bien senti la force de l'idiotisme :

*deliciæ* annonce un *excès*. Faire ses délices d'une chose, c'est l'aimer à l'excès ; faire ses délices d'un vœu, c'est l'avoir uniquement dans sa pensée, en faire uniquement son objet de prédilection, et ne pas demander aux dieux autre chose. Cette interprétation nouvelle me semble digne d'être examinée par les latinistes modernes.

NOTE 96, P. 258.

*Gaudet Latona.* Allusion au beau passage de l'*Énéide*, livre Ier, vers 498 :

> Ses traits dont la pudeur adoucit la fierté,
> Des nymphes de sa cour effacent la beauté,
> Et d'amour et d'orgueil font palpiter Latone.
> (*Trad. de Gaston.*)

NOTE 97, *ibid.*

*Imitata Sabinas.* Quelques textes portent *Sabinos*. Tite-Live, dans son premier livre, chap. XVIII, fait le plus grand éloge des mœurs et de l'austère probité des Sabins.

NOTE 98, P. 260.

*Custode.* Je ne sais si la maxime de Sénèque est vraie. Quoi qu'on en dise, tous nos vices, tous nos défauts proviennent de l'éducation première : « Chassez le naturel, « il revient au galop, » dit un de nos charmans poëtes. Je ne sais pas encore ce qu'on entend par *naturel*. Je suis bien bête, dira-t-on, *concedo*. Mais est-ce ainsi que l'on répondra à ma question ?

NOTE 99, *ibid.*

*Non licet esse viris.* Quelques textes portent *viros*. J'avais adopté d'abord cette leçon du vieux scholiaste ; mais ensuite l'hellénisme m'a paru plus poétique.

NOTE 100, *ibid.*

*Sævâ castravit in arce.* Voyez dans Suétone, *vie de*

*Néron*, les excès et les attentats de cet empereur pour se procurer des mignons.

NOTE 101, P. 260.

*Strumosum*, dérivant de *struma*, humeur froide et glanduleuse, qui naît sur les côtés, sur les aînes et surtout au col. Nous nommons vulgairement cette maladie les écrouelles. C'était comme rois de France que les monarques anglais guérissaient des personnes infectées de ce mal; et Jacques II usa de ce droit sous les yeux de Louis XIV, à Saint-Germain. Quant à l'*itero* de Valois, il a été rejeté par tous les interprètes; il a beau crier : *Malè, omninò malè; vox clamantis in deserto.*

NOTE 102, *ibid.*

*Nunc ergò specie.* Dans toutes nos nouvelles éditions on trouve *I nunc et juvenis specie.* Malgré les observations d'Achaintre, Amar a suivi cette dernière leçon. Obligé de choisir entre les deux leçons, j'ai préféré celle d'Achaintre; le *nunc ergò* annonce mieux la conclusion que le verbe *I, I, lætare*, deux impératifs. Rarement on les trouve de suite dans Juvénal, et cette réflexion m'a forcé d'adopter le *ergò*.

NOTE 103, *ibid.*

*Quascumque mariti exigere.* Ayant d'émettre mon opinion, il faut parler des différentes leçons des scholiastes sur ce vers mal copié dans les dernières éditions. Une infinité de manuscrits ont *quascumque mariti irati debent*. Faux sens en opposition avec la pensée de l'auteur. Dans la leçon de notre texte l'ellipse est moins dure. Il faut rejeter l'*exiguo* d'un autre commentateur; mais le vieux scholiaste pourrait bien avoir raison quand il dit : *quascumque mariti exigere ira potest.*

NOTE 104, P. 260.

*Ut in laqueos numquàm incidat.* Le pauvre Vulcain, pourquoi donc s'avisa-t-il de prendre une jolie femme? Cet imbécile vint montrer aux dieux sa belle prise; le beau coup de filet vraiment! Ce furent Mars et Vénus qui se moquèrent des dieux et qui ne voulurent pas se venger de Vulcain. Epoux, soyez plus prudens, quoi qu'en disent les mythologues.

NOTE 105, P. 262.

*Servilia.* Le nom de Servilie n'est pas ici mis pour désigner une femme quelconque; allusion aux deux Servilies, sœurs du célèbre Caton d'Utique, dont l'une, mère de Brutus, eut un commerce criminel avec César, et l'autre, épouse de Lucullus, fut répudiée pour avoir violé toutes les lois de la pudeur et de la décence. « Je ne « sache rien de plus méprisable qu'un homme dont on « achète le cœur et les soins, si ce n'est la femme qui les « paie. » (J. J. Rousseau, *Nouv. Héloïse*, lett. XVII^e.)

NOTE 106, *ibid.*

*Hippia, sive Catulla.* Avare ou prodigue, riche ou pauvre, noble ou plébéienne, tous les scholiastes ont tous adopté ce sens. Achaintre n'est pas de leur avis, il ajoute: *libertine comme Hippia*, ou *prude comme Catulla.* D'après Martial, Catulla n'était qu'une infâme courtisane de la dernière classe du peuple. Hippia était une femme de sénateur; *noble ou plébéienne.* Voilà le sens; il faut rejeter la nouvelle interprétation d'Achaintre.

NOTE 107, *ibid.*

*Hippolyta.* « Ce pauvre Scythe, ou plutôt ce malheureux « Hybride, ne connaissait pas toute la méchanceté des

« femmes, » dit Q. Cicéron, qui s'est avisé de faire ces deux vers contre le beau sexe :

> Femme bonne ! En est-il ? une, par aventure,
> Qui, je ne sais comment, a changé de nature.

Depuis ce moment, dit la chronique, les femmes abhorrent Cicéron. On a bien raison de dire qu'une trop grande réputation est nuisible; et le frère, grand orateur, a payé pour le frère oublié.

NOTE 108, P. 264.

*Mulier sævissima.* Virgile, le tendre, le doucereux Virgile s'est aussi égayé sur le compte des femmes. On connaît, dit-il,

> Tout ce dont est capable une femme en furie.

NOTE 109, *ibid.*

*Optimus hic.* Ou ce jeune homme était fou, ou bien il était à la tête d'une conspiration contre le stupide Claude, gouverné par Narcisse. Sa belle mort, son courage devant le tribunal, annoncent autre chose qu'un vil libertin. Tacite l'accuse d'ambition; il lui était permis d'en avoir, et je ne blâme que les moyens dont il s'est servi pour expulser Claude.

NOTE 110, *ibid.*

*Decies.* Un million de sesterces, à peu près deux cent mille francs. Tacite ne parle point de la dot, voilà tout ce qu'il y a de plus dans Juvénal.

NOTE 111, *ibid.*

*Auspex.* On ne faisait point de mariage à Rome sans consulter les Auspices ou Haruspices. Partout la religion est venue à l'appui de la loi civile dans les unions matri-

moniales; mais la loi civile ne doit pas être surbordonnée aux cérémonies religieuses, sans quoi plus de tolérance.

NOTE 112, P. 266.

*Principis aures.* Suétone assure que Claude signa le contrat de mariage entre Silius et Messaline. Cette femme avait tant de pouvoir sur l'esprit de Claude qu'une telle audace ne m'étonnerait pas. Tacite dit que l'empereur était absent. C'était plutôt Narcisse qui était absent.

NOTE 113, *ibid.*

*Leviusque putaris.* On n'a pas généralement entendu cette phrase; Achaintre ne dit rien. Mais le vieux scholiaste et Jouvency, dont tous les traducteurs ont suivi l'opinion, expliquent mal ce passage : *utrum libet eligas.* Est-ce ainsi qu'on résout une difficulté? *Réfléchis, et quand tu auras bien réfléchi sur ce qu'il y a de mieux à faire, sur ce qui t'exposera le moins, il faudra en définitive*, etc.

NOTE 114, *ibid.*

*Conjugium petimus.* Voyez le second Alcibiade de Platon. Εὐρήσεις δὲ περὶ τῶν τέχνων, etc. Ce passage a été traduit dans la dissertation.

NOTE 115, *ibid.*

*Divina tomacula.* Τομάω de τέμνω, je coupe. Ce mets dont nous faisons encore nos délices est, comme on le voit, fort ancien; les Romains en offraient à leurs dieux qui devaient faire bonne chère, surtout si on avait soin de leur donner des saucissons de Bologne. *Il divino salame di Bononia.*

NOTE 116, P. 268.

*Orandum est.* (Voyez la fameuse lettre de J. J. Rousseau

sur la prière, *Nouvelle Héloïse*, t. IV.) Je ne puis m'empêcher de citer ces belles sentences du philosophe de Genève, et de m'écrier : Et nous aussi nous avons eu nos Socrate ! « En créant l'homme, Dieu lui a donné toutes les « facultés nécessaires pour accomplir ce qu'il exigeait de « lui. S'ensuit-il de là que la prière soit inutile ? A dieu « ne plaise que je m'ôte cette ressource contre mes fai- « blesses ; tous les actes de l'entendement qui nous élè- « vent à Dieu nous portent au-dessus de nous-mêmes ; en « implorant son secours nous apprenons à le trouver. Ce « n'est pas lui qui nous change en nous élevant à lui, « tout ce qu'on lui demande comme il faut on se le « donne ; on augmente sa force en reconnaissant sa fai- « blesse.....etc. » Quelle sublime morale ! Placez à côté les phrases de M. de La Harpe qui veut que l'on demande au ciel des honneurs, des places, de l'or, une longue vie, et qui traite tout le reste de lieu commun. Belle philosophie ! et l'on débitait de pareils blasphêmes en plein Lycée..! Où donc en sommes-nous ?

NOTE 117, *ibid.*

« La mort, dit Buffon, n'est pas une chose aussi ter- « rible que nous nous l'imaginons ; nous la jugeons mal « de loin : c'est un spectre qui nous épouvante à une cer- « taine distance, et qui disparaît lorsqu'on le voit de près. » Il a raison, j'en ai fait l'expérience dans un de mes voyages en Italie.

NOTE 118, *ibid.*

*Nescias irasci.* « Il n'y a pas d'animal si horrible et si « cruel qui, dans l'accès de la fureur, n'acquière un « nouveau degré de férocité. » (Sénèque, *de Irâ*, liv. I, chap. 1er.)

NOTE 119, P. 266.

*Nullum numen abest.* Pourquoi le moderne commentateur rejette-t-il cette leçon adoptée par les scholiastes les plus instruits et les plus sages : *Avec la prudence nous avons en nous toutes les autres divinités*, etc.? Cette opinion ne mérite pas l'adverbe *vitiosè*. La leçon vicieuse est celle de *nullum nomen habes*. Non qu'elle puisse être clairement interprétée; mais c'est la faiblesse de la pensée qui doit la faire repousser. Enfin des trois j'ai choisi celle qui m'a présenté la pensée la plus grande, la plus majestueuse, et la plus digne de cette éloquente et sublime péroraison.

NOTE 120, *ibid.*

*Fortuna.* « Nous la traitons d'aveugle, dit Plutarque, « et nous nous laissons conduire en aveugle par ses ca- « prices. » *C'est la fortune seule et non pas le conseil qui régit les mortels*, dit un ancien poëte : maxime admirable et supérieure à tout le système du docteur Gall.

FIN DES NOTES DES SATIRES DU SECOND VOLUME.

SS
SS
SM

DEC 21 1965